



HAL
open science

Une paraphrase poétique des miracles du Christ à l'époque de la Réforme catholique

Julien Portal

► **To cite this version:**

Julien Portal. Une paraphrase poétique des miracles du Christ à l'époque de la Réforme catholique : le Thevrgicon sive de miracvlis Christi (1644) du P. François Vavasseur, S.J. ; édition, traduction et commentaire des livres I et II. Sciences de l'Homme et Société. École nationale des chartes, 2020. Français. hal-04011803

HAL Id: hal-04011803

<https://enc.hal.science/hal-04011803>

Submitted on 2 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Julien Portal

Diplômé de master

Thèse
pour le diplôme
d'archiviste paléographe
2020

**UNE PARAPHRASE
POETIQUE DES MIRACLES
DU CHRIST A L'EPOQUE
DE LA REFORME
CATHOLIQUE : LE
*THEVRGICON SIVE DE
MIRACVLIS CHRISTI* (1644)
DE FRANÇOIS VAVASSEUR.**

**EDITION, TRADUCTION ET
COMMENTAIRE DES LIVRES I ET II.**

Avertissement préliminaire :

Le texte des deux premiers livres du *Theurgicon* de Vavasseur a été édité d'après les éditions anciennes. On en compte cinq en tout qui présentent diverses variantes. Nous avons tenté d'uniformiser l'orthographe sur le modèle du latin classique, c'est-à-dire sans avoir recours aux lettres dites ramistes v et j. En revanche, lorsqu'ont été cités la Vulgate ou des textes patristiques qui les utilisent, je les ai conservées. Les passages de la Bible en français sont issus de la traduction de Louis-Isaac Lemaître de Sacy. Les poèmes sont édités en latin avec leur traduction française en regard. Ce texte est expliqué par des notes placées à la fin avec renvoi au numéro du vers. Néanmoins l'introduction présente, quant à elle, l'œuvre en son entier et puise ses exemples dans les quatre livres qui la composent.

Remerciements :

Je présente d'abord mes remerciements à Monsieur François Ploton-Nicollet, professeur à l'École des Chartes, qui le premier m'a parlé de Vavasseur, a patiemment relu mes traductions et m'a dirigé durant ces trois années de travail.

Je remercie ensuite Madame Émilie Sérís, maître de conférences à l'université Paris-Sorbonne, pour avoir relu certaines de mes traductions et m'avoir suggéré des rapprochements avec plusieurs auteurs néo-latins.

Je dois aussi une pieuse et affectueuse pensée pour leur relecture attentive et scrupuleuse à Mademoiselle Lisa Lafontaine et au R. P. Jean-François Thomas, s. j.

Je remercie également les personnels de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de l'École des Chartes.

Je dédie enfin ce travail à mes parents pour leur indéfectible soutien.

INTRODUCTION :

Présentation de la vie et de l'œuvre du P. François Vavasseur :

Le Révérend Père François Vavasseur (1605-1681), jésuite, est aujourd'hui largement méconnu. Tout ce que nous savons de sa vie provient principalement de la courte biographie que son disciple et ami le P. Lucas a placée en tête de ses œuvres complètes publiées à Amsterdam en 1709 et dédiées à l'abbé Bignon, bibliothécaire du Roi¹ :

« Franciscus Vauassor, patria Burgundus, ex comitatu Carolesio, annum agens aetatis XVI, adscriptus est in Societatem Iesu, anno Christi MDCXXI, die XXV octobris. Docuit in schola humanitatis duos annos, quinque in schola rhetoricae, in positivae, quam uocant, seu expositivae theologiae, sex et triginta. Vir in aestimandis ueterum recentiorumque scriptis acerrimi iudicii, eruditione multiplici, Graecae et Hebraicae linguae sciens, ut pauci, Latinae, ut nemo magis ab omni memoria. Orator comptissimus, poeta perelegans, interpres Scripturae semper fidus. ad haec candore morum, ingenuitate apertissimi et firmissimi pectoris, fide in amicos, pietate in Deum et obseruantia religiosae disciplinae multo etiam clarior quam peruagatissima opinione doctrinae. »

« François Vavasseur, Bourguignon de naissance, du comté de Charolais, s'enrôla, à l'âge de seize ans, dans la Compagnie de Jésus, en l'an du Christ 1621, le 25 octobre. Il enseigna deux ans dans l'école d'humanité, cinq dans celle de rhétorique, trente-six dans celle de Théologie dite positive ou exégétique. Homme d'un jugement très exigeant pour les ouvrages d'auteurs anciens ou modernes et d'une érudition très vaste, il savait le Grec et l'Hébreu, comme peu de monde, et le Latin, comme personne ne le fut à aucune époque. Il fut un orateur très élégant, un poète très gracieux, un interprète toujours fidèle de l'Écriture. En outre, pour la pureté de ses mœurs, la franchise de son cœur très sincère et très sûr, sa loyauté envers ses amis, sa piété envers Dieu et son

¹ VAVASSEUR (le P. François, s. j.), *Francisci Vavassoris, e Societate Iesu, Opera omnia antehac edita, theologica et philologica. Nunc primum in unum uolumen collecta, ad quae accesserunt inedita et sub*

observance de la discipline de son Ordre, il mérite plus encore d'être connu que pour son immense connaissance de la doctrine. »

Dans un poème dédié à Jacques Malatesta, chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon (*Opera omnia* p. 670), il nous apprend lui-même qu'il est né à Paray-le-Monial (aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Charolles, en Saône-et-Loire). Les Jésuites n'avaient pas de collège en cette ville à ce moment-là mais, à partir de 1618, venaient de Roanne pour prêcher le carême à la population². C'est probablement ainsi que le jeune François connut la Compagnie et conçut le désir d'y entrer. Curieusement il entra dans la Province de France, qui couvrait le quart nord-ouest du royaume, et non dans celle de Champagne dont dépendait la Bourgogne, ni dans celle de Lyon dont dépendait Roanne. Peut-être qu'en raison de ses talents très tôt repérés ses maîtres préférèrent l'envoyer à Paris où se réunissaient les plus brillants éléments. Grâce à ses *Orationes* (*O. O.* p.p. 184-240) où sont parfois indiqués les lieux où elles ont été prononcées et aux lettres que son mentor le P. Denis Petau (1583-1652) lui écrivit de 1628 à 1644³, nous pouvons connaître les collèges où il a enseigné : Alençon, Rennes, La Flèche, Bourges, Blois et enfin Paris, au fameux collège de Clermont qu'il vit prendre le nom de Louis-le-Grand.

Bien qu'il soit aujourd'hui tombé dans l'oubli, il fut pourtant en son temps l'un des auteurs français d'expression latine les plus illustres et les plus appréciés. Le nom des dédicataires de ses poèmes et la publication de ses *Œuvres complètes* presque trente ans après sa mort attestent assez qu'il jouissait, selon les mots de Marc Fumaroli, de « l'estime de l'élite de l'humanisme français. [...] Nicolas Bourdon et son cercle, le comte d'Avaux, et les deux Ogier, Charles et François, le comptent parmi leurs intimes. Pierre et Jacques Dupuy ont étendu à lui l'estime qu'ils faisaient à Denis Petau. Balzac l'admire. Pierre Bourdelot, Guillaume Lamoignon sont en excellents termes avec lui. »⁴. A l'occasion de sa mort, tout ce que le royaume comptait alors de poètes néo-latins prit le deuil et les plus illustres d'entre eux, tels

² GUITTON (le P. Georges, s. j.), art. « Paray-le-Monial » dans DELATTRE (P. Pierre, s. j.), *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, Enghien-Wetteren, De Meester, 1955, t. 3, col. 1084.

³ PETAU (P. Denis, s. j.), *Dionysii Petavii Epistolarum libri tres*, Paris, Cramoisy, 1652. cf. FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980, p. 407-417.

⁴ FUMAROLI (Marc), *ibid.*, p. 416.

Santeul, Commire et Rapin, chantèrent son éloge. Ces poèmes, avec quelques autres hommages funèbres, sont publiés au début des *Opera Omnia*. Le *Journal des Savants* ne ménageant pas ses compliments, a dit à cette occasion que la France venait de perdre l'homme qui « a [le] mieux entendu le tour et la délicatesse de la langue latine » et que « peut-être depuis Auguste personne ne l'a parlée avec plus de pureté et d'élégance que lui. »⁵ La critique postérieure l'a toujours jugé favorablement : Pierre Bayle, pourtant d'ordinaire si dur envers la Compagnie de Jésus, écrit dans *Les Nouvelles de la République des lettres* qu'il « s'est fort illustré » dans les lettres latines et que pour cela il est « fort estimé de tous les gens doctes »⁶ ; l'anglais sir Thomas Blount, dès 1690, le fait entrer dans sa *Censura celebrorum auctorum*⁷, citant la notice des *Acta eruditorum* de juillet 1683 qui recense les éloges qu'on lui a adressés ; l'abbé d'Olivet y voyait le meilleur humaniste de son temps⁸, l'abbé Lambert lui consacre quelques pages dans son *Histoire littéraire du règne de Louis XIV* où il écrit que « la réunion de tant d'heureux talents [lui] assurait les plus glorieux succès dans toutes les sciences qu'il embrassait »⁹. Sainte-Beuve dans son *Port-Royal* parle d'un « jésuite érudit et spirituel, mais qui, par malheur pour lui, n'a été spirituel qu'en latin. »¹⁰

Ces éloges très appuyés ne doivent pas nous tromper : même si l'homme a été de toute évidence loué pour sa vaste érudition, il est peu probable que son œuvre ait été beaucoup lue. Comme seul trait de caractère précis, on retient surtout son exigence et sa sévérité de critique littéraire. De son vivant déjà, Petau justifiait le retard de ses lettres en disant que celles de Vavasseur sont si éloquentes qu'on ne pouvait se hasarder à y répondre au courant de la plume et qu'il fallait y consacrer une longue réflexion¹¹. Les lettres que lui adresse Nicolas Bourbon nous confirment cette opinion et nous laissent même deviner que le personnage s'emportait facilement. Ainsi Santeuil, dans le poème d'hommage cité plus haut, s'excuse de ne pas écrire son épitaphe, craignant d'entendre sortir de la tombe des critiques contre les vers qu'il a

⁵ *Journal des Savants*, Paris, Lambert-Cusson, 1683, p. 43.

⁶ BAYLE (Pierre), *Nouvelles de la République des Lettres : Mois d'août 1684*, Amsterdam, Desbordes, 1686, art. IV, p. 676.

⁷ BLOUNT (sir Thomas), *Censura celebrorum auctorum*, Genève, Tournes, 1692 p. 1051-1052.

⁸ THOULIER D'OLIVET (abbé Pierre-Joseph), *Histoire de l'Académie française*, Paris, Coignard, 1743, t. 1, p. 322.

⁹ LAMBERT (Claude-François), *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, Paris, Prault, 1751, t. 3, p. 27.

¹⁰ SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1953-1955, t. II, p. 74.

¹¹ PETAU (Denis), *Epistolarum libri, op. cit.*, 3, 30, p. 310-311.

composés pour lui, et Sainte-Beuve l'appelle « un de ces esprits critiques et vigoureux qui trouvent à mordre, même sur de bons ouvrages, et qui ne laissent rien passer »¹² et ailleurs, avec lucidité, l'appelle « un savant du XVI^e siècle en retard »¹³. Pour le reste de son œuvre, les commentaires et les études qui le concernent sont rares et, à l'exception d'un chapitre de Marc Fumaroli sur ses *Discours* dans *L'Age de l'éloquence*, ne disent rien que de très général et conventionnel. Lorsqu'au début du XVIII^e siècle le Père Jacques Vanière, s. j. (1664-1739), professeur de grammaire et de rhétorique dans divers collèges du Midi, notamment à Auch et à Toulouse, compose son *Dictionnaire poétique* qui fit autorité dans les classes jusqu'au lycée napoléonien, il cite abondamment Rapin ou Commire, mais jamais Vavasœur.

Son œuvre :

Il nous laisse pourtant une œuvre importante et variée¹⁴, principalement en latin, encore qu'on ait aussi de lui quelques pages en français et en grec. Au total, ses *Opera omnia* comptent 720 pages in-folio sur deux colonnes. Avant de nous intéresser au *Theurgicon* que nous éditons ici, il ne semble pas inutile de regarder les autres ouvrages que nous avons conservés de lui, en prose puis en vers.

1. Œuvres en prose :

Il a composé sur toute sorte de sujet. Aussi son ami Nicolas Bourbon, poète néo-latin, ancien professeur de grec au collège de France et membre de l'Académie française, l'appelle-t-il dans une de ses lettres *dissertissimum et ad omne genus scriptiois promptissimum*¹⁵. On a de lui dix discours profanes qu'il a composés et prononcés à l'occasion de la rentrée des classes dans les collèges où il enseignait la rhétorique. Dans chaque discours, il expose une qualité que doit avoir le parfait orateur. C'est donc là qu'il expose le plus longtemps sa doctrine stylistique et sa théorie de l'imitation (surtout dans le deuxième et troisième discours, *O. O.* p. 195-209). Il réagit avec vigueur contre les rhéteurs français qui préconisent et pratiquent un

¹² SAINTE-BEUVE, *Port-Royal, op. cit.* p. 468.

¹³ SAINTE-BEUVE, *ibid.* p. 981.

¹⁴ SOMMERVOGEL (P. Carlos s. j.), art. « Vavasœur », dans *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles-Paris, Schepens-Picard, 1898, t. 8, col. 499-508.

¹⁵ Lettre du 15 mai 1640, conservée à la Bibliothèque nationale, Latin 8585 p. 167.

style enflé, ne suivent aucun ordre dans leur argumentation et imitent toute sorte d'auteurs. Il leur oppose la noble simplicité attique et l'imitation du seul Cicéron. Il traite également de morale (huitième et neuvième discours, *O. O.* p. 228-240) et de la nécessité de bien connaître l'Écriture (dixième discours, *O. O.* p. 240-247). Il se montre assez heureux de son époque et de son pays (surtout deuxième discours) et couvre la famille royale d'éloges (premier, *O. O.* p. 186-195, et cinquième discours, *O. O.* p. 215-222). On trouve également des exercices scolaires de délibération sur l'histoire romaine (sixième et septième discours, *O. O.* p. 222-228). Après les avoir édités séparément, il les publie en 1648 chez Cramoisy, imprimeur du roi, précédés d'un avis *erudito lectori* où il reprend et systématise ses théories littéraires (*O. O.* p. 179-247). Il n'a d'ailleurs jamais abandonné, même lorsqu'il n'enseignera plus que l'exégèse biblique, la critique littéraire et la grammaire. On lui doit par exemple un traité sur le burlesque (*De Ludicra dictione*, 1658, *O. O.* p. 1-84) dédié à Guez de Balzac et un aide-mémoire pour ne pas confondre des termes proches (*De vi et usu quorundam uerborum*) demeuré manuscrit jusqu'à la publication des *Opera omnia* (p. 146-178).

Cependant, étant à la fois prêtre et professeur de théologie, il a naturellement écrit en premier lieu sur des questions religieuses. Viennent d'abord douze sermons (*orationes sacrae*) pour les principales fêtes de l'année publiés ensemble une première fois en 1660, assortis d'une belle préface en forme de prière à son ange gardien (*O. O.* p. 249-316). A l'exception de deux vastes commentaires extrêmement savants des livres de Job (1679, *O. O.* p. 413-532) et d'Osée (manuscrit jusqu'à la publication posthume des *Opera omnia* p. 535-564), il s'est surtout illustré dans les polémiques qui en son temps ne manquaient pas dans l'Église de France. Ainsi contre un certain Rigaud, doyen du Parlement de Metz, qui soutenait que le Christ était laid, il a écrit un traité sur la beauté du Christ : *De forma Christi* (1649, *O. O.* p. 317-341). Sans surprise, il a également défendu l'honneur de son ordre contre les jansénistes et publié en 1650 un *Iansenius Iprensis suspectus* (*O. O.* p. 343-374) et la même année un violent pamphlet, *Antonius Godellus ... an elogii Aureliani scriptor idoneus idemque poeta* (*O. O.* p. 375-402) contre Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, qui avait prononcé devant l'assemblée du clergé l'éloge d'un ouvrage de Saint-Cyran. Cet ouvrage intitulé *Petrus Aurelius* défendait les privilèges du clergé séculier contre les

Jésuites et les religieux en général¹⁶. En revanche, nous n'avons conservé qu'une seule lettre de lui, datée de juillet 1638 et adressée au P. Petau où il lui annonce qu'il a commencé une tragédie (aujourd'hui perdue, si du moins elle a été terminée) et qu'il va prochainement venir à Paris¹⁷. Sa correspondance pourtant a dû être abondante, si l'on en juge au nombre de dédicataires de ses poèmes. Elle avait également un certain intérêt littéraire, à en croire Nicolas Bourbon qui dans une lettre datée du 13 février 1641 écrit : ... *si unam aut alteram tuarum epistolarum centuriam edere voles, Muretos, Bunellos, Balsacios, quosque haec ei superior uidit aetas, omnes in hoc genere infantes prae te videri feceritis, tantas habent litterae tuae argutias, ueneres et amoenitates* !¹⁸ (« si tu veux éditer une ou deux centaines de tes lettres, Muret, Brunel et Balzac et tous ceux qu'a vus la dernière génération, tu les feras tous passer dans ce genre pour des enfants à côté de toi. Tant tes lettres ont de pointes, de charmes et de douceurs. »)

Œuvres en vers :

En ce qui concerne ses poèmes, ses épigrammes (trois livres publiés en 1669 et un quatrième en 1675) sont les plus connues et ont été les plus étudiées en raison des polémiques qu'elles ont suscitées tant chez les jansénistes¹⁹ que chez son confrère René Rapin²⁰. C'est contre ce dernier qu'il composa son seul ouvrage entièrement en Français : *Remarques sur les Nouvelles Réflexions du R. P. Rapin Jésuite touchant la Poétique d'Aristote* d'abord parues anonymement en 1675 et enfin publiées sous son nom par le P. Lucas dans les *Opera omnia* (p. 680-700) avec les réponses du P. Rapin (p. 701-712). Le P. René Rapin avait publié un commentaire de la *Poétique* d'Aristote auquel Vavas seur reproche de nombreuses inexactitudes et des fautes de goût dans les

¹⁶ Voir ORCIBAL (Jean), *Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran et son temps (1581-1638)*, Paris, Vrin, 1948, t. 2, p. 36-37.

¹⁷ Cette lettre est conservée à Vanves dans les archives de la Province de France de la Compagnie de Jésus dans le fonds du collège de La Flèche, (cote : ELf 3/4, notes biographiques sur des pères du collège). Elle est citée par ROCHEMONTAIX (P. Camille de, s. j.), *Un collège des jésuites aux XVII^e et XVIII^e siècles : le collège Henri IV de la Flèche*, Le Mans, Leguicheux, 1889, t. 3, p. 119-120.

¹⁸ B.N. Latin 8585 p. 180.

¹⁹ Voir SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, op. cit., p. 468-471. Querelle analysée par LAFOND (Jean), « Un débat d'esthétique à l'époque classique : la théorie du beau dans l'Epigrammatum delectus de Port-Royal et sa critique par le P. Vavas seur », dans *Lire, vivre où mènent les mots. De Rabelais aux formes brèves de la prose*, Paris, Champion, [Lumière classique], XXII, 1999, p. 171-179.

²⁰ Sur la dispute entre Vavas seur et Rapin voir SAINTE-BEUVE, op. cit. p. 979-984 et la thèse de DUBOIS (Elfrida), *René Rapin. L'homme et l'œuvre*, 1970, Lille, S.R.T., 1972, p. 359-361, ainsi que son édition des *Réflexions sur la poétique de ce temps de Rapin*, Genève, Droz, 1970, p. 141-146.

exemples, ainsi que certains raccourcis contestables dans le raisonnement. Vavas seur fait preuve d'une mauvaise foi et même d'une ironie cruelle qu'il faut certainement expliquer par le fait que Rapin ne l'ait pas mentionné parmi les bons auteurs d'épigrammes. Il semble avoir beaucoup apprécié le genre au point de lui consacrer un traité, le *De Epigrammate* (1669). C'est à ce titre que Voltaire le mentionne dans son *Siècle de Louis XIV*²¹. Cependant il a également composé de nombreuses pièces de circonstance en hexamètres ou distiques élégiaques. Dans certaines, sont chantés les grands événements politiques du XVIIe siècle. On peut relever en particulier le siège de la Rochelle (*Ad Ludouicum XIII, regem christianissimum, Rupellae, urbis inuictae, uictorem*, *O. O.* p. 618-619), un éloge de l'action d'Urbain VIII pour maintenir la paix entre les princes catholiques (*Vrbani VIII pontificis maximi laudatio* in *O. O.* p. 633-634) ou le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche (*De nuptiis Theodori et Irenes*, *O. O.* p. 638-644). D'autres toutefois sont écrites à l'intention de ses amis érudits, tels Nicolas Bourdon (*Elegia V*, *O. O.* p. 621-622) dont il pleure la mort dans une élégie en 1645, Denis Petau (*Elegia XI*, *O. O.* p. 626-627) dont il commémore l'anniversaire du décès ou François Ogier (*Elegia XII*, *O. O.* p. 627-628) qu'il console à la mort de son frère Charles.

Le Theurgicon :

Avant de se consacrer à la brièveté des épigrammes et autres œuvres de circonstance, il a composé des œuvres plus ambitieuses, de véritables épopées tirées de l'Écriture sainte : en 1638, une paraphrase du livre de Job et, en 1644, des poèmes sur les miracles du Christ le *Theurgicon siue de miraculis Christi* d'après un mot grec *θεουργία* tiré du Pseudo-Denys qui désigne à la fois toute œuvre divine en général et un miracle en particulier²². Il avait d'abord songé le nommer *Métamorphoses* car, comme dans l'œuvre d'Ovide, il traite des prodiges divins. Les différents épisodes, sont dans les deux œuvres, évoqués les uns à la suite des autres sans lien entre eux. Dans une lettre datée du 25 mars 1643, Denis Petau cependant désapprouve ce choix qu'il trouve à la fois absurde - le passage de la maladie à la santé n'étant pas une transformation - et blasphématoire - on ne saurait comparer les fables licencieuses

²¹ VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, dans *Œuvres historiques de Voltaire*, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1957, p. 1212.

²² art. « *θεουργία* », dans LAMPE (Geoffrey), *Patristic Greek Lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 1972.

d'Ovide et la vie du Sauveur des hommes - ²³. Néanmoins le choix initial de ce titre permet de comprendre que certains poèmes traitent de certains épisodes évangéliques où il n'est pas vraiment question de guérisons miraculeuses (comme on l'attendrait) mais de changements d'apparences du Christ, tels le poème 23 sur la Transfiguration (ce mot étant justement la transposition latine du grec *Métamorphose*), le 25 sur la rencontre du Christ de Marie Madeleine ou encore le 26 sur la rencontre avec les pèlerins d'Emmaüs. Ces poèmes-là d'ailleurs sont plus éloignés que les autres de L'*Énéide* et contiennent des allusions et réminiscences plus variées ou plus surprenantes. Il est donc permis de penser que Vavasseur les a composés les premiers, alors que les pièces, plus courtes et plus exclusivement virgiliennes, sont plus récentes, ayant été écrites pour arriver au nombre symbolique de quarante, une fois le projet poétique mieux défini.

Dédiée à François Sublet de Noyers qui vivait alors retiré sur ses terres de Dangu dans le Vexin normand, cette œuvre de près de 2610 hexamètres compte quatre livres de dix poèmes chacun, ce qui donne le chiffre éminemment biblique de quarante poèmes. Comme le rappelle Méliton de Sardes dans sa *Clavis*, quarante est, entre autres, le nombre d'années passées dans le désert par les Hébreux, le nombre de jours de jeûne du Christ après son baptême et de jours entre Pâques et l'Ascension, c'est aussi le nombre de générations entre Abraham et Jésus²⁴. Saint Augustin dans ses *Tractatus super Johannem* développe encore davantage la valeur symbolique de ce nombre qui est pour lui un nombre parfait, le nombre de l'accomplissement des bonnes œuvres. Car la loi, qui contient dix commandements, est accomplie par l'Évangile qui compte quatre livres²⁵. Juvencus, dont Vavasseur s'inspire, avait déjà composé sa paraphrase de l'Évangile en quatre livres. Chaque poème traite généralement d'un miracle. Ils sont de longueur extrêmement variable allant de 19 (poème 5 *Purgatus leprosus*) à 202 vers (poème 31 *Lazarus a mortuis excitatus*).

Dans sa lettre du 13 février 1641 que nous avons citée, Nicolas Bourbon mentionne pour la première fois ce qui deviendra le *Theurgicon*. Il encourage Vavasseur, qui lui en a envoyé des extraits, à achever l'œuvre engagée. On peut donc

²³ PETAU (P. Denis, s. j.), *Epistolarum libri*, op. cit. p. 326-327.

²⁴ Voir PITRA (cardinal Jean-Baptiste, o.s.b.), *Spicilegium Solesmense*, Paris, Didot, 1855, t. 3, p. 288.

²⁵ AUGUSTIN, *Tractatus super Johannem* 17, 4-6 PL vol. 35 col. 1529-1532.

estimer que l'ouvrage dut être commencé à la fin de l'année 1640. Dans une autre lettre, datée du 22 mai 1641²⁶, le même Bourbon écrit qu'il vient de recevoir le poème XI (*Sedata tempestas*) et le XVII (*Reguli sanatus filius*, qui dans l'édition définitive est le 16). Il les a lus et les approuve. La lettre, citée plus haut, de Denis Petau nous indique que l'œuvre était achevée dès le printemps 1643. Une autre lettre de Nicolas Bourbon, datée du 28 avril, confirme cette information²⁷. Nous ne connaissons pas l'avis du P. Petau qui avoue ne pas avoir eu le temps de lire le poème et se contente de préconiser une révision sur le titre. Nicolas Bourbon, lui, est très élogieux : *Liber tuus Metamorphoseon quem accepi non, sicut ais, emendandum sed commendandum, si quid ei adiacere posset mea commendatio*²⁸ « Ton livre des *Métamorphoses* que j'ai reçu non pas, comme tu l'affirmes, pour le corriger mais pour l'approuver, si mon approbation pouvait y ajouter quelque chose ». Une fois le titre corrigé, comme sans doute d'autres détails, Vavas seur le renvoie à Nicolas Bourbon qui garde le manuscrit. Le Préfet des études des Jésuites va le chercher lui-même chez le grand humaniste en juillet 1643 pour le faire examiner par trois théologiens de la Compagnie²⁹. Après cet examen minutieux, le P. Filleul, provincial de France, donne l'autorisation de publication à Bourges le 30 octobre 1644. Le privilège royal est accordé pour neuf ans le 10 novembre et l'impression est achevée le 22 chez la veuve Camusat, rue Saint-Jacques à Paris, en collaboration avec Pierre Le Petit auquel elle s'est associée le 17 octobre précédent³⁰ et qui va bientôt devenir son gendre. Née Denise Le Courbe, Madame Jean Camusat, libraire de l'Université de Paris, est une figure incontournable de l'édition littéraire, théologique et philosophique dans le royaume³¹. On a conservé près de deux cent soixante titres sortis de ses presses. C'est chez elle que Corneille va publier la version remaniée du *Cid* et Descartes la première traduction française de ses *Méditations métaphysiques*. Vavas seur a déjà confié à son imprimerie des éloges du Dauphin, futur Louis XIV : *Delphini horoscopus* (1638, *O. O.* p. 215-222) et *Delphnio Gallico Delphini Marinus et Cælestis Xenia* (1639, *O. O.* p. 638-639). Après le *Theurgicon*, il ne publie plus chez elle. Peut-être lui reproche-t-il d'avoir également publié des auteurs dont il va se révéler un ennemi acharné, tels Antoine Arnaud,

²⁶ B.N. Latin n. 8585 p. 176.

²⁷ *ibid.* p. 177-178.

²⁸ *ibid.*

²⁹ Ce détail pittoresque nous est raconté par Nicolas Bourbon lui-même *ibid.* p. 178-179.

³⁰ Le contrat d'association est conservé à Paris, au Minutier central, XVI, 251.

³¹ Voir ARBOUR (Roméo), *Les Femmes et les métiers du livre (1600-1650)*, Chicago-Paris, Garamond Press et Didier Erudition, 1999, p. 122-131.

Cornelius Jansénius ou Antoine Godeau. Cette première édition porte sur la page de garde l'année de 1645, alors qu'à l'intérieur il est explicitement précisé que l'impression a été achevée en 1644. Il est probable que, l'impression ayant été terminée en fin d'année 1644 (le 30 octobre exactement), la mise en vente n'ait commencé qu'en début 1645 ou que du moins, tout le stock étant loin d'être écoulé en janvier, le libraire ait mis la date de 1645 pour souligner la nouveauté de la publication. On remarque aussi que sur la première page le titre est au pluriel : *Theurgica*, les *Théurgiques*, comme on dit les *Géorgiques*, rapprochement qu'il revendique dans l'avertissement *ad lectorem*. L'autorisation accordée par le privilège du roi et enfin Vavasseur lui-même dans son avertissement *Ad lectorem* citent ce titre au pluriel. Cependant comme la page de garde et toutes les autres pages du livre donnent *Theurgicon* ainsi que les éditions suivantes, c'est sous ce titre que nous l'éditions aujourd'hui.

L'œuvre a connu ensuite trois autres éditions du vivant de l'auteur et une après sa mort :

- Une chez Pierre Le Petit seul, datée aussi de 1645, que je note P et qu'il faudrait selon les bibliophiles attribuer aux fameux Elzevier³², comme le laisse penser la sphère sur la page de garde.
- Une dans l'anthologie intitulée *Parnasus poeticus societatis Iesu, hoc est, poemata Patrum Societatis, quae in Belgio, Gallia, Germania, Hispania, Italia, Polonia, etc. uel hactenus excusa sunt, uel recens elucubrata nunc primum euulgantur* publiée à Francfort par Jean-Godefroid Schonwetter en 1654 que je note PPSI (le *Theurgicon* s'y trouve sans la dédicace à Sublet t. 1, classe 1, partie 2, p. 1-56).
- Une autre publiée à Leyde, chez Johannes van Gelder, en 1676 que je note L.
- Dans les *Opera omnia (op. cit.)* : p. 567-616.

Les variantes et la disposition du texte indiquent sans aucun doute possible que l'édition de Leyde recopie celle de Pierre Le Petit (ce qui confirme la thèse selon laquelle cette édition serait des Elzevier établis eux aussi à Leyde), alors que le *Parnasus* et les *Opera omnia* prennent pour modèle, avec quelques erreurs

³² PIETERS (Charles) et ADRY (Jean-Félicissime), *Annales de l'imprimerie des Elzevier ou histoire de leur famille et de leurs éditions*, Gand, Annoot-Braeckman, 1851, p. 196

typographiques, l'édition de la veuve Camusat. Comme le P. Lucas a choisi cette édition, nous l'avons aussi retenue et nous la suivons sauf erreur manifeste, en indiquant les variantes dans l'apparat des sources.

Quand lui parvient la version définitive, Nicolas Bourbon à qui Vavas seur avait déjà fait parvenir des extraits, en est très satisfait. Il lui écrit le 22 juillet 1643 : *Legeram diligenter primis diebus totum opus et nihil quod reprehendi posset deprehenderam, immo quod maxime laudari oporteret* (J'avais lu avec soin toute ton œuvre dès les premiers jours et je n'avais rien trouvé qui pût être corrigé, bien plus, rien qu'il ne fallût abondamment louer») et plus loin *Omnia sunt in Theurgicis tuis praeclara, nullus reprehensionis locus est admirationi unum vereri oportet ut satis boni rasi lectores inveniant*³³ (tout est admirable dans tes *Théurgiques*, il n'y aucune place pour la correction, il ne faut craindre qu'une seule chose, c'est qu'on ne trouve pas de lecteurs suffisamment polis pour l'admirer). La reprise de l'œuvre dans l'anthologie *Parnasus Poeticus Societatis Iesu* dix ans après sa première édition témoigne d'un certain succès. Toutefois nous n'avons pas trouvé d'autres critiques contemporaines. Dans les articles que nous avons cités plus haut, le *Journal des savants* et l'abbé Lambert retiennent tous deux cet ouvrage comme l'un des plus importants de Vavas seur. Au XIXe siècle, l'abbé Jean-Eugène Decorde cite le poème 33 *Christus Patiens* dans son ouvrage *La Croix ou le dernier jour de Jésus-Christ*³⁴. Dans quelles curieuses circonstances ce prêtre normand a-t-il eu entre les mains ce poème de Vavas seur ? Il n'y en a sans doute pas eu d'autre citation depuis.

On en conserve aujourd'hui vingt exemplaires en France toutes éditions confondues, chiffre qui s'élève à trente-huit si l'on y ajoute les *Opera omnia*. La BNF à elle-seule en compte six (trois à Tolbiac et trois à l'Arsenal). Le plus bel exemplaire connu est sans conteste celui de Chantilly que le duc d'Aumale a fait relier de maroquin rouge avec tranches dorées par Léon Gruel (exemplaire conservé sous la cote XI-B-054 dans le cabinet des livres). Les pays voisins en ont peu : sept en Grande-Bretagne, quatre en Italie et autant en Allemagne.

³³ B. N. Latin 8585, p. 178-179.

³⁴ DECORDE (abbé Jean-Eugène), *La Croix ou le dernier jour de Jésus-Christ, recherches historiques et archéologiques sur le crucifiement de Jésus-Christ*, Paris, Derache, 1854, p. 59.

Lorsque Vavasseur écrit le *Theurgicon*, il n'a pas encore atteint sa maturité littéraire et reçoit toujours du P. Petau des conseils stylistiques. Il est déjà néanmoins promis à un brillant avenir : son maître le félicite déjà pour la sûreté de son jugement et l'élégance de sa prose³⁵. Nicolas Bourbon qui partage les espérances de Petau rapporte même qu'il jouit déjà d'une certaine réputation chez les jésuites parisiens, d'après une conversation qu'il a eue avec plusieurs d'entre eux après les Vêpres à Saint-Louis des Jésuites (aujourd'hui Saint-Paul-Saul-Louis dans le IV^e arrondissement)³⁶. Le P. Vavasseur enseigne alors dans le collège de Bourges, collège prestigieux en raison de la protection du prince de Condé, gouverneur de Berry, et de son fils le duc d'Enghien, ancien élève³⁷ alors tout auréolé de la gloire de sa récente victoire sur les Espagnols à Rocroi. On retrouve des traces de ses liens avec la maison de Condé dans son œuvre, en particulier avec une élégie sur la bataille de Rocroi (*Elegia II, O. O.* p. 619-620) et dans les épigrammes (au total 14 épigrammes sont dédiées à un membre de la maison de Condé³⁸). Les dates laissent même croire que Vavasseur compta parmi ses élèves, durant son séjour à Bourges, Louis Bourdaloue, le célèbre prédicateur dont la prose élégante plaisait tant à Mme de Sévigné³⁹.

Si l'on se réfère à la biographie donnée plus haut par le P. Lucas que confirme une lettre de Nicolas Bourbon⁴⁰, la rédaction du *Theurgicon* correspond au moment où le P. Vavasseur abandonne l'enseignement de la rhétorique pour celui de la théologie et de l'exégèse. Il n'avait donc plus de raison d'écrire pour sa classe. Il ne cultive les Muses sans doute que pour satisfaire un désir personnel et se livrer à un plaisir qu'il a toujours affectionné. Tout nous porte donc à croire que Vavasseur n'a donc pas composé son œuvre à une fin pédagogique ou du moins pas principalement. Il en envoie des extraits au grand Nicolas Bourbon pour connaître son avis au fur et à mesure de la composition⁴¹. Il dédie fièrement son œuvre à un ancien ministre, Sublet de Noyers, auquel il dit même qu'il a écrit l'œuvre avec grand soin (*Christi miracula*,

³⁵ PETAU (le P. Denis, s. j.), *Epistolarum Libri*, op. cit. p. 320-321.

³⁶ B.N. Latin 8585, p. 173.

³⁷ Sur le passage des princes de Condé chez les jésuites de Bourges voir CHÉROT (P. Henri, s. j.), « L'Éducation du Grand Condé d'après les documents historiques », dans *Les Études*, Paris, Du Moulin, 1894, IV, p. 25.

³⁸ Au livre II, 36-41 et 74-75 (*O. O.* p. 659-660 et 663-664), au l. III, 11 et 22 (p. 667 et 668), au l. IV, 15 et 59-61 (p. 675-676 et 678-679).

³⁹ DELATTRE (le P. Pierre, s. j.), art. « Bourges », *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, op. cit., 1949, t. 1, col. 867-895.

⁴⁰ B.N. Latin 8585, p. 181.

⁴¹ B. N. Latin 8585, p. 176.

studio qualicunque meo elaborata). Le soin qu'il porte à la composition d'un tel ouvrage correspond à un penchant que Vavasseur a toujours eu pour la poésie. Il semble en effet avoir écrit de la poésie dès ses premières années dans la Compagnie. Ainsi, dès 1627, il écrit une élégie pour célébrer la prise de la Rochelle (*O. O.* p. 618-619). Lorsqu'en 1630 il commence à écrire sa paraphrase poétique de Job, il y met tant d'ardeur que le P. Petau doit le rappeler à l'ordre et, dans une lettre, lui demander de « temporiser » et de ne pas négliger son devoir d'état. Car, écrit-il, la poésie n'est qu'un « divertissement [qui] a plus d'amusement que de profit »⁴². Sa nouvelle fonction de professeur de théologie semblait contredire un peu cette vocation poétique. Les théologiens ont toujours considéré avec méfiance la poésie comme un amusement frivole. Saint Thomas d'Aquin la considérait même comme l'*infima inter omnes doctrinas*⁴³. Néanmoins Nicolas Bourbon, fort de l'immense prestige dont il jouit dans les milieux érudits de l'époque, l'exhorte à ne pas décevoir l'espérance des poètes néolatins et le supplie de continuer à écrire des vers, notamment d'achever le *Theurgicon* (qui s'appelle encore les *Métamorphoses*)⁴⁴.

Le court poème qui précède la paraphrase proprement dite nous présente le poète ainsi emmené par la Foi sur un char tiré par les Quatre Vivants jusqu'en Terre sainte (v. 14-33) et les saints et les anges le couronnant de lauriers (v. 37-39). Ce sont certes là des lieux communs dont il est difficile de saisir la part de sincérité mais qui dénotent une certaine ambition littéraire. On trouve des informations sans doute plus personnelles sur ses rapports à la poésie dans un poème un peu plus récent, qu'une allusion à la mort récente du pape Alexandre VII permet de dater aux environs de 1667. Ce poème, intitulé *Quid poetice prosit* (*O. O.* p. 669-670), est adressé à l'un de ses anciens élèves, Pierre-Louis de Vautorte, devenu évêque de Lectoure. Ce prélat, issu d'une puissante famille de parlementaires rennais, avait reçu les leçons de rhétorique du P. Vavasseur à la Flèche ou à Rennes vers 1635 puis entra dans les ordres. Il obtint l'évêché de Lectoure⁴⁵, en Gascogne, en 1655 et subit cette nomination comme un exil, loin de sa famille et de sa terre natale. Même s'il finit par se rendre dans son diocèse, il fit tout pour être déplacé et, en 1670, partit pour Vannes

⁴² Lettre citée par ROCHEMONTEIX (le P. Camille, s. j.), *Un collège des jésuites aux XVIIe et XVIIIe siècles : le collège Henri IV de la Flèche*, op. cit., t. 3, p. 117.

⁴³ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, Ia, q. 1 a. 9.

⁴⁴ B.N. Latin 8585, folio 167.

⁴⁵ Département du Gers, arrondissement de Condom, chef-lieu de canton.

où il mourut en 1687⁴⁶. C'est donc pour le reconforter que son ancien maître, reprenant des idées développées par Cicéron dans le *Pro Archia*, l'exhorte à ne pas cesser de composer malgré l'important travail qu'exige sa charge pastorale dans une province reculée. Les papes eux-mêmes, notamment Urbain VIII Barberini et Alexandre VII Chigi, ont écrit des poèmes et n'en sont pas moins de grands papes. Car non seulement les Muses plaisent aux plus éloquents (*dissertiores*) et plus aimables (*uenustiores*) mais elles procurent des avantages (*commoda*) et des joies (*laetitias*). Elles seules peuvent, au milieu des affaires, porter le reconfort. Si l'on considère que le P. Vavasseur a appliqué les conseils qu'il donne, il a composé ses poèmes pour se distraire de ses austères commentaires de l'Écriture. Et lorsqu'il dit qu'il faut se dégager des filets de la scolastique tendus par Thomas d'Aquin ou Duns Scot parle-t-il pour lui ou pour son destinataire ? La paraphrase lui permet de concilier deux disciplines qui semblent contradictoires et qu'il affectionne également : la poésie et la théologie. Le *Theurgicon* les unit sans cesse avec habileté, la première recevant de la seconde profondeur et légitimité, alors que la seconde reçoit de la première grâces et charmes.

⁴⁶ PANDELLÉ (Jean), « Histoire des évêques de l'ancien diocèse de Lectoure », Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers, Auch, Cocharaux, LXVI^e année, 1965, p. 267-268.

**PREMIÈRE PARTIE : LE GENRE LITTÉRAIRE DE
LA PARAPHRASE BIBLIQUE ET SA
RÉAPPROPRIATION PAR VAVASSEUR**

Chapitre premier : Une paraphrase des Évangiles inscrite dans la tradition littéraire chrétienne

A. Vavasseur et les origines de la paraphrase chrétienne :

Bien qu'aucun titre ou sous-titre, à la différence du *Jobus*, ne l'indiquent explicitement, le *Theurgicon* appartient au genre littéraire de la paraphrase biblique. Longtemps très déconsidérée, la paraphrase a été réévaluée par différents travaux récents tant pour la littérature tardo-antique que pour celle de la Renaissance ou de l'âge classique. Nous pouvons citer en particulier les travaux linguistiques et sémantiques de Catherine Fuchs *La Paraphrase*⁴⁷, le colloque organisé à Bordeaux du 22 au 24 septembre 2004 sur les paraphrases de la Bible aux XVI^e et XVII^e siècles⁴⁸, l'article de Jean-François Cottier sur l'évolution du genre de Quintilien à Erasme publié aux Belles-Lettres⁴⁹ et enfin Michael Roberts⁵⁰ qui reprend et amplifie une féconde intuition de Curtius pour qui « une grande partie de l'ancienne poésie chrétienne n'est que la continuation de la paraphrase rhétorique, en l'honneur dans l'Antiquité »⁵¹.

1. Les emprunts à Juvencus :

La paraphrase, sans jamais quitter complètement les écoles des rhéteurs où elle est née, accède au statut de genre littéraire grâce aux auteurs chrétiens de l'Antiquité tardive. Une pieuse légende rapportée par deux historiens byzantins, Socrate le Scholastique (*Hist. eccl.* III, 16) et Sozomène (*Hist. eccl.* V, 18), en explique l'origine : l'empereur Julien ayant interdit aux chrétiens d'étudier et de commenter des poèmes mythologiques, deux rhéteurs d'Alexandrie, Apollinaire l'Ancien et son fils

⁴⁷ FUCHS (Catherine), *La Paraphrase*, Paris, P. U. F., 1982.

⁴⁸ Actes du colloque publiés par FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles*, Genève, Droz, 2006.

⁴⁹ COTTIER (Jean-François), *La Paraphrase de Quintilien à Erasme* in *Etudes latines* Paris, Les Belles Lettres, 2002, t. 80, p. 95.

⁵⁰ ROBERTS (Michael), *Biblical Epic and rhetorical paraphrase in Late Antiquity*, Liverpool, Cairns, 1985.

⁵¹ CURTIUS (Ernst-Robert), *Littérature européenne et Moyen Âge latin*, traduction de Jean Breyoux, Paris, 1956, p. 728.

Apollinaire de Laodicée, auraient réécrit le Pentateuque dans le style d'Homère, les Psaumes dans celui de Pindare et les Evangiles sous forme de dialogues platoniciens. En réalité, Juvencus, dans le domaine latin, avait déjà écrit et publié ses *Euangeliorum libri IV* dès le règne de Constantin qui est d'ailleurs le dédicataire du poème.

L'influence de cette première paraphrase versifiée des Evangiles sur le *Theurgicon* est assez forte. Vavasseur cependant a toujours revendiqué sa préférence pour les auteurs du siècle d'Auguste, au point que, selon Huet⁵², il disait de Du Cange et de son *Glossaire* : « Il s'est donné bien de la peine pour recueillir les mots que je travaille depuis soixante ans à éviter ». Il affiche dans son *oratio tertia* une admiration exclusive pour la littérature latine du siècle de Virgile et de Cicéron, portant un certain mépris pour ce qui vint ensuite : *nobilissimum istud aeuum unice amamus, unice miramur et, si minus cogitamus imitari, id imbecillitate potius quam iudicio, desperatione quam fastidio facimus*. (« C'est seulement cette illustre époque que nous aimons, seulement elle que nous admirons et, si nous pensons moins l'imiter, nous le faisons plus par faiblesse plus que par raisonnement, plus par désespoir que par dégoût. » *O. O.* p. 202) Malgré ces proclamations, il semble bien avoir consulté Juvencus. On retrouve dans le *Theurgicon* quelques réminiscences directes. Dès les premiers vers en effet, dans le poème liminaire, il lui fait un certain nombre d'emprunts qui ne peuvent laisser de doute. Ils commencent tous deux leur poème par une prière, l'un au Saint-Esprit, l'autre au Christ, et Vavasseur utilise exactement la même clause *mihi carminis auctor* au v. 6 que Juvencus au v. 25 de la *praefatio*. Tous deux puisent leur inspiration aux sources du Jourdain qu'ils mentionnent dans les premiers vers de leur poème respectif (chez Vavasseur v. 32 et chez Juvencus v. 26 de la *praefatio*). Une autre scène où l'inspiration est sensible est la Résurrection de Lazare (chez Juvencus 4, 306-402 et chez Vavasseur poème 31)⁵³. Vavasseur a repoussé le plus possible ce miracle vers la fin de son poème, comme Juvencus, alors que Ludolphe le Chartreux, auteur du *Vita Christi* très lue par saint Ignace et les jésuites, propose de la placer beaucoup plus tôt (partie 2, chap. 17). On retrouve en outre chez le poète jésuite les détails ajoutés par Juvencus : les deux poètes mentionnent le Christ plus tôt que l'Evangéliste dès le début du récit avant même le nom de Lazare. Contrairement au texte sacré, qui reste discret sur l'état du malade (*erat autem*

⁵² Cité par VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, Durand, Paris, 1862, p. 63.

⁵³ Voir DEPROOST (Paul-Augustin), « La résurrection de Lazare dans le poème évangélique de Juvencus », dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2000, 78-1, p. 129-145.

quidam languens Lazarus, Jn. 11, 1), les poètes amplifient dans leur narration la maladie au point d'annoncer très tôt que la mort est à craindre. Ainsi Vavasseur écrit au v. 2-3 :

*incertum spe summa salus qua pendeat agri
quoue metu uenturia, dies quid denique portet*

On ne sait à quelle espérance dépend le salut final du malade
Ou à quelle crainte et ce qu'apporte le jour suivant.

Et l'on trouve chez Juvencus (v. 314-315) :

*Dilectum Christo iuuenem per tristia morbi
et lethi, et vitae confinia summa tenentem.*

Le jeune homme bien-aimé du Christ, passant par les tristes écueils de la maladie
Et de la mort, était aux extrêmes confins de la vie

Vavasseur également profite de l'occasion pour rappeler le zèle que déploya dans le service Marthe lorsque le Christ lui a précédemment rendu visite (Lc. 31, 21-29). Comme l'avait fait Juvencus (v. 311), il parle d'*obsequium* (v. 28). Dans les deux cas, le mot est placé en tête de vers, au datif. Un peu après, lorsque le Christ arrive à Béthanie où Marie-Madeleine l'attend au fond de sa maison, c'est l'absence de lumière qui retient l'attention des deux poètes : *luce procul* (v. 99) écrit Vavasseur et Juvencus *mersasque atris de morte tenebris / germanas luctus, lacrymosaque tecta tenebant*. (Plongées dans les noires ténèbres à cause de la mort / les deux sœurs étaient enfermées dans le deuil et leur demeure pleine de larmes, v. 335-336).

2. La projet du *Theurgicon* un projet déjà ancien :

Au-delà de ces quelques emprunts et de ces références ponctuelles, les deux œuvres se rapprochent par leur commune inspiration virgilienne et par la technique paraphrastique adoptée par les deux poètes. Vavasseur cherche comme son lointain devancier à rester le

plus proche possible du texte d'origine, *paene ad uerbum*, comme disait saint Jérôme⁵⁴. Bien sûr, Juvencus est souvent plus concis que Vavasseur : il laisse 3211 vers pour raconter la vie du Christ de l'Annonciation à l'Ascension, alors que Vavasseur en consacre un peu moins (2610 vers) pour une part nettement réduite de l'Évangile. Juvencus laisse parfois de côté certains miracles ou les passe vite, omettant par exemple le nom de Béthanie dans son récit de la résurrection de Lazare. En effet, s'inspirant principalement de saint Matthieu et ne s'efforçant pas, à la différence de Vavasseur, à reconstituer l'ordre historique des faits rapportés dans le désordre par les différents évangélistes, il passe sous silence la pêche miraculeuse (Lc. 5, 1-11, poème 4 dans le *Theurgicon*) ou la résurrection du fils de la veuve (Lc. 7, 11-17, poème 10). Il n'en demeure pas moins que l'*auctor generis* de la paraphrase versifiée des Évangiles a influencé la composition du *Theurgicon*.

En revanche, il est peu probable que Vavasseur ait connu l'autre auteur latin d'une paraphrase de l'Évangile dans l'Antiquité tardive : Sedulius. Comme tout catholique romain, il en connaît certainement quelques vers qui sont passés dans la liturgie, tels le *Salve sancta parens* (*carmen Paschale* 2, 63) qui est chanté comme antienne d'introït lors de certaines fêtes mariales. Certes, Sedulius isole les miracles pour les traiter séparément aux chants 3 et 4 de son *Carmen Paschale*. Cependant, ni l'ordre des miracles, ni le style ne laissent penser que le P. Vavasseur a trouvé là l'argument de son poème.

B. Triomphe du genre aux XVI^e et XVII^e siècles :

Le terme de paraphrase a été remis à la mode par Erasme qui, au début du XVI^e s., a paraphrasé séparément chaque livre du Nouveau Testament, en partant toujours du texte grec. Son œuvre connaît un grand succès et suscite des émules dès le XVI^e s., puis tout au long du XVII^e s. et le nombre de *paraphrasis* ou de *metaphrasis* (selon Sixte de Sienne et Antonino Possevino, ces deux expressions sont parfaitement synonymes) n'a cessé de croître. « Il n'est guère de livre religieux, écrit Paulette Leblanc, qui n'ait fourni quelque modèle aux poètes dévots : l'Ancien et le Nouveau Testament, tous les écrits religieux imaginables : La vie des saints (*Polyeucte*), *L'Imitation* (Desmarets, Corneille, Pellegrin), *Le Combat spirituel* (Desmarets qui devança l'intention de Corneille), les hymnes et les

⁵⁴ JÉRÔME, *De uiris illustribus*, 84, PL 23, 691b.

prières innombrables appropriés aux différents moments de la vie chrétienne et jusqu'aux litanies, aux commandements de Dieu et au catéchisme (Richeome, Adam, Coyssart, Martial de Brives). Mais tous ces textes n'étaient pas également propres à soutenir l'inspiration poétique »⁵⁵. L'aride *Somme théologique* elle-même a été mise en vers latins par plusieurs pères dominicains et reformulée dans une saine prose cicéronienne par le P. Petau dans sa *Theologica dogmata* dont les trois premiers volumes sont les exacts contemporains du *Theurgicon*⁵⁶.

1. Le retour du genre dans le conflit des catholiques et des protestants :

Il ne faut guère s'étonner si l'Écriture sainte, dont l'Église, ainsi que le Concile de Trente vient de le rappeler, « vénère avec un pareil respect et une égale piété »⁵⁷ tous les livres, ait été le principal texte paraphrasé. C'est un aspect non négligeable de l'omniprésence de la Bible dans le monde culturel et intellectuel d'alors : « De la chaire à la scène, écrit l'abbé Armogathe, l'Écriture illustre tous les lieux, et chaque genre littéraire, traditionnel aussi bien que nouveau, est débiteur envers les livres sacrés »⁵⁸. Cet essor de la paraphrase chez les catholiques participe sans doute d'un mouvement plus général de réappropriation des Écritures entrepris par l'Église contre les protestants. Bien que nous n'ayons aucune paraphrase de la plume de Luther ou Calvin, les protestants, soucieux de rendre le texte biblique accessible à tous les fidèles, en ont écrites beaucoup. À défaut toutefois d'être plus nombreuses, elles ont sans doute été plus lues que celles des catholiques. Aucun paraphraste catholique ne peut rivaliser avec Marot et Théodore de Bèze dont le *Psaumes en vers français* chantés à l'office dominical connurent plus de cinq cents éditions entre 1562 et 1661⁵⁹. Les protestants ayant très tôt abandonné le latin comme langue liturgique, il n'est pas surprenant que la plupart de ces paraphrases aient été écrites en vulgaire. Néanmoins on trouve quelques paraphrases latines des Psaumes.

⁵⁵ LEBLANC (Paulette), *Les Paraphrases françaises des Psaumes à la fin de la période baroque (1610-1660)*, Paris, P.U.F., 1961, p. 22-23.

⁵⁶ PETAU (le P. Denis, s. j.), Paris, Cramoisy 1644. Sur cet ouvrage et sur la réflexion que le P. Petau y exprime sur la nécessité des reformulations et sur le style théologique, voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, op. cit., p. 402-404.

⁵⁷ IV^e session du 8 avril 1546, Décret des Écritures canoniques, dans *Conciliorum Œcumenicorum decreta*, éd. de Giuseppe Alberigo, Basel-Barcelone-Fribourg, Herder, 1962, p. 639 : *pari pietatis affectu ac reverentia suscipit et veneratur*.

⁵⁸ ARMOGATHE (abbé Jean-Robert), dans *Le Grand Siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne, [La Bible de tous les temps], 1989, p. 15.

⁵⁹ NOAILLY (Jean-Michel), *La Bibliographie des psaumes imprimés en vers français*, dans FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles*, op. cit. p. 233.

La plus célèbre est certainement celle de Buchanan en 1567 qui fut éditée des dizaines de fois jusqu'au XIX^e s.⁶⁰. C'est très manifestement le désir de réagir à ces insolents succès qui poussa Jean-Antoine de Baïf à composer à son tour des *Psaumes* (en vers mesurés, selon le système inspiré du grec et du latin qu'il avait mis en place) pour « servir les bons catholiques contre les Psaumes des hérétiques »⁶¹. L'historien britannique Richard A. Sayce, dans son étude *The French Biblical epic in the 17th century*, a même remarqué que la plupart des auteurs catholiques de poésies bibliques venaient de régions où la présence réformée avait été forte au XVI^e s. (Languedoc et Normandie), ce qui serait sans doute une preuve de l'intérêt pour la Bible que la Réforme réveilla paradoxalement chez les poètes catholiques⁶². Les contemporains eux-mêmes semblent avoir été conscients de ce regain, comme l'indique cette remarque plaisante de Jean-Louis de La Viéville : « L'Écriture nous est plus vénérable et plus familière (qu'aux Italiens) : je crois que nous en avons l'obligation aux huguenots [...]. Le long commerce et les fréquentes disputes que nous avons eu avec eux ont fait que la France est celui de tous les royaumes catholiques où le goût de l'Écriture est le plus répandu. »⁶³. Les Jésuites, créés notamment pour lutter contre le protestantisme, ne pouvaient faire l'impasse sur un genre littéraire qui permettait aux catholiques de réaffirmer leurs liens avec les saintes Écritures.

2. Les principaux livres bibliques paraphrasés :

Les livres poétiques en premier lieu. On compte pour le Psautier une vingtaine de paraphrases complètes en vers français entre 1562 et 1661 et d'innombrables paraphrases partielles. Cela ferait au total 375 éditions ou émissions⁶⁴. Des noms illustres, tels Malherbe, Racan ou Corneille s'y sont risqués. Paulette Leblanc a écrit une étude très

⁶⁰ Voir DURKAN (John), *Bibliography of George Buchanan*, « *poeta sui saeculi facile princeps* », Glasgow, 1994, n° 75-164, p. 71-156 (la paraphrase seule ou jointe à ses tragédies *Jephtes* ou *Baptistes*).

⁶¹ Cité par JEANNERET (Michel), *Poésie et tradition biblique au XVI^e s., recherches stylistiques sur les paraphrases des psaumes de Marot à Malherbe*, Paris, José Corti, 1969, p. 208.

⁶² SAYCE (Richard Anthony), *The French biblical Epic in the Seventeenth century*, Oxford, 1955, p. 247.

⁶³ LA VIÉVILLE (Jean-Louis de), *Comparaison de la musique française et de la musique italienne* (1707), cité par ARMOGATHE (abbé Jean-Robert), *Le Grand Siècle et la Bible*, op. cit., p. 17.

⁶⁴ NOAILLY (Jean-Michel), « La Bibliographie des psaumes imprimés en vers français », dans FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles*, op. cit., p. 233-234.

complète de ces paraphrases⁶⁵. Le Latin n'est pas oublié par les imitateurs de David, en particulier le P. Magnet (1638). Le pape Urbain VIII donne l'exemple. Son œuvre poétique compte de nombreuses adaptations de Psaumes et d'autres cantiques de l'Ancien Testament⁶⁶. Le P. Springhetti fait même remarquer que les paraphrases sont passées de quatre à quinze entre la première (en 1620) et la dernière édition (en 1643) des *Poemata*, signe que le genre plaisait toujours davantage au Pape⁶⁷ et façon d'encourager les chrétiens à faire de même. Après les Psaumes, viennent d'autres livres poétiques, notamment le Cantique des Cantiques que les jésuites, tels Gerardus Montanus, auteur d'une *Metaphrasis poetica in Canticum Canticorum Salomonis* (1623), et Sarbiewski dont quelques odes en sont inspirées⁶⁸. Le livre de Job et l'Ecclésiaste ont aussi remporté un grand succès. S'appuyant sur les travaux du P. Lelong, l'abbé Vissac compte pour la seule langue latine et, pour le seul royaume de France, une douzaine de paraphrases poétiques pour Job (dont celle de Vavasseur) et une vingtaine pour l'Ecclésiaste⁶⁹.

Quant aux livres historiques et narratifs, ils ne sont pas non plus négligés. La vie du Christ en particulier inspire protestants et catholiques mais ces œuvres sans doute de moindre qualité, sont moins appréciées du public et sont tombées dans un oubli encore plus grand. On peut citer, parmi les huguenots, *L'Emmanuel ou paraphrase évangélique, poème chrétien divisé en XV livres* (1658) de Philippe Le Noir, *Le Poème sur les merveilles de Jésus-Christ* (1642) de Charles de Bouques et surtout *La Christiade, ou poème sacre contenant l'Histoire Sainte du Prince de la vie de Jean d'Escorbiac* (1613)⁷⁰. Parmi les catholiques, il y eut *Jésus crucifié* (1636) de Nicolas Frénicle et *Poème sur la Vie de Jésus-Christ* (1634) de Robert Arnaud d'Andilly (le frère d'Antoine). Mais, pour tant pour les catholiques que pour les protestants, le grand modèle demeure les *Christiados Libri sex* (1535) de l'évêque d'Alba (Piémont) et grand humaniste, Marco Girolamo Vida (1485-1566). Le succès de ce poème n'a pas faibli au

⁶⁵ LEBLANC (Paulette), *Les Paraphrases françaises des Psaumes à la fin de la période baroque (1610-1660)*, *op. cit.*

⁶⁶ Voir par exemple sa paraphrase du Psaume 136 éditée et traduite par Andrée Thill et Gilles Banderier dans *La Lyre jésuite, anthologie de poèmes latins (1620-1730)*, Genève, Droz, [Travaux du Grand siècle], 1999, p. 248-249.

⁶⁷ SPRINGHETTI (le P. Emilio, s. j.), « Vrbanus VIII P. M. poeta latinus et hymnorum breviarii emendator », *Archivum Historiae Pontificiae*, 6, 1968, p. 170.

⁶⁸ SARBIEWSKI (le P. Mathias-Casimir, s. j.), *Lyrice* II, 19 et IV, 21, cité dans *La Lyre jésuite, op. cit.* p. 70-71.

⁶⁹ VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, Durand, Paris, 1862, p. 94.

⁷⁰ C'est le seul à avoir connu une édition récente par Rachel de Scorbiac (Paris, Classiques Garnier, 2018).

XVII^e siècle, au cours duquel il est plusieurs fois réédité et même traduit en vers français par Caron-Hubault (1699). Au XVIII^e siècle, le P. Vanière le cite souvent dans son *Dictionnaire poétique* et même dans son traité sur la correction du latin. Le succès incontestable de Vida explique peut-être que moins de poètes se soient risqués à composer sur la vie du Christ.

3. L'influence déterminante de la *Christiade* de Marco Girolamo Vida :

Vavasseur montre à plusieurs reprises qu'il connaît bien la *Christiade*. Ainsi dans son pamphlet contre Antoine Godeau, il reproche à l'infortuné évêque de Grasse d'avoir altéré une image prise à Vida. En effet dans son récit de l'Assomption, Godeau fait, comme Vida, parler saint Jean mais selon Vavasseur, cette bonne idée tourne au désavantage de Godeau qui lui attribue un bien trop long discours (*O. O.* p. 391). Contre Rapin qui juge que Vida s'est guindé pour attraper Virgile par de vains efforts d'une imitation servile, il lui répond que Vida est un excellent poète (*O. O.* p. 689). Un peu plus loin, il le surprend en flagrant délit d'inexactitude. Rapin prétend que la *Christiade* ne relate que la passion du Christ. Avec une sécheresse hautaine, Vavasseur lui rétorque que ce poème concerne bien toute sa vie (*O. O.* p. 695). Il est donc certain que Vavasseur connaissait bien la *Christiade* et qu'il s'en est inspiré pour son *Theurgicon*. Pourtant, malgré leur sujet similaire, les deux œuvres diffèrent sensiblement. Le rapport au texte-source n'est pas le même chez les deux poètes : Saint-Marc Girardin a beau nous dire que Vida compose une paraphrase versifiée⁷¹ et certaines éditions (comme celles d'Anvers 1553) ont beau mettre dans la marge le verset biblique correspondant aux vers pour quelques passages (par exemple l'Annonciation, 3, 325-368), il n'en demeure pas moins que la *Christiade* est beaucoup plus éloignée des Évangiles que le *Theurgicon* ou même que Juvencus. Vida pousse beaucoup plus loin l'imitation de l'*Énéide* : alors que Juvencus et Vavasseur se contentent de lui emprunter des expressions et des images, Vida bouleverse l'ordre même des faits pour le rendre conforme à la narration de Virgile. De même que l'*Énéide*, s'inspirant elle-même de l'*Odyssée*, raconte l'arrivée d'Énée à Carthage avant la prise de Troie, de même la *Christiade* s'ouvre sur la résurrection de Lazare et ne raconte la Nativité, sous la forme d'une analepse qu'au livre III. Il y a d'abord un résumé de toute l'histoire sainte depuis la Création et le péché originel (livres I et II), un récit complot tramé par Judas et Caïphe, de la Cène et de l'arrestation du Christ (livre II). C'est seulement à ce moment-là que Joseph d'Arimathie, Jean l'évangéliste et la Vierge Marie viennent trouver Pilate et, pour le convaincre de relâcher Jésus, lui racontent tout depuis le début. Vida use également de digressions : comme

⁷¹ SAINT-MARC GIRARDIN, *L'épopée chrétienne jusqu'à Klopstock dans la Revue des Deux Mondes, Nouvelle période*, t. 6, 1850, p. 163.

Virgile annonce l'avenir glorieux de Rome ou rapporte son passé plus lointain encore, il nous annonce la chute de l'empire et la papauté (1, 910-930) et rapporte des faits qu'il ne tire d'aucun évangile mais de la Tradition ou des apocryphes : il nous raconte ainsi l'enfance et l'adolescence de la Vierge (3, 141-324) les miracles de l'Enfant-Jésus (3, 903-913) ou encore la descente du Christ aux Enfers (6, 121-294). Outre ces notables digressions, Vida ajoute sans cesse des détails qui n'ont aucun fondement scripturaire, ce que Vavasseur ne fait que très peu, on va le voir. Il donne le nom de Jéthro au malade de la piscine probatique (1, 475), il affirme que Malchus, le soldat dont l'oreille est coupé par Pierre, était originaire d'Idumée (2, 813) etc. Alors que Vavasseur ne transpose que rarement et toujours avec délicatesse des éléments mythologiques dans son poème biblique (par exemple en donnant aux démons des noms infernaux païens *Tartarus*, *Auernus* ...), Vida le fait plus facilement et avec un goût qui choque le lecteur moderne. Il dit par exemple de la Vierge Marie qu'elle est « la plus belle parmi les nymphes juives » (3, 141 : *Iudaeas inter uirgo pulcherrima nymphas*) ! Vavasseur se permet parfois des comparaisons : la femme courbée est successivement comparée à une fleur ou du blé sur le déclin (13, 9-11). Vida, comme Homère et Virgile, charge son récit d'une multitude de comparaisons, souvent assez longues, qu'il invente lui-même et qui là encore nous surprennent. Par exemple, Pierre après la capture du Christ est comparé à une petite fille qui a perdu sa maman en suivant les odeurs des fleurs en chemin et a à la tombée de la nuit (1 v. 937-941) !

Les profondes différences de structure et de sensibilité de l'œuvre ne doivent pas faire oublier les nombreuses similitudes qui s'expliquent par la commune référence virgilienne. Il semble que Vavasseur en composant le *Theurgicon* a espéré qu'on pût écrire de lui ce que Gaetano Moroncini dira de Vida : « Vraiment il n'y a peut-être pas un poète de cette époque qui ait autant la saveur de Virgile. »⁷². Vavasseur reprend ainsi certains noms hébraïques que Vida avait hellénisés ou latinisés pour les faire entrer dans l'hexamètre. Vavasseur lui reprend aussi le mot d'*Isacides*, race d'Isaac, pour désigner les Juifs, construit sur le modèle grec. Même s'il ne vient pas de l'Écriture qui appelle les Juifs fils soit d'Abraham soit de Jacob-Israël, ce néologisme est commode pour le vers et rappelle *Iliacus*.

⁷² MORONCINI (Gaetano), *Sulla Cristiade del Vida*, Trani, Vecchi, 1896, p. 101 : *veramente non vi ha forse poeta di quell'età che abbia tanto sapore di Vergilio*.

Comme Juvencus, Vida s'intéresse à toute la vie du Christ, il passe vite sur les miracles qui retiennent l'attention de Vavas seur et omet les moins importants. Il le fait d'autant plus volontiers que son but est surtout de raconter la rédemption du genre humain⁷³ et insiste donc sur d'autres événements, notamment la Passion. Néanmoins on perçoit certains détails chez Vavas seur qui ne peuvent venir que de chez Vida. Ainsi dans les Noces de Cana (poème 1 du *Theurgicon* et fin du livre III de la *Christiade*), le deuxième vers de Vavas seur :

Forte Canae pacto Galilaei foedere ciues

reprend le premier vers de Vida (1, 983) :

Forte Canam mecum Galilaeae aduenerat urbem

Dans le récit du même miracle, Vavas seur emprunte à Vida d'autres expressions, telles aux vers 991-992 :

*... exhaustis liquentia uina
defecisse cadis ...*

devient ainsi (v. 8) :

defecisse cados exhausta pocula

Mais surtout il emprunte des détails, des attitudes. Tous deux insistent sur la sainte Vierge qui, la première, a pitié des convives. Ainsi chez Vida : *Tum res alma parens tenues miserata puella* (« Alors la bienheureuse Vierge mère eut pitié de leur indigence », v. 903) et chez Vavas seur (v. 10) : *Defit, ait, uinum miseris* (« Le vin, dit-elle, fait défaut aux malheureux. ») ainsi que sur la rapidité et la visibilité du miracle par le passage au présent : *Mutatus*, écrit Vida, *subito nigrescere cernitur humor / uinaque pro pura mirantes hausimus unda* (« Soudain on voit le liquide changé se noircir / Et c'est du vin que nous avons puisé à la place de l'eau pure. », v. 1001-1002) et Vavas seur *Vix ea*

⁷³ MORONCINI (Gaetano), *ibid.* p. 35 : *Il Poema si propone di cantare la grande opera della Redenzione.*

dicta, nouo, scires audisse, rubescit/ uultu aqua. Lenaem, iam non aqua, spirat odorem. (v. 25-26 ; « Cette parole à peine dite, l'eau, on le croirait, a entendue et rougit /D'un nouvel aspect ; Déjà ce n'est plus de l'eau, elle exhale une douce odeur. »).

Vavasseur et Vida partagent surtout le dessein de présenter un Christ, non pas humilié ou souffrant, mais victorieux. Ils méditent davantage sur la divinité, manifestée par des signes éclatants, que sur l'humanité de leur Seigneur. Ils consacrent tous les deux d'amples développements à la théophanie la plus explicite : la Transfiguration. Vida la place en une position marquante à la fin de son livre I et Vavasseur lui consacre 164 vers (poème 23). Les deux transfigurations présentent d'ailleurs de nombreuses similitudes. Les deux poètes insistent ainsi sur la présence sensible de Dieu dans cette épisode : Il compare le Christ à un soleil éclatant (*Christiade* 1, 942-946 ; *Theurgicon* 23, 43-44), tout en rappelant néanmoins l'origine divine de cette lumière (*Christiade* 1, 938-940 ; *Theurgicon* 23, 54-55) et la grande beauté humaine de Jésus (*Christiade* 1, 941 : *emicuit roseo pulcherrimus ore* ; *Theurgicon* 23, 35 : *forma praestans*). On pourrait aussi relever des détails communs. Ainsi ils rappellent tous les deux qu'Elie a été enlevé sur un char de feu (*Christiade* 1, 951 ; *Theurgicon* 23, 63-64).

Cette insistance sur la divinité et la splendeur de Jésus habite les deux œuvres : « Tout le poème de Vida tend à nous présenter la figure du Christ entourée des splendeurs du surnaturel, à montrer dans toute sa lumineuse beauté, l'élément divin dans la personne du Rédempteur »⁷⁴. Vida parle même d'*indubidabile numen* (3, 634) et, lors de la Présentation au Temple, Siméon parle de *Dei indubitata propago* (3, 705). Poursuivant la même idée, Vavasseur donne sans cesse des qualificatifs ou des titres divins (en particulier celui de *numen* qui revient quinze fois) à Jésus. Alors que dans la Bible, c'est seulement à la fin de l'Évangile selon saint Jean que l'apôtre Thomas ose formuler explicitement que Jésus est Dieu. Dans le *Theurgicon*, tout le monde semble le voir dès les premiers miracles. Jésus en parle ouvertement à sa mère aux noces de Cana (1, 12-14) :

“ ... *Non me ulla miracula tempus*

⁷⁴ MORONCINI (Gaetano), *ibid.* p. 36 : *Il Poema è tutto inteso a presentarci la figura del Cristo circoniusa di tutti gli splendori del soprannaturale, a mostrare, in tutta la sua radiosa bellezza, l'elemento divino nella persona del Redentore.*

*poscit adhuc necdum magnum Patrisque meumque
numen eget dia populis uirtute probari.*“

(“ ... Le temps ne me demande pas encore de miracles / Et point n'est encore besoin que mon auguste puissance / Prouve aux peuples ma divinité et celle de mon Père.“) et de nombreuses personnes en rendent compte : l'époux des noces (1, 42), la foule qui assiste à la résurrection du fils de la veuve (9, 28), Lazare (31, 197) et bien d'autres lui donnent le titre de Dieu, *Deus*. Cette divinité est tellement manifeste qu'on peut reprocher à Vavasseur de sacrifier un peu au service de son projet poétique la touchante obscurité des miracles dont parle Pascal : « Les prophéties, les miracles mêmes et les preuves de notre religion ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi il y a de l'évidence et de l'obscurité, pour éclairer les uns et obscurcir les autres. Mais l'évidence est telle qu'elle surpasse ou égale pour le moins l'évidence du contraire, de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre. Et ainsi ce ne peut être que la concupiscence et la malice du cœur. Et par ce moyen il y a assez d'évidence pour condamner et non assez pour convaincre, afin qu'il paraisse qu'en ceux qui la suivent c'est la grâce et non la raison qui fait suivre, et qu'en ceux qui la fuient c'est la concupiscence et non la raison qui fait fuir »⁷⁵.

Le triomphe de l'esthétique classique et des thèses de Boileau au XVIII^e siècle, ainsi que la diffusion du scepticisme et de l'incroyance, vont rendre moins abondante la production de paraphrases bibliques. On trouvera cependant encore quelques paraphrastes de talent, tels Lefranc de Pompignan (1709-1784), si méchamment raillé par Voltaire, et surtout Nicolas Gilbert (1750-1780). En Allemagne, le poème *Le Messiede* (1748) du luthérien Klopstock (1724-1803) sur la Passion obtient un succès considérable. Au début du XIX^e siècle, Chateaubriand, voulant prouver contre Boileau et Voltaire que la religion chrétienne a produit de plus grands poètes que le paganisme, réhabilite certains paraphrastes, en particulier Jacques de Coras (1625-1677) auteur d'un *David ou la vertu couronnée* (1665)⁷⁶. Reprenant les thèses de Chateaubriand, les romantiques, notamment Alfred de Vigny et Victor Hugo, vont redonner un peu de lustre au genre sous une forme

⁷⁵ PASCAL (Blaise), *Pensées*, Brunschvicg 564 et 855 ; Lafuma 835-836, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade], 1954, p. 1343.

⁷⁶ CHATEAUBRIAND (François-René de), *Le Génie du Christianisme*, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1978, p. 638-639.

plus brève et plus libre. Les critiques modernes se sont montrés souvent durs envers les paraphrastes. Sous le Second Empire, l'abbé Vissac écrit : « [ils] ont d'ordinaire défiguré la majestueuse simplicité du texte sacré par des traits subtils et par un style diffus ; ils en ont profané la sainteté par l'alliage des fictions mythologiques ; mais cette vogue d'un genre de composition, où le poète n'avait ni la peine ni le mérite de l'invention, atteste le crédit dont jouissait le talent de versificateur »⁷⁷. Plus récemment, Christophe Bourgeois a bien synthétisé la répugnance de nos contemporains pour toute poésie théologique : « [Pour le lecteur moderne] littérature et théologie sont des champs radicalement distincts, qui ne s'interpénètrent que rarement, si ce n'est au prix, pense-t-on généralement, soit d'une abdication de la littérature (asservie à un dogme, instrumentalisée, dira-t-on), soit d'un brouillage de la doctrine chrétienne (parce que tout discours littéraire est structurellement ouvert et ambigu, croit-on) »⁷⁸. Pourtant Léon Bloy, Paul Claudel ou Charles Péguy et bien d'autres encore au XX^e siècle, sans avoir rien publié qui soit intégralement composé de paraphrases, ont laissé de très belles pages qui reprennent et amplifient les Écritures, prouvant que le genre dépasse largement le cadre étroit de l'âge classique que certains critiques ont voulu lui assigner.

C. La paraphrase : commentaire ou imitation des Écritures ?

Comme à la fin de l'Antiquité, la paraphrase littéraire, c'est-à-dire la paraphrase non scolaire, est au XVII^e siècle principalement un genre religieux. Bien plus, elle est considérée comme une pratique pieuse, comme l'oraison ou la méditation. Non seulement elle sert à l'édification morale et spirituelle du lecteur mais elle perfectionne aussi son auteur. « Il s'agit pour le croyant (et qui, alors, ne l'est pas ?) de nourrir sa vie spirituelle en puisant aux sources de la foi. La paraphrase biblique se situe au cœur de l'expérience religieuse, qui elle-même irrigue l'existence entière »⁷⁹. Ainsi, un des maîtres baroques du genre, Jean de La Ceppède (1548-1623) présente, dans la dédicace à Madame d'Ancezune, sa paraphrase de plusieurs psaumes pénitentiels intitulée *Imitation de la*

⁷⁷ VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, op. cit., p. 94.

⁷⁸ BOURGEOIS (Christian), *Théologies poétiques de l'âge baroque : la Muse chrétienne (1570-1630)*, Paris, Champion, 2006, p. 29.

⁷⁹ JEANNERET (Michel), Introduction à FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne) (dir.), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles*, op. cit. p. 11.

Pénitence de David (Toulouse, 1613) comme de « dévots et religieux exercices »⁸⁰. A la fin du siècle, Bossuet, lorsqu'il compose à son tour « beaucoup de Psaumes en vers et un long poème formé de morceaux choisis du Cantique des Cantiques »⁸¹, il le fait dans le même esprit de dévotion sans même chercher à publier : « Je ne fais des vers, écrit-il à Madame de Luynes le 7 juin 1696, que pour m'amuser saintement d'un sujet pieux, par un certain mouvement dont je ne suis pas le maître »⁸².

1. La typologie des paraphrases selon Sixte de Sienne et Antonio Possevino :

La seule paraphrase non scolaire qui semble avoir été admise est donc la paraphrase religieuse, si l'on en croit Deimier, auteur en 1610 d'une *Académie de l'art poétique* : « Les subjects qui sont pieux et qui requièrent d'estre veuz en vers sont ceux-là qui méritent richement d'estre changez en ceste façon de Poësie. »⁸³ ; et cela sans doute plus pour des raisons religieuses qu'esthétiques : « puis que pour le bien de la Religion on ne doit épargner, ny les veilles, ny les peines ». Il est d'ailleurs significatif qu'on ne trouve pas de théorie générale sur ce genre dans les arts poétiques les plus importants et les plus érudits de l'époque. Jules-César Scaliger, « oracle de l'élite érudite gallicane »⁸⁴ qui pourtant a écrit deux poèmes à Buchanan pour le remercier de sa Paraphrase des Psaumes⁸⁵, en parle très peu dans ses *Poetices Libri VII* publiés à Lyon en 1561. A peine mentionne-t-il l'existence du centon de Proba au livre 1, chapitre 42 (page 47). Le jésuite Alessandro Donati (1584-1640) dont les trois livres *De arte poetica* (1631) connurent pourtant un grand succès n'en parle pas davantage. C'est donc dans les manuels d'exégèse qu'il faut aller chercher des essais de théorisation. On peut en retenir deux principaux : celui du dominicain Sixte de Sienne (1520-1569) qui fournit la définition la plus complète et dresse une typologie des paraphrases et celui du jésuite Antonio

⁸⁰ Cité par BOURGEOIS (Christian), *Théologies poétiques à l'âge baroque, la Muse chrétienne (1570-1630)*, Paris, H. Champion, 2006, p. 221.

⁸¹ LA BROISE (le P. René-Marie de, s. j.), *Bossuet et la Bible*, Paris, Retaux-Brey, 1891, p. 35. Ces pièces ont été récemment publiées par le fr. Renaud Silly, o. p., dans BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Élévations sur les mystères, méditations et autres textes*. Paris, Robert Laffont, [Bouquins], 2017, p. 1499-1580. On verra assez vite en les lisant que l'évêque de Meaux était meilleur prosateur que poète.

⁸² Cité par LA BROISE (le P. René-Marie de, s. j.), *ibid.*

⁸³ Cité par LEBLANC (Paulette), *Les Paraphrases françaises des psaumes à la fin de l'âge baroque (1610-1660)*, *op. cit.*, p. 42.

⁸⁴ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.* p. 412.

⁸⁵ On les trouve dans BUCHANAN (George), *Psalmorum Davidis paraphrasis poetica*, Nassau, 1637, p. III-V.

Posevino (1533-1611) dont la *Bibliotheca selecta* (1593) qui présente chaque matière du savoir et sa façon de l'enseigner en suivant les prescriptions de la *Ratio studiorum* eut une influence considérable sur toute la Compagnie et que Vavasseur ne pouvait pas ignorer.

La définition la plus importante se trouve donc chez Sixte de Sienne au troisième livre de sa *Bibliotheca sancta* (1566) intitulé «*De arte exponendi uolumina bibliothecae sanctae* » :

*Paraphrasis, Ecphrasis seu Metaphrasis, (quas, omissa quorundam rhetorum distinctione, idem significare volo) illa est, quae ipsam divinae scripturae narrationem in aliam vertit narrationem, ei proportionem respondentem : in qua quidem, ut Themistius asserit in praefatione Posteriorum Aristotelis, licet Paraphrastae, servata semper eiusdem sensus integritate, prolixa, et in longum effusa substringere, pressa et concisa libere dilatate atque ampliare, omissa supplere, hiantia explere : involuta et obscura apertis et conscriptis verbis illustrare et decora sermonis elegantia exornare atque ea, quae longe inter se dissita, et nullo ordine videntur disposita, connectere, et in ordinatam seriem disponere.*⁸⁶

« Paraphrase, Ecphrasis ou Métaphrase (mots par lesquels en l'absence de distinction claire des rhéteurs, je veux signifier la même chose), c'est ce qui transforme une narration de l'Écriture sainte en une autre narration égale dans sa proportion, dans laquelle, comme Themistius le soutient dans la préface au second livre de ses *Paraphrases* d'Aristote, il est du moins permis au paraphrase, tout en observant l'intégrité du sens, de resserrer ce qui est prolixe et qui traîne en longueur ; de développer et d'amplifier ce qui est serré et concis ; de suppléer aux éléments omis, de compléter ce qui est lacunaire ; d'éclairer par des mots nets et évidents les expressions enveloppées et obscures ; d'embellir aussi par l'ornement et l'élégance du mot, et ce qui est disséminé et disposé sans ordre, de le lier et de le distribuer sous forme ordonnée. »

⁸⁶ SIXTE DE SIENNE, *Bibliotheca sancta ex praecipuis Catholicae auctoribus collecta*, Paris, Rollin Thierry, 1610, col. 160, *sq.* cité et traduit par ENGAMMARE (Max), « La Paraphrase biblique entre belles fidèles et laides infidèles. Etude Exégétique et théologique d'un genre en vogue au XVI^e siècle. », dans FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVII^e siècles*, *op. cit.*, p. 20.

Une fois cette définition posée, le dominicain en dresse une typologie. Il y a deux types de paraphrase. L'une n'est « rien d'autre qu'une certaine traduction, en l'appelant soit traduction paraphrastique, soit paraphrase traduite, on lui donne un nom correct »⁸⁷. L'autre est plus proche d'un commentaire. Elle se divise elle-même en deux catégories : La première qui suit principalement le sens des mots et éclaire (*elucidat*) en développant abondamment (*sub copiosa*) ce que l'auteur sacré avait dit avec concision et la seconde, la *Paraphrasis intertexta*, où les mots du texte biblique sont cousus dans ceux de la paraphrase qui en explicite le sens secret. Ces deux grandes orientations de la paraphrase sont résumées par M. Engammare en ces termes : « La paraphrase hésite constamment entre la traduction, souvent versifiée et rimée, proche du texte (une paraphrase poétique et herméneutique), et le commentaire qui noircit de gloses, de conjectures et d'explications un texte à éclairer (paraphrase philologique et exégétique) »⁸⁸. Systématisant dans les termes de la critique moderne les distinctions de Sixte de Sienne, Christophe Bourgeois, qui s'appuie sur l'étude linguistique de Catherine Fuchs, sépare nettement ces deux catégories presque antinomiques⁸⁹ : la paraphrase explicative et l'imitative. La première est celle que pratiquait Erasme en prose. Dans une lettre à l'humaniste espagnol Louis Corone, il explique la méthode qu'il a suivie en composant ses paraphrases du Nouveau Testament : « La Paraphrase n'est pas une traduction mais un genre plus libre de commentaire continu sans changement de personnes. »⁹⁰. Quant à la paraphrase imitative, on peut penser que les paraphrases versifiées de l'époque moderne appartiennent principalement à cette deuxième catégorie, encore que les éléments de commentaire, implicites ou explicites, n'en soient pas complètement absents. Certaines portent d'ailleurs le nom d'*imitation* dans leur titre. Par exemple, l'ouvrage de La Cépède, *Imitation de la Pénitence de David*, dont nous avons plus haut cité la dédicace, ou encore *Imitation de la Victoire de Judith* de Gabrielle de Coignard, publiée à Toulouse en 1595.

⁸⁷ *nihli aliud quam liberior quaedam translatio, hanc siue Paraphrasticam translationem, siue translatitiam Paraphrasim appelles, recte appellabis.*

⁸⁸ ENGAMMARE (Max), *ibid.* p. 35.

⁸⁹ BOURGEOIS (Christophe), « Les Paraphrases littéraires : imitation ou explication ? », dans FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles, op. cit.* p. 115-117.

⁹⁰ *Est paraphrasis non translatio, sed liberius quoddam commentarii perpetui genus, non commutatis personis.* *Epistolae* t. V, 1274 cité par MARGOLIN (Jean-Claude), « Grammaires, principes exégétiques et humanisme chrétien dans le commentaire d'Erasme du Psaume 1 "Beatus vir" », dans V. Ferrer et A. Matero (dir.), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles, op. cit.* p. 71.

2. Le choix du P. Vavasseur pour le *Theurgicon* :

Le *Theurgicon* du P. Vavasseur s'apparente donc sans surprise à la paraphrase explicative pour laquelle les jésuites avaient leur préférence depuis Antonio Possevino. Sa *Bibliotheca selecta* (1593) se présente, selon Marc Fumaroli, comme une véritable « mise en ordre utilitaire des sources de l'invention orthodoxe »⁹¹. Il s'y demande si, pour connaître l'Écriture sainte, il vaut mieux lire des commentaires ou des paraphrases⁹². Il distingue avec précision le commentaire de la paraphrase, le second ne doit pas faire le travail du premier. La paraphrase en effet est semblable au portrait d'un vivant, alors que le commentaire est une anatomie. Christophe Bourgeois remarque avec raison que cette image est reprise à la comparaison entre Rhétorique et Dialectique que dresse le dominicain Louis de Grenade (1504-1588) dans son traité de *Rhétorique ecclésiastique* (1578)⁹³. En la reprenant, Possevino suggère que sa distinction est aussi fondamentale que celle de la rhétorique et de la didactique. Vavasseur s'en est souvenu en composant son *Theurgicon* où les explications morales ou théologiques sont rares et brèves. Possevino rappelle ensuite que le paraphraste doit toujours rester fidèle à l'Écriture. C'est la grande exigence pour la réussite de son œuvre. Ce point était particulièrement cher aux jésuites, l'un d'entre eux, Pierre Le Moyne (1602-1672), insiste sur l'absolue nécessité de se conformer au texte sacré. Il écrit dans son *Traité du Poème héroïque* qui précède son épopée historique et religieuse *Saint Louis* (1653) : « Disons qu'il est permis aux Muses chrétiennes de travailler sur des saints sujets, de tirer des livres sacrés des matières d'hymnes, de cantiques, de paraphrases, d'écrire même en vers les actions des héros du peuple de Dieu. Néanmoins elles doivent tellement orner leur matière qu'elles ne lui fassent point changer de forme. Elles peuvent parer Gédéon, Josué, David, de là toutes les richesses de la versification mais il leur est défendu de faire un Josué, un Gédéon, un David sur leurs idées »⁹⁴. En effet, beaucoup de paraphrastes de ce temps ont abusé de la liberté dont jouissent les poètes et se sont laissés porter par leur imagination et leur amour de la rhétorique jusqu'à en oublier le texte original. L'abbé Bremond parle ainsi du

⁹¹ FUMAROLI (Marc), *Âge de l'Éloquence*, op. cit. p. 180.

⁹² POSSEVINO (le P. Antonio, s. j.), *Bibliotheca selecta de Ratione studiorum ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, Typographia Apostolica Vaticana, 1593, p. 79-81.

⁹³ BOURGEOIS (Christophe), « Les Paraphrases littéraires : imitation ou explication ? », dans FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles*, op. cit., p. 127-128.

⁹⁴ LE MOYNE (le P. Pierre, s. j.), *Saint Louis ou la sainte couronne reconquise*, Paris, Bilaine, 1653, p. XVI.

capucin Martial de Brives, qui écrit une strophe héroïque pour un mot⁹⁵. Un peu plus tard en 1669, Desmarets de Saint-Sorlin, qui fut aussi élève de Denis Petau, transforme la vie de Marie-Madeleine en véritable roman de chevalerie : Madeleine aime Abner qui, agacé par sa coquetterie, lui préfère la discrète Orcade. Arphaxad épris de Madeleine lui révèle l'infidélité. Furieuse, sur les conseils d'Hérodiade, elle demande à Arphaxad de tuer Abner. Elle assiste au duel entre les deux rivaux, Abner l'emporte. Alors la servante de Madeleine, Marcelle, et une pieuse veuve font venir Jésus qui exorcise la jeune femme à la fin du chant 4 (sur 10 chants) !⁹⁶

On ne trouverait rien de tel chez Vavasseur. C'est un bibliste consommé, hébraïsant et helléniste distingué, comme la *ratio studiorum* jésuite l'exigeait alors des professeurs d'exégèse⁹⁷. Suivant donc les prescriptions de Possevin et anticipant celles de Le Moyne, il affiche, dès l'avertissement *ad lectorem*, sa préférence pour la paraphrase imitative, la plus proche du texte possible. Il écrit s'être fixé pour règle de « d'avoir écarté des doutes, d'avoir éclairci les passages obscurs, d'avoir pesé non amassé les mots, d'avoir joué le rôle restant d'interprète pas plus que ce il est permis d'ajouter, de rien mêler ou inventer, de rarement trancher, mais suspendre son jugement et de réserver quelque controverse intacte dans de brefs commentaires. »⁹⁸ Il reste toujours proche du texte et peut conclure avec fierté : *Salua fides est*. Toutes les éditions citent le passage de la Vulgate dont il s'inspire. En réalisant l'édition posthume des *Opera omnia*, le P. Lucas a même disposé les deux textes, l'Évangile et sa paraphrase versifiée, en deux colonnes afin qu'on puisse se rendre compte de la fidélité du P. Vavasseur. Par exemple dans le premier poème (*Aqua uinum facta*), pour un verset, il y a généralement en moyenne 3, 6 vers ; dans le seizième (*Reguli filius sanatus*), 6, 2 et dans le dix-septième (*Aeger ad piscinam*) 4, 3. Il s'inspire certainement des *Poemata* d'Urbain VIII, très appréciés par les Jésuites qui furent ses maîtres. Le pape-poète dans ses paraphrases de psaumes et cantiques de l'Ancien Testament suit la même règle de très grande fidélité aux textes au

⁹⁵ BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Ploud-Gay, 1924, t. 1, p. 199-204.

⁹⁶ DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Charles), *Marie-Madeleine ou le triomphe de la Grâce* (1669), rééd. Jérôme Millon, Grenoble, 2001.

⁹⁷ *Ratio studiorum* (part. IV, c. XII, 1) citée par DURAND (le P. Alexandre, s. j.). art. « Jésuites (travaux des sur les saintes Écritures) », dans VIGOUROUX (Fulcran, p. s. s.), *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey-Ané, 1926, t. 3, col. 1412.

⁹⁸ *soluisse dubia, illustrasse obscura, appendisse non annumerasse uerba, reliquias interpretis egisse partes ut non plus aequo quid adicere libuerit, nihil miscere aut notae, parum affirmare sed iudicium sustinere et quamlibet controuersiam in breues commentarios integram reseruare.*

point que certains de ses éditeurs ont publié, comme plus tard le P. Lucas, les deux textes en regard. On pourra par exemple se reporter à la *Paraphrasis in Canticum Moysis* telle qu'elle se trouve dans l'édition de Moret (1634)⁹⁹. Il a composé exactement une strophe sapphique (soit trois vers sapphiques et un adonique) pour un verset.

3. Les critiques contre ce genre littéraire et les réponses de Vavasseur :

Le grand succès des paraphrases bibliques ne va pas sans susciter des oppositions. Certains le font pour des raisons religieuses, ainsi Guez de Balzac, trouvant l'exercice stérile, la Parole divine se suffisant à elle-même, écrit dans le *Socrate chrétien* publié de façon posthume en 1652 : « L'Écriture sainte se contente de sa solidité et de sa force : qu'ils [les paraphrastes] aillent porter ailleurs leur délicatesse et leur douceur ; leur proportion et leur régularité ».¹⁰⁰ D'autres critiquent l'absence d'invention qui est une part essentielle de la poésie et jugent la mythologie ou l'histoire plus fécondes. Ainsi Scudéry dans la Préface de son *Alaric* (1654) : « Il faut donc que l'argument du poème épique soit pris de l'histoire chrétienne mais non pas de l'histoire sainte : d'autant qu'on ne peut pas sans profanation en altérer la vérité et que sans invention, qui est la principale partie du poète, il est presque impossible que l'épopée puisse avoir toute sa beauté »¹⁰¹. Boileau, grand adversaire de Scudéry, va même plus loin en affirmant que la poésie héroïque :

« Se soutient par la fable et vit de fiction. »

En 1674, dans son *Art poétique*, il rendra une sentence sans appel (chant III, v. 196-200) :

« C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes. »

⁹⁹ URBAIN VIII (Maffeo Barberini), *Poemata*, Anvers, Moretus, 1634, p. 8-16.

¹⁰⁰ Cité par LEBLANC (Paulette), *Les Paraphrases françaises des Psaumes à la fin de la période baroque (1610-1660)*, op. cit. p. 180.

¹⁰¹ Cité par SAYCE (Richard Anthony), *The French biblical Epic in the Seventeenth century* Oxford, 1955, p. 17, n. 4.

Conscient de la difficulté, Vavasseur reprend ces deux objections dans son avis *Ad lectorem* : « Il y en aura peut-être, Lecteur, qui blâmeront le choix de ce sujet et de mon opinion parce que il m'a fallu commettre l'un ou l'autre de ces méfaits : savoir de trahir la Foi que je dois aux choses divines ou de négliger l'art, que je professe en écrivant des vers. Si vous vous abandonnez, diront-ils, à votre variable imagination, vous pécherez contre la foi. Si vous ne retenez que la vérité nue, contre la poésie. »¹⁰². Il répond alors à l'une et l'autre. Il affirme d'abord avoir très peu ajouté au texte qui puisse gêner sa force et sa régularité ou altérer son sens. Les figures qu'il s'est permis d'ajouter sont toujours justifiées «soient rares, peu nombreuses, opportunes et pertinentes, avec vraisemblance et sans répugnance pour la vérité de la matière même »¹⁰³ C'est là une déclaration préliminaire tout à fait classique avant les paraphrases pour rassurer le lecteur et se laver de tout soupçon d'hérésie. Les théologiens, les Pères Durant et Dequiqueran, qui donnèrent l'approbation canonique aux *Psaumes* de Racan (1660) écrivent ainsi : « L'Auteur y est presque partout ou le paraphraste ou du moins l'imitateur du Prophète, ne s'étant jamais séparé de plus loin et en quelques endroits seulement que pour enseigner une sainte et chrétienne morale, convié peut-être, et par son génie, et par la compassion qu'a fait à son intégrité la corruption de notre siècle »¹⁰⁴.

Au second, Vavasseur répond en s'appuyant sur l'autorité d'Aristote (*Poétique* 1451b) qui n'interdit pas le recours à des sujets véridiques, sur l'exemple des poètes didactiques, tels le Virgile des *Géorgiques*, Aratos ou Lucrèce qui traitent en vers de la réalité, sur la raison qui montre bien que les récits bibliques, pour être véridiques, ravissent bien davantage que les fables mythologiques (« mais si autant de conditions favorables ou beaucoup plus parfois la nature et quelques événements historiques en engendrent d'eux-mêmes, sans qu'aucun fard n'ait été emprunté, que méritez-vous, vous, qui avez le pouvoir de les retenir dans la vérité, de retenir les esprits par le mensonge et

¹⁰² *Erunt fortasse, lector, qui huius argumenti sententiaequae delectum culpent in eo quod alterutrum mihi comittendum fuit e duobus ut uel fidem uiolarem, quam diuinis rebus debeo, uel artem negligere, quam pangendis uersibus profiteor. Si indulseris, inquier, uariae inuentioni, peccabis contra fidem ; si nudam ueritatem retinueris, contra poëticen.*

¹⁰³ *dum loco et e re nata, dum per se probabiliter neque ipsius materiae ueritati repugnanter.*

¹⁰⁴ Approbation des Docteurs dans RACAN (Honorat de), *Œuvres complètes*, Paris, H. Champion, 2009, p. 379.

les fables abjectes ? »¹⁰⁵) Ce dernier argument est un véritable *topos* de toutes les préfaces d'œuvres de paraphrases scripturaires ou de poésies chrétiennes et que Chateaubriand va plus tard systématiser. On le trouve même chez Antoine Godeau auquel Vavasseur va pourtant s'opposer avec tant d'acharnement : « L'histoire du peuple juif leur peut fournir des sujets admirables de poèmes ou d'hymnes et ils y trouveront des vérités plus merveilleuses que toutes les fables »¹⁰⁶. Cette idée traverse tout le siècle et Bossuet en 1690 écrit au poète néo-latin Santeuil : « Il est vrai, Monsieur, que je n'aime pas les fables ; et qu'étant nourri depuis beaucoup d'années de l'Écriture sainte, qui est le Trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de vanité »¹⁰⁷.

En écrivant son *Theurgicon*, le P. Vavasseur reprend un genre littéraire répandu à son époque à la charnière de deux disciplines pourtant très différentes : la théologie et la poésie. Le succès incontestable du genre depuis un siècle ne l'empêche pas d'être assez controversé et c'est pourquoi Vavasseur prend le soin de répondre dès l'avertissement *ad lectorem* à diverses objections.

¹⁰⁵ *At si tantumdem opportunitatum aut multo plus natura aliquando resque nonnullae gestae pariunt ex sese, mutato nullo aliunde fucō ; quid mereas ut falsitate ac mendaciunculis animos retinere malis, qui ueritate potueris.*

¹⁰⁶ GODEAU (Antoine), *Discours* précédant ses *Œuvres chrétiennes*, Paris, 1633, p. 43.

¹⁰⁷ Cité par LA BROISE (le P. René-Marie, s. j.), *Bossuet et la Bible*, *op. cit.*, p. 174.

Chapitre II : La technique paraphrastique du P. Vavasseur

La façon de procéder à la paraphrase et le rapport avec le texte-source suscitent des débats dans les milieux littéraires et religieux du Grand Siècle. Même si Vavasseur choisit de rester très fidèle au texte de l'Évangile pour le contenu, il n'en demeure pas moins qu'il doit parfois s'en écarter. D'abord, il confronte les différentes versions d'un même miracle dans les différents Évangiles, parfois il déplace ou abrège et souvent amplifie mais toujours avec mesure.

A. La reconstitution précise de la vie du Christ :

1. L'ordre des événements et les sources consultées par Vavasseur :

Le P. Vavasseur a fait le choix de ne pas traiter toute la vie du Christ mais seulement ses miracles. Ce choix est revendiqué dans le titre grec *θεουργικὸν* et le sous-titre latin *De Miraculis Christi*. Cependant les quatre Évangélistes ne rapportent pas tous les mêmes miracles et, lorsqu'ils rapportent le même, ils divergent souvent sur certains détails, notamment sur le moment où il a eu lieu dans la vie du Christ. Ils prennent souvent le parti de présenter les actes et les paroles du Christ non selon un ordre chronologique mais selon des thèmes qui leur sont propres. Ainsi le miracle de la tempête apaisée (poème 12) est rapporté par saint Luc (8, 22-25) après la guérison du Paralytique qui rentre par le toit (poème 7 ; Lc 5, 17-26), alors que saint Matthieu raconte d'abord la tempête (8, 23-27) et immédiatement après la guérison (9, 2-8). Vavasseur s'est donc livré à un double travail avant même de commencer sa versification : il a d'abord reconstitué une chronologie historique de la vie du Christ et ensuite rassemblé les détails que donne chaque évangéliste pour chaque miracle et, en cas de contradiction, il a fait un choix. C'est là une part notable de son œuvre personnelle de paraphraste, même si, explique-t-il dans son avis *ad lectorem*, il n'a pas voulu toujours trancher : « J'ai eu aussi la pudeur et le respect, quand s'est rencontrée une difficulté susceptible de litige, ou quand une occasion s'est présentée d'apporter quelque chose de personnel ou de propre à notre goût, [...] de

rarement trancher, mais suspendre mon jugement et de réserver quelque controverse intacte dans de brefs commentaires.¹⁰⁸ »

En ce qui concerne l'ordre chronologique des événements, c'est une question qui a suscité beaucoup de débats parmi les exégètes dès les premiers siècles de l'Eglise. Marcion (mort vers 160), voyant dans les contradictions des signes d'imposture, ne voulait garder que l'Evangile selon saint Luc, d'ailleurs expurgé des récits de l'enfance. violemment combattue par Tertullien, l'idée de Marcion fut jugée hérétique. Toutefois on n'a pas renoncé pour autant à surmonter les contradictions. Dès 170, un certain Tatien propose un récit d'harmonisation des évangiles appelé le *Diatessaron* dont il ne reste que des fragments. Après lui de nombreux Pères ont proposé dans leurs commentaires des restitutions partielles de l'ordre des événements. Saint Ambroise avance par exemple que saint Luc est de tous les évangélistes celui qui tient le plus près l'ordre historique¹⁰⁹. Les péripécies lues durant les quarante jours du Carême sont également censées reprendre l'ordre historique des trois années de vie publique¹¹⁰. A la fin du Moyen Âge, cette question ne passionne pas seulement les exégètes mais aussi les fidèles toujours plus soucieux de connaître dans le moindre détail la vie de leur Seigneur. Les *Vitae Christi* composées, à partir de la fin du Moyen Âge, qui proposent une biographie chronologique du Christ souvent enrichie de commentaires, obtiennent ainsi un grand succès, en latin ou en langue vernaculaire. Le XVII^e s. a ainsi vu paraître quatre-vingt-trois ouvrages de ce type¹¹¹. Néanmoins le chef d'œuvre du genre, écrit dans la seconde moitié du XIV^e s., demeure sans doute la fameuse *Vita Jesu Christi* de Ludolphe le Chartreux qui fut ensuite imprimée dès 1470 et dont des traductions en allemand, français (sous le titre de *Grand Vie du Christ*), portugais, espagnol et catalan sont sorties des presses avant 1500¹¹². Même si cet ouvrage occupe une place importante dans la spiritualité jésuite puisque c'est une

¹⁰⁸ *Fuit quoque pudoris ac reuerentiae, ubi nodus incidit iudice dignus aut occasio se dedit afferendi nonnihil domo ac priuato e penu, ita [...] parum affirmare sed iudicium sustinere et quamlibet controuersiam in breues commentarios integram reseruare.*

¹⁰⁹ AMBROISE, *In Luc. Prologus*, PL 15, 1530b : *At vero sanctus Lucas velut quemdam historicum ordinem tenuit.*

¹¹⁰ Voir GUÉRANGER (dom Prosper, o.s.b.), *L'Année liturgique*, t. 4, Paris, Julien-Lanier, 1854, p. 28-29 et LEFÈBVRE (dom Gaspard, o.s.b.), *Missel vespéral romain*, Paris, Société liturgique, 1938, p. 379-380.

¹¹¹ SUIRE (Éric), *Les Vies de Jésus avant Renan. Éditions, réécritures, circulations entre la France et l'Europe (fin XV^e- début XIX^e siècle)*, Genève, Droz, [Cahiers d'humanisme et Renaissance], 2017, p. 49. Voir en particulier le catalogue des *Vies de Jésus* imprimées ou manuscrites conservées dans des bibliothèques françaises, à la fin de l'ouvrage : p. 243-289.

¹¹² Voir BODENSTEDT (sœur Mary Immaculate), *The Vita Christi of Ludolphus the Carthusian*, Washington, The Catholic university of America press, 1944.

des sources des *Exercices* de saint Ignace, Vavasseur ne retient pas l'ordre proposé par Ludolphe. Il s'est sans doute inspiré de l'œuvre plus récente de son confrère Bernardin de Montereul (1596-1646) : *La vie du Sauveur du Monde Jésus-Christ, tirée du texte des quatre évangélistes réduits en un corps d'histoire*. Le livre publié en 1636 chez Jean Camusat (comme le *Theurgicon*) a connu plusieurs rééditions jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, ainsi que des traductions en italien et en espagnol. Un tel succès pour un livre appartenant à un genre littéraire si prisé mérite d'être signalé. Il s'agit d'un récit suivi de la vie du Christ depuis la génération éternelle du Verbe divin (*In principio erat Verbum*) jusqu'à l'Ascension, organisée en quatre parties et en chapitres. Les références scripturaires et liturgiques sont indiquées dans les marges et, à la fin de chaque chapitre, on trouve une petite liste des Pères qui ont commenté le passage. L'ordre des miracles proposé par Vavasseur est rigoureusement le même que celui de Montereul à l'exception de la résurrection de Lazare (poème 31) qui chez Vavasseur est repoussée après la guérison des lépreux de Jéricho (poème 30). Cette petite substitution s'explique par la volonté de Vavasseur non seulement d'ouvrir son livre IV sur un poème aussi long et solennel mais aussi de mettre dans le même livre la résurrection de Lazare et les apparitions du Christ ressuscité.

2. Les contradictions et les solutions apportées par Vavasseur :

Une fois établi l'ordre des événements, il faut considérer qu'un même miracle n'est jamais rapporté exactement de la même façon par deux évangélistes. Les divergences vont de simples détails, comme la formulation exacte des paroles, à des contradictions manifestes sur le nombre de miraculés ou sur le lieu même du miracle. Par exemple, que Jésus ait envoyé des démons dans un troupeau de porcs qui alla ensuite se noyer dans le lac de Tibériade, saint Matthieu (8, 28-34), saint Marc (5, 1-20) et saint Luc (8, 26-39) le rapportent. Mais le premier nous dit qu'il le fit à Gadara pour libérer deux possédés et les deux autres à Géraza pour n'en libérer qu'un seul. Partant du principe qu'étant inspirés par le saint Esprit ils disent tous vrai, le P. Vavasseur essaye de rassembler le plus de détails pris aux différents évangélistes. Pour y parvenir, il a sans doute utilisé les canons réalisés par Eusèbe de Césarée, repris par saint Jérôme et reproduits au début de toutes les éditions de la Vulgate : il s'agit de dix tables de concordances qui indiquent pour chaque passage d'un Evangile quel autre évangéliste en a parlé et à quel endroit. Vavasseur procède toujours de même : il cite un des évangiles avant chaque poème et indique par

des notes les versets qui le complètent. Sans le savoir, il accomplit ce que certains exégètes contemporains croient avoir été le travail de Matthieu et de Luc sur le texte de Marc qu'ils ont complété à partir de la mystérieuse source Q¹¹³. Par exemple, dans le miracle de Jésus marchant sur les eaux, Vavasseur cite saint Matthieu (14, 22-33) mais précise par une note venue de saint Marc (6, 45) que la barque des Apôtres se dirigeait vers Bethsaïde et, dans la paraphrase, le détail est inséré dans la narration poétique. La destination est effectivement précisée : [*Christus*] *paruae praemittit ad oram / Bethsaidae lectos comites* (v. 2-3). Ce procédé accumulatif vise à ne préférer aucun évangéliste à un autre, Vavasseur, suivant le principe qu'il s'est fixé (*parum affirmare sed iudicium sustinere*), préfère parfois maintenir la contradiction apparente. Dans le récit de la multiplication des pains, tous les évangélistes s'accordent pour dire qu'il y eut une discussion entre le Christ et ses apôtres, mais aucun ne rapporte les propos dans le même ordre. Ainsi, selon saint Luc, les Apôtres annoncent au Christ qu'ils n'ont que cinq pains et deux poissons avant de proposer de partir en ville pour acheter à manger (Lc 9, 13). Saint Marc au contraire rapporte que les apôtres ne dirent cela qu'après que le Christ eut refusé de les laisser partir et leur eut demandé combien de pains ils avaient. Saint Jean, suivant l'ordre de saint Marc, précise même que c'est saint André qui fit la réponse en montrant le petit garçon qui portait la nourriture. Vavasseur maintient toutes les paroles, on annonce donc deux fois au Christ qu'il ne reste que cinq pains et deux poissons (poème 18, v. 47 et 63-64) !

Parfois cependant la contradiction est vraiment insurmontable et Vavasseur, malgré sa répugnance, doit trancher. Ce problème des contradictions, ou plutôt des difficultés, entre les évangélistes a beaucoup intéressé les exégètes. Les Pères dans leurs homélies ou commentaires sont féconds pour expliquer les moindres variantes. Saint Augustin a même composé un traité exclusivement consacré à la question de l'harmonisation : le *De consensu Evangelistarum*¹¹⁴. Cet ouvrage a longtemps fait autorité en Occident et c'est souvent chez lui que Vavasseur est allé chercher les solutions aux difficultés que posent les textes sacrés. Par exemple, dans le même miracle de la multiplication des pains, saint Marc (6, 40) rapporte que le Christ fit asseoir les fidèles en groupe de cinquante et de cent avant de leur distribuer le pain ; saint Luc (9, 14) au contraire ne parle que de

¹¹³ Voir ROLLAND (abbé Philippe), art. « Synoptique (question) » 3, B dans BOGAERT (dom Pierre-Maurice, o.s.b.), DELCOR (abbé Mathias), JACOB (Edmond) et alii, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Brepols, Turnhout, 2002, p. 1242.

¹¹⁴ AUGUSTIN PL 34, 1041-1229.

groupes de cinquante. Suivant donc l'avis de saint Augustin¹¹⁵, Vavasseur retient le récit de Marc (v. 75-76) et écarte celui de Luc. Un peu plus tard, deux évangélistes, Luc et Jean, rapportent que le Christ ressuscité est apparu à ses Apôtres le jour même de Pâques. Selon saint Luc, ils étaient bien les onze présents (24, 33) et selon saint Jean (20, 24), Thomas était absent. Sans même fournir l'explication que donne saint Augustin pour les concilier (saint Thomas serait sorti entre le retour des disciples d'Emmaüs et l'arrivée du Christ¹¹⁶), Vavasseur choisit la version de Jean (poème 37) et précise après coup que Thomas était absent (38, 1-2). L'édition de Johannes van Gelder (Leyde, 1676) donne même pour titre au poème 37 : *Christus suis uisus, absente Thoma*.

Lorsque le texte d'un évangéliste est obscur et ne permet pas soit de bien comprendre l'action, soit d'identifier précisément un lieu, Vavasseur puise dans sa vaste érudition de professeur d'exégèse pour suppléer discrètement à l'insuffisance du texte. Saint Jean, par exemple, n'est pas très explicite sur l'identité du βασιλικός (en latin : *regulus*), haut personnage de Capharnaüm dont le Christ guérit le fils (Jn. 4, 46-54, poème 17). Origène¹¹⁷ et saint Jean Chrysostome¹¹⁸ proposent d'y voir soit un officier d'Hérode (qui du reste n'avait pas reçu d'Auguste le droit de porter le titre royal), soit un membre de la famille royale voire impériale. Vavasseur en le nommant *dominator ... Capharis* (v. 5-6) tranche en faveur de la première option et prend donc un parti. Le même saint Jean est imprécis sur l'endroit où se trouvait le Christ au moment de la mort de Lazare. Il nous dit qu'après la fête des Tabernacles Jésus revint à l'endroit où Jean baptisait (10, 40), lieu qu'il a précédemment (1, 28) nommé « Béthanie au-delà du Jourdain ». Origène¹¹⁹, n'ayant pas trouvé cette localité dans la région, propose de lire « Béthara ». Et c'est justement ce nom de Béthara que donne Vavasseur dans sa paraphrase (poème 31, v. 38).

3. Qu'est-ce qu'un miracle ? le choix des textes paraphrasés :

En règle générale, le choix des miracles retenus ne présente pas de difficulté. Nul ne s'étonnera de trouver ici le récit de la tempête apaisée ou de la résurrection de Lazare.

¹¹⁵ AUGUSTIN, *De Consensu Evangelistarum* 2, 46, 98, PL 34, 1127.

¹¹⁶ AUGUSTIN *ibid.* 3, 25, 81 PL 34, 1213.

¹¹⁷ ORIGÈNE, *In Johan.* 13, 57, 394, PG 14, 508.

¹¹⁸ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.* 35, 2, PG 59, 200.

¹¹⁹ ORIGÈNE, *In Johan.* 6, 24 PG 21, 269.

Cependant, pour arriver au nombre symbolique de quarante, Vavasseur a parfois fondu en un poème plusieurs petits miracles. Le poème 33, *Christus patiens*, rassemble ainsi en 91 vers tous les miracles que le Christ accomplit durant sa Passion : les gardes jetés à terre à son seul nom (v. 1-30), la guérison de l'oreille coupée de Malchus (v. 31-55), les tremblements de terre et les ténèbres soudaines au moment de sa Crucifixion (v. 55-77), lors de sa mort et enfin le sang et l'eau qui coulent de son côté ouvert, après sa mort (77-91). Vavasseur a également omis un miracle, la seconde multiplication du pain, que rapportent saint Matthieu (15, 32-38) et saint Marc (8, 1-9), ou au contraire ajouté certains faits qui, pour être extraordinaires et surnaturels, ne sont pas toujours regardés comme des miracles du Christ. Ainsi sont rapportées toutes les apparitions du Christ ressuscité (poèmes 34-39). Lorsque saint Thomas d'Aquin dresse une typologie des miracles, il ne les mentionne pas mais traite de ceux que le Christ a accomplis sur les âmes immatérielles, sur les corps célestes, sur les hommes, sur les créatures dénuées de raison, mais nulle part il ne semble considérer les apparitions du ressuscité¹²⁰. Vavasseur entend donc la notion de miracle selon le sens assez large que lui donne saint Augustin et que saint Thomas retient comme définition théologique : « Lorsque Dieu fait quelque chose en dehors du cours connu et habituel de la nature »¹²¹

Le poème de Vavasseur présuppose en amont une importante confrontation et une longue critique du texte-source. En cette occasion, sa connaissance d'exégète a servi à ses talents poétiques.

B. Des ajouts et de des déplacements rares mais significatifs :

Vavasseur est un bibliste consommé, hébraïsant et helléniste distingué, comme la *ratio studiorum* jésuite l'exigeait alors des professeurs d'exégèse¹²². Il voue pour le texte sacré

¹²⁰ THOMAS D'AQUIN : *Summa Theologiae*, IIIa, q. 44, a. 1-4 : *Deinde considerandum est de singulis miraculorum speciebus. Et primo, de miraculis quae fecit circa spirituales substantias. Secundo, de miraculis quae fecit circa caelestia corpora. Tertio, de miraculis quae fecit circa homines. Quarto, de miraculis quae fecit circa creaturas irracionales.*

¹²¹ AUGUSTIN : *Contra Faustum*, 26, 3 PL vol. 42, col. 479 : *cum Deus aliquid facit contra cognitum nobis cursum solitumque naturae, magnalia, vel mirabilia nominantur.* cf. *Summa Theologiae* Ia, q. 105, a. 7.

¹²² *Ratio studiorum* (part. IV, c. XII, 1) citée par Durand (le P. Alexandre, s. j.), art. « Jésuites (travaux des sur les saintes Ecritures) », dans VIGOUROUX (Fulcran, p. s. s.), *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey-Ané, 1926, t. 3, col. 1412.

une trop grande vénération pour s'en écarter et y ajouter des détails de son invention ou inspirés de traditions apocryphes, scrupules que, comme nous l'avons signalé plus haut, n'avait pas eu Vida. Le Concile de Trente a eu lieu entre la publication des deux œuvres et l'exégèse, mettant de côté les légendes et gloses si prisées des médiévaux, se recentre sur les Écrits canoniques. Vavasseur est en cela représentatif des auteurs des Vies de Jésus de son temps¹²³. Il se permet néanmoins quelques ajouts ou digressions dans son poème et il s'en explique à son lecteur au début de l'ouvrage : « Au Poète surtout, qui jouit en propre d'une grande liberté, par ailleurs toujours noble et sublime, on interdirait d'apporter sa modeste contribution, prélevée sur ses biens particuliers, aux choses sacrées, fécondes par leur nature mais maigres par l'aridité des Ecritures, pas encore suffisamment illustrées par les lettres latines ?¹²⁴ »

1. Les principales digressions :

On ne peut citer que trois véritables ajouts, c'est-à-dire des faits qui ne sont rapportés par aucun évangéliste et qu'on ne peut nullement déduire logiquement de ce qu'ils ont écrit : lors des noces de Cana, le poète met une réponse de son invention dans la bouche de l'époux au maître du festin qui s'étonne qu'on ait gardé le meilleur vin pour la fin (1, 41-44) :

... « *Ne me incautum, neu dicito auarum.*
En tibi qui puteis et aquas hausere ministri,
et qui hinc uina Deus, certe Deus, optima fecit.
Nos fruimur factis et inempti nectaris haustu. »

« Ne dis pas que je suis imprudent ou avare,
Voici les serviteurs qui ont puisé ces eaux dans les puits pour toi,
Et celui qui en a fait de l'excellent vin, c'est Dieu, oui Dieu !
Nous, nous profitons de ces œuvres et jouissons d'avoir trouvé ce nectar inattendu. »

¹²³ SUIRE (Éric), *Les Vies de Jésus avant Renan. Éditions, réécritures, circulations entre la France et l'Europe (fin XVI^e- début XIX^e siècle)*, op. cit., p. 63.

¹²⁴ *Poëta ubique magna quadam licentia usus et propria, alias semper liberalis et magnificus, tenuem de suo symbolam, in res sacras, uberes illas quidem suapte natura sed inopia scriptorum ieiunas necdum satis latinis literis illustratas, conferre prohibebitur ?*

Le poète certes ne tire pas cela de nulle part : il reprend, avec une grande liberté, le verset 11 qui appelle cette métamorphose du vin en eau *signum* par lequel *Jesus manifestavit gloriam suam*. Cependant, s'inspirant d'une hypothèse de saint Jean Chrysostome¹²⁵, il s'émancipe complètement du texte en faisant parler l'époux et en lui mettant dans la bouche une véritable profession de foi dans l'origine surnaturelle de ce vin qui annonce les nombreuses doxologies très ouvragées par lesquelles se finissent la plupart des poèmes. Finir ainsi le premier poème est une façon de mettre très tôt en avant la grande vérité dont tout le *Theurgicon* se veut l'illustration : « Les miracles ont été réalisés par le Christ ... pour manifester la divine puissance qu'il avait en lui¹²⁶. »

Le second ajout, plus important, se trouve dans le poème 25 sur la découverte d'un didrachme dans la bouche d'un poisson par saint Pierre. Alors que Matthieu s'arrête au moment où le Christ a fini ses explications à son disciple sans nous dire comment elles furent appliquées ensuite, Vavasseur prend le temps de nous décrire la pêche et la trouvaille miraculeuse exactement comme il avait été prédit. Il décrit même le poisson (v. 22-24), se conformant à la légende populaire selon laquelle il se soit agi d'un *Zeus faber*, communément appelé saint-pierre en souvenir de cet épisode. Après ce récit qui occupe déjà douze vers (v. 22-34), il commence une digression plus longue encore (v. 35-61) où il fait l'éloge du poisson et se propose même de le placer parmi les constellations.

On trouve un troisième ajout significatif, dans le poème 33 (*Christus patiens*) : des anges descendent du ciel pour récupérer dans un calice le sang et l'eau qui jaillissent des plaies du Christ (33, 85-91) :

*O qui caelestes pateris cum sanguine lymphas
suscipiat, uetet ingrata uilescere terra !
Forsan et hunc geminum, ne qua sibi parte periret,
succincti nimbo Aligeri et candente pruina,
collegere imbrem caeloque tulere. Sed imos
gesta latent quoniam superum piceaque tenemur
nube uiri, pressa est pietas et gloria facti.*

¹²⁵ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.* 22, 3 PG 59, 135.

¹²⁶ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa, q. 43, a. 3 : *miracula facta sunt a Christo ... ad ostendendum virtutem divinam in ipso.*

O que celui lui qui dans ses patères avec le sang les lymphes célestes
Puisse les empêche de s'avilir sur la terre ingrate !
Peut-être cette double pluie , pour qu'elle ne se perdît pas quelque part,
Des Anges ailés, entourés d'un nimbe d'une blancheur éclatante comme
la neige ;
La rassemblèrent et la portèrent au ciel. Mais,
Puisque les gestes des créatures célestes nous sont dissimulés et que nous
sommes tenus
Nous les hommes, dans une noire nuée, la piété et la gloire de cet acte
nous ont été cachées.

Même s'il est bien précisé que ces anges n'ont pas été vus des hommes, un tel ajout, parce qu'il tranche nettement avec le style de l'auteur et avec le récit évangélique, nous surprend un peu. Vavas seur a certainement voulu marquer d'un caractère particulier et d'une image solennelle ce moment unique, à la fois sublime et effroyable, qu'est la mort de Jésus-Christ. Il a sans doute voulu suggérer que le plus grand miracle que Jésus accomplissait alors n'était pas ceux qu'on voyait et qui ont été décrits un peu avant, mais le salut du genre humain par son sang : « Ce sang qui fut répandu, écrit saint Augustin en commentant ce passage¹²⁷, fut répandu pour la rémission des pécheurs. Cette eau prépare la coupe du salut ». Là encore, même s'il ne s'inspire pas de l'Évangile, il n'invente pas tout à fait mais reprend une image traditionnelle dans l'iconographie chrétienne. On trouve dès le IX^e s., dans le sacramentaire de Drogon, fils de Charlemagne, une miniature qui représente saint Jean portant un calice sous les plaies du Christ pour en récupérer le sang. Dans les représentations postérieures, on verra des anges à la place de l'Apôtre, par exemple, dans la *Crucifixion Gavari* de Raphaël (1502-1503), aujourd'hui conservée à la National Gallery.

3. Les emprunts à l'iconographie chrétienne traditionnelle :

Pour trouver de la matière à ses amplifications, Vavas seur a emprunté à l'iconographie chrétienne d'autres détails dont on chercherait en vain les traces dans l'Écriture. Ainsi, il

¹²⁷ AUGUSTIN, *Tract. super Johan.* 120, 2, PL 35, 1953 : *Ille sanguis qui fusus est in remissionem fusus est peccatorum. Aqua illa salutare temperat poculum.*

est d'usage dans la peinture de représenter le Christ ressuscité, guéri de toutes ses plaies sauf celles que demande à toucher Thomas (marques des clous sur les pieds et les mains, ainsi que le coup de lance au côté), qui, elles, saignent encore. C'est le cas du Christ qui surplombe le *Saint François Xavier rappelant à la vie la fille d'un habitant de Kagoshima au Japon* peint par Poussin en 1641 et offert à la chapelle du noviciat des jésuites parisiens par Sublet de Noyers, le dédicataire du *Theurgicon*. Même si l'évangéliste n'en parle pas, Vavasseur reprend justement ce détail dans le poème 37 (*Discipulis Christus apparens*, v.12-14) :

*quina gerens seu quae accepit pes uulnera uterque,
seu quae deinde manus et quod stillante rubebat
sanguine adhuc lateri perfosso, cetera sanus.*

Il portait les cinq plaies, celles que reçurent d'abord ses deux pieds,
Ensuite celles de ses deux mains et celle qui rougissait
De sang versé : son flanc encore transpercé. Le reste était guéri.

De la même façon, les peintres représentent souvent le Christ après sa résurrection émanant une vive lumière. On peut certes y voir une interprétation de Matthieu (13, 43) qui décrit les corps lumineux des bienheureux, même s'il s'agit plus probablement d'un effet pictural pour frapper l'imagination : Rembrandt en donne une saisissante image dans son *Incrédulité de saint Thomas* (1634) aujourd'hui conservée au Musée Pouchkine à Moscou. Marqué par la peinture, Vavasseur précise donc que le Christ apparaît à Thomas *illustrior* (38, 16), encore qu'à l'absence de témoignage scripturaire s'ajoute cette fois la désapprobation de saint Thomas d'Aquin¹²⁸.

Il n'est absolument pas surprenant de retrouver dans la poésie d'un jésuite ces éléments tirés de la peinture religieuse. Dans l'Eglise tridentine, tous les arts ne devaient pas seulement concourir à l'édification et à l'instruction des fidèles, mais aussi les porter à la médiation et à la contemplation des choses célestes. La peinture n'est pas une simple illustration, « faite à souhait pour le plaisir les yeux », mais une expression de la vie intérieure. La composition d'une toile suit, pour ainsi dire, les mêmes méthodes que la

¹²⁸ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa, q. 54, a. 2.

méditation : « Prier méthodiquement et oralement, écrit Marc Fumaroli, [...] conduit à travers la méditation l'orant à s'abîmer dans la contemplation et la conversation silencieuses : la prière méthodique et son achèvement visionnaire ont une parenté plus essentielle avec l'art muet des peintres »¹²⁹. C'est surtout la spiritualité des Jésuites qui accorde une large place à la composition d'images « avec application des sens », préconisée par saint Ignace, et qui approfondit les liens entre peinture et religion. Dans son étude très fouillée sur le statut, les fonctions et les usages de l'image chez les Jésuites, Ralph Dekoninck affirme, non sans esprit, que les fils de saint Ignace ont su transposer dans le domaine de la spiritualité le parallèle que faisait Horace entre la poésie et la peinture. Chez eux, l'*ut pictura poesis* devient *ut pictura meditatio*¹³⁰. Le P. Nadal (1507-1580) joint à ses *Méditations sur les Evangiles* (1594) un volume de planches illustrées qui donnent pour chaque péricope dominicale une illustration détaillée à contempler en regard du texte au moyen d'un système de lettres à renvoi (annexe 7)¹³¹. A côté de cet ouvrage savant et emblématique, paraissent de nombreuses éditions Bibles luxueusement et somptueusement illustrées à l'époque même où paraît le *Theurgicon*. Alors que Vavasseur a déjà commencé à versifier, l'imprimerie royale publie en 1642 une Bible illustrée par Poussin¹³². Le P. Richeome (1544-1625) publie *La peinture spirituelle, ou l'art d'admirer, aimer et louer Dieu en toutes ses œuvres* en 1611 où, s'inspirant des *Tableaux* de Philostrate, il décrit les toiles du noviciat des jésuites à Rome, Sant'Andrea del Quirinale, qui reprennent plus souvent la vie des saints que l'Écriture. Ne se contentant pas de décrire, il ajoute des gloses morales et spirituelles¹³³. Vavasseur lui-même aimait la peinture, comme le montre les nombreuses *ekphraseis* qu'on trouve dans son recueil d'épigrammes, notamment celle qui décrit le portrait de Louis XIV par Mignard (*O. O.* p. 651) ou *La Vierge au diadème bleu* de Raphaël (p. 655).

3. Les contaminations d'autres passages de l'Évangile :

On trouve parfois aussi dans le *Theurgicon* des digressions sous forme de déplacements d'autres passages de l'Évangile. Le poète saisit une occasion pour insérer dans le récit du

¹²⁹ FUMAROLI (Marc), *L'École du Silence*, Paris, Flammarion, [Idées et Recherches], 1994, p. 206.

¹³⁰ DEKONINCK (Ralph), *Ad imaginem. Statuts, fonctions et usages de l'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVIIe siècle*, Genève, Droz [Travaux du Grand siècle], 2005, p. 186.

¹³¹ Sur le P. Nadal, voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.*, p. 259-260 et DELONINCK (Ralph), *Ad imaginem*, *op. cit.*, p. 233-259.

¹³² SELBACH (Vanessa), « La Bible illustrée au XVII^e s. », dans *XVII^e siècle*, n° 194, 1997, p. 76-77.

¹³³ Sur ces deux œuvres, voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.*, p. 259-263.

miracle des faits, rapportés ailleurs dans l'Évangile, qui ne sont pas proprement miraculeux et qui ne peuvent donc pas faire l'objet d'un poème à part entière dans le recueil. La plus longue et la plus belle de ces digressions est certainement celle qui concerne la Madeleine dans le poème 31 (*Lazarus a mortuis excitatus*). Comme toute l'Église latine, Vavasseur considère que la sœur de Lazare, la pécheresse convertie et Marie-Madeleine sont une seule et même personne. Afin de satisfaire à la curiosité de son siècle qui a été fasciné par cette sainte¹³⁴ et peut-être aussi pour se conformer à l'exemple de Vida qui lui aussi lui a consacré de longs développements (*Christade* 1, 305-363), il profite de la présence de la Madeleine avec sa sœur Marthe au chevet de Lazare mourant pour nous rappeler tous les épisodes des évangiles où elle apparaît : le repas chez Simon (Lc. 7, 36-50 ; v. 15 puis 20-23) et son écoute attentive pendant que Marthe s'active en cuisine (Lc. 10, 38-41 ; v. 25-29). Certes, aucun de ces récits ne contient de miracles, mais Vavasseur s'y attarde néanmoins pour donner plus de vie à ce personnage si émouvant et renforcer le pathétique d'une scène déjà marquée par un deuil.

Tous ces ajouts, somme toute assez limités et en nombre et en longueur, ne nuisent pas à la fidélité du P. Vavasseur pour le texte évangélique. Son poème reste une paraphrase plus imitative que descriptive ; Sixte de Sienne l'appellerait une *liberior quaedam translatio*. Ce choix stylistique correspond à la fois, comme il a expliqué dans son avis *ad lectorem*, à son scrupuleux souci de ne pas s'écarter de la Foi catholique et aussi sans doute à ses goûts esthétiques. Vavasseur semble déjà gagné à l'atticisme, « à la diction châtiée et pure et à l'éclat exact de l'Antiquité » *dictionem ... castigatam ac puram et ad nitorem antiquitatis exactam* que lui prescrit alors le P. Petau¹³⁵ et dont il publiera les louanges dans la préface de ses *Orationes* (*O. O.* p. 179-185). En 1636, il avait déjà fustigé dans une harangue prononcée au collège de la Flèche (*O. O.* p. 201-209) la fâcheuse tendance des écrivains de son temps à l'*inflatio uerborum* dont il s'est bien gardé lui-même dans son *Theurgicon*. En effet, « il y a là, explique Marc Fumaroli, un triple déséquilibre : moral (incapacité à la *compositio animi*), esthétique (désaccord entre les choses et les mots), intellectuel (incapacité, par excès d'imagination, de voir et de faire voir le

¹³⁴ Voir COCHEYRAS (Jacques), *Visages de la Madeleine dans la littérature européenne (1500-1700)*, actes de la table ronde des 14-15 octobre 1988, Grenoble, 1990, en particulier la contribution de GIRAUD (Yves) « Aperçus sur le thème de Marie-Madeleine à travers la poésie française du XVII^e siècle » (p. 99-116).

¹³⁵ PETAU (le P. Denis, s. j.), *Epistolarum libri*, *op. cit.*, p. 326 cité par FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.*, p. 407.

vrai)¹³⁶». Une paraphrase de l'Évangile, qui est la vérité même, plus que tout autre discours, devait éviter ces écueils.

¹³⁶ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.* p 413.

C. Les ressorts essentiels de la paraphrase :

1. Les règles rhétoriques de la paraphrase :

D'abord simple exercice scolaire, la pratique de la paraphrase était déjà recommandée par Quintilien dans l'Antiquité¹³⁷ pour former le style des élèves qui fréquentaient les écoles de rhétorique. Stace dans ses *Silves* (V, 3, 159-161) loue son père, rhéteur à Naples, d'avoir paraphrasé en prose toute l'œuvre d'Homère. Les pédagogues jésuites qui avaient pris Quintilien pour « guide »¹³⁸ de leur *ratio studiorum* l'exigeaient souvent de leurs élèves, comme on le voit dans les copies éditées et commentées par Marie-Madeleine Compère¹³⁹. Elle cite même une copie où sont transposées en hexamètres dactyliques les paraboles de la brebis perdue et du fils prodigue (p. 92 et 202). Toutefois, la paraphrase n'était pas réservée aux élèves et nombreux sont les professeurs qui la pratiquent tout au long du XVII^e siècle, tant en latin que dans les langues vulgaires. On en trouve dans toutes les disciplines du savoir pour expliquer à un public jeune ou ignorant des auteurs difficiles. En philosophie, par exemple, selon le modèle laissé par le grec Themistius (317-388), le hollandais Daniel Heinsius (1580-1655) a paraphrasé la *Politique* (1621) et la *Rhétorique* (1625) d'Aristote et un peu plus tard l'allemand Johan Clauberg (1622-1665) réalise le même travail sur les *Méditations métaphysiques* de Descartes (1658). Les professeurs de rhétorique ont eux-mêmes abondamment pratiqué l'exercice et c'est à un jésuite, Charles de la Rue, qu'on doit une paraphrase de Virgile en prose *ad usum Delphini* publiée en 1675.

Cette pratique scolaire a de toute évidence influencé profondément l'art de Vavasseur, comme Juvencus et les autres paraphrases de l'Antiquité s'en étaient déjà inspirés avant lui. Quintilien, lorsqu'il décrit les paraphrases que ses élèves doivent faire des fables d'Esopé, résume l'exercice en trois verbes : *uertere, breuiare et exornare*¹⁴⁰. On peut delà

¹³⁷ QUINTILIEN, *Institution oratoire* 1, 9, 2-3 et 10, 5, 4-5.

¹³⁸ DAINVILLE (le P. François de, s. j.), « L'explication des poètes grecs et latins au XVI^e siècle », dans *L'Éducation des Jésuites (XVI^e-XVIII^e)* Paris, éd. de Minuit, 1978, p. 172.

¹³⁹ COMPÈRE (Marie-Madeleine) et PRALON-JULIA (Dolorès), *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime : Etude de six séries d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720*, Paris, Publications de la Sorbonne, Institut national de recherche pédagogique, 1992.

¹⁴⁰ QUINTILIEN, *Inst.* 1, 9, 2 : *Igitur Aesopi fabellas, quae fabulis nutricularum proxime succedunt, narrare sermone puro et nihil se supra modum extollente, deinde eandem gracilitatem stilo exigere*

distinguer trois grandes modifications qu'un paraphraste peut apporter à un texte : la transposition, la réduction et l'embellissement (ou amplification). On les retrouve toutes les trois chez Vavasseur, même si la dernière est la plus travaillée.

2. Les transpositions et les réductions :

La transposition est rare, car Vavasseur suit de près l'Évangile : on peut aisément, comme l'a fait le P. Lucas dans l'édition de 1709, placer les deux textes au regard et noter, comme nous l'avons fait ici, au début de chaque vers le verset correspondant. Cependant il arrive que l'ordre syntaxique soit légèrement renversé pour renforcer le caractère dramatique d'une scène. Un exemple significatif est celui de la présentation de Marie-Madeleine en pleurs devant le tombeau vide (poème 35). Saint Jean écrit en effet : « Mais Marie se tint dehors, près du sépulcre, versant des larmes » (20, 11) que Vavasseur transpose (v. 1-2) :

*Speluncae ante fores ac limine Magdala primo
constitit*

Devant l'entrée de la grotte et à son seuil, Madeleine
Se tenait-là.

Vavasseur a placé le lieu avant le sujet, alors que l'évangéliste nommait d'abord la femme et précisait ensuite le lieu. Ce renversement de l'ordre, renforcé par l'hendiadys, permet de mettre en valeur la caverne, facilitant ainsi la visualisation de la scène par le lecteur, et de repousser le verbe au début du vers suivant, ce qui accentue la surprise et le désarroi paralysants de Madeleine. Un autre type de transposition consiste dans le passage au discours direct de paroles rapportées par l'évangéliste au discours indirect. Dans le poème 16 (*Reguli sanatus filius*), l'officier royal revenant chez lui rencontre sur son chemin ses serviteurs qui lui annoncent la guérison de son fils. Saint Jean se contente de rapporter sobrement l'entretien au discours indirect (16, 51-53), Vavasseur le transpose en une petite saynète où chaque réplique est détaillée pour faire éclater davantage la joie et l'étonnement des personnages (v. 30-40). Plus généralement, les

condiscant : versus primo solvere, mox mutatis verbis interpretari, tum paraphrasi audacius vertere, qua et breviare quaedam et exornare salvo modo poetae sensu permittitur.

modifications de tout ordre qu'introduit Vavasseur dans sa paraphrase concernent souvent, comme ici, les sentiments et affects des personnages qui sont plus mis en avant que dans les secs récits de l'Évangile. Cette insistance vise sans doute à émouvoir le lecteur lui-même ! C'est bien là l'œuvre d'un jésuite ! En effet, pour la Compagnie de Jésus de l'âge baroque, « Il s'agit, selon la formule de Ralph Dekoninck, d'ébranler les affects pour engager un processus de conversion. » car, explique-t-il, « le *delectare* ne se comprend que mis en rapport étroit avec le *movere* »¹⁴¹. Jean-Marie Valentin, quant à lui, parle dans sa thèse sur le théâtre des Jésuites allemands d'une « spiritualité extravertie »¹⁴².

Les principales réductions concernent bien sûr les récits où il n'est pas question de miracles, ce que Vavasseur appelle *nexum omnem miraculorum inter se*. En revanche, lorsqu'il arrive que deux miracles se succèdent, il prend bien soin de faire une petite transition en commençant son poème par une formule traditionnelle de l'épopée latine : *His actis* (19, 1) ou *Hoc tempore* (38, 1). Toutes les parties de l'Évangile qui *pertinebant ad mores quaeque ad mysteria* sont éludées. Lorsque Vavasseur ne peut s'en dispenser pour que le contexte d'un miracle ne soit pas incompréhensible, il le fait plus brièvement que pour les paraphrases, c'est-à-dire qu'il les évoque comme en passant, sans suivre le texte verset par verset. C'est ainsi qu'il traite le repas chez Simon dans sa présentation de Marie-Madeleine (31, 20-23) ou encore qu'il résume au début du poème 18 (*Multiplicatus panis*) la mission des soixante-douze disciples au retour de laquelle eut lieu le miracle (v. 1-3).

3. Les amplifications :

C'est principalement de l'amplification qu'utilise Vavasseur. Elle constitue la technique essentielle de la paraphrase. Les plus notables du *Theurgicon* concernent les louanges que le peuple ou le miraculé (parfois les deux ensemble) prononcent après avoir assisté à un miracle. Une quinzaine de poèmes se termine ainsi, comme les hymnes du bréviaire sur une doxologie. Certes, ces finales ne sont pas les seules considérations théologiques ni les plus longues qu'introduit le poète, mais elles sont les plus significatives de l'art de la

¹⁴¹ DECONINCK (Ralph), *Ad Imaginem*, op. cit., p. 208.

¹⁴² VALENTIN (Jean-Marie), *Les Jésuites et le théâtre. Contribution à l'histoire du monde catholique dans le Saint Empire romain germanique*. Paris, Desjonquères, [La Mesure des choses], 2001 (nouvelle édition revue et mise à jour), p. 97.

paraphrase. Vavasseur les soigne tout particulièrement pour qu'elles soient en même brillante sur le plan littéraire et riche de sens sur le plan théologique. Par exemple, voyons les deux vers qui terminent le poème de Jésus marchant sur les eaux (19, 59-60). Là où l'Évangile ne rapporte que quatre mots *uere filius Dei es*, le poète écrit deux vers :

« *O, quem te memoremus, ait, namque haud tibi nostra
stirps de stirpe ; Dei tu uera atque unica proles.* »

« “Nous nous souviendrons de vous ! Car vous n’êtes pas d’une race issue
De notre race. Vous êtes de Dieu la vraie et unique engeance.” »

Outre les effets rhétoriques produits par l'exclamation, l'enjambement et la belle clausule avec un mot pour chaque pied¹⁴³, on retrouve des éléments du *Credo* de Nicée-Constantinople : *Stirps de stirpe* est de toute évidence une allusion au *Deum de Deo* et l'adjectif *unica* adapte *l'unigenitum*. La profession de foi des marins devient louange émerveillée et même contemplation.

Vavasseur amplifie et embellit également les paroles du Christ, surtout celles qui sont les plus riches de sens théologique et donc plus difficiles à comprendre. Tous les miracles rapportés par les évangélistes ont, de l'avis des Pères et des théologiens, un sens allégorique et mystique. Tous fortifient ou illustrent en quelque sorte la doctrine de Jésus-Christ et sont inséparables de tout ce qu'il a enseigné. C'est en effet, selon Thomas d'Aquin, le propre de l'Écriture sainte, dont Dieu lui-même est l'auteur, d'utiliser, pour signifier quelque chose, non seulement les mots mais aussi les choses elles-mêmes¹⁴⁴. Si les synoptiques explicitent rarement le sens des miracles, saint Jean, qui pourtant en rapporte moins, est très attentif à préciser ce que le Christ a dit avant et après ses miracles sur lui-même. Ces discours, souvent essentiels pour les théologiens, qui s'appuient sur eux pour élaborer les dogmes fondamentaux de l'Incarnation et de la Trinité, sont développés par Vavasseur. Ainsi, avant de guérir l'aveugle-né (poème 26), le Christ explique à ces disciples que ce n'est pas à cause de ses péchés personnels, ni même à cause de ceux de ses parents que cet homme est aveugle : « Ce n'est point qu'il ait péché, ni ceux qui l'ont mis au monde ; mais c'est afin que les œuvres de la puissance de Dieu

¹⁴³ Clausule qu'on trouve aussi chez Silius Italicus (4, 785).

¹⁴⁴ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, Ia, q. 1, a. 10.

éclatent en lui. (8, 3) ». D'un seul verset, Vavasseur tire 13 vers (v. 12-25) remplis de belles figures et de hauts enseignements. L'amplification qu'il propose est double : il précise ce qui est général et donne une signification générale à un cas précis. D'abord, il donne aux mots assez flous d' « œuvres de la puissance de Dieu » (*opera Dei*) le sens précis du miracle qui va avoir lieu : *tali successu uirtus spectata medentis* (v. 23) et spécifie même, suivant l'opinion de saint Jean Chrysostome¹⁴⁵, que la gloire qui va être manifestée est bien celle du Christ qui accomplit le miracle de guérison (*medentis*). Il appuie aussi avec force sur le point qui lui est cher et qu'il exprime dès l'avis *ad lectorem* : les miracles du Christ sont des preuves. Cette idée, que saint Thomas d'Aquin a amplement discutée dans la *Somme théologique* en parlant même d'*argumentum divinae virtutis*¹⁴⁶, trouve dans ce verset un fondement scripturaire particulièrement éloquent. Il est donc normal que Vavasseur y insiste ici, spécialement, au vers 14 (*Deo probando*) puis surtout au vers 24 avec un doublet synonymique : *exemplum et specimen*. Ensuite il étend un peu le propos et, alors que le Christ ne parlait que de cet aveugle en particulier, nous entretient plus largement sur la providence sans la permission de laquelle, rien, même les maladies, n'arrive (v. 16-22). Ce développement, plus éloigné du texte-source, est peut-être inspiré de la même homélie de saint Jean Chrysostome qui, déjà, avait étendu à toutes les maladies humaines ce que le Christ disait du seul aveugle : « Ainsi tous ceux que mutile la maladie qui touche la nature humaine, en les guérissant, il a manifesté sa puissance.¹⁴⁷ ». Cet exemple est tout à fait représentatif de l'art de Vavasseur qui amplifie surtout pour éclairer les passages théologiques obscurs. En bon fils de l'Eglise, il va toujours chercher son éclaircissement chez les docteurs et chez les Pères. Ces développements inspirés de commentaires patristiques ne se limitent pas aux paroles rapportées en discours direct. On en trouve une multitude dans le récit, souvent très brefs et très discrets. Par exemple, lorsque le Christ fuit la foule qui veut le faire roi, Vavasseur ajoute seulement un adjectif *merita* pour dire que la couronne qu'on lui propose ne serait pas usurpé. Il s'inspire en cela du commentaire que saint Augustin donne de ce passage où il dit bien que le Christ ne fuit parce qu'il se sentirait indigne d'un tel honneur car d'ailleurs roi il l'est déjà¹⁴⁸.

¹⁴⁵ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.* 56, PG 59, 306.

¹⁴⁶ THOMAS D'AQUIN : *Summa Theologiae*, IIIa, q. 43, a. 1.

¹⁴⁷ JEAN CHRYSOSTOME *Hom. in Johan.* 56, 2 PG 59, 307 : ἅπερ ἅπαντα τῆς κατὰ φύσιν ἀσθενείας ὄντα πηρώματα, εἶτα διορθούμενος, ἐδείκνυεν αὐτοῦ τὴν δύναμιν.

¹⁴⁸ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 25, 2 PL 35, 1596 : *Quid enim ? Non erat rex, qui timebat fieri rex ? Erat omnino.*

Indissociables de la prédication du Christ, les miracles sont l'objet principal du poème et, sans surprise, jouissent de substantielles amplifications. Là où les évangélistes se contentaient d'une sèche mention d'une maladie ou infirmité, le poète se plaît à nous en donner une belle description détaillée, parfois digne d'un rapport clinique. Alors que saint Jean nous dit que le fils de l'officier royal *infirmabatur* (4, 47), Vavasseur écrit *strato febris quem dira tenebat* (16, 7). La place des mots renforce encore le caractère tragique de la scène : le sujet *febris* et son adjectif *dira* encercle le complément d'objet (*quem*), comme la maladie retient le jeune homme. Le même saint Jean nous apprend que Lazare était seulement *languens* (11, 1). Passant d'un seul mot à dix, Vavasseur (31, 4-5) reprend la même image d'une maladie personnifiée qui garde prisonnier le malade dans sa chambre avec le même procédé du sujet (ici *dolores*) et de son adjectif (*duri*) qui encerclent le complément (*membra*) :

... *Thalamum, morbo superante, premebat*
Lazarus et duri carpebant membra dolores.

... Il gardait le lit, écrasé par la maladie,
Lazare et de terribles douleurs s'emparaient de ses membres.

De la même façon, il dépeint de spectaculaires convulsions chez les possédés (2, 24-27), dans le goût de ce qu'on racontait sur les religieuses de Loudun à la même époque. Il nous présente les orbites vides de ceux dont le texte biblique ne parlait que de la cécité (15, 2).

Sans doute, en insistant sur la gravité du mal, cherche-t-il par jeu de miroir à faire mieux paraître la force du Christ et le caractère surprenant du miracle. Il sait que le mot *miraculum* provient du verbe *miror*, s'étonner. Plus largement, le poète doit, selon les canons antiques, susciter l'étonnement de ses lecteurs, faire jaillir le sentiment du merveilleux. Le Philosophe qui l'appelle τὸ θαυμαστόν¹⁴⁹ en fait le but principal du tragédien et voit même dans le choc (ἔκπλευσις) le but de tout poème¹⁵⁰. Cicéron (« L'homme éloquent ne doit pas seulement obtenir les approbations mais les

¹⁴⁹ ARISTOTE, *Poétique*, 1460a, 13.

¹⁵⁰ ARISTOTE *ibid.* 1465b, 25.

admiration»¹⁵¹) l'étend à l'art oratoire. Quintilien, donnant les règles de l'éloge, dit que « le public apprécie surtout qu'on lui présente des faits qu'un homme a accomplis seul ou le premier, un trait qui surpasse leur espérance ou leur attente »¹⁵². Les humanistes ont repris et systématisé ces préceptes : Pontano, par exemple, y voit le but et le devoir du poète (*poetae siue finem, siue officium*)¹⁵³. Or, l'histoire de Jésus-Christ étant connue de tous ses lecteurs, les miracles que chante Vavasasseur causent de fait plus difficilement l'étonnement. Il doit donc déployer toute une rhétorique pour néanmoins capter leur attention et les surprendre. Ce que Roland Barthes écrivait des *Exercices spirituels*, « si l'histoire du Christ est connue et ne comporte aucun suspens anecdotique, il est toujours possible de dramatiser son ressentiment, en reproduisant en soi la forme du suspens, qui fait l'ombre tardive et incertaine à se dissiper¹⁵⁴ », est d'autant plus vrai pour le poète dont l'un des principaux objectifs est, selon l'avis *ad lectorem* du *Theurgicon*, de ravir les esprits *nouitate rerum*. Ce problème était déjà perçu par beaucoup d'auteurs religieux et les prédicateurs aimaient habiller les dogmes chrétiens de figures de style surprenantes ou de traits d'esprits appelés par le rhéteur italien Emanuele Tesauro (1592-1675) les *concetti predicabili*¹⁵⁵. Vavasasseur écrit lui-même quelques années plus tard dans son traité *De Epigrammate* que la pointe (*acumen*) est nécessaire à tout discours *ad pariendam delectationem* (*O. O.* p. 92). C'est pourquoi après avoir amplifié le mal, il amplifie souvent la rapidité du miraculeux remède et semble lui-même éprouver de la surprise. Ainsi, aux noces de Cana, l'évangéliste ne précise même pas à quel moment exactement l'eau devient vin, se contentant de dire que le maître du festin goûta de l'eau changée en vin (Jn 2, 9). Vavasasseur pourtant consacre deux vers à cette transformation (1, 25-26) :

*Vix ea dicta, nouo, scires audisse, rubescit
uultu aqua. Lenaeum, iam non aqua, spirat odorem.*

¹⁵¹ CICÉRON, *Orator*, 71, 236 : *Eloquens uero, qui non approbationes solum sed admirationes ... mouere debet.*

¹⁵² QUINTILIEN, *Inst. Or.* III, 7, 16 : *gratiora esse audientibus quae solus quis aut primus [...], si quid praeterea supra spem aut expectationem.*

¹⁵³ Cité par LEROUX (Virginie) et SÉRIS (Émilie), *Théories poétiques néo-latines*, Genève, Droz, 2018, p. 126. Notion commentée dans le même ouvrage p. 995-997.

¹⁵⁴ IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, traduction de Jean Ristat, préface de Roland Barthes, Paris, Union générale d'éditions, 1972, p. 35.

¹⁵⁵ Cité par LAURENS (Pierre), *L'Abeille dans l'ambre, célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 602.

« Cette parole à peine dite, l'eau, on le croirait, a entendu et rougit

D'un nouvel aspect ; Déjà ce n'est plus de l'eau, elle exhale une lénéenne odeur. »

La formule d'attaque, *uix ea dicta*, insiste sur la quasi simultanée des deux événements. Ce détail ajouté par le poète fait paraître plus grande encore la puissance du Christ dont les commandements ne souffrent aucun délai. Le choix de l'adjectif *nouo* indique qu'il se passe là quelque chose d'incroyable, d'inédit qui mérite attention et ce suspens est encore prolongé par le renvoi du nom qu'il qualifie au début du vers suivant. Bien plus, l'audacieuse métaphore qui, en empruntant les propres paroles d'Ovide (*Am.* 1, 13, 47), rapproche le changement de couleur du liquide à un visage qui rougit (*rubescit / uultu aqua*) produit chez le lecteur la surprise que le miracle va provoquer chez les convives. Pour souligner le caractère incongru de la chose, le poète s'adresse directement à son lecteur (*scires*) et en appelle successivement à deux de ses sens, la vue et l'odorat, comme si un seul ne suffisait pas à établir la vérité d'un tel événement. S'inspirant presque littéralement de saint Paul (*Gal.* 2, 20 : *vivo ego jam non ego sed Christus vivit in me*), il répète le terme *aqua* deux fois dans le même vers. Ainsi il ne cherche pas seulement à bien insister sur la transformation totale qui ne laisse nulle trace de l'état antérieur mais veut surtout, au moyen de l'épanorthose, indiquer que les mots ne sont pas suffisamment précis pour parler d'un miracle sans équivalent. On ne peut déjà plus dire que c'est de l'eau, tant la transformation a été rapide.

Un dernier type d'amplification serait les périphrases dont use Vavasseur pour relever un peu le ton de son récit. On le sent gêné face à certaines réalités quotidiennes dont parlent les évangélistes et qui sont peu adaptées au souffle épique. De même que les Précieuses de Molière ne peuvent prononcer le mot « fauteuil » qu'elles trouvent trop bas et lui préfèrent l'expression plus élégante mais plus obscure de « commodité de la conversation »¹⁵⁶, de même Vavasseur rechigne à utiliser certains mots. L'exemple le plus éloquent se trouve au début du poème 8 sur le serviteur d'un centurion (v. 1-4). Ce mot de *centurio* devait sembler trop prosaïque pour la poésie, le centurion ou centenier n'étant sans doute pas un officier suffisant gradé pour l'épopée. Le poète tourne donc une longue périphrase de pas moins de quatre vers pour nous le présenter :

¹⁵⁶ MOLIÈRE, *Précieuses ridicules*, scène IX dans *Œuvres complètes*, édition de Georges Couton, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1971, t. I, p. 273.

*Aduena ductor erat, cui centum in bella merebant
Ausonidae, numero nomen lucratus ab isto
et solo hoc notus de nomine : sat sua quanquam
notum illum , praecone Deo, facit ardua uirtus.*

Il y avait un chef étranger, que servaient à la guerre
Cent Ausoniens, à cause de ce nombre ayant gagné son nom.
Et connu sous ce nom seulement. Bien que
Sa haute vertu le rende suffisamment illustre, Dieu le proclame.

On remarquera en outre l'emploi d'*Ausonidae*, nom poétique des Italiens, bien mis en valeur par l'enjambement. C'est ainsi qu'il faut comprendre les emprunts mythologiques et certaines réminiscences classiques dans le poème dont il sera question dans la prochaine partie : « Le registre antique, écrit Dominique Millet-Gérard, est un grand lexique permettant d'exprimer de *façon littéraire* des réalités ordinaires »¹⁵⁷. Il ne faut pas voir un trait propre à Vavasseur mis au contraire un signe par lequel il se rattache à une tendance de son temps, illustrée notamment par le savoisien Vaugelas, qui veut épurer la littérature, tant française que latine, de toute expression incorrecte ou vulgaire. Nous sommes très éloignés des romantiques et surtout de Victor Hugo qui ne veut « plus de mot sénateur ! plus de mot roturier ! » et « osa nommer le cochon par son nom ».¹⁵⁸

Le P. Vavasseur se montre un paraphraste habile qui sait, sans rien presque rien changer au contenu, déployer son talent poétique. Par rapport à ses modèles Juvencus et Vida, il innove peu, déplace et abrège rarement. Ses amplifications ne sont pas des digressions : lorsqu'il en introduit, c'est presque toujours en conformité avec les commentaires autorisés de l'Écriture pour clarifier un passage obscur ou dramatiser un miracle. Il pourrait même sembler à certains peu imaginaire, tant il se tient à sa décision de respecter le texte secret.

¹⁵⁷ MILLET-GÉRARD (Dominique), introduction à BALDE (Jacob), *Jephtias Tragœdia / La Fille de Jephthé, tragédie*, Paris, Classiques Garnier, 2020, p. 38.

¹⁵⁸ HUGO (Victor), « Réponse à un acte d'accusation », v. 65 et 78, dans *Contemplations*, Genève, Droz, [textes littéraires français], 2011. p. 33 (fac-similé de l'édition originale chez Lévy, Paris, 1856).

Chapitre III : L'imitation des classiques au service d'une interprétation

Le *Theurgicon* supposait de bonnes connaissances théologiques et exégétiques. Cependant il n'est pas un traité mais une paraphrase poétique et à ce titre répond aux exigences esthétiques de l'époque. Vavasseur va chercher les ornements de son style chez les modèles laissés par l'Antiquité qu'il a souvent commentés en classe. Cependant ses choix d'imitation ne sont pas totalement étrangers à l'interprétation qu'il donne du texte évangélique.

A. La théorie de l'imitation du P. Vavasseur :

1. Les débats sur l'imitation :

Comme les auteurs latins n'ont doté leur langue d'une véritable poésie et d'une admirable éloquence qu'en imitant celle des Grecs, il semblait évident aux auteurs modernes qu'ils ne pourraient eux-mêmes parvenir à la perfection littéraire que par la voie de l'imitation. Vavasseur lui-même adoptait cette position et conseille ainsi à quelqu'un qui voudrait faire œuvre d'orateur : « qu'il imite Cicéron, comme Cicéron a imité Démosthène¹⁵⁹ ». Toutefois, si ce principe est communément admis par les rhéteurs et les poètes, le choix des auteurs à prendre pour modèles, lui, est plus varié et provoque même de vives tensions au sein des milieux littéraires depuis la période humaniste. « L'imitation des Anciens est constitutive de l'humanisme qui revendique l'héritage antique. La *translatio* de la Grèce à Rome peut servir de modèle pour penser la *translatio* de l'Antiquité à la Renaissance, cependant le phénomène devient de plus en plus complexe, en raison de la concurrence des modèles antiques –entre grecs et latins ou entre latinité d'or et d'argent– mais aussi des modèles médiévaux et humanistes, vernaculaires ou latins. »¹⁶⁰ C'est pourquoi dans tous les traités de rhétorique et de poétique on trouve, à la suite de Quintilien (*Inst. Or.* X, 1-2), des listes d'auteurs à faire lire et imiter. Parmi les multitudes d'opinions exposées, on peut distinguer deux grandes écoles : d'abord, les tenants de l'éclectisme, qui, à la suite du *Ciceronianus* (1528) d'Erasme ou de l'*Instutio epistolica*

¹⁵⁹ O. O., p. 184 : *imitetur sane Ciceronem, sed ita ut imitatus est Cicero Demosthenem.*

¹⁶⁰ LEROUX (Virginie) et SÉRIS (Émilie), *Théories poétiques néo-latines, op. cit.* p. 330.

(1591) de Juste Lipse, préconisent « une imitation qui ne s'attache pas à un seul auteur, dont on n'ose s'écarter d'une ligne, mais qui prend à tous les auteurs ce qui il y a d'excellent en chacun et ce qui convient mieux à son génie propre.¹⁶¹ » A l'époque de Vavasseur, cette position est surtout tenue par des jésuites français, notamment par le P. Gérard Pelletier dont le l'œuvre principale fut le *Palatium Reginae eloquentiae* qu'il dédia au prince de Conti¹⁶². A l'opposé, se tiennent les partisans de l'imitation d'un seul modèle, le choix de ce modèle est lui-même objet de débats assez vifs. On peut en lire un dans les *Prolusiones Academicæ*, intitulée *Du style poétique où il est montré ce qu'il doit être, après avoir remis les poètes devant nos yeux, fait des exemples à leur imitation et porté enfin un jugement sur chacun d'entre eux*, le jésuite romain Faminio Strada qui, à la façon du *De Oratore*, imagine une conversion de lettrés italiens sous le pontificat de Léon X de Médicis. Chacun défend la cause d'un poète et compose un poème imité de son style¹⁶³. Malgré ces disputes, c'est le plus souvent Cicéron en prose et Virgile en poésie qui s'imposent, suivant l'enseignement des humanistes Pietro Bembo, Etienne Dolet ou Marc-Antoine Muret. Vavasseur semble avoir très nettement partagé leur prédilection pour l'orateur d'Arpinum. Il le doit sans doute à son maître Denis Petau qui lui écrit dans une lettre datée de 1628 de se réjouir d'enseigner dans le collège d'Alençon, doté d'une petite bibliothèque. En effet, explique-t-il, son esprit n'a pas la tentation de collectionner les modèles et de « se dissiper au milieu de la multiplicité et de la variété des lectures¹⁶⁴ ». L'année suivante, il l'exhorte à ne conformer son style qu'à l'imitation du seul Cicéron¹⁶⁵. Vavasseur a exprimé cette opinion avec force dans ses *Orationes*. Dans la préface *erudito lectori*, composée en 1646, il réagit vigoureusement contre l'éclectisme. Il lui semble « puéril et ridicule de pouvoir dire facilement en lisant un même texte que tel passage est pris à Salluste, tel à Tite-Live, tel à Suétone ou à Tacite,

¹⁶¹ ÉRASME, *Ciceronianus*, LB 1022, dans *Opera omnia*, Amsterdam, North-Holland Publishing Compagny, 1971, t. I-2, p. 704 : *Rursus imitationem probo non uni addictam praescripto, a cuius lineis non ausit discedere, sed ex omnibus auctoribus quod in quoque praececellit maxime tuoque congruit ingenio decerpentem.*

¹⁶² Voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, op. cit., p. 347.

¹⁶³ STRADA (le P. Faminio, s. j.), *Prolusiones Academicæ*, 2, 6, Rome, Mascardus, 1617 p. 349-380 : *siue de stylo poetico, qui tum ad motis rursus ad oculos Poetis, tum exemplis ad eorum imitationem conformatis, tum demum iudicio de singulis prolato, qualis esse debeat ostenditur.* Voir LUCIOLI (Francesco), *Forma inimica pudori. Le Prolusiones Academicæ de stylo poetico di Faminio Strada*, dans ISEBAERT (Lambert) et SMEESTERS (Aline), *Poésie latine à haute voix (1500-1700)*, Turnhout, Brepols, 2013 p. 134-147.

¹⁶⁴ PETAU (le P. Denis, s. j.), *Epistolarum libri*, op. cit. p. 308 : *sic animus, quem uaria et multiplex lectio dissipat.*

¹⁶⁵ PETAU (le P. Denis, s. j.), *ibid.* p. 310 : *teque ad Ciceronianum nitorem et inimitabilem illam simplicitatem accomodare studeas.*

tel autre à Pétrone et Apulée »¹⁶⁶. Comme son maître Petau, il vante pour la prose l'imitation de Cicéron. Dans la troisième *Oratio* prononcée à la Flèche en 1636, Cicéron était loué comme le *perfectum prosae eloquentiae decus* (*O. O.* p. 202) et avec lui tout son siècle, salué comme l'âge d'or de la littérature latine. Il n'est donc pas surprenant que le modèle équivalent à Cicéron pour la poésie soit Virgile. Dans la préface, Vavas seur écrit que « personne ne pouvait être plus excellent que l'un et l'autre dans leur genre respectif »¹⁶⁷. En effet, le cygne de Mantoue a le mérite d'avoir écrit sur des sujets variés et composé, comme le présente la fameuse roue mise au point au Moyen Âge et appréciée des humanistes¹⁶⁸, dans les style bas (*Bucoliques*), moyen (*Géorgiques*) et élevé (*Énéide*). Le grand rhéteur d'Agen, Jules-César Scaliger, dans un chapitre célèbre de sa *Poétique* pousse même l'admiration pour Virgile en le plaçant devant Homère¹⁶⁹. Vavas seur avait d'ailleurs justifié pour la même raison qu'on prenne Cicéron pour modèle, demandant qui plus que lui avait été « soit chez les Grecs, soit chez les Latins, plus savant en la technique, la théorie et en la critique de tout ce que contient l'éloquence, plus habile dans tous les genres littéraires, les lettres les discours, les débats sur la rhétorique ou la philosophie »¹⁷⁰. En 1650, six ans après le *Theurgicon*, il applique le même compliment à Virgile, suivant l'avis de Macrobe¹⁷¹ « philosophe très pénétrant, orateur très éloquent, expert très savant dans les lois du sacerdoce et de la divination, auteur versé dans les ouvrages grecs et toute la mémoire des temps antiques »¹⁷². Ce modèle est d'autant plus acceptable que Virgile est réputé, en raison de la IV^e églogue, avoir annoncé le Christ. Il apparaît donc comme le poète païen le plus compatible avec le christianisme.

2. L'imitation virgilienne : *Bucoliques* et *Géorgiques*

¹⁶⁶ *O. O.* p. 180 : *Quam puerile et ridiculum, si accadat, quod saepe obtingit, ut de uno eodemque scripto, qui legit, facile dicat hoc Sallustii est, hoc Liuii, istud Suetonii aut Taciti, illa a Petronio sumpta, illa ab Apuleio.*

¹⁶⁷ *O. O.* p. 184 : *cum utroque nihil posset in suo genere esse praestantius.*

¹⁶⁸ Voir CURTIUS (Ernst-Robert), *Littérature européenne et Moyen Âge latin*, op. cit., p. 281-282.

¹⁶⁹ SCALIGER (Jules-César), *La Poétique. Livre V. Le Critique*, présentation, traduction et notes de Jacques Chomarat, Genève, Droz, 1994, p. 21-154.

¹⁷⁰ *O. O.* p. 181 : *Quis siue apud Graecos, siue apud Latinos, artis et praeceptorum et obsuerationum omnium, quibus eloquentia continetur, scientior ? Quis in omni scribendi genere epistolarum, orationum, disputationum de rhetoricis, de philosophis exercitior ?*

¹⁷¹ MACROBE, *Somn.* 1, 15, 12 : *Vergilius disciplinarum omnium peritissimus.*

¹⁷² *O. O.* p. 396 : *Quin huc incumbere Macrobiu uideo aliquot libris, ut Virgilium acutissimum oratorem, scientissimum iuris pontificii et auguralis consultum, denique in Graecis monumentis atque in omni antiquitatis memoria auctorem exercitissimum ostendat.*

Toute l'œuvre de Vavasseur est remplie du souvenir Virgile. Il l'imité dans sa poésie et le cite souvent dans ses œuvres en prose parfois avec le commentaire de Servius (par exemple dans le *De Ludicra Dictione*, *O. O.* p. 21). Il lui applique les titres que la postérité lui a reconnus : *scriptor omnium Romanorum nobilissimus* (*O. O.* p. 2) et *poetarum princeps* (*O. O.* p. 113). Il pourrait comme Dante l'appeler : « *tu duca, tu signore e tu maestro* ». Il serait superflu de dire qu'il le connaît admirablement bien, tant l'étude et le commentaire de son œuvre étaient importants dans les collèges jésuites. Nous entrons dans ce que Ludivine Goupillaud nomme avec raison l'*ætas Vergiliana*¹⁷³. Néanmoins, de toutes les œuvres du P. Vavasseur, le *Theurgicon* est peut-être la plus virgilienne. Le titre d'abord est directement composé sur le modèle de *Georgica*. Il le fait lui-même remarquer dans l'avertissement *ad lectorem* : « Car en l'intitulant *θεουργικά* ou *Théurgiques*, mon dessein ne fut point tant d'imiter par le titre Maron, qui nomma son œuvre parfaite *Géorgiques*... »¹⁷⁴. L'incipit en reprend d'ailleurs directement la forme et la structure. En effet, le traditionnel *cano* initial est repoussé à la fin de la phrase, toutes les subordonnées qui précèdent détaillent une typologie, chez Virgile de techniques agricoles et chez Vavasseur de miracles. C'est ainsi que

*Quid faciat laetas segetes, quo sidere terram
uertere, Maecenas, ulmisque adiungere uitis
conueniat, quae cura boum, qui cultus habendo
sit pecori, apibus quanta experientia parcis,
hinc canere incipiam.*

Ce qui fait les grasses moissons, sous quelle constellation,
Mécène, il convient de retourner la terre et d'unir les vignes aux ormeaux,
Quelle sollicitude exigent les bœufs, quels soins l'élevage
Du petit bétail, quelle expérience les abeilles économes,
Voilà ce que je vais me mettre à chanter.¹⁷⁵

devient

¹⁷³ GOUPILLAUD (Ludivine), *De l'or de Virgile aux ors de Versailles, métamorphoses de l'épopée dans la seconde moitié du XVII^e s. en France*, Genève, Droz, [Travaux du Grand siècle], 2005, p. 11.

¹⁷⁴ *Nam quod θεουργικά siue Theurgica inscripsi, mihi propositum fuit non tam imitari uel titulo Maronem, qui Georgica perfectum opus nominauit ...*

¹⁷⁵ Trad. d'Eugène de Saint-Denis (revue par Roger Lesueur), Paris, Les Belles Lettres, 1995.

*Maior ut humanis diuinas senserit artes
morborum uis dura malique ex funere leti
in sua felices remearint corpora uitae,
utque orci domino ac populis infracta potestas,
utque nouas leges mutatus ceperit orbis,
natura mirante, canam.*

Comment, supérieure aux hommes la force implacable des maladies sentit les arts divins,
Comment du deuil d'un mal mortel
Des âmes heureuses revinrent à leur corps,
Comment le seigneur de l'Orcus et ses peuples virent leur puissance brisée
Et comment, à la stupéfaction de la nature, le monde changé prit de nouvelles lois,
Je vais le chanter.

La référence aux *Géorgiques* est constante dans ce poème liminaire. Le triomphe du poète sur un char accueilli par les Muses, appelées dans les deux œuvres d'Aonie, et finalement couronné (v. 14-39) est repris à Virgile (3, 8-22). Cette prédilection pour les *Géorgiques* s'explique sans doute par le fait que la poésie didactique qui enseigne des choses vraies est un meilleur modèle pour une paraphrase de l'Évangile, discours vrai par excellence, que l'épopée, tissu de fables extravagantes. Sans doute à cause d'une lettre du P. Petau déjà citée qui lui reprochait d'avoir d'abord choisi le titre de *Métamorphoses*, Vavasseur lui-même suggère ce rapprochement : « “Mais, dites-vous, la fable est tout à fait nécessaire au poète”. Si je le niais, comment me convaincriez-vous ? [...] Par l'exemple. Donc Aratos et Lucrèce en aucun endroit, Hésiode et Virgile dans la partie de loin la meilleure de leur œuvre ne furent pas poètes ? ¹⁷⁶ ». Toutefois à l'exception de ces deux notables imitations du poème liminaire, les références formelles des *Géorgiques* sont rares. Dans le choix de poèmes que nous présentons, on trouve certes plusieurs réminiscences directes et exclusives (c'est-à-dire qu'on ne retrouve pas ailleurs dans l'œuvre de Virgile) et le plus souvent ce ne sont que des formules pratiques pour la métrique mais sans réelle signification symbolique ou stylistique. Par exemple, pour

¹⁷⁶ « *Atenim fabula poëtae necessaria plane est, ais.* » *Si negem, quo me modo conuincas* [...] *Exemplo. Ergo Aratus et Lucretius nusquam ; Hesiodus et Virgilius longe optima sui parte non poëtae ?*

introduire le nom grec de Thomas, Didyme, Vavasseur a recours à la périphrase dont use Virgile (3, 148) pour le taon (*æstrum* en grec) : *Graii uertere uocantes*. Cette relative et surprenante rareté des allusions aux *Géorgiques* est certainement un signe que tous les poèmes ont été composés avant que Vavasseur ne choisisse ce titre et par conséquent à un moment où il ne pensait pas encore au lien entre son œuvre et le poème didactique virgilien. On peut ainsi conjecturer que ce poème liminaire, comme l'avis *ad lectorem*, a été composé après l'ensemble dans le souci notamment de justifier le titre. On trouve malgré tout quelques allusions à des vers fameux des *Géorgiques* passés, pour ainsi dire, dans le patrimoine commun dans lequel tout auteur peut piocher, quelque soit le genre littéraire. Ces allusions sont parfois même un peu lointaines mais les vers sont, quant à eux, tellement célèbres qu'on les comprend quand même. Ainsi, lorsque dans le poème 6, les porteurs du paralytique se retrouvent devant la foule qui leur barre l'accès au Christ, le poète s'écrie (v. 30-31) :

... *Quid non solers penuria rebus
suggeris extremis ? ...*

... Qu'est-ce que, pénurie habile, dans les situations extrêmes
Tu ne suggères pas ? ...

Le lecteur averti pourra y voir une allusion aux deux vers fameux (*Georg.* 1, 145-146) :

... *Labor omnia uicit
improbis et duris urgens in rebus egestas.*

Un travail obstiné vint à bout de tout ainsi que le besoin pressant dans de dure condition¹⁷⁷.

Les *Bucoliques* ne sont pas non plus très souvent imitées. L'œuvre correspond mal au ton solennel que Vavasseur veut donner à sa paraphrase. Pourtant le décor rural de la Galilée et l'origine modeste des Apôtres présentent des similitudes avec l'Arcadie pastorale de Virgile que de nombreux auteurs n'ont pas manqué d'exploiter. On trouve

¹⁷⁷ trad. d'Eugène de Saint-Denis, revu par Roger Lesueur, Paris, Les Belles Lettres, 1995.

d'innombrables églogues sacrées tout au long du XVII^e s. dont les plus célèbres sont celles du P. Rapin (1659)¹⁷⁸ ou celles mises en musique par Marc-Antoine Charpentier en 1684. Au XIX^e s., Ernest Renan, fils du peuple plus que tout autre sensible à la basse extraction du Christ et des Apôtres, écrira même que « toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une délicieuse pastorale¹⁷⁹ ». Chez Vavasseur pourtant, les allusions aux *Bucoliques* sont assez rares. Même les évocations de la IV^e Eglogue, pourtant très attendues en raison de la traditionnelle interprétation chrétienne qui était alors largement admise¹⁸⁰ et du ton un peu plus élevé que celui adopté par Virgile dans les autres poèmes (*paulo maiora canamus*), ne sont pas très nombreuses. Il appelle deux ou trois fois son héros comme le mystérieux enfant virgilien : du vers 49, il tire *cara deum soboles* qui devient ainsi *magna Dei soboles* (30, 2), avec la même place initial dans le vers, et *magnum Iouis incrementum* qui devient *magnum Patris incrementum* (23, 125). Il le fait donc moins souvent que Vida qui use abondamment de *Dei soboles* à tel point qu'il serait impossible d'en dénombrer les occurrences (*Christiade* 1, 237 ; 2, 168, 419 et 893 etc.). Une autre référence remarquable à cette bucolique est la parole que le Christ prononce, lorsqu'il apparaît à Madeleine après la Résurrection (35, 31) :

*Me demum ad patrios, aderit iam tempus, honores
admissum*

Quand je serai enfin, ce sera le moment, admis aux honneurs de mon Père

C'est une reprise directe de l'apostrophe que le poète adresse à l'enfant du miracle (v. 48) :

Adgredere o magnos, aderit iam tempus, honores

Aborde, ce sera le moment, les grands honneurs.¹⁸¹

¹⁷⁸ Voir DUBOIS (Elfrida), « The *Eclogae* of René Rapin S. J. : Neo-latin Bucolic vers in the Virgilian Manner. », dans *Studies in the Christian perpetuation of the Classics*, IX-1, 1955, p. 3-15.

¹⁷⁹ RENAN (Ernest), *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy, 1863, p. 67.

¹⁸⁰ Voir CARCOPINO (JÉRÔME), *Virgile et le mystère de la IV^e Eglogue*, Paris, L'Artisan du Livre, 1930 et COURCELLE (Pierre), « Les exégèses chrétiennes de la IV^e Eglogue », dans *La Revue des études anciennes*, n°59, 1957, p. 294-319.

¹⁸¹ Trad. Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

Cependant les emprunts aux *Bucoliques* ne se limitent pas à reprendre cette antique identification du fils de Pollion et du Christ. Vavasseur s'inspire d'autres passages célèbres pour donner à son Christ la figure du Bon Pasteur. Par exemple, l'Aveugle-né répond ainsi aux pharisiens qui lui rappellent qu'ils sont les gardiens de la loi reçue par Moïse, alors que Jésus son guérisseur est inconnu (26, 154) :

Non equidem inficior. Miror magis.

Je ne le nie pas. Je m'étonne plutôt.

C'est une reprise évidente de ce que Mélibée dit de Tityre au début de la 1^e églogue (v. 11) :

Non equidem inuideo. Miror magis.

Je ne suis pas jaloux, étonné plutôt¹⁸².

L'aveugle désormais guéri et importuné par les Juifs est comparé à Mélibée, l'infortuné berger qui doit partir en exil, alors que Tityre est une image du Christ, que le miraculé admire sans bien comprendre qui il est, comme Mélibée admire Tityre sans comprendre pourquoi il a pu garder ses terres. Vavasseur développe l'image du Christ bon Pasteur (Jn 10, 7-18), modèle des bergers et parfait chef du troupeau, dont l'heureux Tityre, bien que païen, est une imparfaite représentation. La parabole du Bon Pasteur est précisément rapportée par saint Jean, immédiatement après la guérison de l'Aveugle-né.

3. L'imitation virgilienne : *L'Énéide*

Néanmoins, aucune œuvre de Virgile n'a exercé sur le *Theurgicon* une influence comparable à l'*Énéide*. Cette épopée, comme elle le fut pour Juvencus et pour Vida, est une source intarissable d'images et de figures de style pour tout le poème. On ne peut sans doute pas le comprendre, si l'on n'identifie pas les réminiscences et citations de l'*Énéide* qui abondent à chaque page. Ce jeu d'intertextualité représente même la technique essentielle de l'art paraphrastique de Vavasseur. Comme il veut être bref, il se

¹⁸² *Ibid.*

contente d'une petite allusion à un passage précis qui suscite chez ses lecteurs, nourris de l'*Enéide* dès leur plus jeune âge, des souvenirs évocateurs. C'est pourquoi après l'avoir lu, Nicolas Bourbon écrivait dans une lettre du 22 juillet 1643 qu'il estimait que peu de lecteurs seraient assez instruits pour apprécier¹⁸³. Ce jeu de lettré est particulièrement fécond, lorsque Vavas seur parle du Christ : il lui attribue volontiers des caractéristiques que Virgile donne à Énée, contribuant ainsi à faire de lui un héros épique. Il n'a besoin que de très peu de mots qui, à première vue, ne changent rien au sens mais, en faisant implicitement référence à un épisode précis, donnent finalement à son personnage une tout autre attitude. Le Christ est par exemple appelé lui-même *nate Deo* par le possédé de Gérasa (12, 22), ce qui est reprise du *nate dea*, titre onze fois donné à Énée (*Aen.* 1, 582 et 615 ; 2, 289 ; 3, 311 etc.).

Les actions du Christ sont présentées à travers le filtre poétique des vers de Virgile qui relatent les exploits d'Énée. Ainsi pour parler des moments où le Christ se soustrait au regard de la foule et de ses disciples, il utilise la clause *neque cernitur ulli* que Virgile emploie lorsqu'Énée, rendu invisible par sa mère, rentre dans Carthage sans être repéré (1, 440). Vavas seur fait deux fois référence à cet épisode : lorsque le Christ cherche à échapper au peuple qui veut le faire roi après la multiplication des pains (19, 9) et lorsqu'il apparaît ressuscité sur les bords de la mer de Galilée à ses disciples qui ne le reconnaissent pas d'abord (sous la forme un peu différente de *neque noscitur ulli* : 39, 14). Ailleurs, lorsque le Christ parle et que tout le monde est attentif, Vavas seur nous dit que « tous se sont tus » *continuere omnes* (6, 12). Il s'agit d'une reprise très facilement identifiable du début du chant II, lorsqu'Énée commence devant Didon et sa cour le récit de la prise de Troie. Plus encore, ce sont les sentiments d'Énée que Vavas seur prête à son Jésus-Christ. L'Énée virgilien est en effet un personnage sensible et enclin à la bonté, pourvu, écrit René Le Bossu, « d'une piété douce et débonnaire »¹⁸⁴ ; c'est même sa principale qualité (*Aen.* 1, 10 : *insignem pietate uirum*, « homme d'insigne piété »). Ce trait de caractère est due sans doute à Virgile lui-même, qui tranche nettement avec la brutalité des héros homériques. Vavas seur s'inscrit là encore dans une tradition chrétienne vénérable qui a accueilli et exalté l'*humanitas* du fils de Vénus¹⁸⁵. Ce parallèle

¹⁸³ B. N. Latin n° 8585, p. 179 : *unum uereri oportet ut [Theurgica] satis boni rasi lectores inueniant.*

¹⁸⁴ LE BOSSU (le P. René), *Traité du poème épique*, Michel Le Petit, 1675, p. 89.

¹⁸⁵ GRAZIOSI (Maria Teresa), art. « Enea », dans DELLA CORTE (Francesco), *Enciclopedia Vergiliana*, Rome, Treccani, 1985, p. 234 : *La humanitas di Enea è accolta e esaltata dalla letteratura cristiniana.*

sous-tend déjà toute l'épopée de Juvencus au début du IV^e s. dont « Jésus est le nouveau héros sur la représentation duquel la figure d'Enée est déterminante [...] »¹⁸⁶. Un autre auteur chrétien, Fulgence le Mythographe, a donné des aventures d'Enée une interprétation allégorique : elles sont une image de l'acquisition progressive de la sagesse. Cette méthode va être reprise et systématisée au Moyen Âge par Bernard Sylvestre et Jean de Salisbury qui voient même dans Enée une figure de l'âme du chrétien. Même un incroyant comme Sainte-Beuve sera sensible à cette similitude de sentiment : « La venue même du Christ n'a rien qui étonne quand on a lu Virgile »¹⁸⁷. Pour parler des larmes que le Christ verse sur la tombe de Lazare (31, 150), Vavasseur met dans la bouche des Juifs l'expression qu'utilise Virgile pour la douleur d'Enée racontant l'histoire de ses malheurs (*Aen.* 1, 371). Les larmes de l'un et les paroles de l'autre viennent toutes du fond de leur poitrine *imoque a pectore*. Parmi les autres expressions qui caractérisent la sensibilité d'Enée et semblent avoir plu à Vavasseur, on peut relever cet enjambement (*Aen.* 1, 643-644) où Enée envoie un de ses *socii*, Achate, chercher son fils Ascagne et lui ordonne de le conduire à Carthage :

*Aeneas (neque enim patrius consistere mentem
passus amor) rapidum ad navis praemittit Achaten*

Enée, car l'amour paternel ne permet pas le repos à son cœur,
dépêche en toute hâte Achate vers les navires¹⁸⁸

Cette mention touchante d'un amour si fort que le malheur d'autrui devient insupportable convenait tout à fait à Jésus et Vavasseur n'a pas manqué de lui attribuer deux fois ce sentiment avec, à chaque fois, le même enjambement (*passus amor*) : d'abord, lorsqu'il voit les flots de la mer de Galilée menacer d'engloutir ses compagnons (19, 21-22) ; ensuite, lorsqu'il voit Madeleine pleurant devant le tombeau vide (35, 24-25). Bien plus, dans la bouche même du Christ, le poète fait entendre les paroles du Christ du fils de Vénus et Anchise. Par exemple, lorsqu'il s'adresse à son Père, toujours devant la tombe de Lazare (31, 169), il l'appelle *Sancte Parens* reprenant la prière d'Enée à Jupiter aux

¹⁸⁶ GALLI (Francesca), préface à sa traduction italienne de Juvencus, *I libri dei Vangeli*, Rome, Città nuova, 2012, p. 31 : *Gesù è il nuovo eroe per la cui rappresentazione è determinante [...] la figura di Enea.*

¹⁸⁷ SAINTE-BEUVE, *Étude sur Virgile*, Paris, Garnier, 1859, p. 30.

¹⁸⁸ trad. de Jacques Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1981.

funérailles d'Anchise (*Aen.* 5, 78). Les deux héros prononçant les mêmes paroles dans une situation similaire, ils sont pour ainsi dire rapprochés, voire comparés. Cependant, c'est le Christ qui sort vainqueur de cette comparaison, puisque, là où Enée se contentait de demander pour son père une place aux Champs-Élysées, le Christ obtient le retour de son ami à la vie. Vavasseur en effet prend bien soin, pour ne pas que ses rapprochements avec un héros païen soient trop répréhensibles, de conclure à l'avantage du Christ qui dépasse ses prédécesseurs païens. C'est particulièrement explicite dans le poème 3 où le poète se livre à une véritable surenchère : Hippocrate, Galien et même Apollon n'auraient pas mieux guéri tous ces malades ! (v. 31-33) C'est donc de la figure d'Enée dans sa triple dimension guerrière, personnelle et religieuse qu'est revêtu le Christ de Vavasseur.

Toutefois Christ n'est pas toujours associé à Enée. Il arrive parfois que Vavasseur aille chercher ailleurs des images ou des qualificatifs pour le décrire. Il peut les prendre chez d'autres héros. Lorsqu'il apparaît aux apôtres pour la première fois après sa Résurrection, il se dévoile avec les paroles qu'Ascagne (5, 672-673) prononce pour être reconnu des Troyennes : *En ego uester / Ascanius* devient *En ego uester / Christus* (37, 22-23). La signification de cette attribution n'est pas très différente de celles que nous avons relevées plus haut pour Enée. Elle vise toujours à identifier le Christ avec un héros épique. Plus intéressantes sont sans doute les expressions forgées par Virgile pour parler des dieux et reprises par Vavasseur pour le Christ, car elles confortent la doctrine principale de l'œuvre qui est de faire paraître la divinité de Jésus-Christ. Par exemple, lorsqu'il rappelle qu'il est descendu du ciel, Vavasseur utilise l'expression que Virgile emploie pour Mercure envoyé par Jupiter sur la terre (4, 574) : *deus aethere missus ab alto* devient *caelo missus ab alto* (26, 93).

En toute logique, les ennemis du Christ — les Pharisiens, les démons ou encore les maladies personnifiées — reçoivent des qualificatifs que Virgile appliquait aux ennemis d'Enée. La métaphore est pour ainsi dire filée jusqu'au bout. Sans même avoir recours à des images virgiliennes, Vavasseur peint volontiers les maladies sous les traits d'ennemis à combattre. Ainsi, dans le poème sur la guérison du fils d'un officier royal, il parle de *pulsis ... morbis* (16, 6) comme si leurs lignes étaient bousculées par un assaut violent et imprévu du Christ. Les demeures des Pharisiens (26, 169) sont appelées comme le palais de la sorcière Circé (7, 12) : *tectis ... superbis*. Un autre bel exemple est fourni lors de l'arrestation du Christ : saint Pierre tranche d'un coup d'épée l'oreille d'un

serviteur du grand prêtre. Il désobéit ainsi gravement à son maître qui se livre sans résistance à ses bourreaux. Pour bien marquer la gravité de cet acte, Vavasseur reprend à Virgile la clause *ense recluso* (9, 423) qui décrit l'attaque du Rutule Volsens contre le troyen Euryale. Par ce rapprochement, le poète désapprouve l'initiative de saint Pierre et la présente sous un angle très dépréciatif.

Cependant Vavasseur n'est pas un servile imitateur et ne compose pas un centon. Il lui arrive de retourner complètement une image prise à Virgile. S'il est vrai que c'est surtout d'Enée qu'il s'inspire pour son Jésus, il n'est pas moins vrai que si un trait appliqué à Turnus lui plaît, il le prend aussi. Lorsque le Christ marchant sur les eaux fait face à la tempête (19, 32), Vavasseur décrit son attitude en une clause imitée de ce que Virgile disait de Turnus s'engageant dans la mêlée (9, 53) : *campo se arduus infert* devient *arduus adstans*. Comme Turnus, qui a certes beaucoup de vices mais ne manque pas de courage, le Christ se présente fièrement, la tête haute, contre un ennemi dont il n'a nulle crainte. Plus loin, c'est Jean, le disciple que Jésus aimait, qui est appelé « jeune homme plus cher que tout autre vivant » (40, 62 : *iuuenem, quo non uiuo sibi carior alter*), expression qu'utilise Turnus pour parler de son ami Murranus (*Aen.* 12, 639). De même la lance du centurion qui perce le cœur de Jésus est appelée *sceleratam ... hastam* (33, 80), ainsi les Troyens ont appelé la lance que Laocoon envoya contre le fameux cheval laissé par les Achéens (2, 231). De façon très subtile, la croix est comparée au cheval qui est comme elle en bois, alors que la croix est cause de salut et le cheval de destruction pour Ilioupolis. Ce rapprochement n'a rien de surprenant. En effet, les Pères ont souvent vu dans tout objet de bois une image de la croix. Il est d'autant plus opportun que dans l'un et l'autre cas, c'est par une ruse qu'on arrive à la victoire. Venance Fortunat a comparé la croix à un piège où le démon se laisse prendre dans son hymne *Pange lingua* (*Carm.* 2, 2, 5-9).

Le personnage qui tire vraisemblablement le plus de relief de ces imitations est Marie-Madeleine, qui, nous l'avons déjà vu, semble fasciner le P. Vavasseur. Elle est ainsi souvent associée à Didon, Vavasseur la dotant des attributs et des sentiments de la reine de Carthage. Elle n'apparaît que dans deux poèmes, mais à chaque fois le poète peint pour elle des images particulièrement soignées. Dans *Lazarus a mortuis excitatus* (poème 31), le Christ attend qu'elle arrive de la maison où sa sœur Marthe est allée la chercher. *Magdalin operiens* (v. 134) écrit Vavasseur en début de vers reprenant le

reginam opperiens au début du 454 (chant 1). Trois vers plus loin, elle retourne en larmes au tombeau de son frère dans les mêmes termes que Didon retourne aux larmes après avoir cru s'apaiser du départ d'Enée (4, 413) : *in lacrimas iterum*. Dans le récit de sa rencontre avec le Christ ressuscité (*Christus Magdalenae apparens*, poème 35), le poète la compare de nouveau implicitement à la reine. Encore ignorante de la résurrection, il l'appelle *incautam* (v. 20), ce que Virgile avait dit de la biche blessée à laquelle il comparait Didon blessée par les traits de l'amour (4, 70). Plus haut, elle était dite *nescia* (v. 15), adjectif mis en valeur par un enjambement, repris à l'*Enéide* (4, 70) pour Enée ne soupçonnant pas la passion qu'il suscite chez la reine. Même si l'adjectif repris ici ne s'applique pas directement à Didon, Vavasseur reproduit l'ambiance générale d'une scène dont il veut faire paraître les similarités avec l'Évangile. Lorsque Madeleine est transportée de joie de revoir vivant son Seigneur, elle veut lui donner des *dulcia uerba* (v. 29). Virgile avait précisément utilisé cette *iunctura* pour les baisers de Didon (1, 688). A la fin du poème, le Christ veut partir, il est *certus iter* (v. 41), expression dont use Virgile à la même position métrique, au début du chant V, quand Enée quitte Carthage et Didon pour l'Italie. Ce rapprochement entre les relations de la Madeleine et du Christ d'une part et d'autre part les amours profanes ne doit pas être mal interprété. Cette image n'est pas du tout une invention de Vavasseur. On la retrouve souvent au Moyen Âge et surtout au XVII^e siècle en raison de la fascination pour la sainte pénitente. Elle est suggérée par la liturgie même de l'Église qui fait lire des extraits du *Cantique des Cantiques* à la messe et à l'office de la fête de sainte Madeleine (22 juillet). Le titre d' « amante de Jésus-Christ » lui est souvent donné, par exemple, par Bérulle¹⁸⁹, François Bourgoing¹⁹⁰ ou encore Charles de Saint-Paul¹⁹¹, abbé de Notre-Dame des Feuillants, en Languedoc, puis évêque d'Avranches. Vavasseur, dans le poème sur la résurrection de Lazare, en parlant, pour désigner les marques d'amour données par la Madeleine, de *blanditiae* (v. 19-20), terme apprécié des élégiaques, explicite lui-même ce que les allusions à l'*Enéide* laissaient deviner.

¹⁸⁹ BÉRULLE (cardinal Pierre de), *Elévations sur sainte Madeleine* dans *Œuvres complètes*, Paris, Le Cerf, 1996, t. 8, p. 482 : « Ô humble pénitente ! ô âme solitaire ! ô divine amante et aimée de Jésus, faites par vos prières et par votre puissance en son amour, que je sois blessé de cet amour. »

¹⁹⁰ BOURGOING (le P. François), « Les vérités et excellences de Jésus-Christ N. S. en son amante sainte Magdeleine », extrait de la 4^e partie des *Vérités et excellences de Jésus-Christ Notre Seigneur*, Paris, Hure, 1634.

¹⁹¹ SAINT-PAUL (dom Charles de), *Tableau de la Magdeleine en l'état de parfaite amante de Jésus* Paris, 1628.

Conformément aux préceptes qu'il théorise, il imite donc le poète, communément considéré comme le plus parfait, notamment l'*Énéide*. Cette imitation permet des rapprochements discrets mais significatifs entre les personnages de l'épopée païenne et ceux de l'Évangile et il faut dire des emprunts du *Theurgicon* à l'*Énéide* ce que Dominique Millet-Gérard écrit au sujet de l'œuvre dramatique du jésuite allemand Jacob Balde (1604-1668) : « Ce serait se méprendre que de ne voir là que remplissage convenu. C'est au contraire une grande part du charme de ce texte qui en émane. »¹⁹²

¹⁹² MILLET-GÉRARD (Dominique), Introduction à BALDE (Jacob), *Jephtias Tragædia / La Fille de Jephté, tragédie*, *op. cit.*, p. 39.

B. Reprise et adaptation du formulaire épique :

1. Le remploi massif des formules épiques :

L'imitation de l'*Énéide* par le P. Vavasseur ne passe pas seulement par des allusions à des passages précis mais par un style général, le recours à ce qu'on pourrait appeler le formulaire virgilien ou plus largement épique. Là encore il suit déjà les préceptes qu'il théoriserait par la suite. Il propose dans la préface de ses *Orationes* de fuir les imitations trop visibles à grands coups de citations ostensibles et de s'imprégner plutôt du génie propre d'un auteur au point d'écrire, comme si lui-même avait écrit sur le même sujet. « J'estime que le meilleur imitateur doit non seulement considérer, écrit-il, ce que Tullius a fait, mais aussi cependant et principalement, ce qu'il aurait fait, s'il avait été à notre place¹⁹³. » Ce qu'il dit ici de la prose vaut pour sa poésie. Sans même faire des emprunts significatifs, le poète conforme son style à celui de l'épopée virgilienne. L'œuvre est vraiment conçue comme une épopée ou plutôt comme une succession de quarante petits tableaux épiques. Le paraphraste donc, sans rien ajouter, reformule sur un ton solennel le récit de l'évangile. De même que Juvénal avait chaussé la Satire des coturnes tragiques (6, 634), il dote le texte sacré de la trompette épique. C'est ainsi que nous trouvons les marqueurs habituels du style épique : les *dixerat* (31, 126 ; 26, 47 etc.) ou *dixit* (31, 47 ; 35, 14 etc.) après une réplique, des formules de transition comme *His actis* (19, 1 repris à *Aen.* 6, 236 ou 12, 843), *inde* (31, 47) ou *iamque* (16, 24 ; 31, 48), des énumérations (3, 24-29), des apostrophes aux personnages (19, 86-92 ; 26, 1-3), procédé dont use surtout Lucain (2, 479 ; 4, 254 ; 7, 169 etc.). Les comparaisons choisies par Vavasseur reprennent aussi des images fréquentes dans l'épopée : la foule par exemple est comparée à une mer en furie comme dans *Aen.* 1, 148-154 (4, 8). Il présente parfois les situations de sorte qu'on puisse les rapprocher de certaines scènes traditionnelles de l'épopée. Lorsque le Christ monte sur le Thabor pour être transfiguré, les disciples sont assaillis par des pharisiens auxquels ils ne savent que répondre (24, 1-7). Cette controverse est appelée « combat » (24, 7 : *pugnae certamen*) où le Christ arrive en renfort. On reconnaît ici le

¹⁹³ O. O. p. 185 : *non solum considerandu esse censeo optimo imitatori, quid Tullius fecerit, sed etiam interdum ac praecipue, si loco esset nostro, facurus fuerit.*

classique épisode où les ennemis attaque en profitant de l'absence du héros qui revient finalement sauver la situation (Énée revient avec Évandre au chant X de l'*Énéide*). «

L'évangile pourtant ne se prête pas facilement à cette réécriture. Certes quelques passages, comme les tempêtes sur le lac de Tibériade (cf. poème 18 *Iesus ambulans lacum*), et certaines idées peuvent correspondre à la gravité et à la noblesse du propos, il faut reconnaître que beaucoup d'autres nécessitent quelques adaptations. L'origine modeste des protagonistes contredit par exemple le précepte d'Aristote qui veut que l'épopée soit l'imitation de personnages importants (μίμησις σπουδαίων¹⁹⁴). Le XVII^e s. l'a toujours professé et c'est encore par la bouche de Boileau qu'il dit son sentiment :

Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique :
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
....
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.¹⁹⁵

C'est pourquoi les disciples, devenant des combattants, reçoivent ainsi les noms que le poète donne à l'escorte guerrière du prince troyen. Certes l'identification du chrétien à un guerrier ou un lutteur est une image très traditionnelle¹⁹⁶. Elle se trouve dans l'Écriture (notamment 1 Tim. 1, 18) et rentre dans la poésie grâce à la *Psychomachie* de Prudence dont Vavasseur, comme on l'a montré plus haut, s'inspire beaucoup. Consacrée par la liturgie, puisque, mercredi des cendres, l'Église supplie d'entrer pendant le Carême *praesidia militiae christianae sanctis ieiuniis*, elle connaît à l'époque moderne un regain avec notamment l'*Enchiridion Militis christiani* d'Erasme (1624) et *Il Combattimento spirituale* de Scupoli (1589). La Compagnie de Jésus y est particulièrement attachée, en raison de l'idéal chevaleresque qui habitait saint Ignace, ancien soldat lui-même. Les *Exercices spirituels* la développent longuement, surtout lors de la fameuse méditation sur les Deux Etendards, et les ouvrages, qui s'en inspirent et

¹⁹⁴ ARISTOTE, *Poétique* V, 1449b.

¹⁹⁵ BOILEAU (Nicolas), *Art Poétique*, III, 244-247 et 251.

¹⁹⁶ AUER (Johann), art. « *Militia Christi* », dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, Paris, Beauchesne, t. X, 1977, col. 1210-1223.

filent la métaphore, abondent surtout adressés aux combattants ¹⁹⁷. Un an avant le *Theurgicon*, en 1643, un jésuite bavarois, Jeremias Druxel, publie ainsi une *Palaestra christiana*. Vavas seur lui-même a repris cette image dans son *Sermon sur la Purification de la Vierge* où il compare au *sacramentum militiae* l'acte de consécration à la Madone que faisaient certains élèves des collèges jésuites (*O. O.* p. 300). Cependant dans le *Theurgicon*, cette identification ne porte pas uniquement un sens spirituel, mais vise aussi à rendre des personnages aptes à paraître dans une épopée. Les *discipuli* dont parlent les évangélistes deviennent ainsi systématiquement des *comites* (18, 39 ; 19, 3 et 21 ; 31, 90 etc.) ou des *socii* (1, 4 ; 18, 44 et 46 ; 19, 33 ; 26, 10-13 ; 31, 49 etc.). C'était précisément par ces mots que Virgile désigne les compagnons d'armes d'Enée, les rescapés de Troie (*socii* : 1, 195, 198, 217 etc. *comites* : 2, 749 ; 4, 123 et 140 etc.). Ce rapprochement est particulièrement visible, avant l'Ascension, au moment où le Christ doit les quitter, le poète énumère les principaux apôtres en reprenant les expressions virgiliennes. Il prend ainsi « Pierre de la main droite et de la gauche Jacques » (40, 61 : *petit Petrum dextra laeuaque Iacobum*), comme Enée Ilionée et Séreste (*Aen.* 1, 611 : *Ilionea petit dextra laeuaque Serestum*). Il se tourne ensuite vers Philippe et Thomas qui sont tous les deux appelés « vaillants » (40, 63 : *post alios, fortem Thomam fortemque Philippum*), ce qui reprend ce que Virgile disait de Gyas et Cloanthe immédiatement après (1, 612 : *post alios, fortemque Gyan fortemque Cloanthum*).

Les mots de *discipulus* (μαθητής dans le texte) utilisé par les évangélistes et de *socius* utilisé par Vavas seur ont pourtant des sens assez différents qui impliquent un autre genre de relation, on est *discipulus* d'un *magister* mais *socius* d'un chef de guerre, d'un *dux*. Le poète, conscient du glissement sémantique qu'il opère, écrit justement lors de la vocation de saint Pierre que les disciples « donnent leur nom au Christ » *dare nomina Christo* (4, 64), ce qui est précisément l'expression qu'on utilise pour dire « s'enrôler dans l'armée sous les ordres ». De même, à la fin de l'œuvre, avant l'apparition du Christ ressuscité (37, 2-4), on lit :

tota manus socium, penetrati in sede recumbit.

Illa sibi infensos, Christo quod et usa magistro

et coniuncta duci in partes ac signa secuta

¹⁹⁷ Voir BLIARD (le P. Pierre, s. j.), SOMMERVOGEL (le P. Carlos, s. j.), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, op. cit.*, 1909, Tables, t. 10, col. 503-505.

Isacidum primos

Toute la troupe de ses compagnons se repose au fond de leur demeure.
La haine que leur vouaient, pour avoir connu le maître Jésus,
Rejoint le parti dont il était le chef et suivi ses étendards,
Les Princes des Isacides.

Ici Vavasseur parle d'une *manus*, une troupe. Mais ailleurs il dit *fidissima turba* (18, 5-6), *lecta sociorum caterua* (26, 1) ou *bis seni, pia turba, sodales* (31, 72). Cette dernière expression (*pia turba*) se trouve chez Lucain (8, 79) et Silius (10, 592) pour désigner le Sénat romain. Reprenant là encore une image traditionnelle (les mosaïstes ont souvent représenté les apôtres vêtus de la toge laticlave), il donne aux apôtres une dignité bien plus conforme au style haut qu'il adopte qu'à la réalité.

Le jeu d'intertextualité permet en effet de donner subtilement à sa paraphrase une dimension épique. Grâce à une citation implicite, le poète rapproche une scène biblique assez simple d'un épisode mythologique ou historique d'une toute autre ampleur. Lorsque le Christ parle d'un groupe de dix lépreux (29, 32 : *De tot ... unus*), il cite les vers d'Ovide sur le déluge qui engloutit des milliers de personnes (*Met.* 1, 325-326 : *De tot modo milibus unum ... De tot modo milibus unam*). Cette disproportion joue en faveur du récit évangélique qui en tire une force nouvelle, comme le personnage de la cuisinière Françoise dans *La Recherche* sort grandie en étant comparée à Michel-Ange par Proust : « Et depuis la veille, Françoise, heureuse de s'adonner à cet art de la cuisine pour lequel elle avait certainement un don, stimulée, d'ailleurs, par l'annonce d'un convive nouveau, et sachant qu'elle aurait à composer, selon des méthodes sues d'elle seule, du bœuf à la gelée, vivait dans l'effervescence de la création ; comme elle attachait une importance extrême à la qualité intrinsèque des matériaux qui devaient entrer dans la fabrication de son œuvre, elle allait elle-même aux Halles se faire donner les plus beaux carrés de romsteck, de jarret de bœuf, de pied de veau, comme Michel-Ange passant huit mois dans les montagnes de Carrare à choisir les blocs de marbre les plus parfaits pour le monument de Jules II. Françoise dépensait dans ces allées et venues une telle ardeur que maman voyant sa figure enflammée craignait que notre vieille servante ne tombât malade

de surmenage comme l'auteur du Tombeau des Médicis dans les carrières de Pietraganta. »¹⁹⁸

2. Les adaptations du contexte hébraïque à l'univers poétique classique :

Une autre modification sensible porte sur l'introduction d'éléments culturels grecs ou latins dans un univers sémite. De nombreux détails de la vie quotidienne deviennent romains : on boit dans des patères aux noces de Cana (1, 5), le Christ avant de multiplier le pain parle de l'annone (18, 71), Lazare ressuscité saisit les genoux du Christ (31, 193-198). Juvencus avait déjà accompli des substitutions de ce type, assimilant par exemple les scribes du Temple à des augures ou aux interprètes des livres sibyllins (1, 233-234 : *Solymorum culmina uatum / quique profetarum ueterum praedicta recensent*) et supprimant souvent les toponymes hébreux¹⁹⁹. Bien qu'il ait hautement proclamé dans son avis *ad lectorem* que la fable n'était pas nécessaire à la poésie, Vavasseur emprunte également un grand nombre de dénominations à la mythologie : Dieu le Père est appelé le Tonnant (26, 179), l'Enfer l'Averne (33, 1), le pain Cérès (18, 60 et 100 ; 39, 42), le soleil Titan (33, 91) et le vin que Jésus a changé à Cana devient, dans les éditions d'Elzevier et van Gelder, des *munera Bacchi* (1, 44). Guez de Balzac a beau le condamner fermement dans son discours sur une tragédie biblique d'Heinsius : « Mais véritablement cette mauvaise coutume a besoin d'être réformée et mérite bien que nous en considérions l'importance. Cette bigarrure, Monsieur, n'est pas recevable. Elle travestit toute notre religion ; elle choque les moins délicats et scandalise les moins indévots. »²⁰⁰ Cette pratique, déjà ancienne (on la trouve jusque dans les hymnes de saint Ambroise et de Prudence) est très répandue au XVII^e s. : « Tous ces poètes, écrit P. Leblanc au sujet des paraphrastes du psautier, n'éprouvent guère le besoin de séparer le profane et le païen du religieux et du biblique. »²⁰¹ Les hommes de ce siècle sont tellement habitués à mêler l'art et la mythologie qu'ils ne voient plus le caractère religieux de telles images, mais seulement un ornement du discours pour conférer de la gravité et de l'élégance à leur style. Les peintres d'alors ne représentaient-ils pas les

¹⁹⁸ PROUST (Marcel), *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, dans *A la recherche du temps perdu*, éd. de Pierre Clarac et André Ferré, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1954, vol. 1, p. 145.

¹⁹⁹ DEPROOST (Paul-Augustin), « L'épopée biblique en langue latine. Essai de définition d'un genre littéraire », dans *Latomus*, 56/1 (1997), pp. 27-28.

²⁰⁰ GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), « Dissertation sur une tragédie intitulée *Herodes Infanticida* » dans *Œuvres diverses (1644)*, éd. de Roger Zuber, Paris, H. Champion, 1995, p. 184-185.

²⁰¹ LEBLANC (Paulette), *op. cit.* p. 86.

chérubins sous les traits de Cupidon ? Poussin ne présente-t-il un Christ vêtu comme un paysan du Latium et une Madeleine comme une grande dame romaine (voir annexe 5) ? On raconte que Sublet de Noyers en voyant le tableau qu'il avait commandé à Poussin pour la chapelle du Noviciat (voir annexe 3 bis) s'écria que le Christ ressemblait « plutôt à un Jupiter tonnante qu'à un Dieu de miséricorde »²⁰². Il dit peut-être après avoir lu le *Theurgicon* que le Christ de Vavasseau ressemblait trop à *Énée*. Il faudra attendre le XX^e s., où les mythes sont moins présents dans la culture littéraire, pour que l'Église demande d'expurger de ses hymnes « ce qui a une saveur mythologique »²⁰³. Il faut néanmoins reconnaître que Vavasseau use moins de ces figures que bien des auteurs de la Renaissance ou du Grand Siècle. Il ne relate jamais un mythe et ne fait jamais parler une divinité. Il ne convoque pas, comme Sannazzaro²⁰⁴, les nymphes, filles du Jourdain, dans l'action évangélique. Dans son poème sur la Passion (*Christus patiens*, poème XXXIII), on sent qu'il est gêné de prêter des sentiments au Titan soleil et se lave de tout soupçon en précisant bien qu'un astre n'est pas un être raisonnable ni sensible : *nullis licet auctus sensibus* (v. 58).

3. La reprise des lieux communs de l'épopée :

Vavasseau enfin a dû passer par plusieurs lieux communs pour faire de son œuvre une épopée. Si, trop attaché à la lettre du texte sacré, il n'a pas comme Vida pu raconter la descente du Christ aux Enfers sous la forme d'une catabase, il a quand même eu recours à deux grandes figures épiques : les levers de soleil et les périphrases. Ses descriptions des levers de soleil sont toujours grandioses. Il en place quatre dans le recueil (5, 1 ; 34, 4-6 ; 38, 10-11 ; 39, 12-13) inspirés de modèles antiques, notamment de Virgile (*Aen.* 4, 118-119 et 5, 64-65) mais aussi Stace (*Theb.* 3, 440) et Silius (1, 196). On remarque d'ailleurs que c'est surtout dans les poèmes sur les apparitions de Jésus ressuscité que le poète prend le temps d'en parler. En effet, le soleil levant, *sol invictus*, est traditionnellement associé au Christ vainqueur de la mort. Cette image, s'inspirant de plusieurs passages scripturaires (d'après Luc 1, 78), trouve par exemple chez saint Ambroise²⁰⁵ ou

²⁰² Anecdote rapportée dans ROSENBERG (Pierre), *Nicolas Poussin : 1595-1665, Exposition, Paris, Galeries nationales du Grand Palais, 1994-1995*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1994, p. 301.

²⁰³ Vatican II, constitution *Sacrosanctum concilium*, IV, 93 : *Hymni, quantum expedire videtur, ad pristinam formam restituantur, iis demptis vel mutatis quae mythologiam sapiunt aut christianae pietati minus congruunt.*

²⁰⁴ SANNAZZARO (Jacopo), *De Partu Virginis*, III, 281-297.

²⁰⁵ AMBROISE, *Hexameron*, IV, 2, 7 PL 14, 1090c-1091a

Prudence²⁰⁶ de très beaux développements. Là encore Vavasseur parvient à introduire un élément indispensable à l'épopée classique sans le couper de la symbolique chrétienne. Plus largement, il donne aux éléments naturels une conscience pour qu'ils puissent eux aussi admirer le Christ : *Natura mirante*, avait-il annoncé dans le poème liminaire (v. 6) reprenant cet ablatif absolu à une antienne mariale médiévale. Après la multiplication des pains, la terre s'étonne de voir du pain sans qu'elle ait eu à donner du blé et le Jourdain des poissons qu'il n'a pas nourris (18, 93-95, passage imité en particulier de Stace, *Theb.* 2, 13). Il semble ainsi donner dans la vulgate épique qui cache derrière chaque arbre et chaque fleuve une divinité, sans cependant tomber dans l'animisme paganisant, encore que la frontière puisse paraître assez floue. Il peut d'ailleurs se prévaloir de nombreux Psaumes et cantiques de l'Ancien Testament où les éléments naturels sont mis à la contribution de la louange divine (Dn 3, 52-90 et Ps. 148).

Là encore Vavasseur ajoute au texte-source de la dignité et de la majesté. En le revêtant donc de cette parure épique, il fait preuve d'une féconde inventivité. Lorsque ses trouvailles s'inscrivent dans une tradition chrétienne et reprennent des rapprochements entre le profane et le sacré, le naturel et le surnaturel que l'Écriture et les Pères avaient déjà développés, la paraphrase est assez heureuse. Toutefois le style toujours solennel produit parfois des images étranges et semble contredire la simplicité qui fait la force et le sel du récit biblique. Il y a une véritable tension entre les deux modèles de Vavasseur les Évangiles, simples et clairs, et Virgile, plus orné. On chercherait en vain dans le *Theurgicon* le sublime évangélique que vantera Lacordaire deux siècles plus tard : « Le sublime est l'élévation, la profondeur et la simplicité fondues ensemble d'un seul jet. [...] Les actes [de Jésus] et ses paroles sont empreints d'une élévation, d'une profondeur et d'une simplicité continues, qui font que le sublime y est comme naturalisé et ne nous cause plus d'étonnement, sans rien perdre toutefois de son empire sur l'âme. C'est pourquoi, après tant de chefs d'œuvre des plus fameuses littératures, l'Évangile est demeuré un livre unique au monde, un livre reconnu inaccessible à l'imitation. »²⁰⁷

²⁰⁶ PRUDENCE, *Cathemerinon* 2, « Hymnus matutinus ».

²⁰⁷ LACORDAIRE (le P. Henri-Dominique, o. p.), *Conférences prêchées à Notre-Dame de Paris pendant l'Avent de 1846-1847*, Bruxelles, A. Vandale, 1847, p. 12.

C. L'imitation et l'influence des autres poètes :

1. Lucrèce et Ovide :

Bien qu'il ait préconisé l'imitation du seul Virgile qu'il a, avec son siècle, placé au-dessus de tous les poètes latins, Vavasseur n'a pas pour autant renoncé à d'autres auteurs. Il emprunte souvent une clause ou une expression à Lucrèce ou à Ovide et plus rarement à des élégiaques. Assez curieusement ce sont les imitations de Lucrèce qui retiennent l'attention de Denis Petau, lorsqu'il parcourt la première version du *Theurgicon* que son ami lui a envoyée : [*Lucretium*] *tu in plerisque adamare et imitari uideris*²⁰⁸. On peut mentionner par exemple le titre du poème 26 *Caecigenus*, mot double donc très lucrétien (*De rerum natura* 2, 741) pour désigner un aveugle de naissance. Les descriptions de maladie en général doivent beaucoup à Lucrèce dont le récit de la peste athénienne à la fin de son poème est justement célèbre. L'Hydropique est ainsi présenté comme victime d'une « avide ... maladie » (28, 24 : *auidi ... morbi*), termes qu'utilise Lucrèce pour parler de la peste (6, 1236). Ce parallèle est d'autant plus manifeste que les mots sont à la même place dans le vers. Un peu plus bas, dans le même poème, c'est une autre expression du récit de la peste qui est reprise. La jalousie des pharisiens est tenue en échec, ils se taisent comme se taisait la médecine face à l'épidémie. Vavasseur écrit *Mussabat tacita inuidia* (28, 39) et Lucrèce écrivait (6, 1179) *Mussabat tacito medicina timore*. Lorsqu'il faut décrire une crise d'épilepsie, c'est encore de Lucrèce que Vavasseur s'inspire (24, 40-43 et *De rerum natura* 3, 489-491). Les évangélistes parlent certes d'un possédé mais, dès Origène, les Pères ont établi la similitude des symptômes avec l'épilepsie. C'est pourquoi le poète jésuite reprend les étapes (baves, gémissements, tremblements jusqu'à l'épuisement) et surtout les mêmes termes rares que Lucrèce. En particulier, l'adverbe fort rare *Inconstanter* (seule attestation en poésie) est aussi mis en position valorisante après un enjambement. Outre ces emprunts sensibles et repérables, on peut déceler un ton assez lucrétien dans l'ensemble de l'œuvre, c'est-à-dire un goût pour les mots rares ou archaïques (*obstupere*, 11, 39 ; *persensit* 18, 27 ; *aduentor* 19, 12 ; *congeminat* 20, 30 etc.) ou une structure du vers plus concis que Virgile. Vavasseur,

²⁰⁸ PETAU (le P. Denis, s. j.), *Epistolarum libri, op. cit.* p. 326.

comme Lucrèce, passe vite et facilement d'un sujet à l'autre et collectionne comme lui une succession de petites images.

Ovide est aussi un modèle présent à la pensée du P. Vavasseur. Lorsqu'il a voulu intituler son œuvre *Métamorphoses*, il avait résolument le dessein de rivaliser avec lui. Aussi n'est-il pas surprenant de voir certains miracles bâtis sur le modèle de *Métamorphoses* ovidiennes. Là encore il fait appel à la culture commune de ses lecteurs. Car Ovide, même s'il est moins admiré et moins étudié que Virgile, demeure une référence et jouit même d'une plus grande popularité à la Renaissance et à l'âge classique. « Les chiffres témoignent de cette primauté : il y eut entre 1490 et 1610 quelque trois cents éditions et rééditions partielles ou totales des œuvres d'Ovide, pour une centaine d'éditions de Virgile. Et le rapport est le même pour les traductions. »²⁰⁹ L'apparition du Christ jardinier à Madeleine n'emprunte ainsi pas seulement aux amours de Didon et Enée mais aussi, comme le font remarquer Andrée Thill et Gilles Banderier²¹⁰, à l'histoire de Pomone et Vertumne (*Métamorphoses*, 14, 641-695 puis 765-771). Pour s'approcher de la farouche nymphe des jardins, le jeune dieu prend diverses apparences, dont celle d'un vieux laboureur (v. 643-648), comme le Christ prend celle d'un jardinier devant Madeleine. Il faut d'ailleurs noter que saint Jean ne dit pas que Jésus prend l'habit d'un jardinier mais seulement que Madeleine, ne le reconnaissant pas, le prend pour un jardinier (20, 14-15). Le poète subit sans doute encore l'influence des peintres qui, comme un peu après le *Theurgicon*, Poussin (1653, Madrid, Musée du Prado, annexe 5), représentent le Christ avec des outils de jardinage. Vavasseur va plus loin et donne alors à son Christ toutes les caractéristiques non plus d'un simple jardinier mais, pour faire mieux ressortir le modèle ovidien, d'un homme des champs, et suit la description de Vertumne. D'abord, il donne l'aspect général sous lequel son personnage se déguise, *agresti ignotus amictu* (v. 16), comme Ovide : *uerique fuit messoris imago* (v. 644). Ensuite, il entre dans le détail. Vavasseur relève la dureté des mains du Christ, *ostentansque manus duras* (v. 17), ainsi que les avait Vertumne, *manu stimulos rigida portabat* (v. 647). Vertumne (v. 647-648) et Jésus (v. 19-20) ont tous les deux l'air d'avoir labouré. Enfin lorsqu'ils reviennent à leur aspect originel, les deux poètes

²⁰⁹ NÉRAUDAU (Jean-Pierre), « La Présence d'Ovide aux XVI^e et XVII^e siècles » dans *la Littérature et ses Avatars, discrédits, déformations, et réhabilitations dans l'histoire de la littérature (Actes des cinquièmes journées rémoises 23-27 novembre 1989)*, Paris, Aux amateurs de Livres, 1991, p. 15.

²¹⁰ THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *La Lyre jésuite, anthologie de poèmes latins (1620-1750)*, op. cit., p. 156.

utilisent le même verbe : *redit ad se* (Vavasseur, v. 26) et *in iuuenem rediit* (Ovide, v. 766).

Outre ce parallèle flagrant, on trouve d'autres réminiscences un peu partout dans le *Theurgicon* qui font du poète de Sulmone l'auteur le plus cité de l'œuvre après Virgile. Ces allusions de Vavasseur aux *Métamorphoses* ont souvent le même rôle que celles qu'il fait à l'*Enéide*. Elles permettent des rapprochements significatifs et éclairants sur les personnages. Ainsi lorsque le Christ se retire dans un désert avant la multiplication des pains, ce lieu est dit *hospite nullo* (18, 25), clause qu'Ovide utilisait pour parler des terres hantées par Polyphème (13, 760). Vavasseur donne ainsi à son lecteur cultivé une indication supplémentaire sur la sauvagerie de l'endroit. Le Christ lui-même est rapproché de héros ou chantés par Ovide, de la même façon qu'il avait été rapproché d'Enée. Par exemple, lorsque les Pharisiens insultent le Christ devant l'aveugle qui vient d'être guéri, ils demandent *quid terris irrepserit aduena nostris* « De quel endroit ... cet étranger est-il entré dans notre pays » (26, 152), qui est une *iunctura* reprise d'un vers d'Ovide sur Esculape, dieu étranger honoré à Rome, sur l'île tibérine : *Hic tamen accessit delubris aduena nostris* (15, 745). Jésus est vu comme un nouvel Esculape, ce qui n'est pas malvenu dans un poème qui chante surtout des guérisons miraculeuses. Un autre exemple assez touchant de référence ovidienne chez Vavasseur se trouve dans l'espoir que reprend Marthe accablée par le deuil, lorsque le Christ arrive après la mort de Lazare : *Non animo spes excidit omnis* (31, 102). Il imite Ovide qui, au sujet d'Alphée, folle de douleur à l'annonce de la mort de ses frères, avait écrit (8, 449-450) :

*at simul est auctor necis editus, excidit omnis
luctus et a lacrimis in poenae uersus amorem est.*

Mais lui a-t-on révélé le nom du meurtrier qu'elle oublie tout
Son chagrin, ses larmes s'arrêtent, elle n'a plus qu'un désir : le châtement²¹¹.

A deux femmes en deuil, les deux poètes appliquent les mêmes expressions, en reprenant selon son habitude les clauses, mais les deux voies sont différentes. Alphée face à la détresse se remplit de haine et de rancune, ce qui la conduira à l'infanticide et à la mort.

²¹¹ trad. de Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

Marthe au contraire confrontée elle aussi à la mort de son frère garde espoir. Nous retrouvons-là une figure qu'affectionne Vavasseur : rapprocher implicitement deux figures, l'une païenne et l'autre chrétienne, afin de faire mieux paraître la supériorité de la seconde sur la première.

Cependant les imitations des *Métamorphoses* ne sont pas si nombreuses. Le titre choisi à l'origine *Métamorphoses* laissait attendre davantage de citations et références au grand poème ovidien. S'il les connaissait comme toute sa génération, Vavasseur ne semble pas partager le goût très vif de son siècle pour cette œuvre. « Pour l'essentiel, écrit Henry Bardon, Ovide doit aux *Métamorphoses* le rayonnement de sa gloire »²¹². Le P. Vavasseur écrit par exemple au P. Rapin : « [Ovide] a du génie, à ce que vous dites, il a de l'art et du dessein, même dans ses *Métamorphoses*. Mais [... elles] ne sont qu'un essai de jeunesse, qu'il n'a jamais revu, qu'il désavoue et qu'il ne reconnaît presque pas pour sien, n'y ayant point mis la dernière main, ni son principal caractère. » (*O. O.* p. 681). En revanche, il semble avoir davantage apprécié le poète élégiaque, d'après ce qu'il écrit dans son traité *De Epigrammate* : « Je peux ajouter certaines clausules d'élégies faites à la façon d'une épigramme. Elles valent à elles seules, selon moi, autant que l'élégie tout entière dont elles ne sont qu'une infime partie.²¹³ » C'est pourquoi les reprises de quelques formules à ses élégies ne sont pas rares, encore que le sujet ne le laissât pas soupçonner : l'œuvre est justement précédée d'une élégie adressée à Sublet de Noyers, retiré après sa disgrâce auprès d'Anne d'Autriche sur ses terres de Dangu dans le Vexin normand²¹⁴. Le choix du mètre, le ton assez personnel et le thème de l'exil, même si Vavasseur hésite à donner ce nom à une retraite forcée, trahissent une forte influence des *Tristes* et des *Pontiques*. Dans le poème, on trouve une pointe contre Ulysse présenté comme un séducteur qui trompe successivement Circé et Calypso, image peu élogieuse du héros d'Homère reprise à l'*Art d'aimer* (2, 121-142). A l'intérieur de l'œuvre, on trouve des expressions audacieuses qui révèlent que Vavasseur comptait certainement Ovide parmi ses lectures. Quand le Christ marche sur l'eau (poème 19), il est question du dos du lac, *lacus ... terga* (v. 29), qui se durcit, expression reprise *terga per amnis* à

²¹² BARDON (Henry), « Sur l'influence d'Ovide en France au 17^e siècle », dans les *Atti del convegno internazionale ovidiano (Sulmona, maggio 1958)*, vol. II, Rome, Istituto di studi romani, 1959, p. 72.

²¹³ *O. O.* p. 88 : [De Ouidio Nasone] cuius affere clausulas aliquot possum elegiarum, instar epigrammatis effectas, quae solae sint tanti, meo quidem iudicio, quanti elegiae totae, quarum ipsae minima particula sint.

²¹⁴ Dangu, département de l'Eure, arrondissement des Andelys, canton de Gisors.

Ovide (*Pontiques* 1, 2, 80) pour parler du fleuve gelé en hiver. Lors de la résurrection de Lazare (poème 31), le linceul qui couvre le corps de Lazare est appelé *longa instita* (v. 188), mots utilisés dans l'*Art d'aimer* pour parler des robes des austères matrones. Ces références à Ovide, tout en gardant un style plus élégant que celui de l'évangile, introduisent des images qui donnent à la narration un tour un peu moins grave.

2. Les poètes chrétiens : Prudence et Paulin de Nole

Le P. Vavasseur, malgré sa prédilection pour le siècle d'Auguste, n'a pas non plus négligé de consulter les poètes chrétiens de l'Antiquité tardive et s'en inspire largement. Plus encore que Juvencus, dont la paraphrase versifiée des évangiles est un de ses modèles, le P. Vavasseur s'est inspiré de Prudence. Ce poète jouit alors d'une bien meilleure réputation. Faisant exception pour lui du mépris qu'il voue à l'ensemble des auteurs tardo-antiques, Vavasseur écrit même à son sujet : « S'il y a du défaut dans Ausone et dans Prudence, c'est un défaut du temps qui n'en demandait pas davantage ; et non pas un défaut des personnes, qui même se sont beaucoup élevées au-dessus de leur siècle. » (*O. O.* p. 694). Certes il n'a pas écrit de paraphrases proprement dites mais ses œuvres abondent de réminiscences et de citations scripturaires. Dès le poème liminaire le poète jésuite rend hommage à son antique devancier : il s'inspire de la *Psychomachie* pour la prière au Christ qui remplace la traditionnelle invocation à la Muse (v. 6-14 et chez Prudence v. 1-21) et pour l'allégorie de la Foi qui l'appelle à rejoindre le royaume céleste (v. 19-24 et chez Prudence v. 730-749). L'expression *ueteres ... nugas* (v. 28) pour désigner le paganisme est aussi un emprunt à Prudence (*Cath.* 7, 96 et *C. Symm.* 1, 433). Prudence aussi semble avoir été fasciné par les miracles qu'il appelle les *facta inclyta Christi* (*Apoth.* 672), expression reprise deux fois par Vavasseur (16, 6 et 31, 166). Dans toutes ses œuvres, Prudence a chanté les miracles : dans le *Cathemerinon*, par exemple, on trouve la guérison du lépreux (9, v. 31-33), la tempête apaisée (9, v. 37-39), le paralytique (9, 69), l'hémorroïsse (9, 40-42)²¹⁵. Les deux poètes sont sensibles au fait que les miracles prouvent la divinité du Christ. C'est à ce titre que Prudence en décrit quelques uns (v. 646-782) dans l'*Apotheosis*, poème didactique qui défend la nature divine de Jésus-Christ contre les Ariens. Au vers 649, *ipsa Deum uirtus factorum et mira loquantur* (que son pouvoir et ses miracles proclament d'eux-mêmes qu'il est Dieu),

²¹⁵ Pour un inventaire plus précis des passages de l'Évangile paraphrasés ou mentionnés par Prudence, voir CHARLET (Jean-Louis), « Prudence et la Bible », *Recherches Augustiniennes*, 18, 1983 p. 59-73.

répond directement la dernière phrase de l'avertissement *ad lectorem* de Vavasseau qui résume la thèse de tout l'ouvrage : *Caue porro putes miraculis Theurgicon appellationem ideo conuenire solum quod haec a Deo fierent ; sed multo magis, qui, cum testarentur diuinitatem, Deum quodammodo facerent* (Mais garde-toi de penser que le nom de *Theurgicon* convient aux miracles seulement parce qu'ils sont accomplis par Dieu ; mais, beaucoup plus, parce que, puisqu'ils attestent sa divinité, en quelque sorte ils font Dieu). Comme pour Juvencus, on retrouve chez Vavasseau des détails qu'avait ajoutés Prudence. Par exemple, lorsque le Christ marche sur les flots du lac, les évangélistes ne précisent pas si l'eau l'a mouillé. Prudence avait répondu par la négative, s'appuyant sans doute sur une réflexion du Pseudo-Denys²¹⁶. Vavasseau rapporte exactement le même détail (19, 55). Toutefois l'influence de Prudence est surtout sensible dans la spiritualité du P. Vavasseau. Présenter le Christ comme un héros épique, ce que fait, comme nous l'avons vu, volontiers Vavasseau, est un trait récurrent chez Prudence. Ainsi au début de la *Psychomachie*, le Christ est appelé *bone ductor* (v. 11) et les vertus qu'il inspire aux hommes sont des *salutifera turmae* (v. 14). Dans le *Theurgicon*, le Christ est comparé à un chef de guerre dont les disciples sont les compagnons : dans le poème 4 (*magna uis piscium*), la vocation des disciples est comparée à un enrôlement dans l'armée avec l'expression idiomatique *dare nomen* (v. 54). De même dans le poème 37 (*Discipulis Christus apparens*), les onze apôtres reçoivent le nom éminemment militaire de *socium manus* (v. 2) ... *Christo ... coniuncta duci* (v. 3-4). Vavasseau, même s'il quitte le champ du combat des vertus contre les vices, est largement tributaire de Prudence dans sa représentation du Christ et l'adaptation d'un personnage biblique dans un poème héroïque.

Paulin de Nole, que deux savants jésuites - Fronton du Duc et Heribert Rosweyde - avaient réédité à Anvers en 1622²¹⁷, est un autre poète chrétien dont Vavasseau s'est probablement inspiré pour son imitation du style biblique. On doit à cet évêque de Nole, en Campagne, du IV^e siècle, une paraphrase de plusieurs psaumes, ainsi que de nombreuses célébrations de saint Félix, martyr et patron de son diocèse. Vavasseau lui emprunte de nombreuses expressions. Notamment, dans le poème 31 (v. 119-120), lorsqu'il paraphrase Jn 11, 25 (« Je suis la résurrection et la vie : celui qui

²¹⁶ DENYS L'ARÉOPAGITE, *Les Noms divins*, 2, 9 PG vol. 3 col. 648.

²¹⁷ PAULIN DE NOLE, *Divi Paulini, episcopi Nolani, Opera. Item vita ejusdem ... ex ipsius operibus et veterum de eo elogii concinnata*, éd. et notes du P. Fronton du Duc, s. j., et du P. Heribert Rosweyde, s. j., Anvers, Plantin, 1622.

croit en moi, quand il serait mort, vivra »), il reprend presque mot pour mot la paraphrase de Paulin du même passage qui citait ses paroles du Christ dans un poème de consolation²¹⁸. Paulin écrit :

Ipse prophetarum nam loquitur Dominus:

« *Vita ego sum, qui me credet, nec morte peremptus,
Consorti mecum luce beatus aget. »*

Car le Seigneur des Prophètes parle en personne :

La Vie, c'est moi, celui qui me croira ne sera pas saisi par la mort

Et, bienheureux, vivra avec moi dans une commune lumière

Et Vavasseur :

*Vita ego sum, per me uita et datur ac mihi certam
adiunxit quicumque fidem, si morte peremptus,
continuo uiuet.*

La Vie, c'est moi, par moi la vie est donnée

Et quiconque se joint à moi d'une foi certaine, s'il est saisi par la mort

Vivra toujours

3. La poésie néolatine : Sannazzaro

Cette influence des poètes chrétiens, très attendue dans un poème religieux comme le *Theurgicon*, ne se limite pas aux auteurs de la fin de l'Antiquité. On peut sentir chez Vavasseur une assez bonne connaissance des auteurs de la Renaissance. Les jésuites en effet ont été les principaux continuateurs de l'œuvre des humanistes des XV^e et XVI^e siècles : « Les jésuites, écrit l'abbé Bremond, ont soutenu, sans relâche, et continué brillamment les traditions de l'humanisme chrétien. »²¹⁹ Ses relations épistolaires avec Nicolas Bourbon et Denis Petau rangent plutôt Vavasseur parmi les érudits que parmi les gens de lettres proprement dits. Outre Vida dont nous avons déjà parlé, Sannazar est l'autre grand poète de l'humanisme chrétien avec son *De Partu Virginis* (1526). Ce

²¹⁸ PAULIN DE NOLE, *Carm.* 35, 324-326, PL 61, 6831a.

²¹⁹ BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Bloud-Gay, 1924, t. 1, p. 15.

poème, dédié au pape Clément VII, lui valut vingt années de travail et relate en trois chants la naissance et l'enfance du Christ. Vavas seur connaissait cet ouvrage, même s'il lui préfère les *Eclogeae piscatoriae*, autre œuvre latine de Sannazar (*O. O.* p. 695) : « Ce fut par ses *Eglogues* que Sannazar se signala particulièrement et qu'il se distingua des autres [...], ce premier essai de jeunesse, qu'il avait travaillé comme à la hâte, obscurcit toute la gloire de ses derniers ouvrages et nommément celui-ci des couches de la Vierge. » Le choix de chanter les miracles et donc la vie publique du Christ peut sembler une volonté de continuer un poème qui ne relatait que la vie cachée. L'insistance sur la figure de Marie aux noces de Cana qui ne reparaît presque plus dans le reste du *Theurgicon*, mais tenait le rôle d'héroïne chez Sannazar, marque comme une transition entre les deux œuvres. L'influence s'exerce de manière plus manifeste dans le poème liminaire qui, tout en s'inspirant de Virgile, embrasse la structure du prologue et de l'épiclèse de Sannazar. Vavas seur fait d'ailleurs une allusion dès le vers 6 à la naissance virginale du Christ, sujet du poème de l'humaniste napolitain, en citant une antienne de l'avent qui célèbre ce mystère : *natura mirante*. Ensuite, comme Sannazar, il procède à une double épiclèse, une païenne (ou poétique) aux Muses et une autre chrétienne (à la Vierge pour Sannazar, au Christ pour Vavas seur). L'ordre cependant est inversé, Sannazar invoque d'abord les Muses (I, 8-18) puis la Madone (I, 19-32) et Vavas seur le Christ (6-14) puis les Muses (26-30). Le triomphe du poète que met en scène Vavas seur à la fin de ce court poème liminaire est une reprise de la fin du dernier chant du *De Partu Virginis* avec une invocation des esprits célestes *superi* (III, 505 et chez Vavas seur v. 37), puis le couronnement (III, 513 et chez Vavas seur v. 39). Cependant, il ne faut pas exagérer l'influence des auteurs néo-latins qui n'est en rien comparable à celle de Virgile ou des autres antiques. Il en va de même dans l'œuvre critique du P. Vavas seur les allusions et citations d'humanistes sont beaucoup plus rares que celles des antiques. On sent même chez Vavas seur un certain désir de se démarquer, en composant une paraphrase très respectueuse du texte sacré, des humanistes un peu trop imaginatifs.

Les références du P. Vavas seur, même si *L'Énéide* y occupe une place prépondérante, sont donc assez variées et parfois même inattendues. Elles répondent à deux buts précis : enrichir le récit par des rapprochements avec des personnages ou des situations de la littérature classique ou plus simplement inscrire sa paraphrase dans une tradition littéraire où, selon Vavas seur, le christianisme n'occupe pas la place qu'il mériterait d'avoir.

**DEUXIÈME PARTIE : UNE ŒUVRE ANCRÉE DANS
LE CONTEXTE RELIGIEUX ET LES DÉBATS
THÉOLOGIQUES DE SON SIÈCLE**

Chapitre premier : Un poème inspiré de l'esthétique barbérinienne

A. *Vrbanus PP. VIII poeta et pontifex* :

1. L'idéal poétique du souverain pontife :

Lorsque le P. Vavasour compose son *Theurgicon*, le Concile de Trente est terminé depuis quatre-vingts ans et, après bien des difficultés et des résistances, le catholicisme connaît une nouvelle phase triomphante et rayonnante dont le pontificat d'Urbain VIII (1623-1644) marque l'apogée. La France, longtemps tenue à l'écart par les guerres civiles, est enfin traversée par le grand renouveau spirituel qui anime alors toute l'Eglise. Cette restauration se traduit notamment par un regain de la mystique, la réforme ou la fondation d'ordres religieux et la réaffirmation du rôle prépondérant de l'art dans l'instruction des fidèles. Le *Theurgicon* de diverses manières est tributaire de ces trois aspects et appartient résolument à la Contre-Réforme. Le P. François Vavasour appartient en effet à la Compagnie de Jésus. Fondés en 1539, les jésuites sont de tous les religieux ceux qui ont le plus contribué à l'essor et à la diffusion de la Contre-Réforme, à la fois en prenant une part active à l'évangélisation du Nouveau Monde, en révélant aux fidèles une nouvelle spiritualité et enfin en promouvant dans leurs collèges et leurs églises l'art solennel et somptueux que souhaitait le Concile. Les papes, très tôt conscients de leur force et de leur efficacité, leur ont toujours accordé leur protection. Urbain VIII qui fut leur élève au collège romain leur porte un amour de prédilection et c'est pourquoi, lors du centenaire de l'approbation de la Compagnie, il se rendit en personne à l'église du Gesù puis à celle de Saint-Ignace encore inachevée. Ce fut l'occasion d'une fête somptueuse dont un tableau de Sacchi et Gagliardi conservé à la Galleria Nazionale di arte antica nous donne une grandiose représentation. Les neveux du pontife, le cardinal Antonio Barberini et le prince Taddeo, en assurèrent tous les frais²²⁰.

Cette fête scelle un accord entre le pape et les jésuites qui implique une même vision des arts et de leur rapport avec la religion. Car le pape lui-même pratique avec

²²⁰ Voir PASTOR (baron Ludwig von), *Storia dei Papi dalla fine del medioevo*, trad. de Mgr Pio Cenci, Rome, Desclée, 1943, t. 13, p. 610-611.

aisance et plaisir²²¹ la poésie qui occupe, dans la célébration du catholicisme triomphant, un rôle au moins aussi important que l'architecture. Il soutient donc les jésuites qui cherchent à accomplir en littérature, ce que le Bernin réalise par ses monuments à la même époque. Ce n'est pas un hasard si c'est le même Pontife qui commande au Bernin d'orne l'intérieur de la basilique Saint-Pierre, au Vatican, et qui favorise la poésie religieuse néo-latine. Cette littérature d'exaltation du catholicisme tridentin correspond à un « art, écrit Fumaroli, doublement châtié : de l'impureté esthétique et de l'impureté morale païenne²²² » En effet, le pape condamne le recours trop fréquent à la mythologie et appelle les mystères chrétiens à remplacer en poésie les fables païennes dans une élégie mise en tête de son recueil de *poemata* : *Poesis probis et piis ornata documentis primaevuo decori restituenda*²²³ que Fumaroli appelle « une encyclique en vers »²²⁴.

2. Les liens avec le Collège romain :

Ce programme répond totalement aux vœux exprimés par le P. Famiano Strada, professeur de rhétorique au Collège romain, dans ses *Prolusiones Academicæ* publiées à Rome en 1617. Le savant jésuite en effet préconise toujours « un idéal esthétique qui lie indissolublement la splendeur du style à la grandeur et à la noblesse des thèmes »²²⁵. Il ne saurait être question de raconter des récits mensongers et licencieux. Strada raconte comme apologue, dans la 6^e *Prolusio academica* du livre II, l'histoire d'une jeune fille, nommée Teutilla, prisonnière du cruel Amalio qui veut la forcer à l'épouser. La belle se plaint d'avoir par sa beauté attirer le regard de cet homme ignoble et s'exclame : *forma inimica pudori*. C'est une image de la poésie qui, selon Strada, même fondée sur de bonnes valeurs, peut être menacée par sa beauté formelle. Le poète doit donc toujours conserver le *pudor*. Or cette notion « ne regarde pas seulement l'*argumentum* de la poésie, ne se définit pas non plus uniquement par le refus d'une lyrique érotique et profane pour lui préférer des thèmes sacrés et chrétiens qui puissent conduire les "esprits

²²¹ Sur l'œuvre poétique en latin et en italien d'Urbain VIII : voir SPRINGHETTI (P. Emiliano, s. j.) *Urbanus VIII P. M. poeta latinus et hymnorum breviarii emendator* « *Archivum Historiae Pontificiae* » 6, 1968, p. 163-190 et CASTAGNETTI (Marina), *I « Poemata » e le « Poesie toscane » di Maffeo Barberini. Stampe e problemi di cronologia*, dans « *Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere e arti di Palermo* » ser. IV, 39, 1979-1980, p. 283-388.

²²² FUMAROLI (Marc), *Âge de l'Éloquence*, *op. cit.*, p. 400.

²²³ Voir THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *Lyre Jésuite, anthologie de poèmes latins (1620-1730)*, *op. cit.* p. 242-247.

²²⁴ FUMAROLI (Marc), *L'École du silence*, Paris, Flammarion, [Idées et recherches], 1994, p. 105.

²²⁵ BAFFETI (Giovanni), « Poesia e retorica sacra nel circolo barberiano », dans DOGLIO (Maria Luisa) et DELCORONO (Carlo), *Rime sacre tra Cinquecento e seicento*, Bologne, 2007, p. 187 : *un ideale estetico che legava indissolubilmente la sublimità dello stile al decoro e alla nobiltà dei soggetti*.

captés par la douceur des vers vers l'honnêteté morale et l'amour de la vertu“ (*Prolusiones* 1, 4 : *mortalium animos blande conciliatos ad morum honestatem amoremque virtutis*) ; la notion de *pudor* s'applique aussi à la forme de cette poésie, avec le but de distinguer, parmi les innombrables facettes de la *pristina forma*, les plus adaptées au régime d'un classicisme religieux et spirituel. »²²⁶ La citation des *Prolusiones* que Francesco Luciola insère dans son développement montre que Faminio Strada s'inspire du Tasse qui a exprimé à plusieurs reprises en particulier au début de sa *Jérusalem délivrée* (chant 1, 17-20) : « Tu sais le monde accourt vers l'endroit où déverse le plus ses douceurs l'affable Parnasse et que la vérité, environnée de vers suaves, a persuadé en les séduisant les plus rétifs. »²²⁷ On voit donc que cette idée déjà attestée chez le Tasse en 1580 et réaffirmée par Strada en 1617 traverse toute la Contre-Réforme. Elle connaît sous Urbain VIII la consécration : « Car, selon von Pastor, si presque tous les papes de la restauration catholique prirent soin de promouvoir la science, ce devait se faire tout particulièrement par un homme comme Urbain VIII, qui avait vécu au milieu de la vie scientifique et littéraire de son époque, à laquelle il avait pris part personnellement avec ses productions poétiques. »²²⁸

Bien que français, le P. Vavas seur était très proche des théories littéraires alors défendues par le Collège romain. Son maître le P. Petau y était en effet très admiré au point qu'une de ses tragédies fut publiée dans une anthologie romaine qui pourtant ne devait compter que des vers composés par des Italiens²²⁹. Le souverain pontife voulut même le faire venir à sa cour et lui fit parvenir un bref élogieux à mettre en tête de ses *Odes*²³⁰. Vavas seur partage cette amitié et défend des positions stylistiques (recherche de la pureté formelle et imitation d'un seul modèle) assez proches de ses confrères romains, ce qui lui vaut d'être comparé par Fumaroli à leurs deux grands plus grands rhéteurs : Benci et Strada²³¹. Balzac lui écrit dans une lettre du 12 juillet 1650 qu'il est bien de leur école et même, non sans quelque exagération, qu'il les a dépassés : « Il est certain que

²²⁶ LUCIOLI (Francesco), *Forma inimica pudori . Le Prolusiones Academicæ de stylo poetico di Famiano Strada*, ISEBAERT (Lambert) et SMEESTERS (Aline), *Poésie latine à haute voix (1500-1700)*, dans *op. cit.* p. 134.

²²⁷ *Sai che là corre il mondo, ove più versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnaso;
E che 'l vero condito in molli versi,
I più schivi allettando ha persuaso.*

²²⁸ PASTOR (baron Ludwig von), *Storia dei papi*, *op. cit.* p. 901.

²²⁹ FUMAROLI (Marc), *Âge de l'Éloquence* *op. cit.* p. 396.

²³⁰ FUMAROLI (Marc), *ibid.*, p. 397.

²³¹ FUMAROLI (Marc), *ibid.*, p. 406-407.

vous m'avez desgousté de ce qui nous vient de plus délicat de de-là des Monts et de nos chers amis d'Italie. »²³² Il porte d'ailleurs au pontife une grande admiration dont on trouve les traces dans un éloge de sa politique en faveur de la paix (*O. O.* p. 632-633) ou encore dans le poème, déjà cité, dédié à l'évêque de Lectoure où il est présenté comme un modèle qui a su concilier les plus hautes charges avec l'activité poétique (*O. O.* p. 669). Certes Vavasseur nourrit un fort patriotisme et une indéfectible loyauté envers la maison de France. On le voit dès l'élégie à Sublet de Noyers et le poème liminaire qui ouvrent le *Theurgicon*. Ce n'est pas sur le pape, comme les jésuites romains de Sarbiewski à Strada, que compte Vavasseur mais sur le Roi de France pour restaurer la chrétienté et l'âge d'or littéraire. La remarque de Fumaroli sur les *Orationes* : « Chez le P. Vavasseur, l'Eglise semble s'être incarnée en une nation particulière, mais à vocation universelle, et à l'invocation au Pontife fait place l'invocation au Roi de France »²³³ vaut également pour sa poésie. Il n'en demeure pas moins que le *Theurgicon* correspond tout à fait et par le choix du sujet et par le style éminemment virgilien à l'idéal littéraire souhaité par Strada et le pape Barberini.

3. Les inclinations politiques du P. Vavasseur :

De nombreux détails du *Theurgicon* répondent à des vœux exprimés par Urbain VIII dans les *Poemata*. Le pape avait en effet dans son poème *Poesis probis et piis ornata documentis* incité les poètes à composer des *Métamorphoses* chrétiennes (v. 81-82), en reprenant l'incipit ovidien (*mutatas dicere formas*) :

*Te species mutata trahit ? spectacula lucis
et niuis in Christo dat tibi mira Thabor.*

La forme métamorphosée t'attire ? Thabor t'offre dans le Christ un merveilleux spectacle de lumière et de neige.²³⁴

Le titre de *Métamorphoses* que voulait initialement donner Vavasseur à son poème est sans doute une façon de répondre à l'incitation du pape. Le poème liminaire comporte également un vibrant appel à la Croisade pour rendre au Christ la terre qu'il a lui-même

²³² GUEZ DE BALZC (Jean-Louis), *Œuvres divisées en deux tomes*, Paris, Billaine, 1665, t. I, p. 1050.

²³³ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, op. cit., p. 410.

²³⁴ trad. d' Andrée Thill et Gilles Banderier dans *La Lyre jésuite*, op. cit. p. 247.

ennoblie de ses hauts faits. Il s'agit d'un hommage au vœu d'Urbain VIII, qui avait d'ailleurs choisi ce nom en hommage à son lointain prédécesseur Urbain II²³⁵, exprimé à la fin des *Poemata* :

*Fac, precor, o Deus, ut coeant in foedera reges
fidentesque tua nos tuearis ope
Haeresis infestas frangat tua dextera vires
Dissipet et Turacas Odrysiasque rates.
Tu, Deus omnipotens, iusti sis sanguinis ultor.
Perde truces hostes, qui fera bella uolunt.*

Faites, je vous en prie, ô Dieu, que les rois s'assemblent en une coalition, gardez nous, qui sommes vos fidèles, de votre secours ; que votre dextre brise les forces terribles de l'hérésie et dissipe les vaisseaux des Turcs et des Odryses. Vous, Dieu Tout-Puissant, soyez le vengeur du sang du juste, perdez les ennemis effroyables qui veulent des guerres cruelles.²³⁶

La composition du *Theurgicon* n'est donc pas le travail isolé d'un érudit mais une création littéraire pleinement inscrite dans un courant culturel et religieux qui dépasse largement les frontières nationales. C'est l'âge baroque où « pour gagner les cœurs, il faut séduire notre sensibilité. Il faut plaire. Il faut engager le cœur sur le chemin de la vérité et de l'action à la fois par l'autorité au-dessus de nous du dogme nu dans l'articulation catéchétique des dogmes tridentins et par l'apprivoisement des sens »²³⁷.

²³⁵ LUTZ (Georg), art. « Urbano VIII », dans *I papi di Pietro a Francesco Rome*, Istituto dell'enciclopedia italiana, 2014 (ed. aggiornata), p. 303.

²³⁶ Cité par PASTOR (baron Ludwig), *Storia dei papi*, op. cit. p. 904, n. 3.

²³⁷ CLAUDEL (Paul), « Note sur l'art chrétien » (*Vigile*, 1932, cahier II) dans *Œuvres en prose*, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1973, p. 124, cité par MILLET-GÉRARD (Dominique), Introduction à BALDE (Jacob), *Jephtias Tragædia / La Fille de Jephté, tragédie*, op. cit., p. 20-21.

B. La rhétorique classique et de l'Écriture : l'impossible conciliation ?

1. Urbain VIII, les Jésuites et la réforme du bréviaire :

Aux esthètes et aux oreilles délicates, qui ne jurent que par la beau langage et la perfection artistique, s'impose un terrible constat : selon les canons classiques par lesquels ils jugent toute création littéraire, le christianisme est loin d'avoir produit des œuvres à la hauteur de sa dignité de seule religion vraie. Bien plus, selon les goûts de ces hommes, il semble bien qu'aucun chrétien ne peut prétendre égaler Virgile ou Horace. Ni Prudence, ni aucun poète de l'Antiquité tardive ne peuvent soutenir la comparaison, sans parler du Moyen Âge et de ses ténèbres scolastiques. Certes la bonne latinité était revenue avec Pétrarque mais les humanistes hélas, à l'exception notable de Vida et Sannazar, avaient privilégié les sujets profanes. Loin de revendiquer, comme le feront Chateaubriand et les romantiques catholiques, les différences entre l'art chrétien et l'art païen, les hommes de ce temps en avaient pour ainsi dire honte. En architecture, on recouvre les cathédrales gothiques d'ornements baroques pour ne plus voir les ogives et arcs brisés ; en musique, Allegri cache le plain-chant et sa sublime simplicité sous les infinies variations polyphoniques de ses castrats, et en poésie Urbain VIII confie aux jésuites Strada, Galluzzi, Petrucci et Sarbiewski le soin de réviser les hymnes du bréviaire. Le souverain pontife en effet les jugeait incorrectes et souvent barbares. La première phrase de la bulle ordonnant la publication de ces nouvelles hymnes contient en elle tout un programme que va reprendre à son compte le *Theurgicon* : « Il convient que la psalmodie de l'épouse divine qui, durant son exil, se console de l'absence de son céleste époux ne comporte aucune rugosité, ni aucune tache. »²³⁸ Cependant, cette réforme fut finalement assez limitée, seules les hymnes de Paulin d'Aquilée et de Raban Maur connurent des changements radicaux et saint Thomas d'Aquin pourtant le plus médiéval de tous fut épargné²³⁹. Le pape composa lui-même des hymnes d'une tournure nettement plus horatienne pour les fêtes de saints qu'il fit entrer dans le calendrier liturgique : sainte Martine et saint Herménégilde. Cependant l'idée de la correction des hymnes anciennes va survivre tout au long du XVII^e s. et l'Église gallicane, consciente du problème mais ne pouvant trop facilement recevoir des innovations romaines, trouva en

²³⁸ 25 janvier 1631, cité par SPRINGHETTI (le P. Emiliano, s. j.), *op. cit.*, p. 186 : *Diuinam psalmodiam sponsae consolantis in hoc exilio absentiam suam a Sponso caelesti decet esse non habentem rugam neque maculam.*

²³⁹ PASTOR (baron Ludwig von), *Storia dei papi*, *op. cit.*, p. 607.

1685 son poète Jean-Baptiste Santeuil pour réécrire ses hymnes selon les règles de la métrique antique²⁴⁰. L'article du *Journal des Savants* écrit pour présenter ces nouvelles hymnes dit à lui seul toute l'opinion d'une époque : « Tout le monde demeure d'accord que si la poésie latine du siècle d'Auguste était dégagée des fictions de la fable et des superstitions du paganisme, elle serait bien plus propre à publier les grandeurs de la fable que la prose rimée de la basse latinité »²⁴¹. Ce désir de corriger les hymnes n'est pas totalement étranger au goût du pontife pour les paraphrases de psaumes et de cantiques²⁴². Le P. Springhetti fait même remarquer que les paraphrases sont passées de quatre à quinze entre la première (en 1620) et la dernière édition (en 1643) des *Poemata*, signe que le genre plaisait toujours davantage au Pape²⁴³. Selon M. Fumaroli, la révision des hymnes a même été une des principales causes du triomphe du genre paraphrastique dans la chrétienté²⁴⁴.

2. « Les choses sacrées, fécondes par leur nature mais maigres par l'aridité des Écritures »

Car que dire des Livres saints, quand on a le souci du beau style ? Si les hymnes de Prudence ne trouvaient pas grâce aux oreilles des hommes de ce temps, que devaient-ils penser des cantiques et récits bibliques auxquels tout style semble faire défaut ? Les saintes Écritures ne respectent aucune règle de la saine éloquence. Les hommes du temps le savent. Certains en sont fiers et, à la suite de saint Augustin, saint Jérôme ou de *L'Imitation de Jésus-Christ*, en tirent des conclusions contre « les artifices de la rhétorique ». Ainsi Guez de Balzac : « Ce n'est pas aussi dans les mouvements d'une âme agitée de Dieu [i. e. l'auteur inspiré], qu'il faut chercher de l'art et la méthode. Cet ordre et cette suite si scrupuleuses sont peu dignes de la liberté de l'esprit de Dieu ; sont des marques de contrainte et de servitude ; sont des chaînes et des fers, que brise et met en pièces du premier coup cet Esprit dominant et Souverain : Il ne s'enferme pas dans des bornes si étroites que sont celles de notre manière de concevoir et de dire : Il n'est pas

²⁴⁰ VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, op. cit., p. 138-145.

²⁴¹ *Journal des savants*, 15 août 1689 cité par VISSAC (abbé Jean), *ibid.*, p. 145.

²⁴² Voir par exemple sa paraphrase du Psaume 136 *Super flumina Babylonis* éditée et traduite par Andrée Thill et Gilles Banderier dans *La Lyre jésuite*, op. cit., p. 248-249.

²⁴³ SPRINGHETTI (le P. Emiliano, s. j.), op. cit., p. 170 : *His ductus consiliis Pontifex novas addidit "paraphrases" Psalmorum canticorumque S. Scripturae, adeo ut ad quindecim succrescerent, quae in tribus prioribus editionibus modo quattuor erant.*

²⁴⁴ FUMAROLI (Marc), *Cicero Pontifex maximus*, « Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge-Temps Modernes » 90, 1978, p. 815-816, n. 49.

captif des règles et des préceptes. »²⁴⁵ ou encore Bossuet à propos des *Epîtres* de saint Paul : « N'attendez donc pas de l'Apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée; nous prêchons un Dieu crucifié. » (d'après I Co 2, 7 et 1, 23) Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous craignons de leur plaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. »²⁴⁶ D'autres veulent se persuader que la sobriété du style biblique n'oblige pas à toujours écrire sobrement lorsqu'on doit traiter des choses saintes, comme l'explique le P. Denis Petau dans sa *Theologia dogmatica* dont le premier volume paraît la même année que le *Theurgicon*. Pour lui, le théologien ne doit pas « déshonorer la vérité, ni en détourner des oreilles devenues délicates, en s'exprimant grossièrement et absurdement. »²⁴⁷

Vavasseur dans son avis *ad lectorem* montre dès la première phrase qu'il est conscient de l'enjeu : « Il y en aura peut-être, Lecteur, qui blâmeront le choix de ce sujet et de mon opinion parce qu'il m'a fallu commettre l'un ou l'autre de ces méfaits : savoir de trahir la Foi que je dois aux choses divines ou de négliger l'art, que je professe en écrivant des vers. Si vous vous abandonnez, diront-ils, à votre variable imagination, vous pécherez contre la foi. Si vous ne retenez que la vérité nue, contre la poésie.²⁴⁸ » Pourtant en présentant son œuvre au public, il semble croire avoir réussi à maintenir les deux, conformément au souhait d'Urbain VIII. Un peu plus loin, il justifie sa paraphrase précisément par le besoin de parer une matière sainte par des ornements autrement plus beaux que la sèche prose biblique : « Les choses sacrées, fécondes par leur nature mais maigres par l'aridité des Écritures, pas encore suffisamment illustrées par les lettres latines ... »²⁴⁹ On sent dans toute l'œuvre son effort pour comparer sans cesse ses personnages aux héros païens et se comparer lui-même aux grands poètes de l'Antiquité.

²⁴⁵ GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), *Socrate Chrestien*, 1653, rééd. Paris, H. Champion, 2008, p. 127.

²⁴⁶ BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Panégyrique de l'Apôtre saint Paul*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Vivès, 1863, t. XI, p. 233.

²⁴⁷ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.* p. 403.

²⁴⁸ *Erunt fortasse, Lector, qui huius argumenti sententiaeque delectum culpent in eo quod alterutrum mihi committendum fuit e duobus ut uel fidem uiolarem, quam diuinis rebus debeo, uel artem negligere, quam pangendis uersibus profiteor. Si indulseris, inquier, uariae inuentioni, peccabis contra fidem ; si nudam ueritatem retinueris, contra poëticen.*

²⁴⁹ *res sacras, uberes illas quidem suapte natura sed inopia scriptorum ieiunas necdum satis latinis literis illustratas*

Il fait sienne cette prière du cardinal de Bérulle : « Plût à Dieu que nous pussions avoir autant d'heur, d'éloquence et de lumière en l'état du christianisme pour célébrer les grandeurs et perfections de l'Homme-Dieu, que les anciens en ont eu en l'état du paganisme pour traiter des excellences de l'homme. »²⁵⁰ Beaucoup de Pères de l'Eglise avaient, pour décrédibiliser les croyances païennes, adhéré à l'opinion évhémériste qui prétendait que les dieux antiques n'étaient que des hommes dont les poètes avaient enjolivé les exploits au point d'en faire des dieux. Par exemple, Isidore de Séville écrit : « Les dieux prétendus des païens furent jadis des hommes, à ce qu'on rapporte, qui commencèrent après leur mort, en raison de la vie qu'ils avaient menée ou de leurs mérites propres, à être honorés parmi les leurs [...] Les poètes contribuèrent à leur gloire et par les vers qu'ils composèrent les élevèrent jusqu'au ciel. »²⁵¹ Vavasseur en faisant de la preuve de la divinité du Christ par les miracles le sujet principal de son poème semble se rapprocher de cette idée. Si des poètes sont capables de fabriquer des faux dieux, semble demander Vavasseur, pourquoi le vrai Dieu ne pourrait-il pas avoir recours aux poètes pour manifester sa divinité ?

Cette rivalité avec la poésie antique s'étend bien sûr au style directement inspiré de celui de Virgile. Son pillage systématique d'expressions virgiliennes n'est pas sans rappeler le remploi des bronzes du Panthéon par le Bernin, sous la protection pontificale, pour réaliser le baldaquin de Saint-Pierre achevé en 1633. Le choix du titre initial *Métamorphoses* indiquait de façon assez manifeste que Vavasseur lançait, pour ainsi dire, un défi à Ovide ; en choisissant finalement celui de *Theurgicon* le défi est lancé plutôt à Virgile, même s'il est moins visible. La fin du dernier poème, qui sert de conclusion à toute l'œuvre, est aussi tout à fait représentative du rapport délicat, à la fois d'admiration et de rivalité, qu'entretient le poète jésuite avec ses illustres devanciers antiques. Après avoir chanté l'Ascension sous forme d'une apothéose, il annonce que les œuvres d'Hésiode, Homère, Virgile, Catulle, Properce, Tibulle et Ovide seront précipitées dans l'oubli au moins que sa Muse elle survivra, car elle a chanté une matière qui exige l'éternité (v. 112-116).

²⁵⁰ cité par MOLIEN (le P. Louis-Auguste), art. « Bérulle », dans *Dictionnaire de spiritualité, ascétique et mystique*, Paris, Beauchesne, 1936, t. I, col. 1552.

²⁵¹ Trad. d'Étienne Wolff, dans *Virgile dévoilé*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2009, p. 93. *Etymologies* VIII, 11 PL 82, 314 : *Quos pagani deos asserunt, homines olim fuisse produntur et pro uniuscuiusque vita vel meritis, coli apud suos post mortem coeperunt [...] In quorum etiam laudibus accesserunt et poetae et compositis carminibus in caelum eos sustulerunt.*

Cette figure que Curtius appellerait volontiers une surenchère²⁵² manifeste bien non seulement l'admiration de Vavasseur pour ces auteurs antiques dont il prétend imiter le style sublime mais aussi son désir de les dépasser grâce à un sujet chrétien. On peut comparer cette ambition esthétique et religieuse à celle qui animait déjà les auteurs paraphrastes chrétiens de l'Antiquité tardive et, plus particulièrement dans le cas du *Theurgicon*, de Juvencus et Sédulius. Ce que Curtius écrit à leur sujet pourrait sans doute se dire aussi de Vavasseur : « Si l'épopée biblique jouissait malgré tout d'une grande faveur, c'est qu'on avait besoin d'une littérature religieuse capable de s'opposer à la littérature antique »²⁵³.

C. Vavasseur et le latin d'Église :

1. Le purisme réputé du P. Vavasseur :

Vavasseur, malgré son indiscutable amour pour Virgile et Cicéron et tous ses efforts pour les imiter, n'écrit pourtant pas dans une langue purement classique : des expressions ou des mots tardifs et médiévaux sortent parfois de sa plume. Il ne peut pas en effet se targuer, comme le Nosoponus d'Érasme, de ne lire que Cicéron. La lecture quotidienne de la Bible et des Pères pour son enseignement, la récitation du bréviaire et la célébration de la messe lui mettent trop souvent sous les yeux un latin peu classique pour s'en départir totalement en écrivant sa poésie. C'est en vain qu'il voudrait être semblables à ces jésuites romains que Balzac décrit dans son *Socrate chrétien* : « Ils font leur devoir à l'Autel, et suivent leur fantaisie dans le Cabinet ; Quand ils prient et quand ils sacrifient, leur Eloquence ne vient point troubler leur Devotion ; Ils ne sont point destournez de l'attention des sacrez Mysteres, par la rencontre du mauvais Latin »²⁵⁴. Certes dans son petit traité publié après sa mort *De ui et usu quorundam uerborum*, il relève des incorrections dans le latin de la messe et propose des formules équivalentes plus classiques. Par exemple, il écrit que l'emploi de *iudicare* comme verbe transitif, ainsi qu'on le trouve dans le *Credo* (*iudicare uiuos et mortuos*), n'est pas classique et qu'il faudrait dire, comme Paul Manuce, *iudicare de uiuis et mortuis*²⁵⁵. Toutefois il laisse en pratique passer quelques tournures de ce qu'on appelait alors la basse latinité voire des

²⁵² CURTIUS (Ernst-Robert), *Littérature européenne et Moyen Âge latin*, op. cit., p. 200.

²⁵³ CURTIUS (Ernst-Robert), *ibid.*, op. cit., p. 728.

²⁵⁴ GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), *Socrate chrestien*, op. cit. p. 116.

²⁵⁵ *O. O.* p. 151. Voir BAYLE (Pierre), *Nouvelles de la République des Lettres : Mois d'août 1684*, op. cit., p. 678.

gallicismes. Conscient lui-même de l'écart entre l'exigence de sa théorie et les tolérances qu'il s'accorde, il écrit dans la préface de ses *Orationes* en 1646 : « Il est peut-être arrivé que ce que je pense et ce que je me suis prescrit, je l'ai personnellement peu exécuté »²⁵⁶.

²⁵⁶ *O. O.* p. 179 : *feri potest ut id quod sentio mihi praescripsi parum executus ipse sim.*

2. Influence lexicale du latin ecclésiastique :

On trouve donc dans le *Theurgicon* des tournures peu classiques, des mots qui ne sont pas attestés en latin avant Tertullien voire saint Augustin. C'est ainsi qu'on rencontre dans des hexamètres pourtant bien réguliers un *se uidendum praebuit* (19, 23-24) repris à saint Augustin (neuf attestations dont *Tract. in Johann.* 1, 1) ou un *studio certante* (16, 30) aussi attesté chez Paulin de Périgueux (*Vita Martini* 2, 153). Il y a d'autres expressions que les Pères ont un peu employées mais qui ont surtout été appréciées des scholastiques, tels *pro more* (19, 7, attesté trois fois dans le *Polycraticus* de Jean de Salisbury) ou encore *decursum uitae* (26, 19, attesté cinq fois chez saint Thomas d'Aquin et six chez saint Bonaventure). Parfois un mot classique revêt un sens tardif légèrement différent. Ainsi le *numen* mot classique pour dire la divinité est qualifié de *pium*, ce qui ne peut se comprendre que dans le sens chrétien de ce mot : miséricordieux, sensible à la pitié et à la compassion²⁵⁷. De même, le Christ exhorte l'apôtre Thomas à être *credulus*, mot qui dans la langue classique a une nuance un peu péjorative (comme notre crédule français) mais pas en latin tardif²⁵⁸ (c'est d'ailleurs le même mot qui traduit *πιστός* dans la Vulgate Jn 20, 27). Un autre mot que Vavasseur prend dans son sens biblique est celui de *uirtus*. Ce terme dans l'Antiquité désigne l'ensemble des qualités morales et physiques qui font le guerrier en particulier la bravoure au combat : « Vertu a la même racine que viril, écrit Cicéron, or ce qui caractérise essentiellement une âme virile, c'est le courage. »²⁵⁹ Virgile en use souvent dans ce sens pour parler de ce qu'il y a de plus noble dans ses héros (*Aen.* 2, 367 et 390 ; 3, 342 ; 5, 258 etc.). Par exemple, c'est la *multa uirtus* d'Enée qui touche le cœur de Didon (4, 3), autant que son origine divine. Or la Vulgate l'avait repris dans le sens assez différent soit de miracle²⁶⁰ soit de gloire ou de puissance de Dieu²⁶¹. Pour être précis, il correspond à trois mots des Septante : *δύναμις*, puissance, *ισχύς*, force, *ἀρετή*, qui correspond à la *uirtus* classique²⁶². Contre toute attente, autre marque de l'influence de la langue biblique dans une œuvre pourtant revendiquée classicisante, Vavasseur ne l'utilise pas dans son sens épique mais réellement dans son sens de puissance (1, 14 ; 17,

²⁵⁷ DU CANGE (Charles), art. « 1. pietas », dans *Glossarium mediae et infimae latinitatis* Niort, L. Favre 1883-1887, t. VI, col. 315c.

²⁵⁸ DU CANGE (Charles), art. « credulus », dans *ibid.*, t. II, col. 613c.

²⁵⁹ trad. de Jules Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1931. cf. Cicéron, *Tusculanes*, II, XVIII : *Appellata est enim ex uiro uirtus ; uiri autem propria maxime fortitudo.*

²⁶⁰ Par exemple, Mt 14, 2 ou Mc 6, 5. cf. DU CANGE (Charles), *Glossarium, op. cit.*, t. VIII, col. 353a.

²⁶¹ Par exemple : Mc 14, 62 ou Rm 1, 4.

²⁶² MICHEL (abbé Albert), art. « Vertu », dans *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, Letouzey-Ané, 1950, t. 15, col. 2739.-2740.

13 ; 26, 23 etc.). Par exemple, lorsqu'il parle de la guérison de l'aveugle-né (poème 26, v. 23) il parle de la « visible vertu de celui qui guérit » (*uirtus spectata medentis*) qui va donner un témoignage très explicite. Certes ces références, volontaires ou involontaires, à la latinité tardive ne sont pas aussi nombreuses que les expressions virgiliennes ou même ovidiennes. Néanmoins elles existent et leur présence rattache malgré tout l'œuvre de Vavasseur à la littérature en latin ecclésiastique, qui est, selon Guez de Balzac, « une Langue nouvelle »²⁶³.

3. Images et expressions reprises à la liturgie :

On sent l'influence de la littérature chrétienne, non seulement des Pères, à qui Vavasseur emprunte souvent des amplifications, et des poètes, surtout Prudence et Paulin de Nole, mais aussi de la liturgie. Pour les hommes du XVII^e s. en effet avant d'être la langue de Virgile ou Cicéron, le latin est la langue de la messe. Contre les protestants qui autorisent les langues vernaculaires dans leur culte, le concile de Trente a rappelé l'importance du latin : « Si quelqu'un dit que [...] la messe ne doit être célébrée qu'en langue vulgaire, qu'il soit anathème »²⁶⁴ Aussi ne faut-il pas s'étonner si, derrière les ors du style virgilien, se cachent de subtiles allusions aux oraisons du missel romain. On lit par exemple pour parler des miracles accomplis par les Apôtres durant leur prédication l'expression *merita ... praeclara* (18, 4), que la liturgie utilise souvent aux fêtes des saints, telles celles de la translation des reliques de saint Benoît (11 juillet) ou saint Nicomède (15 septembre). Le miracle de la multiplication des pains (poème 18) lui est l'objet de remarques prises à la séquence de la Fête-Dieu le *Lauda Sion* : la nourriture ne fait jamais défaut (v. 87 : *indeficientibus escis*) et des pains qui se divisent sans se diviser (v. 89 : *qui diuiderent et qui diuisa comessent*) est repris de la séquence *Lauda Sion* (strophes 15-20). On remarque également que Vavasseur utilise le mot *mensa* (v. 87) pour repas comme saint Thomas (strophe 4). Avant de se livrer aux serviteurs des prêtres et d'être crucifié, le Christ dit qu'il est *ius parere piumque* (33, 47) à son Père qui l'a envoyé sur terre pour souffrir sa Passion. Cette association de *ius* et *pium* n'est pas sans rappeler le *dignum et iustum est* qui ouvre la préface immédiatement avant le canon. Le poète fait dire au Christ au début de sa Passion ce que le prêtre dit ou chante avant de renouveler sacramentellement le sacrifice de la croix.

²⁶³ GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), *Socrate chrestien*, op. cit., p. 116.

²⁶⁴ 22^e session du 17 septembre 1562, Du saint sacrifice de la messe, 9^e canon, dans *Conciliorum Œcumenicorum decreta*, éd. Giuseppe Alberigo, op. cit., p. 712.

Enfin un autre trait qui n'est pas directement relié au latin d'Eglise mais qui empêche à la langue de Vavasseur est la présence de rares gallicismes. En tant qu'ancien professeur de rhétoriques, il était très vigilant à les éviter et en mentionne quelques uns dans son *De ui et usu quorundam uerborum* comme *uiua uoce* (*O. O.* p. 147) ou certains sens d'*industria* (*O. O.* p. 156). La crainte du gallicisme était très grande parmi les poètes néo-latins. C'était un signe d'ignorance qui pouvait valoir des railleries. Ménage n'épargne pas l'infortuné Balzac pour en avoir laissé passer en vers comme en prose : « Le Latin de M. de Balzac est très-pur, néanmoins il me semble que le tour en est François [...] si on en excepte quelques uns des nôtres, M. de Valois, M. Huet, M. Petit, Madame Dacier et quelques autres, dans les ouvrages desquels l'élégance romaine va de pair avec l'érudition : la plupart des autres sont pleins de gallicismes, de teutonismes et d'anglicismes et de tous les autres idiomes européens »²⁶⁵ Le mot de gallicisme qui est lui-même un latinisme (*gallicus* pour français) semble avoir été spécialement formé pour désigner ces tournures françaises qui se glissent dans le latin. Encore au XIX^e s. Littré ne trouve pas d'autre exemple à gallicisme : « Il y a des gallicismes dans le discours latin prononcé à la distribution des prix du concours général des lycées et collèges de Paris. »²⁶⁶ On en trouve peu chez Vavasseur, il est vrai. Il y en a cependant dans le poème liminaire qui est très gros et on peine à croire qu'un poète « délicat en matière de latin jusqu'au scrupule »²⁶⁷ ait pu l'écrire : en présentant les figures du tétramorphe qui symbolisent les quatre évangélistes, il appelle l'aigle, symbole de saint Jean, *alituum rex*. Or aigle étant féminin en latin, on ne l'appelle pas roi mais reine, comme le fait par exemple saint Jérôme²⁶⁸. Un autre gallicisme notable dans le poème est l'expression *grande numen* qui est employée pour parler de la puissance du Père par laquelle le Christ chasse les démons (12, 24-25). L'adjectif *grande* pris dans ce sens français de « grand » qu'on dit « des personnes qui surpassent les autres par le rang, par le pouvoir, par la dignité. » et notamment de Dieu²⁶⁹. En latin, il a certes beaucoup changé de sens depuis les auteurs archaïques où il indiquait d'abord un âge avancé et, s'il est tardivement

²⁶⁵ MÉNAGE (Gilles), *Menagiana ou les bons mots et remarques critiques, historiques, morales et d'érudition*, Paris, Delaulne, 1693, t. 1, p. 308.

²⁶⁶ LITTRÉ (Émile), art. « gallicisme », dans *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1885, t. III, p. 1823.

²⁶⁷ MÉNAGE (Gilles), *Menagiana*, *op. cit.* t. 3, p. 45.

²⁶⁸ JÉRÔME, *In Michaeam* 1, 16 PL t. 25 col. 1164c.

²⁶⁹ LITTRÉ (Émile), art. « grand », *op. cit.* t. III, p. 195, entrées 11 et 12.

devenu synonyme de *nobilis, potens, inclitus*, il ne désigne que des hommes ou des notions, jamais les dieux²⁷⁰.

On voit donc que le P. Vavasseur, même s'il adhère au mariage de l'esthétique virgilienne avec la doctrine chrétienne célébrée par Urbain VIII, garde comme des résidus de ce latin d'Eglise dont le pape souhaitait la purification. Il n'en demeure pas moins que ces écarts linguistiques, s'ils manifestent un ancrage réel de l'auteur dans une tradition millénaire, ne sont pas moins assez rares et n'invalident en rien le jugement de Balzac qui l'appelait « un consul romain ressuscité par miracle » ou encore « le fils unique de Cicéron, son vray et legitime heritier »²⁷¹.

²⁷⁰ *Thesaurus Linguae Latinae*, vol. VI, 2, p. 2186, l. 50-87.

²⁷¹ GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), *Œuvres divisées en deux tomes, op. cit.*, t. I, p. 1050.

Chapitre II : Une spiritualité optimiste et moliniste

L'ancrage du *Theurgicon* dans la Contre-Réforme ne se traduit pas seulement par le choix stylistique mais plus généralement par une spiritualité optimiste et triomphante que l'abbé Bremond appelle « humanisme dévot »²⁷². Guez de Balzac disait même que les œuvres de Vavasseur pourraient être traduites en bas-breton, elles ne garderaient pas moins de mérite en raison de la solidité de la pensée²⁷³.

A. Le choix d'un sujet qui exalte Dieu et le catholicisme :

1. La place du miracle dans la théologie catholique :

Vavasseur avait-il eu l'intention de paraphraser tout l'évangile en hexamètres et, à cause de la rareté des loisirs que son emploi de professeur lui laissait, avait dû y renoncer pour se contenter des miracles ? C'est assez peu probable. La première lettre qui fait mention de ces poèmes datée du 22 mai 1641 laisse entendre que Vavasseur avait déjà isolé et numéroté les miracles pour les traiter séparément²⁷⁴. Le choix de ne traiter que les miracles est donc une décision délibérée du poète jésuite. Depuis longtemps, les auteurs chrétiens isolent les récits de miracles. Au V^e siècle, Sédulius dans le *Carmen Paschale* avait consacré deux chants sur cinq (les chants II et III) aux miracles de Jésus-Christ. Sulpice Sévère à la même époque rassemble tous les miracles de saint Martin dans les chapitres 16 à 19 de sa *Vita*. Au Moyen Âge, on commence à composer des ouvrages spécifiquement consacrés à la relation des prodiges, des recueils de récits de miracles. Cela devient même un genre littéraire : Grégoire de Tours compose ainsi sept livres sur les miracles de saint Martin, saint Julien et saint André (*Septem libri miraculorum*), Bernard d'Angers (XI^e s.) un livre des miracles de sainte Foi (*Liber miraculorum sanctae Fidei*) qui fit beaucoup pour répandre la renommée du sanctuaire de Conques, Gautier de Coincy (1177-1236) a laissé des *Miracles de Notre-Dame* en vers français qui constituent à la fois une étape importante dans l'avènement d'une littérature vernaculaire et une source de premier ordre pour la connaissance de la société féodale.

²⁷² BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. 1, Paris, Bloud-Gay, 1924.

²⁷³ GUEZ DE BALZAC, *Œuvres divisées en deux tomes*, op. cit., t. I, p. 1051.

²⁷⁴ B.N. Latin, n°8585, p. 176.

Au XVII^e siècle, lorsque Vavasseur commence à écrire son *Theurgicon*, le miracle demeure un élément essentiel du catholicisme. L'enseignement de saint Thomas d'Aquin repris par Francisco Suarez (1548-1617), son commentateur le plus autorisé dans la Compagnie de Jésus, relie toujours le miracle à la prédication²⁷⁵. Le Christ a accompli des miracles d'abord pour donner une confirmation de la doctrine qu'il enseignait et ensuite pour manifester sa divinité. De même qu'un envoyé du roi a besoin d'un acte scellé pour attester de la légitimité de sa mission, de même le Christ a eu recours à des miracles pour attester de son origine céleste. Suarez affirme même que les miracles étaient nécessaires pour qu'il fût reconnu Messie²⁷⁶. Ce que l'on affirmait sur les miracles du Christ valait aussi pour ceux des saints et des reliques. Ils étaient un signe que Dieu continuait de soutenir la doctrine de l'Eglise et de la défendre contre ses ennemis. Il fallait donc établir avec beaucoup de soin la vérité d'un prodige. Si les faits ne sont pas vraiment miraculeux, la religion ne peut plus se dire d'origine divine. Les protestants avaient déjà eu l'occasion de contester la réalité des miracles que les catholiques obtenaient des saints. Luther écrit ainsi que c'est le démon qui guérit les fidèles à qui il fait croire qu'ils sont malades : « Mais [le diable] ne guérit en général qu'en paraissant restaurer l'œil ou un autre membre blessé. Car il n'y avait pas de blessure mais il se jouait des sens de ceux qu'il ensorcelait ou de ceux qui voyaient ses victimes, au point qu'ils ne pensaient pas à une illusion mais qu'ils eussent juré qu'il s'agissait d'une véritable lésion. Mais dès lors que, le moment venu, il fait disparaître la lésion, il est bien clair que ce ne pouvait être qu'une illusion, car une vraie lésion ne peut être guérie. »²⁷⁷ Le Concile de Trente et les papes de la Contre-Réforme ont vigoureusement réagi pour qu'on puisse avec certitude déterminer la nature surnaturelle d'un fait. Urbain VIII prit des mesures en ce sens. En 1625, il interdisait le culte de ceux qui n'avaient pas été béatifiés ou canonisés par l'Eglise et rappelait à cette occasion que le Saint-Siège avait seul le pouvoir de canoniser donc de reconnaître l'authenticité d'un miracle. En 1635, il publia un bref *Caelestis Hierusalem ciues* par lequel il considérait que la voie normale de canonisation était le procès canonique (même s'il n'excluait pas de très rares exceptions) avec examen

²⁷⁵ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa, q. 43, a. 1.

²⁷⁶ SUAREZ (le P. Francisco, s. j.), *Commentarii et disputationes in tertiam partem D. Thomae*, Disput. XXXI, sect. I, *Opera omnia*, Paris, L. Vivès, 1860, t. XIX, p. 480-484.

²⁷⁷ LUTHER (Martin), *De Captivitate Babylonis*, II, cité par SBALCHIERO (Patrick), *L'Eglise face aux miracles de l'Évangile à nos jours*, Paris, Fayard, 2007, p. 180.

des miracles qui doivent être au préalable approuvés par l'ordinaire (c'est-à-dire par l'évêque du lieu où ils se sont produits)²⁷⁸.

Tout cela était d'une importance primordiale car on voyait donc volontiers dans un miracle un signe d'élection divine et la confirmation que la doctrine qu'on défendait était de Dieu. C'est pourquoi le *Catéchisme romain*, promulgué sous Pie V en 1566, enseigne que les miracles survenus sur les tombes des saints sont une confirmation de la légitimité de leur culte²⁷⁹. De même, les jansénistes, quelques années après la publication du *Theurgicon* en 1656, tirèrent beaucoup d'assurance du miracle de la sainte épine : la nièce de Blaise Pascal, Marguerite Périer, fut guérie d'une fistule lacrymale après avoir touché une épine de la couronne du Christ. Le parti de Port-Royal exalta la guérison comme une preuve du soutien du ciel à sa cause. Eux qui pourtant méprisaient d'ordinaire les expressions populaires de la piété et en particulier le goût du vulgaire pour le surnaturel y virent un soutien du ciel peu après la condamnation de Jansénius par le pape Alexandre VII. « Les miracles, écrit Pascal, ne sont plus nécessaires à cause qu'on en a déjà. Mais quand on n'écoute plus la tradition, quand on ne propose plus que le pape, quand on l'a surpris, et qu'ainsi ayant exclu la vraie source de la vérité qui est la tradition, et ayant prévenu le pape qui en est le dépositaire, la vérité n'a plus de liberté de paraître, alors les hommes ne parlent plus de la vérité. La vérité doit parler elle-même aux hommes. »²⁸⁰ Cette histoire révèle du lien étroit que tous les catholiques, même les jansénistes, faisaient alors entre le miracle et l'enseignement.

Vavasseur en exaltant les miracles du Christ proclame donc la vérité de la religion chrétienne. Il pratique ce qu'on pourrait appeler une apologétique de l'évidence : au lieu de prouver sa religion par des raisonnements (et l'on a vu plus haut que sa paraphrase était avare en développements dissertatifs), il le fait en mettant son lecteur devant le fait accompli du miracle. On peut aisément rattacher le poème à la culture du spectacle qui règne alors dans les collèges et les communautés jésuites, « dans on se plaît souvent à

²⁷⁸ CALLEBAT (Bernard), « La nature juridique du miracle dans le *modus procedendi* des causes de canonisation », dans éd. MARGELIDON (le P. Philippe-Marie, o. p.), *Le Miracle et la foi, Actes du colloque des 21-22 octobre 2016 à Rocamadour*, Perpignan, Artèges-Lethielleux, 2017, p. 343-347.

²⁷⁹ CATÉCHISME ROMAIN, Ch. 29 « Du Premier Commandement », paragraphe V « Choses défendues par le premier Commandement », cité par SBALCHIERO (Patrick), *L'Eglise face aux miracles, op. cit.*, p. 200.

²⁸⁰ PASCAL (Blaise), *Pensées*, Lafuma 860-865, Brunschvig 807, 805, 883, 814, 884, 832, cité par DE NADAÏ (le P. Jean-Christophe, o. p.), « Discerner le miracle avec Pascal », dans MARGELIDON (le P. Philippe-Marie, o. p.), *Le Miracle et la foi, op. cit.*, p. 137.

reconnaître la signature de la Société de Jésus. A l'intérieur de cette culture, l'image devait occuper assez logiquement une place de choix. Quelle évidence sensible pouvait témoigner, mieux qu'elle ne le fait, de l'enracinement de la foi dans une histoire et un dogme partagés ? »²⁸¹ C'est bien pour cela qu'il s'inspire de si près de l'iconographie religieuse de son temps. Car, comme l'image, la poésie de Vavasseur montre plus qu'elle ne démontre, s'inscrivant ainsi dans la démarche de la prédication par le visible des Jésuites qui « ont tout naturellement cherché à promouvoir et à exhiber les signes tangibles de la foi, capables de ressouder la communauté chrétienne, corps visible du Christ appelé à extérioriser et à témoigner de son adhésion et entière soumission à la religion catholique. »²⁸²

On voit dans le *Theurgicon* qu'il lie souvent la prédication avec le miracle. Lorsque le miracle est suivi d'une controverse avec les Juifs qui parfois prend plus d'importance dans la narration que le miracle lui-même, il l'intègre généralement à son poème. C'est ainsi que dans *Aeger ad piscinam* (poème 17), 21 vers sur les 65 que compte le poème au total sont consacrés à la controverse entre le miraculé et les Juifs sur le sabbat (Jn. 5, 9-14). Dans le *Multiplicatus panis* (poème 18), le récit de la multiplication miraculeuse ne commence qu'après le quarantième vers. Il est vrai cependant que durant ce long commencement, Jésus en enseignant accomplit plusieurs guérisons sur lesquelles on a peu de détails. A leur sujet, Vavasseur écrit ces quelques vers tout à fait significatifs de la relation que la théologie établit entre l'enseignement du Christ et ses miracles (v. 35-37) :

... *Inde docere*
multa super regno caelestum, multa mederi
incipit et rudibus totum se tradere et aegris.

... A partir de là, à enseigner
Beaucoup sur le royaume des cieux et à beaucoup guérir,
Il commença et à se dévouer totalement aux ignorants et aux malades.

²⁸¹ DEKONINCK (Ralph), *Ad imaginem, op. cit.*, p. 26.

²⁸² DEKONINCK (Ralph), *ibid.*

Plus encore dans le *Caecigenus* (26), sur 184 vers, seuls 54 relatent effectivement la rencontre de Jésus et de l'aveugle et la guérison. La majeure partie du poème se concentre donc sur les difficultés de l'aveugle à faire reconnaître le miracle à ses voisins et aux autorités juives. On a vu également le soin que prenait Vavas seur à amplifier les discours du Christ sur lui-même et sur ses relations au Père non seulement dans ce poème en particulier mais dans tout le *Theurgicon*.

2. La valorisation de la vie publique du Christ par rapport à sa passion :

Le choix de ne traiter que les miracles est aussi une façon de traiter de la vie publique et en particulier de sa résurrection qui occupe environ la moitié du livre IV. Vavas seur en effet adopte une conception large du miracle qu'il reprend à saint Augustin et intègre dans son œuvre tout fait qui déroge aux lois ordinaires de la nature. C'est ainsi que chaque apparition du Christ ressuscité fait l'objet d'un poème à part entière. Au total, sur les dix poèmes du livre IV (806 vers), six en racontent une (soit 349 vers). Vavas seur valorise ainsi des épisodes de l'évangile qui ne sont pas forcément les plus représentés en art et en littérature. Les poètes et les artistes en effet sans jamais complètement négliger la vie publique du Christ ont surtout représenté les mystères de son naissance (Annonciation et Nativité) et de sa mort. Cette dernière surtout, dans la spiritualité chrétienne et en particulier celle du grand Siècle, occupe une place essentielle. A cette époque en effet, « les livres de méditation s'inspirent de plus en plus de la Passion »²⁸³. Les souffrances en effet unissent les fidèles à la Croix du Christ et sont nécessaires à l'expiation de leurs péchés et à l'obtention de mérites. Certes ces discours sont pas dénués d'hyperboles que nous ne percevons pas toujours. Ainsi en 1663, un mystique capucin, Paul de Lagny, écrit dans l'avant-propos de ses *Méditations pour le soir* : « [La Passion de Jésus-Christ] doit être l'objet le plus ordinaire de nos pensées et, entre les sujets de dévotion, sur lesquels nous devons exercer notre esprit, il n'y en a point que les Saints Pères nous recommandent davantage que celui-ci »²⁸⁴. Bien sûr les Jansénistes ont été particulièrement prolixes sur ce chapitre : Pascal consacre un tiers de son *Abrégé de la vie de Jésus* à la Passion²⁸⁵. Cependant, même les Jésuites, bien que réputés plus

²⁸³ DI BERNARDO (le P. Falvio, c. p.), art. « Passion (Mystique de la) », dans *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique*, op. cit., t. 12, col. 331.

²⁸⁴ LAGNY (le P. Paul de, o. f. m. cap.), *Méditations religieuses disposées pour tous les jours de l'année sur tous les mystères de notre sainte foy*, Paris, 1663, D. Thierry, t. II, avant-propos, n. p.

²⁸⁵ Calcul réalisé par LESUIRE (Éric), *Les Vies de Jésus avant Renan. Éditions, réécritures, circulations entre la France et l'Europe (fin XV^e- début XIX^e siècle)*, op. cit., p. 166.

optimistes, exaltent la croix et les souffrances : à peine quatre années après le *Theurgicon*, le P. Andries publie en latin une *Perpetua crux Jesu Christi*²⁸⁶ qui connaîtra de nombreuses rééditions et une traduction française sous le titre tout à fait révélateur de *La Perpétuelle Croix, ou Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, depuis son Incarnation jusques à la fin de sa vie, et depuis la fin de sa vie jusques à la fin du monde*. Un peu plus tard dans le siècle, en 1674, Le P. Rapin compose un *Christus patiens* et proclame dans la prière qui ouvre ce *Carmen heroicum* : *Vna meos animos crux impleat*. (1, 27).

Or chez Vavasseur la Croix est pour ainsi dire absente, ce qui, sans être totalement exceptionnel, tranche avec la religiosité du temps. Contrairement à une image assez répandue, par exemple chez saint Ambroise²⁸⁷ ou Venance Fortunat²⁸⁸, qui veut voir dans le chemin vers le Calvaire un triomphe et dans la Croix un trône, le triomphe du Christ de Vavasseur c'est son Ascension et son trône c'est « l'Olympe éternel, immense qui se tient sur sa masse inébranlable, le siège unique pour les divines créatures d'en-haut. » (*Christus ascendens caelum* poème 40, v. 99-101). Le poème consacré à la Passion n'est pas le plus long (poème 33, 89 vers) et, malgré le titre de *Christus patiens* donné dans toutes les éditions, ne s'attarde sur aucune souffrance de Jésus. Ne sont rapportés que les miracles qu'il accomplit à Gethsémani (soldats jetés à terre, oreille de Malchus) ou sur le Calvaire (les cieux couverts, tremblement de terre). S'appuyant sur une vénérable tradition, il pousse l'optimisme jusqu'à affirmer que Jésus trouva de la joie à racheter les hommes et à leur montrer son amour sur la croix. L'Eglise chante en effet le vendredi saint : *dulce lignum, dulces calvos, dulce pondus*²⁸⁹. Porté ainsi par cet ardent désir d'offrir sa vie en sacrifice, le Jésus de Vavasseur dit que son bon Père (*bonus ... Pater*) lui présente des coupes suaves (*pocula blanda*) en l'envoyant souffrir sa Passion (v. 45-46). Même lorsque le centurion vient lui percer le cœur de sa lance, Vavasseur ne s'apitoie pas et passe très vite à l'exaltation des anges chargés de récupérer le sang et l'eau.

Dans le reste du poème, les allusions à la Passion sont discrètes et ne font jamais l'objet d'un développement spécifique. On peut par exemple entrevoir dans certains

²⁸⁶ ANDRIES (P. Josse, s. j.), *Perpetua crux Jesu Christi*, Bruxelles, G. Scheybels, 1648 (rééd. 1649, 1651, 1652). Voir LESUIRE (Éric), *op. cit.*, p. 244.

²⁸⁷ AMBROISE, *In Luc.* 10, 108-109, PL 15, 1830b-c

²⁸⁸ VENANCE FORTUNAT, « *In honorem sanctae crucis* », dans les *Carmina* 2, 2, 1-3 PL 88, 88a-b.

²⁸⁹ VENANCE FORTUNAT, *ibid.* v. 24, PL 88, 89a.

détails des annonces directes du supplice final. Dans le *Caecigenus*, Jésus dit qu'il se hâte vers la mort lumineuse qui lui est prescrite (26, 34-35). Il y fait certes explicitement allusion mais en parle, ainsi qu'il le fera dans le *Christus patiens*, comme s'il s'y rendait avec empressement. Aux noces de Cana, le vin est servi dans des patères (1, 5), « vases destinés avant tout aux libations en l'honneur des divinités, elle avait la forme d'une coupe sans pied et sans anse. »²⁹⁰, il est assimilé sang qui coulera lors du sacrifice parfait.

Vavasseur a donc choisi avec soin le sujet de son poème. Les miracles, dont tout son siècle reconnaît encore la valeur probante, lui permettent de rappeler avec force la vérité de la religion catholique et son origine divine, ce qui est un des thèmes essentiels de la Contre-Réforme. Ensuite ils mettent surtout en scène un Christ vainqueur plutôt qu'un Christ souffrant, ce qui convient à l'optimisme de l'humanisme dévot qui eut tant de succès au début du XVII^e siècle.

B. Les relations avec l'héritage païen :

1. Une conception moliniste du péché originel :

Un autre aspect important de l'humanisme dévot qui transparaît dans le *Theurgicon* est une conception moliniste du péché originel. La question de savoir exactement quelles furent sur la nature humaine les conséquences du péché d'Adam et Eve divise beaucoup les chrétiens au début de l'époque moderne. Les protestants, ainsi que certains catholiques, enseignent que ce péché a totalement perverti l'homme au point de le rendre incapable de connaître toute vérité et d'accomplir un acte juste ; certains, tels Luther ou Baïus, ne manquent pas de dire que tout acte avant la justification est péché. Pour réagir à cette doctrine très pessimiste, que le Concile de Trente a condamnée, les théologiens jésuites, notamment l'italien Bellarmin (1542-1621) et l'espagnol Molina (1535-1600), proposent au contraire que la nature de l'homme, certes blessée, garde toutefois des forces pour connaître certaines vérités naturelles et même accomplir des actes moralement justes dans l'ordre naturel²⁹¹. Selon Molina, qui va sans doute plus loin que tous les autres, l'homme est certes privé, après la chute, des dons préternaturels dont

²⁹⁰ POTTIER (Edmond), art. « Patera », dans DAREMBERG (Charles) et SAGLIO (Edmond), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, Paris, Hachette, 1907, t. 4, p. 341.

²⁹¹ GAUDEL (Mgr Auguste), art. « Péché originel », dans *Dictionnaire de théologie catholique*, op. cit., 1933, t. XII, col. 541-546.

jouissait Adam (impassibilité, immortalité, intégrité ...) mais garde ses forces dans l'état où elles auraient été en état de pure nature. Ainsi la faute de nos premiers parents, loin d'avoir anéanti la liberté, ne l'a, et c'est là le point important, atténuée et inclinée qu'en comparaison avec l'état d'innocence, non avec celui de pure nature²⁹². Vavas seur, comme la plupart des jésuites de son temps, adhère à la doctrine de Molina qu'il a défendue contre celle de Jansen dans son pamphlet *Iansenius suspectus* (1650, *O. O.* p. 343-374). Il le cite avec Suarez, Vasquez et Lessius et affirme que « les docteurs les plus intelligents, les évêques les plus saints, toutes les Académies vraiment catholiques, dans tous les pays du monde, pensent et enseignent comme eux »²⁹³. Un peu plus loin, il écrit même que ceux qui l'ont lu n'y trouvèrent « rien que de sain et de conforme à la droite raison et à la doctrine catholique »²⁹⁴.

Cette doctrine moliniste a bien sûr des conséquences sur la morale pratique mais aussi sur le rapport des chrétiens avec l'héritage païen. Bien qu'aucun des anciens Romains n'ait été lavé par le baptême de la souillure originelle, il n'en demeure pas moins que leurs écrits sont remplis de beautés et de vérités naturelles profitables même à un croyant et leur histoire d'exemples à admirer et à imiter. Certes il fallait être prudent : les ouvrages païens étaient parfois riches en erreurs ou en impudicités mais, grâce à la doctrine de Molina, on pouvait plus facilement les considérer « comme l'école des vertus fondamentales »²⁹⁵. C'est pourquoi La Mothe Le Vayer dans son traité *De la Vertu des païens* (1641) s'appuie sans cesse sur des théologiens jésuites. Il cite par exemple Bellarmin, qui, s'inspirant de saint Augustin²⁹⁶ affirme que les Romains ont reçu de Dieu l'empire du monde pour récompense à leur vertu et que par conséquent toutes leurs actions n'étaient pas considérées par Dieu comme des péchés²⁹⁷. Les jansénistes au contraire reprennent la sévère interrogation de Tertullien : « Qu'y a-t-il donc de commun à Athènes et à Jérusalem ? A l'Académie et à l'Eglise ? » *Quid ergo Athenis et*

²⁹² Voir VANSTEENBERGHE (Mgr Edmond), art. « Molinisme », dans *Dictionnaire de théologie catholique*, *op. cit.*, 1929, t. X, col. 2103-2104.

²⁹³ *O. O.* p. 350 : *tametsi prorsus eadem intelligentissimi doctores, sanctissimi antistites, egregie catholicae omnes academiae, ubique gentium ac terrarum, et sentiant et loquantur.*

²⁹⁴ *O. O.* p. 352 : *nec inductum quidquam nisi sanum et cum recto iudicio catholicae doctrina congruens.*

²⁹⁵ DAINVILLE (le P. François de, s. j.), « L'explication des poètes grecs et latins au XVI^e siècle », dans *L'Éducation des Jésuites (XVI^e-XVIII^e)*, *op. cit.*, p. 181.

²⁹⁶ AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, 15, 5 PL 41, 441.

²⁹⁷ LA MOTHE LE VAYER (François), *De la vertu des païens*, dans Jacques PRÉVOT (dir.), *Libertins du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], t. II, 2004, p. 7.

*Hierosolymis ? quid Academiae et Ecclesiae ?*²⁹⁸ Ils sont beaucoup plus pessimistes sur l'état de l'humanité après la chute et partant se méfient davantage de l'histoire ancienne. Les actes même apparemment bons des païens sont toujours motivés d'orgueil et ne sauraient être trouvés justes. Leurs vertus ne furent le plus souvent, dirait le duc de La Rochefoucauld, que des vices déguisés. Le grand Arnauld dans son *Apologie pour les saints Pères* contre le jésuite Pierre Le Moyne écrit en effet : « Selon la Théologie de S. Augustin [i. e. des jansénistes], l'intégrité des Phocions et des Fabrices, la chasteté des Scipions et des Lucreces, la constance des Scévoles et des Régules, la générosité des Epaminondes et des Camilles, la justice des Catons et des Aristides, la sagesse des Périclès et des Lélies, n'ont été que des vertus apparentes et non véritables, parce que n'ayant pas la foi, ils ne les ont pas rapportées à la vraie fin à laquelle ils les devoient rapporter »²⁹⁹. On remarque néanmoins que le théologien, tout contempteur du paganisme qu'il fût, connaissait bien son Plutarque.

2. L'admiration pour la beauté antique :

Vavas seur dans cette querelle prend, sans surprise, le parti favorable aux vertus des païens et de « la continuité harmonieuse de la culture antique au christianisme »³⁰⁰. On le sent d'abord par le style très influencé par Virgile. Les jansénistes, encore qu'ils aient fourni des écrivains de premier ordre, se méfiaient des ornements du discours et de l'agrément qu'on trouvait dans la littérature, surtout en poésie. Jansen avait enseigné que ce plaisir est une conséquence de la faute d'Adam, une passion détestable mêlant la concupiscence charnelle (*libido sentiendi*) et la concupiscence du savoir (*libido sciendi*)³⁰¹. Le P. Bouhours, jésuite engagé dans la polémique contre Port-Royal, fait même dire à un de ses personnages jansénistes que « toutes les manières d'écrire ne nous plaisent qu'à cause de la corruption secrète de notre cœur : si nous aimons dans une pièce bien écrite le genre sublime, l'air noble et libre de certains auteurs, c'est que nous avons de la vanité, et que nous aimons la grandeur et l'indépendance. »³⁰² Or Vavas seur

²⁹⁸ TERTULLIEN, *De praescriptionibus adversos haereticos*, 7, 32 PL 2, 19.

²⁹⁹ ARNAULD (Antoine), *Apologie pour les saints Pères*, VIII, 5, 3, dans *Œuvres*, Paris, S. d'Arnay, 1758, t. XVIII, p. 867.

³⁰⁰ MILLET-GÉRARD, MILLET-GÉRARD (Dominique), Introduction à BALDE (Jacob), *Jephtias Tragædia / La Fille de Jephthé, tragédie*, op. cit., p. 39.

³⁰¹ JANSENIUS (Cornelius), *De statu naturae lapsae*, II, 8, cité par SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, op. cit., vol. 1, p. 629.

³⁰² BOUHOURS (le P. Dominique, s. j.), *La Manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit*, 1^{er} dialogue cité par SAINTE-Beuve, *Port-Royal*, op. cit., vol. 1, p. 630-631.

revendique les délices qu'on doit prendre en son *Theurgicon*, il annonce sans préciser, qu'on y trouvera *ueneres deliciaeue*. Plus loin, dans le poème sur la drachme trouvée dans la bouche d'un poisson (poème 25), reprenant une expression lucrétienne, il se dit même ivre « de la douceur des Muses » (*Musaeo ... lepore*, v. 60). Même si ce n'est pas son seul but, la poésie doit faire sa part « aux oreilles et au très doux désir de volupté »³⁰³. Dans le poème même, il parle, reprenant une expression lucrétienne (1, 934 et 4, 9), de « la douceur des Muses » (*Musaeo ... lepore*) qui saisit le lecteur (26, 60). Sa polémique avec les jansénistes portera en particulier sur ce point : il attaquera Arnauld pour son style triste, sa phrase courte et hachée, sa monotonie dans ses effets et ornements³⁰⁴. L'influence virgilienne est aussi une façon de reconnaître le génie d'un auteur païen et sa capacité à enseigner des vérités. Vavas seur n'a pas besoin, comme Dante ou Sannazar, de justifier son recours à Virgile par d'incertaines traditions sur la IV^e Bucolique qu'il cite assez peu, on l'a vu. Il lui suffit que Virgile ait écrit avec élégance pour être digne d'être lu et imité. Bien plus tard en 1669, il va justement attaquer les jansénistes sur leur méfiance de la poésie païenne. Nicole en effet avait publié et préfacé un *Epigrammatum delectus* pour les élèves des petites écoles. Dans les cinq derniers chapitres de son traité son *De Epigrammate*, oubliant sans doute que saint Ignace lui-même avait demandé d'expurger Térence pour les collèges et que le duc de Montausier, gouverneur du Dauphin et dédicataire de l'ouvrage, accomplissait la même chose avec de nombreux auteurs *ad usum Delphini*, Vavas seur attaqua vivement le janséniste. Il lui reprocha notamment d'avoir mutilé Catulle et Martial. « Catulle, écrit-il, ne le satisfait pas [...], il tente de l'émender, comme ferait un maître d'école avec un enfant. »³⁰⁵ Son maître Petau dans sa préface à sa traduction latine des discours de Julien l'Apostat, pour justifier la lecture et l'étude d'un adversaire déclaré du christianisme, fait lui aussi une distinction entre les vertus de l'homme et les mérites du style : « Les qualités de l'orateur Julien étaient en somme une valeur que le christianisme n'avait pas à rejeter, mais à distinguer des erreurs commises sur d'autres plans par l'empereur. »³⁰⁶ Le choix de suivre principalement un auteur païen pour le style trahit chez Vavas seur une conception assez proche de celle du P. Petau. Les erreurs d'un auteur ne le rendent pas totalement corrompu. Il peut être associé à la formation du bon goût.

³⁰³ *non modo auribus leuissimaeque omnium cupiditati uoluptatis inseruit.*

³⁰⁴ *O. O.* p. 409-410. Voir aussi SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, *op. cit.* vol. 2, p. 74-75.

³⁰⁵ *O. O.* p. 126 : *Huic non satisfacit Catullus [...] quem, ceu puerum magister, emendare conatur.*

³⁰⁶ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.*, p. 395.

4. Les vertus naturelles :

La seconde conséquence du regard optimiste que Vavasseur avait sur les païens repose souvent dans le fait qu'il prête à ses personnages des sentiments et des attitudes pris à l'épopée virgilienne. Il rend ainsi un hommage indirect aux vertus humaines et naturelles qui restent les mêmes avant et après la venue du christianisme. En effet s'appuyant sur un adage de saint Thomas d'Aquin qui veut que « la grâce ne détruit pas la nature mais la complète »³⁰⁷, les théologiens thomistes, c'est-à-dire les dominicains et les jésuites, de l'époque moderne, en premier lieu le cardinal Cajetan (1469-1534), enseignent l'existence de deux ordres distincts mais complémentaires : le naturel et le surnaturel³⁰⁸. « Par la vertu, enseigne saint Thomas, l'homme se perfectionne pour poser des actes par lesquels il avance vers la béatitude, comme il ressort de ce que nous avons dit. Or il y a pour l'homme une double béatitude, ou félicité, comme on l'a dit plus haut. L'une est proportionnée à la nature humaine, à laquelle l'homme peut parvenir par les principes de sa nature. L'autre est la béatitude qui dépasse la nature de l'homme. L'homme ne peut y parvenir que par la puissance divine, selon une certaine participation à la divinité, d'après ce qu'a dit saint Pierre (II P. 1, 4) que par le Christ nous sommes devenus participants de la nature divine. Et parce que cette béatitude dépasse la capacité de la nature humaine, les principes naturels de l'homme, à partir desquels il parvient à poser des actes bons, selon sa capacité, ne suffisent pas à l'ordonner à cette seconde béatitude. De là il faut que d'autres principes soient surajoutés par Dieu à l'homme.»³⁰⁹ De ce passage, il ressort donc qu'il existe deux types de vertus : les unes que les hommes peuvent pratiquer naturellement et les autres qu'ils ne peuvent avoir sans la grâce. Dieu a créé les hommes tous dotés d'une nature commune : la nature humaine. D'après les théologiens catholiques, Jésus-Christ, à la fois homme et Dieu, a par sa mort sur la croix permis à ceux qui seront baptisés d'obtenir la grâce avec laquelle ils pourront pratiquer des actes

³⁰⁷ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, Ia, q. 1, a. 8 : *Cum enim gratia non tollat naturam, sed perficiat.*

³⁰⁸ Sur l'histoire et la critique de cette distinction, voir l'ouvrage majeur de LUBAC (cardinal Henri de, s. j.), *Surnaturel. Etudes historiques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1946.

³⁰⁹ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae* Ia IIae, q. 62, a. 1 : *Per virtutem perficitur homo ad actus quibus in beatitudinem ordinatur, ut ex supradictis patet. Est autem duplex hominis beatitudo sive felicitas, ut supra dictum est. Una quidem proportionata humanae naturae, ad quam scilicet homo pervenire potest per principia suae naturae. Alia autem est beatitudo naturam hominis excedens, ad quam homo sola divina virtute pervenire potest, secundum quandam divinitatis participationem; secundum quod dicitur II Petr. I, quod per Christum facti sumus consortes divinae naturae. Et quia huiusmodi beatitudo proportionem humanae naturae excedit, principia naturalia hominis, ex quibus procedit ad bene agendum secundum suam proportionem, non sufficiunt ad ordinandum hominem in beatitudinem praedictam. Unde oportet quod superaddantur homini divinitus aliqua principia.*

de charité et ainsi gagner le ciel. La charité des saints est certes distincte, par son caractère surnaturel, des vertus naturelles, qu'ont pratiquées les héros antiques, mais ne leur est sûrement pas contraires. Bien plus, la grâce a besoin de se greffer sur la nature dont elle est d'une certaine façon un prolongement. Pour saint Ignace en effet, « la magnanimité [est] postulée comme le terrain le plus favorable à la réussite des *Exercices*, et à l'essor des vertus héroïques chrétiennes. »³¹⁰ Saisissant parfaitement le lien étroit entre cet enseignement théologique et la place de la morale naturelle dans la vie chrétienne, le P. de Dainville écrit : « on donnait comme point de départ le bon païen pour arriver, Dieu aidant, jusqu'aux vertus supérieures du saint. C'est un levier capital pour comprendre l'âme de l'humanisme dévot, qui est né de l'humanisme tout court. En plaçant, aux côtés de l'élève le païen vertueux, on voulait par un saisissant a fortiori aider sa volonté à vaincre les résistances que la nature risque d'opposer à la grâce. Cette pédagogie est une pédagogie de l'admiration. »³¹¹

Ainsi Vavasseur prête sans hésitation à son Jésus les qualités naturelles d'un guerrier antique. Ces qualités sont les plus hautes qu'un homme puisse avoir sans le secours de la grâce. Le Christ, dont la nature humaine était parfaite car exempte de péché, n'a pu que les pratiquer. Au même titre que les miracles et la prédication, la vie sainte et innocente du Christ manifesta sa divinité³¹². C'est pourquoi son Jésus a, comme nous l'avons vu, les mêmes sentiments et les mêmes attitudes qu'Enée et, dans une moindre mesure, que d'autres personnages. Même ses miracles peuvent se comparer aux actes de bravoure des héros antiques. Par exemple, l'aveugle-né dit de sa guérison qu'elle est un *uirtutis opus*, expression qu'utilise dans l'*Enéide* (10, 469) Jupiter pour désigner l'œuvre d'un guerrier dont la renommée passe à la postérité. Il y a donc une analogie possible qui à la fois rehausse le style du poème et honore les héros antiques d'une certaine participation aux mystères du Christ. Ce rapprochement n'est sans doute pas étranger à l'apostolat des jésuites auprès de la noblesse d'épée dont *La Cour sainte* (1624) du P. Nicolas Caussin est une belle illustration³¹³.

³¹⁰ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, op. cit., p. 170.

³¹¹ DAINVILLE (le P. François de, s. j.), « L'explication des poètes grecs et latins au XVIe siècle », dans *L'Éducation des Jésuites (XVIe-XVIIIe)*, op. cit., p. 183.

³¹² THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae* IIIa, q. 40, a. 1 : [*Jesus Christus*] *manifestavit omnibus suam divinitatem, praedicando et miracula faciendo, et innocenter et iuste inter homines conversando.*

³¹³ Voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, op. cit., p. 362-370.

Chapitre III : L'exaltation de la personne humaine de Jésus-Christ

A. L'influence déterminante des *Exercices* de saint Ignace :

1. La méditation de la vie du Christ :

Très tôt la lecture de l'évangile a nourri la méditation et la prière des fidèles. Les saints et les auteurs spirituels la recommandent unanimement. La célèbre *Imitation de Jésus-Christ*, l'ouvrage le plus lu des chrétiens après la Bible, le proclame dès les premières lignes : « Que notre principale étude soit donc de méditer la vie de Jésus-Christ »³¹⁴ Cette pratique universellement répandue dans l'Eglise occupe chez les Jésuites une place primordiale en raison des *Exercices spirituels* qu'a composés saint Ignace de Loyola et que tout postulant doit accomplir avant d'entrer dans la Compagnie. Il s'agit d'une méthode pour « examiner sa conscience, de méditer, de contempler, de prier vocalement et mentalement, et les autres opérations spirituelles dont nous parlerons dans la suite. En effet, comme se promener, marcher, courir, sont des exercices corporels: de même les différents modes de préparer et de disposer l'âme à se défaire de toutes ses affections déréglées, et après s'en être défait, à chercher et à trouver la volonté de Dieu dans le règlement de sa vie, en vue de son salut, s'appellent exercices spirituels. »³¹⁵ On les accomplit au cours d'une retraite de trente jours dont la majorité est consacrée à la méditation des mystères de la vie de Jésus-Christ. Durant la deuxième semaine, le retraitant médite de cette façon les épisodes de la vie publique, durant la troisième la Passion et la quatrième la Résurrection.

³¹⁴ *De Imitatione Christi* I, 1 : *Summum igitur studium nostrum, sit in vita Jesu meditari.*

³¹⁵ « Première annotation », trad. du P. Pierre Jennessaux, s. j., Paris, Société Saint-Victor, 1854.

On a déjà vu le lien étroit que les contemporains faisaient entre la méditation et la composition d'une paraphrase. Il n'est donc pas incongru de penser que la pratique des *Exercices* et de la spiritualité ignacienne a eu quelque influence sur le *Theurgicon*. Marc Fumaroli revient fréquemment sur cette source implicite et omniprésente de toute la rhétorique jésuite du Grand Siècle. Selon lui, c'est de là que Vavasseur a puisé son esprit de purification stylistique³¹⁶.

A première vue, si, comme l'affirme le P. Gilles Cusson, les *Exercices* sont une « rencontre vivante entre le contenu objectif du mystère révélé et la personnalité singulière, accueillante, de l'exercitant »³¹⁷, cette influence peut sembler restreinte. En effet, le P. Vavasseur utilise rarement le « je » et ne laisse qu'exceptionnellement parler son affectivité ou sa dévotion personnelle. Il se met en scène au début et à la fin du poème mais d'une façon tellement conventionnelle qu'on ne peut rien apprendre de lui. On le sent un peu s'émouvoir, lorsqu'il adresse quelques prières au Christ (poème liminaire 6-9 ; 26, 1-3 ; 31, 1-4) ou lorsqu'il parle de la Vierge (1, 8-10 ; 33, 83-84) et de la Madeleine (31, 18-20). Une occasion notable d'expression de ses sentiments prend place au moment de la mort du Christ. Le poète s'arrête un peu dans son récit pour convoquer, comme le Psalmiste, tous les peuples à se lamenter avec lui (33, 55-56) :

... ô populi, ô gentes et quidquid ubique
orbe uirum toto est qua se infimus explicat aer

O peuples, ô nations, tous les hommes, partout
Sur la terre, où l'air infime se répand.

Il donne ensuite une explication purement psychologique et poétique de la disparition du soleil. Il a honte de voir un tel blasphème (*nefas ... erubuit tueri*). Il se vêt de noir pour le deuil (*atra ... uestit*) et ses chevaux verse même des larmes (*lacrymasque dedere iugales*).

³¹⁶ Voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, op. cit., p. 409.

³¹⁷ CUSSON (le P. Gilles, s. j.), art. « Ignace de Loyola », dans *Dictionnaire de spiritualité*, op. cit., 1971, t. VII, col. 1315.

Malgré la rareté de ces interventions de l'auteur, on ne peut pas parler d'une œuvre véritablement objective, la personnalité et la spiritualité ignaciennes de Vavasieur sont toujours implicitement présentes. On sent sa personnalité dans le style volontiers classicisant, les mots rares (*Indigetes* poème liminaire, 38 ; *dia ... uirtute* 1, 16 ; *latices ... leneos* 16, 1 ; *entheia*, 26, 12 ; *inaudax*, 38, 14) et les formules ouvragées (comme les doxologies finales que nous avons déjà présentées). Tous ces efforts rhétoriques constituent, nous l'avons vu, une tentative de hisser l'histoire de Jésus-Christ au niveau littéraire des grandes œuvres de l'Antiquité et doter le catholicisme d'un poème latin digne de lui. Mais on peut aussi déceler, même si cet aspect ne transparait pas dans l'avis *ad lectorem*, le secret dessein de Vavasieur de représenter un Christ qui corresponde à son goût personnel pour l'Antiquité classique. Il s'imagine un Evangile qui plaît à son imagination de latiniste, de « jésuite érudit et spirituel »³¹⁸, d'homme qui a le « mieux entendu le tour et la délicatesse de la langue latine »³¹⁹. Il recompose enfin les scènes connues de la vie de Jésus selon son propre outillage mental, en cela on peut dire que sa personnalité entre dans son œuvre et que ses poèmes découlent d'une « rencontre vivante entre le contenu objectif du mystère révélé [avec une] personnalité singulière ».

2. La contemplation du lieu :

La composition du lieu avec application des sens est un des aspects essentiels des *Exercices* du premier point de cette méthode. Suivant la doctrine d'Aristote, les théologiens scolastiques enseignent que l'esprit humain ne peut penser sans image. Après eux, saint Ignace a donc appuyé sa méthode d'oraison sur l'imagination. Car plus l'image qu'on se figure est vive et précise, plus l'âme est fixée et plus l'esprit est actif. Il préconise donc de « voir par l'imagination » les lieux principalement, mais pas uniquement, où le Christ a cheminé. C'est le prélude indispensable à la plupart des méditations, mais il n'est pas la méditation elle-même. Saint François de Sales, élève des Jésuites, qui va reprendre cette méthode chez les laïcs, la décrit en ces termes : « ... Les uns [l']appellent fabrication du lieu et les autres leçon intérieure. Or ce n'est pas autre chose que de proposer à son imagination le corps du mystère que l'on veut méditer comme s'il se passait réellement et de fait en notre présence. »³²⁰ Vavasieur s'y applique dans ses poèmes. Certes, cela n'est pas systématique car l'Evangile, qu'il suit toujours

³¹⁸ SAINTE-BEUVE, *Port-Royal, op. cit.*, t. II, p. 74.

³¹⁹ *Journal des Savants, op. cit.*, p. 43.

³²⁰ FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, 2, 4, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1969, p. 85.

d'assez près, laisse rarement des descriptions pittoresques des lieux. Le lecteur doit se contenter des détails qu'on ne lui donne que pour mieux comprendre le récit et non pour satisfaire sa curiosité pour les couleurs locales. Saint Jean souvent en donne plus que les autres. Lorsque Vavasseur trouve un début de description dans son texte-source, il en profite souvent pour écrire une amplification, brève, selon son usage, mais soignée. Dans la guérison du malade près de la piscine de Bethesda (poème 17), saint Jean nous dit que cette piscine avec cinq portiques (5, 2). Vavasseur la décrit en six vers (v. 3-9) assez pittoresques, mettant sous nos yeux les troupeaux qui sont conduits par les bergers vers la ville, la source jaillissante qui, contenue, devient un lac inerte :

*Hic, qua parte subit sparsurum sanguine caeso
fumantes aras pecus et compellitur urbi,
collectum labris piscina capacibus amnem
seruat iners. Patrio ciues cognomine dicunt
Bethsaidam, morbos quoniam depellere felix.
Porticibus cinctam quinis spatia ampla coronant.*

Là, dans le quartier où avance le bétail qui va, de son sang,
asperger les autels fumants et qu'on mène vers la ville,
Un bassin clôt garde dans ses bords une retenue d'eau.
Les habitants l'appellent de son ancestral surnom
« Bethesda » puisqu'elle a la chance de chasser les maladies.
De vastes espaces couronnent par cinq portiques son enceinte.

Ces vers sont en outre très ouvragés, ce qui indique que le poète a voulu qu'on s'y arrête. Le rythme régulier sur les trois premiers vers (même proportion de dactyles et de spondées), s'accélère avec cinq spondées au quatrième pour mettre en avant l'enjambement qui aboutit sur le nom propre du lieu. La description s'achève calmement (autant de spondées que de dactyles) sur une évocation des cinq portiques. La place du mot *cinctam* entre *porticibus* et *cinctis* et le renvoi du verbe *coronant* pour justement « couronner » l'ensemble frappent particulièrement l'imagination. Alors que tous les vers finissaient sur des mots de deux syllabes, ce dernier vers lui finit sur un mot de trois syllabes. C'est une façon élégante de marquer la fin de la parenthèse descriptive et de reprendre le récit. Dans le poème suivant sur la multiplication des pains (poème 18), la

présentation du contexte (Jésus, cherchant un lieu désert pour s'entretenir avec ses disciples, est suivi par une foule immense dont il a pitié et qu'il enseigne et soigne jusqu'à la tombée de la nuit) prend une dimension exceptionnelle et occupe même proportionnellement plus de place que le miracle. Le texte-source, en l'occurrence Mc. 6, 30-43, consacre cinq versets dont Vavasseur tire 38 vers, alors qu'il donne 62 vers pour les 8 suivants (qui sont complétés par 8 autres versets tirés des autres évangiles). Il faut reconnaître que les *steriles ... oras* que gagne le Christ correspondent bien au goût du XVII^e pour les paysages, en particulier des âmes pieuses pour les déserts³²¹. Du reste, la scène étant la plus représentative du ministère de Jésus-Christ (il guérit et enseigne par miséricorde), le poète ne pouvait pas s'y attarder. On retrouve dans le poème de l'Aveugle-né (poème 26), une belle description de la fontaine de Siloé où Jésus envoie l'Aveugle laver ses yeux, ainsi que de la foule qui va s'y baigner (v. 41-47). Plus loin, le poète dresse émerveillé une petite liste des beautés de la création que l'aveugle, grâce à Jésus, peut enfin contempler (v. 52-54) :

*cum polus aurata subito pulcherrimus aethra,
omniparens iuueni tellus ac daedala rerum
apparet natura et solis amabile lumen.*

Quand soudain le ciel si beau, l'éther doré,
La terre mère de toutes choses au jeune homme
Apparaissent ainsi que le nature artistiquement faite et l'aimable lumière du soleil.

Ces descriptions, modestes mais ouvragées, faites au moyen de petites touches pittoresques, inscrivent donc l'œuvre dans la méthode d'oraison prisée des jésuites. Elles révèlent aussi chez l'auteur une attention pour les détails. Il pose sur la moindre créature un regard émerveillé car il a appris, comme le scout, « à voir dans la nature l'œuvre de Dieu ». C'est sans doute pour cela qu'il a tant aimé composer des épigrammes. Rien en effet ne l'empêchait de prendre pour sujet « un chiot, un moineau, une petite abeille ou un moustique »³²². Il est en cela un digne représentant de l'humanisme dévot. On pourrait

³²¹ Voir par exemple, en latin, certains passages sur l'Île-de-France, ses forêts et de ses retraites dans les *Jardins* (1665) de Rapin (citées par Andrée Thill et Gilles Banderier, *op. cit.* p. 194-199) et, en français, Jean Racine *Le Paysage ou les Promenades de Port-Royal*.

³²² VAVASSEUR (le P. François, s. j.), *De Epigrammate*, ch. IX, dans les *O. O.* p. 100 : *Verum tamen quid obstat quo minus in catella, in passerulo, in apicula, in culice, epigrammate ludatur ?*

dire de Vavasseur ce que Henri Bremond écrit d'un autre jésuite, modèle et sommet de ce courant culturel et religieux, le P. Richeome (1544-1625), auteur de *La peinture spirituelle, ou l'art d'admirer, aimer et louer Dieu en toutes ses œuvres* (publiée à Rome en 1611) qui connut en son temps un certain succès : « Joie des yeux et de l'esprit, mais aussi du cœur, disions-nous. Cette passion de voir et de connaître se tourne à aimer. Qui ? Dieu, sans doute, plus que tout le reste et dans tout le reste, mais aussi les créatures, chacune avec le degré de tendresse qu'elle mérite et qu'elle semble nous demander. Richeome veut du bien à toute fleur, mais davantage encore à la plus insignifiante des bêtes. »³²³ Un peu plus tard, le P. Antoine Girard va dans le même sens en écrivant dans la préface de ses *Peintures sacrées sur la Bible* (Paris, 1653) : « C'estoit aussi la maxime de saint Ignace, qu'il falloit spiritualiser toutes choses, & prendre occasion des creatures qui se presentent, d'élever souvent, & mesme tousiours, s'il est possible, nostre esprit à Dieu, puisqu'il ne s'en trouve pas une, quelque petite qu'elle puisse estre, qui ne nous porte à nostre devoir, & ne nous apprenne à connoistre Dieu, à l'aimer, & à le servir fidellement en ce monde. »³²⁴ On peut dire que le *Theurgicon* s'y conforme tout à fait, même s'il est de fait antérieur d'une dizaine d'années à cette réflexion, qui, selon Ralph Dekoninck, « illustre parfaitement la spiritualité jésuite : plutôt que de sonder les profondeurs significantes de la Création, il s'agit de tirer profit du moindre élément de cette dernière pour nourrir l'oraison »³²⁵.

3. Le refus d'une spiritualité trop abstraite et spéculative :

On remarque d'ailleurs que la méthode donnée par saint Ignace et suivie en partie par Vavasseur ne donne qu'une petite place à la spéculation métaphysique et théologique. On doit se représenter la scène le plus précisément possible, en tirer un plus grand amour des choses célestes et un avancement moral. Mais on ne cherche pas dans le mystère médité la confirmation d'un dogme. Vavasseur dans cet esprit n'est pas très théologien dans son œuvre. Aucun des termes techniques de la scolastiques, tels *substantia*, *essentia* ou *diuinitas*, n'apparaît dans son poème. On a vu parfois que des doxologies ou des paroles du Christ étaient un peu amplifiées dans un sens dogmatique. Mais ces amplifications sont rares et trop obscures pour être saisies par d'autres que des docteurs avertis. Elles sont plus allusives qu'explicatives. C'est donc sans doute dans cette méthode ignacienne

³²³ BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. 1, *op. cit.* p. 40.

³²⁴ Cité par DEKONINCK (Ralph), *Ad imaginem*, *op. cit.*, p. 32.

³²⁵ DEKONINCK (Ralph), *ibid.*

qu'il faut aller chercher la cause du très grand respect pour le texte, de la concision et de la répugnance à donner des commentaires trop explicites et trop longs qui caractérisent la technique paraphrastique du P. Vavasieur. Si on compare le *Theurgicon* avec d'autres ouvrages spirituels qui s'attachent à raconter la vie de Jésus, on ne retrouvera pas de nombreux passages obligés sur les causes et les voies de l'Incarnation. Les autres auteurs en effet commencent toujours par la génération éternelle du Verbe divin et convoquent pour cela les mots les plus subtils de la théologie. Il y est aussi vite question de la faute d'Adam et des ténèbres où furent plongées l'humanité à cause de lui. On rappelle à tout propos que Jésus-Christ est le Rédempteur du genre humain et l'auteur de la grâce. C'est le cas nombreux auteurs, y compris ceux dont s'inspire Vavasieur, comme Ludolphe, Vida ou Montereul. Un exemple particulièrement significatif est celui du cardinal de Bérulle mort treize ans seulement avant la parution du *Theurgicon*. Sa *Vie de Jésus* commence par un volume entier sur la vie du Verbe dans la sainte Trinité. La première phrase elle-même contient tout un programme qui nous montre l'écart entre le projet de Vavasieur et celui de l'illustre fondateur de l'Oratoire : « Le Verbe divin, la splendeur, la puissance et la gloire du Père éternel, étant envoyé au monde, a voulu y établir une académie sainte, un état de grâce, une assemblée divine conduite et animée de son esprit, pour parler à la terre le langage du ciel, pour enseigner aux hommes la science de salut et pour les élever à une haute et sublime connaissance de Dieu, en leur faisant connaître, de la grandeur de son essence, de la pluralité de ses personnes, de la profondeur de ses conseils, de la singularité de ses œuvres, ce que le sens humain ne leur en peut apprendre. »³²⁶ Le second volume est tellement riche en considérations abstraites sur l'Incarnation et les grâces de la Vierge qu'il écrit cent pages sans arriver même à la Nativité, qu'il ne pourra d'ailleurs jamais décrire, la mort l'empêchant de finir son ouvrage³²⁷. La contemplation du P. Vavasieur se place donc à rebours de cette tradition spirituelle qui veut dépasser le monde matériel pour percevoir les mystères divins. Il semble qu'il applique cette remarque qu'une carmélite espagnole, mère Anne de Jésus, faisait à Pierre de Bérulle en 1605 sur le gouvernement de ses novices : « J'ai soin qu'elles considèrent et imitent N.-S. J.-C. Car ici on se souvient peu de lui : tout se passe en une simple vue de Dieu. Je ne sais comment cela peut se faire. Depuis le séjour du glorieux saint Denis qui écrivit *La Théologie mystique* tout le monde a continué de

³²⁶ BÉRULLE (cardinal Pierre de), *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*, Première partie, premier discours, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. VII, p. 67.

³²⁷ BÉRULLE (cardinal Pierre de), *ibid.*, Seconde Partie « La Vie de Jésus », Préambule, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. VIII, p. 216-315.

s'appliquer à Dieu par suspension plutôt que par imitation. C'est là une étrange manière de procéder. En vérité, je ne l'entends point »³²⁸.

Ainsi les poèmes de Vavas seur, qui pourtant proclament sans cesse la divinité de Jésus, donnent surtout à voir la vie du Messie, telle qu'elle est apparue aux hommes. Ils suivent des méthodes de contemplation d'une école ignacienne qu'Henri Bremond dit « rivale » à celle de Bérulle, elles sont, selon le même historien, « plus pratiques, plus humaines, plus populaires. »³²⁹. Malgré les quelques vers dans l'important poème de la Transfiguration qui portent sur les relations entre le Père et le Fils dans la Trinité (23, 31-32), on rattache donc les poèmes qui composent le *Theurgicon* à cette école jésuite dont on trouve d'autres exemples fameux dans la littérature néolatine du premier XVII^e siècle. On dirait volontiers que, comme la plupart de ses confrères, Vavas seur propose plus une contemplation qu'une méditation de la vie du Christ, au sens que Ralph Dekoninck donne à ces deux termes : « Alors que la méditation implique l'idée de mouvement et d'effort, la contemplation correspond à une simple appréhension de l'objet. »³³⁰ Les sermons prononcés par le P. Faminio Strada, modèle de Vavas seur que nous avons déjà cité, le vendredi saint dans la Chapelle Sixtine en présence du Souverain Pontife sont un autre exemple éloquent du recours de la méthode d'Ignace en littérature. « La méthode des *Exercices spirituels*, écrit en effet Marc Fumaroli, suivie par l'orateur le conduit à construire une savante *contemplatio ad amorem* du Christ en croix, soutenue par des compositions de lieu qui, à travers l'imagination, s'adressent au cœur. »³³¹ Comme le *Theurgicon*, c'est une œuvre offerte « à la jouissance proprement esthétique, autant qu'à la méditation pieuse et au retour du chrétien sur lui-même »³³². Le P. Strada en effet présente sans cesse sous les yeux de ses auditeurs la scène terrible de la Passion. Dans le discours XVIII composé en 1604, il annonce en effet à ses auditeurs qu'il va « en peu de mots poser le fait au milieu de vous »³³³. Il utilise d'ailleurs la même expression introductive *rem in medio ponam* que Cicéron avant le récit de la crucifixion d'un citoyen

³²⁸ ANNE DE JÉSUS (Mère, o. c. d.), Lettre à Pierre de Bérulle, le 8 décembre 1605, cité par ORCIBAL (Jean), *Rencontre du Carmel thérésien avec les mystiques du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1959, p. 1314.

³²⁹ BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France op. cit.*, t. 3, p. 57-58.

³³⁰ DEKONINCK (Ralph), *Ad imaginem, op. cit.*, p. 187.

³³¹ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence, op. cit.*, p. 201.

³³² FUMAROLI (Marc), *ibid.*

³³³ STRADA (Le P. Faminio, s. j.), sermon publié dans *Orationes quinquaginta de Christi Domini morte habitae in die sancto Parasceues a Patribus Societatis Jesu in Pontificio Sacello*, Rome, Mascardi, 1641, p. 279 : *Rem paucis in medio ponam.*

par Verrès³³⁴. Dans le discours XXIV, il parle de la Passion comme d'un « triste et lamentable spectacle » et de Jérusalem comme le « lieu d'une inhumaine tragédie »³³⁵, ce qui annonce une façon particulièrement dramatique et visuelle de présenter les choses. En effet, dans le contenu de ses sermons, il fait sans cesse appel à l'imagination de ses auditeurs. « Voyez, clame-t-il dans le discours XXVIII, d'abord dans le jardin ! »³³⁶. Dans la suite du sermon, il fait revivre toutes les étapes de la mise à mort de Jésus dans une narration concise, élégante et très pittoresque : il écrit par exemple « Il est mené incontinent au prétoire, attaché nu à la roche, entouré de bourreaux très vigoureux »³³⁷ et plus loin « Après avoir remis à sa Mère son disciple pour compenser le Fils qui s'en va, après avoir promis le royaume de Gloire au larron avec lequel il avait en commun le royaume de la croix, tout étant consommé, au milieu de douleurs inégalables mais toujours assoiffé de douleurs, alors que la mort s'approchait, le Fils de Dieu se mit à défaillir ».³³⁸

La spiritualité du P. Vavasseur qu'il inscrit implicitement dans son *Theurgicon* est donc doublement ignacienne, à la fois parce qu'elle permet au poète jésuite d'investir la vie de Jésus, telle qu'elle est objectivement donnée dans l'Évangile, de sa culture humaniste personnelle, et parce qu'elle propose une contemplation très précise et visuelle des récits évangéliques. Le poète se distingue donc d'une spiritualité abstraite et théologique dont le cardinal de Bérulle fut le plus illustre promoteur en son temps. Il appartient vraiment à l'école jésuite, comme la définit Ralph Dekoninck : « Très peu enclins à s'aventurer sur les franges, jugées suspectes, de l'expérience mystique, la plupart des jésuites ont préféré à cette contemplation infuse, qui ne dépend point de l'industrie humaine mais de la grâce de Dieu, une contemplation acquise, c'est-à-dire qui s'acquiert, se perfectionne et se conserve par la méditation méthodique et continuelle, en quête d'une vérité non plus révélée mais découverte par des efforts proprement humains, aidés certes par la grâce divine. Dans cette optique, l'homme n'est plus conçu comme la

³³⁴ CICÉRON, *Verr.*, II, 5, 159.

³³⁵ STRADA (Le P. Faminio, s. j.), *Orationes quinquaginta de Christi Domini morte, op. cit.* p. 374 : *Triste luctuosumque spectaculum datur hodierna, si qua est, luce, Beatissime Pater, tragicae immanitati locus Hierosolyma legitur.*

³³⁶ STRADA (Le P. Faminio, s. j.), *ibid.* p. 432 : *Videte id primum in Horto !*

³³⁷ STRADA (Le P. Faminio, s. j.), *ibid.* p. 435 : *Ergo in praetorium illico deducitur, ad saxum nudus obligatur, a ualentissimis uirgatoribus circumuenitur.*

³³⁸ STRADA (Le P. Faminio, s. j.), *ibid.* p. 440-441 : *Post traditum Matri pro filio abeunte discipulum, post latroni promissum gloriae regnum, cum quo iam communicauerat regnum Crucis, consummatis omnibus, inter summos dolores, sed dolorum sitientissimus deficere, instante iam morte, Dei filius coepit.*

toile qui se laisserait docilement peindre ou comme le bloc qui se laisserait servilement sculpter, mais devient l'artisan de ses propres représentations méditatives. Il n'a pas à s'engager dans une ascèse de l'imagination pour laisser l'âme ouverte et réceptive aux révélations divines, mais à peindre avec application et méthode une image aussi ressemblante de ce qui lui est donné à imiter »³³⁹. Le Jésuite n'attend pas d'être éclairé par une intervention divine qui agirait à sa place mais veut activement coopérer, même dans la contemplation. Chez Vavasseur, cette coopération passe par la mise en vers, la recherche érudite de figures rhétoriques et le jeu des allusions littéraires.

Il existe cependant un point commun entre la spiritualité béruillienne et la poésie de Vavasseur : leur grand christocentrisme. On peut dire en effet du *Theurgicon* ce que Germain Habert, premier biographe de Bérulle, écrit du célèbre cardinal : « Il ne goûtait que Jésus-Christ, il ne s'occupait, il ne s'entretenait que de Jésus-Christ. »

B. Le Christ, héros du poème :

1. Le personnage central de l'œuvre :

Sans cesse dans le *Theurgicon* il est question du Christ. Les théoriciens de l'épopée classique insistent tous sur la nécessité de célébrer un héros. Les préfaces des poèmes héroïques sont souvent des justifications du choix d'un héros et de ses qualités, telles sont celles de *La Pucelle* (1656) de Chapelain ou du *Clovis* (3^e édition 1673). Vavasseur a choisi son héros en la personne de Jésus-Christ. Il aurait tout à fait pu appeler *Christiade* son poème, si le titre n'avait pas déjà été pris par Vida. En cela, le choix d'abandonner le titre de *Métamorphoses* pour celui de *Theurgicon* est assez heureux, car le véritable θεουργός c'est bien le Christ. Sa personne et son œuvre sont donc dès le titre mises au premier plan, comme elles vont l'être tout au long du poème. D'autres personnages sont certes dotés d'une certaine épaisseur. Ils apparaissent néanmoins plutôt rarement et sont peu nombreux. On peut citer saint Pierre (qui prend la parole dans seulement sept poèmes (4 ; 19 ; 23 ; 25, 32 ; 33 ; 39), la Vierge (qui apparaît trois fois : 1, 31, 40I) et la Madeleine (deux fois : 31 ; 35). Ils sont très effacés par rapport à lui, qui est mentionné

³³⁹ DEKONINCK (Ralph), *Ad imaginem, op. cit.*, p. 190.

plus de deux cents fois dans l'ouvrage. Le plus souvent le poète l'appelle avec le titre de *Christus* (212 occurrences) qui a l'avantage de bien rentrer dans l'hexamètre mais il lui trouve plus rarement d'autres noms : *Jesus* seulement 9 fois (2, 17 ; 17, 65 ; 26, 72 ...), *magister* 8 fois (14, 2 ; 18, 39 ; 35, 27...), *Dominus* cinq fois (4, 28 et 51 ; 20, 37 ; 35, 11 et 38, 34). Dix poèmes portent même son nom dans le titre.

2. Un héros beau et fascinant :

Une grande fascination pour la figure du Christ dans son humanité se dégage de toute l'œuvre. C'est là une dévotion qui marque toute la spiritualité de la Contre-Réforme, dévotion qu'elle a héritée de la *devotio moderna*. On le trouve par exemple exprimer en des termes sublimes par sainte Thérèse d'Avila dont les œuvres ouvrirent à de nombreux catholiques les secrets de l'oraison : « Nous ne pouvons plaire à Dieu que par la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur ; c'est par elle qu'il veut nous accorder des grâces signalées ; en elle, comme il l'a dit, il amis ses complaisances. »³⁴⁰ Cette dévotion se retrouve en particulier chez les jésuites qui se voulaient les « compagnons de Jésus ». Vavas seur lui-même en était un fervent pratiquant, il en expose certains aspects théologiques dans son traité *De forma Christi* (1649, *O. O.* p. 317-341). Ne pouvant comme sainte Thérèse se représenter Jésus que pourvu d'une « beauté incomparable » ou « ineffable »³⁴¹, il répond à Rigaud en affirmant que « nous, mortels enclins aux divertissements et aux frivolités, avons besoin, pour méditer et étudier les choses célestes, d'un Christ beau, gracieux et affable. Cela ne conviendrait pas vraiment à notre esprit et n'attirerait pas non plus notre intention, s'il n'y avait que l'admirable noblesse de ses innombrables vertus et sa divinité, source et tête de toutes les élégances. »³⁴² Ces lignes exposent des idées déjà annoncées dans le *Theurgicon*, écrit six ans auparavant. Le poème laisse en effet entendre la beauté du Christ. D'abord, en le comparant à plusieurs reprises à Enée et à d'autres personnages de l'épopée classique, il laisse imaginer aux lecteurs des similitudes physiques entre Jésus et l'idéal de beauté antique, de la même façon que Michel-Ange s'était inspiré de l'Apollon du Belvédère pour peindre son Christ dans le *Jugement dernier* de la Sixtine. Vida avant lui l'avait, dans sa *Christiade*, présenté

³⁴⁰ THÉRÈSE D'AVILA, *Vie écrite par elle-même*, Paris, Seuil, 1949, p. 224. trad. du P. Grégoire de Saint-Joseph, o. c. d.

³⁴¹ THÉRÈSE D'AVILA, *ibid.* p. 417.

³⁴² VAVASSEUR (le P. François, s. j.) dans les *O. O.* p. 331 : *Sed nobis, lepidis scilicet et festiuis mortalibus, ad meditationem et studium rerum coelestium, opus est Christo bello, et compto, et polito. Quem non satis animis nostris concilie tac demereatur neque admirabilis uirtutum innumerabilium decor neque fons et caput omnium elegantiarum diuinitas.*

comme le « plus beau des héros », *pulcherrimus heros* (1, 405). Sans reprendre l'expression, Vavasseur parle de sa *forma praestans* (23, 35). C'est pourquoi lorsque le Christ apparaît à Marie-Madeleine sous les traits d'un jardinier (poème 35), Vavasseur insiste bien sur le fait que pour se rendre méconnaissable il se fait laid (v. 15-17) :

... *Namque is se cultorem fecerat horti,
sedulus in rastris et agresti ignotus amictu
ostentansque manus duras squallentiaque ora*

... Car il s'était fait le cultivateur du jardin,
Empressé à bêcher et méconnaissable en sa champêtre tenue.
Il présentait des mains dures et un visage malpropre.

Lorsqu'il revient à un aspect connu de Madeleine, le poète écrit qu'il « revint à lui-même et enfin montra ses traits de Dieu » (v. 26). Cette expression « traits de Dieu » (*Dei ... ora*) n'a pas de sens dans le christianisme puisque Dieu est Esprit (Jn. 4, 24) et par conséquent n'a pas de corps. Il faut sans doute y voir un syncrétisme. Le Christ reprend le beau visage qu'il avait, digne d'un dieu païen. Dans le poème suivant, où le Christ se dissimule encore pour aborder les pèlerins d'Emmaüs, il est explicitement dit (v. 9-10) que :

*antiquo summos decore exuit artus
membrorum.*

il débarrassa de son ancienne beauté la surface
De son corps.

Même si elle n'est pas explicitement décrite et commentée, la beauté physique du Christ et l'attrait qu'elle exerce sur les hommes est toujours présupposée. La spiritualité christocentrique du P. Vavasseur passe par une exaltation de l'humanité du Christ dans son corps qui était « d'une admirable complexion »³⁴³.

³⁴³ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa, q. 46 , a. 6 : *corpus erat optime complexionatus, cum corpus eius fuerit formatum miraculose operatione spiritus sancti, sicut et alia quae per miracula facta sunt, sunt aliis potiora.*

Le Christ exerce sur les foules un grand attrait dont les évangélistes parlent souvent. Les gens viennent à lui pour être guéris (Mc. 1, 32-37) ou accourent pour l'entendre en si grand nombre que Jésus est obligé de leur parler depuis une barque (Mt. 13, 2). Lorsqu'il entre à Jérusalem, les habitants se pressent pour le célébrer (Mt. 21, 8-9). Cette attraction a très tôt suscité des commentaires enthousiastes des Pères et des auteurs spirituels. Ainsi saint Augustin, commentant le verset : « Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé, ne l'attire » (Jn. 6, 44), écrit :

« Ne pense pas que tu es attiré malgré toi, c'est par l'amour que ton âme est attirée. [...] "Comment croire volontairement si je suis attiré ?" Je te réponds : "Ce n'est pas assez d'être attiré par la volonté, il faut aussi l'être par le plaisir." Qu'est-ce qu'être attiré par le plaisir ? "Mettez vos délices dans le Seigneur ; et il vous accordera ce que votre cœur demande." (Ps. 36, 4). Il éprouve un certain plaisir en son cœur, celui qui reçoit le doux pain du ciel. Mais si le poète dit avec raison : "Chacun est attiré par son plaisir" (Verg. *Ecl.* 2, 65), non par la nécessité mais par le plaisir ; non par l'obligation mais la délectation. Avec combien plus de vigueur il faut donc dire qu'on est attiré au Christ, lui qui nous réjouit de sa vérité, qui nous réjouit de sa béatitude, qui nous réjouit de sa justice, qui nous réjouit de la vie éternelle. Car le Christ y est tout entier. »³⁴⁴

Ce thème plaît à la spiritualité christocentrique du XVII^e siècle. Le cardinal de Bérulle dans *L'Élévation sur sainte Madeleine* (1627) que semble bien avoir lue Vavasseur : « Que faites-vous, ô pécheresse, ô fille d'Adam ? Adam fuit Dieu et vous le cherchez ; Adam cherche l'obscurité et vous cherchez la lumière ; Adam, voyant sa faute, se cache sous l'ombre d'un figuier et vous, voyant votre péché, vous voulez vous exposer au Soleil de Justice. Que dirai-je, ô Seigneur ? C'est votre amour qui la conduit et, si je l'ose dire, qui la transporte saintement hors d'elle-même, et du péché et de la condition ordinaire du pécheur. »³⁴⁵ Vavasseur insiste à plusieurs reprises sur cet aspect en

³⁴⁴ AUGUSTIN, *Tract. super Johan.* 26, 4, PL 35, 1608 : *Noli te cogitare invitum trahi ; trahitur animus et amore. [...] Quomodo voluntate credo, si trahor? Ego dico: parum est voluntate, etiam voluptate traheris. Quid est trahi voluptate? « Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui ». Est quaedam voluptas cordis, cui panis dulcis est ille coelestis. Porro si poetae dicere licuit, « Trahit sua quemque voluptas » ; non necessitas, sed voluptas; non obligatio, sed delectatio: quanto fortius nos dicere debemus trahi hominem ad Christum, qui delectatur veritate, delectatur beatitudine, delectatur justitia, delectatur sempiterna vita, quod totum Christus est ?*

³⁴⁵ BÉRULLE (cardinal Pierre de), *Élévation sur sainte Madeleine*, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. 8, p. 422-423.

amplifiant les descriptions de la foule qui se rassemble autour du Christ (4, 1-9 ; 6, 3-13 ; 18, 11-37 ; 19, 3-6 ; 24, 2-13). Plus fréquemment encore, il amplifie et soigne, on l'a vu, les louanges que proclame le peuple, témoin du miracle. Certes c'est un élément qu'il reprend à l'Évangile et qui correspond bien aux lieux communs de la rhétorique épидictique où l'on se plaît à dire d'un personnage illustre que sa renommée a gagné toute la terre³⁴⁶. Toutefois l'insistance de Vavasseur à amplifier ces passages dénote l'importance particulière qu'il y attache en raison de l'éclairage qu'ils portent sur le Christ, tel qu'il veut nous le montrer. Le récit de la foule qui accourt dans le désert avant la multiplication des pains est tout à fait significatif (poème 18, v. 11-37). Elle est en effet qualifiée de « plèbe avide » (v. 17, *plebem avidam*), comme si elle était possédée d'une véritable soif du Christ et de ses miracles. Le poète précise deux fois qu'elle a laissé toutes les villes (v. 14 et 20) pour le suivre dans un lieu désert dont il dépeint la sauvagerie en des termes empruntés à la description que fait Ovide des terres de Polyphème (*Met.* 13, 760). Il parle même de « rivages stériles » (v. 29. *steriles ... oras*). La foule est attirée vers le Christ par une force qui rappelle celle de la vocation religieuse et même de la vocation érémitique. Comme les apôtres, elle laisse tout pour suivre Jésus. L'*urbibus relicitis* du vers 14 n'est pas sans rappeler en effet le *relictis omnibus* de saint Luc parlant des fils de Zébédée (5, 11) qui quittent leurs filets et de Lévi (5, 28) qui laisse son argent pour entrer dans le groupe des disciples. Vavasseur, en renforçant la sauvagerie du lieu, souligne donc les sentiments très forts de dévotion de la foule et par là l'attirance qu'exerce le Christ sur elle.

3. Un trait caractéristique : sa grande douceur

Ce qui fait la force du Christ de Vavasseur, c'est bien sur les miracles qu'il accomplit. Il est dit en effet de la foule qu'elle « suit de grands miracles » (v. 17, *magna miracula sequentem*). Le Christ est fort et même puissant certes, le poète le compare souvent à un chef de guerre toujours victorieux. Néanmoins il présente un autre trait séduisant sur lequel Vavasseur revient souvent, c'est sa grande douceur. Tout est doux dans ses gestes, jusqu'à sa force. Le poète parle en effet de la *blanda uis* de sa main (poème 2, v. 48), oxymore tel que les apprécient les poètes chrétiens. Il est vraiment l'Agneau victorieux qu'annonce l'Apocalypse (17, 14) : victorieux, car aucun démon ni aucune maladie ne lui résistent mais agneau, car il est toujours « doux et humble de cœur » (Mt 11, 29). En

³⁴⁶ CURTIUS (Ernst-Robert), *Littérature européenne et Moyen Âge latin*, op. cit., p. 197-199.

effet, les adjectifs choisis par le poète ne traitent jamais de sa vigueur ni de sa gloire mais de sa mansuétude et de son affabilité. Il est ainsi dit *amænus* (16, 5), *dulcis* (31, 14 ; 25, 22) et *bonus* (16, 20 et 33, 33). Bien plus, dès sa première apparition dans l'œuvre, au début des noces de Cana, il reçoit l'adjectif de *facilis* (1, 4), qui peut se traduire par affable ou aimable. On voit donc que c'est tout de suite sa douceur qui est indiquée au lecteur et qui doit retenir son attention.

Cette douceur n'est pas seulement suggérée par des adjectifs mais par de nombreuses remarques psychologiques. L'évangéliste saint Luc rapporte que Jésus a ressuscité le fils de la veuve, car il était *motus misericordia super eam* (7, 13). Pour Vavasseur, de nombreux miracles ont été accomplis par un Christ *motus misericordia*. Ainsi aux noces de Cana (poème 1) c'est parce qu'il est touché, *mollitus* (v. 16), par la persévérance de sa mère, que le Christ change l'eau en vin. Devant la piscine de Bethesda (poème 17), il ressent intensément la détresse de l'infirmes déjà mourant (v. 27-28 : *auxilii Christus persensit egere / semianimem*). Au tombeau de Lazare (poème 31), ce n'est plus seulement quelques larmes, c'est une profonde plainte qui sort du fond de son cœur (v. 150 : *imoque a pectore questus*, reprise d'un vers de Virgile, *Aen.* 1, 371). Le poète renoue ainsi avec le terme hébraïque *rahamim* qui signifie à la fois entrailles et miséricorde³⁴⁷. Le Christ en effet est plus que Christ devant la mort de son ami, il souffre atrocement : « il frémit à cette grande lamentation et souffrit d'une grande souffrance » (v. 144 : *At luctu infremuit tanto doluitque dolore*). Même sans accomplir de miracles, le Christ est bon avec ceux qui viennent le trouver. Il est par ses paroles un ami et un consolateur. Vavasseur le rapporte souvent, même si le texte-source ne le dit pas implicitement. Ainsi avec l'officier royal (poème 16), il lui « parle en des termes amicaux » (v. 20 : *uerbis sic fatur amicis* ; expression reprise à Virgile qu'on retrouve souvent dans le *Theurgicon*). En l'occurrence, la bienveillance de Vavasseur va même jusqu'à contredire l'autorité de saint Augustin pour qui les mêmes paroles du Christ ont une tournure de reproche et signifient « Ne m'importune pas »³⁴⁸. Il agit de même envers l'Aveugle-né (poème 26), après l'avoir laissé face aux Juifs incrédules et orgueilleux, il vient le trouver. Le poète annonce sa venue en quelques vers inspirés du sermon sur la montagne (Mt. 5, 11 : « Vous serez heureux lorsque les hommes vous chargeront de

³⁴⁷ FERRY (Bernard-Marie), art. « Miséricorde », dans DELCOR (abbé Mathias), JACOB (Edmond) et alii, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, op. cit., p. 857.

³⁴⁸ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 16, 5 PL 35, 1525 : *Tanquam huic diceret*, « Vade, filius tuus vivit », *noli mihi taedium facere*.

malédiction, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi ») :

*O felix ignominiae iamque hora propinquat
dedecus hoc pretio cum tu solabere magno !
Ecce uenit.*

Heureux es-tu pour cette ignominie, L'heure approche déjà
Où tu consoleras cet affront par cette grande récompense !
Voici il vient.

L'exclamation au début de la phrase renvoie au fameux passage de l'*Exsultet* : « O heureuse faute qui nous a valu un si grand Rédempteur ! » (*O felix culpa quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem*). On le chante à Pâques, moment de la joie la plus intense de l'Eglise, et l'abbé Bremond y voit l'abrégé et le fonds de la religion chrétienne³⁴⁹. Par ce rapprochement, le poète suggère donc que la présence du Christ sera une consolation d'autant plus enviable que l'affront était amer. L'adresse directe au miraculé par une apostrophe à la deuxième personne renforce encore l'aspect pathétique. Le Christ qui arrive est vraiment celui de la *devotio moderna*, de *L'Imitation de Jésus-Christ* qui reconforte le fidèle face à l'adversité : « Je reviendrai te visiter, dit-il, et je te libérerai de toutes inquiétudes. Car je te ferai oublier tes labeurs et jouir du repos intérieur. »³⁵⁰ La dernière apparition du Christ ressuscité sur les bords du lac de Tibériade laisse aussi au lecteur cette image d'un Jésus, humain et proche de ses disciples. Il n'est pas seulement leur chef, il est aussi leur ami. Le poème se termine en effet sur une scène très pittoresque d'un repas au bord du lac. Vavasseur amplifie. Alors que saint Jean se contentait de dire que nul n'osait lui demander qui il était, car tous savaient que c'était le Seigneur (Jn. 21, 12), le poète explique que c'est « à la manière d'un ami qui vous reconnaît » (v. 59 : *ritu agnoscentis amici*). C'est donc un trait constant du *Theurgicon* que, pour compléter l'exaltation de la divinité du Christ par les miracles, de souligner son humanité dans ce qu'elle a de plus affable. Lorsqu'il est bien obligé de rapporter des paroles amères ou colériques, il s'empresse de préciser que cet état est feint pour mettre à

³⁴⁹ BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux*, op. cit., t. 1, p. 372.

³⁵⁰ *De Imitatione Christi* 3, 51 : *Iterum a me visiteris, et ab omnibus anxietatibus libereris. Nam faciam te laborum oblivisci, et interna quiete perfri.*

l'épreuve. C'est ce qu'il écrit au sujet de l'obstination du Christ à refuser tout aide à la Syro-phénicienne (poème 20, v. 16-17), tant cette attitude contraste avec l'image d'un doux et aimable Jésus qu'il veut donner. Il y est si attaché que même les marques de force sont tempérées par des rappels de sa douceur. Ainsi, lorsqu'il le peint en héros victorieux de toutes les maladies qui viennent l'affronter à Capharnaüm, le poète précise cependant qu'il ne fait aucun geste brusque, se contentant de toucher tendrement les malades de son pouce (3, 37) et termine sur un bel oxymore, *blanda ... uis* (3, 48), repris à Stace (*Theb.* 10, 158), mais tout à fait adapté à son idée du Christ. Il synthétise par cette formule le contraste très fort qu'il fait tenir en son personnage d'un Dieu fort et invincible et d'un homme doux.

Même si le modèle d'Énée n'est pas tout à fait absent, il faut surtout voir là une influence de la mystique moderne. Vavasseur aurait pu mettre en exergue de son poème cette strophe de l'hymne des Matines du Saint-Nom de Jésus (attribuée à saint Bernard), célèbre pour avoir été mise en musique par Palestrina :

*Jesu, Rex admirabilis
Et triumphator nobilis
Dulcedo ineffabilis
Totus desiderabilis.*

Jésus, roi admirable
Et noble triomphateur,
Douceur ineffable,
Tout à fait désirable.

C. Le Christ, muse du poète :

1. Le Christ, Apollon et Muse du poète chrétien :

Vavasseur ne se contente pas de faire du Christ le personnage principal de son épopée. Il est également l'inspirateur, pour ainsi dire, la muse de sa création poétique. On le voit dès le poème liminaire où dès le vers 6 le poète s'adresse au Christ et lui demande de l'aider en des termes similaires à ceux de la traditionnelle épiclese de l'épopée. En effet, Vavasseur invoque le Christ *Carminis auctor*, clause qu'on trouve certes chez Juvencus, mais qui est reprise à l'invocation d'Apollon qui ouvre *L'Etna* (v. 4), poème longtemps attribué à Virgile. Prudence avait également christianisé l'épiclese au début de la *Psychomachie* en attribuant au Christ ce que Virgile disait d'Apollon. Le vers 56 du chant VI de l'*Enéide*, *Phoebe, gravis Troiae semper miserate labores* (Phébus, qui toujours prenez pitié des lourdes épreuves de Troie), devient l'incipit de la *Psychomachie* : *Christe, graues hominum semper miserate labores* (Christ qui toujours prenez pitié des lourdes épreuves des hommes). Le rapprochement entre le Christ et Apollon qu'on trouve ailleurs dans la poésie chrétienne³⁵¹ est particulièrement opportun dans un recueil sur des guérisons miraculeuses puisqu'Apollon est aussi guérisseur. Vavasseur ne va pas manquer d'explicitement le parallèle dès le 2^e poème (*Petri socrus febris, alii aliter aegri*, v. 30-37) pour conclure sur la supériorité du Christ :

*Centum praeterea tetrae sine nomine pestes
queis frustra quaesitae artes cedantque magistri
Hippocrates Cos, post Pergameusque Galenus.
Ac noua nil, quanquam non decedentia priscis,
subueniant inuenta omnisque hic cesset Apollo.
Verum ubi in aspectum Christi uenere grauesque
eminus aduertere manus, haud sit mora, uertunt
morbi terga fugae ...*

Et en plus cent fléaux terribles et sans nom
Devant qui c'est en vain qu'on a recours à la science et à qui céderaient les maîtres
Hippocrate de Cos et et plus tard Galien de Pergame

³⁵¹ Par exemple, PAULIN DE NOLE, *Carmina* 2, 51-52.

Les nouvelles inventions, bien qu'elles s'éloignent des anciens,
Ne seraient d'aucun secours et ici tout Apollon serait inutile.
Mais, quand ils arrivent à la vue du Christ
Et qu'ils lui tendent de loin leurs lourdes mains, sans délais,
Ce sont leurs maladies qui tournent le dos en fuite.

Si le Christ est supérieur à Apollon dans l'art de la guérison, il l'est certainement aussi dans celui de l'inspiration poétique, c'est un gage de la pérennité de l'œuvre que Vavasseur prophétise à la fin du dernier poème (v. 112-116). Il s'inscrit dans une tradition ancienne qui connaît alors chez les jésuites un certain regain d'intérêt. Marc Fumaroli a par exemple relevé un poème de Sarbiewski où il imagine un Parnasse dont la première place est tenue non par Apollon mais par Urbain VIII, vicaire du Christ³⁵². Lorsqu'il faut publier les louanges de Jésus, la foule entonne donc tout naturellement un Péan, chant solennel à la gloire d'Apollon ! (poème 9, *filius uidae*, v. 30)

À plusieurs reprises dans le *Theurgicon*, Vavasseur fait une pause dans son récit pour s'adresser au Christ et lui demander des forces pour continuer son œuvre. A chaque fois, il imite une invocation à la Muse virgilienne. Avant de chanter la Transfiguration (Poème 23), par exemple, il lui demande de venir car c'est maintenant, l'heure où la divinité du Fils de l'homme va être manifestée, qu'il doit le chanter à pleine voix (v. 10 : *Plena mihi uoce canendus*). S'ensuit une prière fervente où le Christ est associé aux Muses. De la même façon, Virgile, au moment où commence la guerre entre Latins et Troyens, supplie les Muses de se porter à son secours pour la deuxième partie de son épopée, celle des combats (*Aen.* 7, 646). Le poète annonce ainsi qu'il est sur le point d'entamer un passage difficile par la noblesse du sujet. Un peu plus loin (IX, 525-529), il réitère l'invocation pour Calliope en particulier, à un autre moment crucial, celui où Turnus monte à l'assaut. Par cette invocation, Vavasseur souhaite donc, comme Virgile, indiquer que le passage qui va suivre est particulièrement grandiose et éclatant, il faut que sa poésie en soit digne. On retrouve christianisés, comme l'avait demandé le pape Barberini, les éléments traditionnellement associés aux Muses : le Parnasse devient le « Jourdain à la double tête » (v. 18-19), l'Aonie devient l'Idumée (v. 19) et le Parnasse le « Liban toujours florissant » (v. 20). Mais surtout Vavasseur, reprenant l'ardente

³⁵² FUMAROLI (Marc), *L'École du Silence*, op. cit. p. 104.

profession d'amitié de Virgile à son maître et ami Gallus, (*Ecl.* 10, 72) reconnaît ici que c'est l'amour du Christ qui le premier lui a enseigné tout cela : *Christo, cuius amor docuit me primus* (23, 18). Il reconnaît donc une part immense au Christ, il n'est pas seulement celui qui doit être chanté mais celui qui doit enseigner le chant. Au commencement du livre IV, il s'adresse de nouveau au Christ et le supplie de lui concéder que la dernière partie de son travail réponde à son œuvre (31 3-4). L'imitation du début de la X^e églogue est manifeste (1^{er} vers) : *Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem* (Accordez-moi, Aréthuse, ce dernier effort) devient *Extremum hunc operi da respondere laborem /Christe, tuo* (Accordez que ce dernier effort réponde à votre œuvre / O Christ). Le poète établit donc une proportion entre la noblesse du sujet, un miracle du Dieu fait homme, en l'occurrence, un miracle particulièrement éclatant puisqu'il s'agit d'une résurrection, et la difficulté pour le poète à produire une œuvre digne d'un tel prodige.

Ces invocations ont un caractère doublement conventionnel. Outre la référence à la poésie antique (particulièrement manifeste dans le poème 31), on peut y voir la réminiscence d'une pratique scolaire alors exigée des jésuites. Les élèves devaient en effet placer en tête de leur composition une petite prière ou une citation biblique avec une croix ou un autre symbole religieux. Marie-Madeleine Compère et Dominique Julia-Pradon l'ont montré dans les copies d'élèves de Louis-le-Grand vers 1720 qu'elles ont retrouvées, éditées et commentées³⁵³. Cependant, au-delà de cet usage scolaire, ces prières rappellent aussi que l'homme ne peut rien accomplir sans l'aide de Dieu, pas même Le louer. Les Psaumes sont assez féconds en réflexions sur ce thème. Par exemple, au Ps 39, 4, David chante que c'est le Seigneur qui met dans sa bouche un cantique nouveau, [*Dominus*] *immisit in os meum canticum novum*. On peut en effet sentir chez Vavasour un réel désir de spiritualiser la création littéraire, de rapprocher l'inspiration poétique de l'inspiration prophétique et d'élever par sa paraphrase la poésie latine à une certaine dignité théologique. C'est ainsi que, dans son épiclèse avant la Transfiguration, il reprend la vibrante déclaration d'amour aux Muses que fait Virgile dans les *Géorgiques* (2, 475-482) et met sur le même plan, grâce à la souplesse de la syntaxe latine, le culte qu'il rend au Christ et celui qu'il porte aux Muses (23, 21-23):

³⁵³ COMPÈRE (Marie-Madeleine) et PRALON-JULIA (Dominique), *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime : Etude de six séries d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720, op. cit.* p. 34-40.

*Tum nulli per trita prius uestigia duxit
ardentem studio caelestum sacraque, Musae,
a teneris uestra, a teneris tua, Christe, ferentem.*

Alors par des chemins, que personne auparavant n'a parcourus, il m'a conduit
Moi que brûlait le zèle des habitants des cieux et qui, ô Muses,
Depuis mon plus jeune âge, m'occupait de votre culte, ainsi qu'à vous, depuis
mon plus jeune âge, ô Christ.

2. Vavasseur, nouveau prophète :

L'amour des Muses n'est plus seulement un simple goût pour la versification et le beau langage, c'est une mystique. La poésie biblique est véritable cette « ambrosie, qui selon la belle expression de Frédéric Mistral, change l'homme en dieu » *Car es elo l'ambrosio, Que tremudo l'ome en diéu*. Cette haute conception de sa paraphrase poétique de la Bible est particulièrement notable par son recours au mot de *uates* pour se désigner lui-même au début du recueil (poème liminaire v. 8 : *Tu uatem duc*). Certes c'est le mot dont on use dès la période classique pour parler d'un poète, par exemple chez Virgile (*Ecl.* 7, 27). Cependant après des siècles de chrétienté, Vavasseur, même dans une œuvre de style hautement virgilien, ne peut pas en l'utilisant ne pas suggérer à ses lecteurs un rapprochement avec les prophètes de l'Ancien Testament et les auteurs sacrés des Ecritures. Il est vrai que les Pères de l'Eglise ont été rétifs à parler de *uates* pour les prophètes. Le mot n'apparaît pas dans la Vulgate qui lui préfère le grec *propheta*. Saint Augustin explique en effet que *uates* désigne les sibylles et devins païens et *propheta* les envoyés du Dieu des Juifs³⁵⁴. Néanmoins saint Ambroise pour parler d'Élisée dans le *De Helia*³⁵⁵ ou David dans son commentaire du Psaume 118³⁵⁶, saint Augustin pour les prophètes en général³⁵⁷ dans le *Contra Faustum* puis de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, dans le traité *De diversis Quaestionibus*³⁵⁸ l'utilisent. Juvencus n'a pas eu ces scrupules et systématiquement appelle les prophètes *uates*, par exemple Isaïe (1, 141 et 313 etc.), conformément à son dessein de romanisation de la vie de Jésus. Après lui de

³⁵⁴ AUGUSTIN, *De Trinitate*, 4, 16, PL 42, 902 : *ab eis uates, a nostris prophetae appellati sunt*.

³⁵⁵ AMBROISE, *De Helia*, 6, 18, PL, 4, col. 703c.

³⁵⁶ AMBROISE, *In Psalmum David CXVIII expositio*, 8, 17, PL 15, 1301a.

³⁵⁷ AUGUSTIN, *Contra Faustum*, 12, 1 PL vol. 42, col. 254.

³⁵⁸ AUGUSTIN, *De diversis Quaestionibus*, 58, 3 PL vol. 40 col. 44.

nombreux poètes chrétiens ont repris cette récupération, ainsi Vida dont on ne saurait compté les occurrences dans la *Christiade* (1, 200 ; 742, et 888 ; 2, 10, 169, 398 et 520 ; 3, 6, 131 etc.) et Urbain VIII dans son élégie déjà citée *Poesis probis et piis ornata documentis primaevuo decori restituenda* appelle le roi David *sceptriber ... uates* (v. 99), transposition classicisante de son surnom traditionnel de Roi-Prophète. Vavasasseur lui-même, lorsque dans le *Theurgicon*, fait référence aux prophètes parle de *uates*. Ainsi lorsque le Christ explique aux pèlerins d'Emmaüs que tout c'est lui que les Ecritures annonçaient, Vavasasseur nous dit (36, 63-64) :

*post alios referebat in ordine uates,
quae de se et quoties diuino ex ore locuti*

Ensuite il rapportait les autres prophètes dans l'ordre,
Tout ce que leur bouche divine avait à son sujet tant de fois répété.

Dans le poème sur la *Transfiguration*, il dit même *carmen* pour parler des prophéties qui annoncent la Passion (v. 91). Et le Christ lui-même est désigné *uates* par l'Aveugle-né (poème 24) qui, le prenant d'abord pour un prophète, le dit *maximus ... uates* (v. 104-105). Vavasasseur se considère donc semblable à ces auteurs inspirés. Bien plus, sa consécration vient à la fin du *Theurgicon*. Après la montée du Christ au ciel, un ange annonce qu'il reviendra. C'est l'occasion pour Vavasasseur d'évoquer la fin des temps où tout sera réduit en cendres, même les œuvres des grands poètes classiques. Mais, grâce au Christ, la Muse de Vavasasseur survivra pour l'éternité (40, 103-116) :

*Has tristes inter naturae operumque ruinas,
Ascræi senis ac longe florentis Homeri
occiderint monimenta et quos uitauerat olim,
tunc Maro pertulerit fatis peioribus ignes.
Te, mellite Catulle, feros, te, docte Properti,
egerit in cineres cum culto flamma Tibullo.
Nasoni nec profuerit graue condere carmen
heroum, non obfuerit rude linquere carmen.
Incomptos, comptos dederit sors aequa labores
exitio et formas postremum uerterit omnes.*

*Sola, tot ex scriptis, leto indignante, superstes
aeternum (scio : materies sic te tua poscit
atque extrema sibi haec Christi miracula debet)
Musa VAVASSVRI seruabere, tempore et igni
maior et ipsa tuum mox seruatura poetam.*

Parmi les lugubres ruines de la nature et des ouvrages humains,
Du vieillard d'Ascra et d'Homère perpétuellement fleurissant
Les écrits seront tombés et les feux qu'il avait jadis évités
Maron les aura alors supportés avec un pire destin,
Toi, doux Catulle, et toi, docte Properce, en de sinistres
Cendres la flamme vous réduira, ainsi que le savant Tibulle.
A Nason il n'aura pas servi de composer un grave poème
Héroïque, il ne lui aura pas nui de laisser un poème grossier.
Ratées ou réussies toutes les œuvres, un juste sort les livrera
Au trépas et renversera enfin tout ce qui est beau.
Seule de tant d'ouvrages, malgré le courroux de la mort, tu survivras
Pour l'éternité (je sais : c'est ton sujet qui le veut ainsi
Et il le doit à ces derniers miracles du Christ),
Muse de Vavasseur, tu seras préservée, plus forte que le temps et le feu
Et ensuite tu conserveras toi-même ton poète.

Le fait de traiter en vers des choses divines n'est donc pas seulement une façon d'ennoblir son œuvre, ni même la création poétique en général, mais cela assure une renommée à l'auteur, une participation à la gloire divine, que la poésie profane ne pourrait lui assurer. Par ces derniers vers, Vavasseur anticipe déjà sur la querelle des Anciens et des Modernes en choisissant, malgré son choix de la langue latine, le camp des Modernes.

PARTIE III : LIVRES I ET II DU *THEVRGICON*
SIVE DE MIRACVLIS CHRISTI

Dédicace

**Au Très Illustre Seigneur,
François Sublet
DE NOYERS,
baron de Dangu,
Secrétaire d'Etat
Du Roi Très-Chrétien,
etc.**

**FRANÇOIS VAVASSEUR
de la Compagnie de Jésus.**

S'il fallait, Très Illustre Seigneur, selon l'usage, précéder d'un hommage ou d'une dédicace les *Miracles du Christ*, que j'ai très soigneusement composés, vous reconnaîtrez vous-même que je devrais choisir plus que tout autre un homme qui accomplit des actes nouveaux et étonnants sans s'écarter dans sa vie et sa morale des œuvres immortelles et divines du Sauveur. On observe avec admiration, en voyant la manière dont il vit maintenant, qu'il s'est estimé né pour Dieu et le Prince au point que tout le reste lui semble néant. Cela semble un prodige que, parmi les très nombreuses, grandes et même justes occasions d'agir, il n'ait pas voulu s'enrichir des deniers publics. Action exceptionnelle et digne du plus grand éloge, de ne recevoir que quelques présents et dons des rois, pour que ne paraisse pas méprisée la générosité royale ; et cela même, de le tourner totalement à l'avantage des rois et des finances de l'Etat, afin de n'en rien recevoir. Mais l'homme qui ne doterait ses enfants d'aucune ressource ni d'aucune richesse, alors qu'il pourrait le faire abondamment, mais en consacrerait une partie à Dieu, une partie aux religieux. Si Dieu le voulait, il ne le refuserait pas ; l'homme qui ne penserait même pas à gratifier ses très bons amis des biens éphémères et périssables, dont peu savent en user et dont

**Illustrissimo uiro
Francisco Sublet
DE NOYERS
Baroni de Dangu,
Regi Christianissimo
Ab intimis Arcanis et Consiliis etc.**

**FRANCISCVS VAVASSOR
E Societate Iesu**

Si cui, uir illustrissime, Christi miracula, studio qualicumque meo elaborata, offerri pro more ac dedicari oportuit, ipse fatebere, ex cunctis eum mihi deligendum fuisse potissimum, qui mira item facinora noua ederet neque uita moribusque ab immortalibus et diuinis Seruatoris actis aberraret. Habet admirationem, quomodo nunc uiuitur, ita se Deo ac Principi natum arbitrari, ut cetera pro nihilo omnia ducantur. Prodigii simile est, inter plurimas et amplas atque etiam iustas faciendae rei occasiones, non fieri nummio uelle ditiozem. Rarum opus et in summa laude ponendum, e regum donis et muneribus accipere non nihil, ne regia liberalitas respui uideatur; idipsum in regios usus publicosque sumptus totum conuertere, ne quid accipiatur. Qui uero liberos opibus et copiis nullis augeat, cum maximis possit, sed partim Deo deuoueat, partim deuotos, si Deus uelit, non nolit; qui suis amicissimis ne tum quidem se gratificari putet, cum fluxa haec et caduca fortunae bona, quibus uti pauci norunt, abuti nemo non potest, uel danda curet, uel largiatur ipse; cuius esse

personne ne peut ne pas en abuser, se soucierait de les donner ou de les distribuer avec largesse lui-même. Je dirais que c'est le propre d'un homme au moins rare et presque céleste ? Désormais si quelqu'un non seulement se refuserait tout ce qui est agréable dans la nature mais encore s'épuiserait en s'astreignant à des travaux incessants pour son Roi et sa Patrie, n'aurait qu'à peine recours à la nourriture, au sommeil et aux autres délassements ; n'aurait d'égard ni pour sa santé ni pour sa survie, cet homme-là enfin n'aurait pas une vie, pour ainsi dire, vitale. Ne fait-il pas des choses que le reste des mortels peuvent plus aisément admirer qu'imiter ? Combien semblent valoir d'égaliser par leur dignité les plus honorables et descendre par leur simplicité et leur complaisance aux plus humbles ? Se placer à la lumière et sous les yeux des rois et d'un royaume très puissant ? Chercher la solitude et les endroits retirés, fuir les honneurs, la corruption et la suffisance d'une certaine supériorité humaine ? Comment ? Unir la politique avec une dévotion sans faille ? Comment ? La politique et la guerre avec une piété sincère ? Au point que les charges des affaires ne l'arracheraient pas à la contemplation de l'esprit, que la foule s'opposerait pas à sa tranquillité, que la discordance ne troublerait pas sa régularité, que la vicissitude n'interromprait pas sa constance. Bien qu'à cela s'ajoute le fait que, alors que ses vertus si nombreuses et admirables paraissent au grand jour et, en quelque sorte, éclatent publiquement et que beaucoup d'autres (et pas les moindres), inconnues du vulgaire, sont cultivées intérieurement, cependant un si grand homme ne voudrait pas se souvenir davantage de lui-même. Il indique aux marbres, aux églises, aux sépultures, et à tous les autres édifices et œuvres d'art le perpétuel silence des éloges et inscription et toute publication de son nom, il penserait semblable à la mort. Comme tout cela est plus grand que toute mon admiration, il arrive fort opportunément, à mon avis, que, si j'avais rencontré quelqu'un paré et orné d'autant de qualités, je lui consacre les faits admirables du Christ. Surtout si ce même homme pour l'Ordre, dont je suis une part infime, était non plus,

tandem nisi singularis cuiusdam ac paene caelestis uiri dicam ? Iam si quis non modo quae iucunda sunt, denegarit uniuersa, uerum etiam subeundis assiduis pro Rege proque patria sese laboribus confecerit ; uictu, somno, quietibus ceteris uix utatur ; non ualetudinis rationem ducat, non incolumitatis ; huic eidem denique non sit uita, ut aiunt, uitalis ; nonne is ea facit, quae reliqui mortales mirari facilius possint, quam aemulari ? Qui ista, quanti uidentur, exaequari dignitate cum summis ; facilitate et obsequio descendere ad infimos ? uersari in luce atque oculis regum praepotentisque regni ; capatate solitudinem, latebras, honorum fugam, praestantiae cuiusuis humanae contemptionem et despicientiam ? Quid ? politicae cum incorrupta religione ? Quid ? belli ac togae consilia cum sincera pietate coniunxisse ? Adeo ut neque moles negotiorum astraheret a contemplatione mentis neque turba obstreperet tranquillitati neque uarietas misceret ordinem neque uicissitudo interPELLARET constantiam. His accedat licet, quod, cum eximiae tot uirtutes emicent foras et in publicum uelut erumpant cumque multo plures ac nihilo minores sed in lucus ignotae, colantur intrinsecus ; tamen memorari de se prorsus uir tantus nolit ; marmoribus, templis, sepulcris, reliquiis, aedificiis atque operibus, perpetuum elogiorum atque inscriptionum silentium indicat et quamcunque nominis praedicacionem sui, mortis instar putet. Quae cum sint omnia omni admiratione maiora, tum ualde, mea sententia, opportuna accidunt, ut, si quem unum tot animi bonis instructum atque ornatum nactus essem, ei, quae tam belle expressa moribus haberet, admiranda Christi facta consecrarem : praesertim si idem in eum Ordinem, cuius ego pars minima sum,

comme la plupart des amis fidèles, secrètement bien intentionné mais ouvertement généreux, libéral et dispendieux et notre insigne bienfaiteur. Si vous êtes , Très-Illustre Seigneur, tel que je vous ai décrit plus haut, homme mirifique et excellent dans toute sorte de louange, eu égard pour votre modestie, cela ne doit pas être votre avis ; je ne voudrais pas non plus que ce fût le mien propre. Ce que vous êtes, même si je me taisais, toute la France le sait, les autres nations l'ont entendu et la postérité s'en souviendra. Je dis seulement cela, sur quoi si je me trompe, vous me pardonneriez, car je me tromperais avec tous les plus sages et les plus fins connaisseurs de vos vertus, à vous seul plus que tous les autres nous avons jugé bon de dédier les miracles du Christ.

non iam, sicut plerique, non infideles amici, lam bene animatus, sed aperte prolixus, liberalis atque effusus nostrique fautor insignis foret. Vtrum tu sis eiusmodi, uir illustrissime, qualem supra descripsi, mirificum hominem ac tam multiplici genere laudis excellentem, non debet, quae moderatio tua est, esse tuum iudicium neque uelim proprie esse meum. Quidquid es, me tacente, res gestae tuae satis loquuntur, tota Gallia sensit, exterae gentes audierunt, posteritas recordabitur. Hoc dico tantum, in quo si erro, dabis hanc ueniam mihi, ut cum sapientissimis quibusque ac uirtutum tuarum non ignaris errem, tibi nos uni praeter ceteros inscribenda Christi miracula existimasse.

Élégie

Sur le même sujet

Aux temps anciens, à ce qu'on croit, une barbare rusticité,
Aux cheveux épars, habita les demeures royales.
Il n'y avait encore aucun piège, aucune perfidie,
4 Ni de blessure qui vient par derrière d'un ennemi secret.
Mais la violence, la férocité et les combats
Et Némésis ivre de massacre pendant des jours entiers,
Mais il y avait tous les crimes, à l'exception de celui que favorisent la nuit noire
8 Ou les présages terribles par leur fiel ou les herbes par le leur chacun.
Assurément aucune affaire n'était réglée par de silencieux poisons,
Aucune crainte, ni honte ne cachaient les actes,
Polyphème dans sa vaste grotte dirige un tel empire ;
12 Si toutefois ce qu'il dirige se compare à un empire.
Chez lui, rien de comparable aux liens de la nature ou aux lois ;
Et la raison soumise, isolée, obéit ;
La force domine ; la sagesse défaille. Un seul
16 Œil Il y avait dans un si grand corps.
Mais lorsque la violence s'attacha aux paisibles monarques,
Et lorsque les sceptres désapprirent désormais les usages sauvages :
La force brute se changea en ruse. S'insinuèrent de la nuisance
20 Les mille voies secrètes que trouva la Cour.
D'abord la flatterie et l'assentiment qu'on donne avec un visage favorable ;
Faire de doctes baisers sur les mains et de doctes sur les pieds.
Alors autour du trône la jalousie et, de toutes parts engendrée,
24 La suspicion menteuse donnèrent de prodigieux imitateurs
De là les cabales et les partis et les rapines civiles ou militaires
Et une nuit aussi grande que cachée par le lac stygien.
La Justice, toute pâle, en fuite quitta alors la terre.
28 Alors que, rappelée, elle fuyait vers le Père souverain
Les Grands s'en couvrirent par désir de se cacher
Et tout l'art des rois fut de dissimuler

DE EODEM ELEGIA

Barbara, si qua fides, priscis habitauit in annis
rusticitas fusa regia tecta coma.

Nondum ullae insidiae, nondum periuria, nec quod

4 pone subornato uulnus ab hoste uenit.

at uis et feritas et aperto proelia campo,

 et Nemesis totos ebria caede dies,

at scelus omne aderat, nisi quod nox adiuuat atra,

8 uel fera dira suo felle uel herba suo.

Quippe gerebatur tacitis res nulla uenenis

 nec metus abdebat facta nec ulla pudor.

Tale regit uasto imperium Polyphemus in antro,

12 si tamen imperii, quod regat, instar habet.

Nil apud hunc uinclis naturae aut legibus aequum

 et ratio morem subdita sola gerit.

Exuperat robur ; prudentia deficit. Vnum

16 scilicet in tanto corpore lumen erat.

Ast ubi placatis uiolentia regibus haesit

 sceptraque iam cultus dedidicere feros

Vis astu mutata rudis, subiere nocendi

20 quas mille occultas repperit aula uias.

Blanditiae primo et facili assentatio uultu ;

 figere docta manus oscula, docta pedes.

Tum circa solium inuidia et quae plurima partu

24 suspicio mendax aemula monstra dedit.

Hinc sectae et partes ac belli furta togaeque,

 tantaque nox, stygio condita quanta lacu.

Iustitia excedens terris tunc pallia liquit,

28 ad summum fugeret cum reuocata patrem.

His studio sese proceres texere latendi,

 omnis et ars regum dissimulare fuit.

Ainsi le grand souverain de la petite Ithaque Ulysse,
 32 Soit chez lui, soit quand il occupe une terre étrangère
 Il trompe les jeunes filles dans des poèmes flatteurs
 Plus habile. Circé a été vaincue et la ruse par la ruse.
 En vain la divine Calypso lui offrit sa chambre.

36 En vain d'autres obstacles lui firent d'autres retards comme ils purent.
 Lui cependant, quelle honte, célèbre non par la guerre et les armes
 Et, s'il a quelque récompenses de la paix, il les a prises par fraude.
 Pendant que dispose, dans sa course rapide, de tels et tels moments,

40 Saturne et qu'il marque les royaumes de ses faveurs,
 Un roi juste vit la force injuste et les artifices des rois,
 Il ne l'a pas supporté, et a donné de tels mots à la terre.
 « Tu ne me plais pas, Polyphème, ni toi Ulysse, bien que tu sois son vengeur,

44 Partez d'ici, ô barbarie et toi fourberie, au large.
 Mais il n'y avait, sous mon règne, ni ce crime, ni celui-là.
 Les Siècles d'or n'ont rien porté de néfaste.
 L'âge déshonnête de fer ne durera pas plus longtemps.

48 De nouveau, les temps d'or couleront
 Je parle de choses connues : voici il vient, le voici alors que les années s'écoulent.
 Celui qui rapporte mon règne
 Les Francs l'auront pour roi. Et il vous aura, Sublet, pour ministre. »

52 Il a dit et pense qu'il suffit pour les bonnes mœurs.
 Depuis son trône la Vertu souveraine a régné à la cour.
 La Fortune a toujours accompagné la Vertu triomphante.
 Et les deux déesses, utilisant une fois de si grands protecteurs,

56 Accorderont par la suite leurs succès.
 Alors que cependant on ne pouvait rien ajouter à leurs admirables exploits,
 Que fit le roi par son pouvoir ou le ministre par son conseil :
 « La cour, adieu » disent-ils, « la terre » l'un a ajouté

60 Celui-ci se cacha chez lui, celui-là dans le ciel.

Sic Ithacae magnus paruae moderator Vlysses,
 32 siue domi seu cum terra aliena tenet,
 decepit natas in carmina blanda puellas
 cautior. Est Circe uicta doloque dolus.
 Frustra illi thalamos obiecit dia Calypso.
 36 Frustra alias alii, quas ualuere, moras.
 Ille tamen, pudeat, non bello clarus et armis ;
 et, si quae pacis praemia, fraude tulit.
 Digerit haec atque haec celeri dum tempora cursu
 40 Saturnus, festis regna notatque suis ;
 uim regum iniustam uidit rex aequus et artes.
 Non tulit ac terris talia uerba dedit :
 « Nec, Polypheme, places nec sis licet ultor, Vlysse.
 44 Este hinc, barbaries calliditasque procul.
 At non illud erat crimen, me rege, nec illud.
 Aurea non ullum saecla tulere nefas.
 Ac neque durabit ferri improba longius aetas,
 48 Rursus et ex auro tempora dicta fluent.
 Nota loquor : Venit ecce, uenit labentibus annis,
 mutata referat qui mea regna uice.
 Rex erit Francis. Eris huic, SVBLETE, Minister. »
 52 Dixit, et ad mores sat putat esse bonos.
 Ex illo Virtus domina regnauit in aula :
 Virtutem assidue Fors comitata ducem est.
 Praebeatque, semel tantis auctoribus usa,
 56 postmodo successus utraque Diua suos.
 Cum tamen egregiis possent nihil addere factis
 seu Rex imperio siue Minister ope :
 « Aula, aue » dicunt, Et « tellus », adiicit alter.
 60 Ille domo sese condidit, iste polo.

Au Lecteur :

Il y en aura peut-être, Lecteur, qui blâmeront le choix de ce sujet et de mon opinion parce que il m'a fallu commettre l'un ou l'autre de ces méfaits : savoir de trahir la Foi que je dois aux choses divines ou de négliger l'art, que je professe en écrivant des vers. Si vous vous abandonnez, diront-ils, à votre variable imagination, vous pécherez contre la foi. Si vous ne retenez que la vérité nue, contre la poésie. Assurément, quoiqu'il en soit de la seconde dont je parlerai plus loin. Je n'ai ni le pouvoir ni le droit de nier que je n'ai pas traité selon la Foi cet ouvrage. Après avoir prudemment exclu tout lien des miracles entre eux qui pouvait me venir à l'esprit à partir de rien, avec mes propres forces, pour ne rien introduire d'étranger ou de nouveau. La même modération m'a conduit à réduire et amputer tout ce qui touchait aux mœurs et aux mystères. Ceux-là, parce que trop nombreux, ceux-ci, bien que peu nombreux, les uns et les autres, puisqu'ils étaient douteux et dépendaient beaucoup des opinions des hommes, diverses et trop souvent contradictoires. J'ai eu aussi la pudeur et le respect, quand s'est rencontrée une difficulté susceptible de litige, ou une occasion s'est présentée d'apporter quelque chose de personnel ou de propre à notre goût, d'avoir écarté des doutes, d'avoir éclairci les passages obscurs, d'avoir pesé non amassé les mots, d'avoir joué le rôle restant d'interprète pas plus que ce il est permis d'ajouter, de rien mêler ou inventer, de rarement trancher, mais suspendre son jugement et de réserver quelque controverse intacte dans de brefs commentaires. Sauve est la Foi. Quelle place alors pour l'invention multiforme ? Ici je m'oublierai, je parlerai du fait : je vais déclarer non ce que j'ai fait mais ce que j'ai pu faire. Qu'est-ce qui interdit d'ajouter à un sujet noble et à un récit très digne des épisodes, les digressions, des topographies, des métaphores, et d'autres figures aussi belles que faciles à inventer, à condition qu'elles soient rares, peu nombreuses, opportunes et pertinentes, avec vraisemblance et sans répugnance pour la vérité de la matière

AD LECTOREM :

Erunt fortasse, Lector, qui huius argumenti sententiaeque delectum culpent in eo quod alterutrum mihi comittendum fuit e duobus ut uel fidem uiolarem, quam diuinis rebus debeo, uel artem negligere, quam pangendis uersibus profiteor. Si induleris, inquit, uariae inuentioni, peccabis contra fidem ; si nudam ueritatem retinueris, contra poëticen. Equidem, ut sit de altero, quod uidero posterius, dissiteri quin has litteras fideliter tractauerim nec possum nec ius est. Postquam nexum omnem miraculorum inter se, qui mihi nasci poterat de nihilo, marte meo, ne quid alienum et peregrinum introducerem, prudens esclusi. Eadem moderatio me adduxit ut circumciderem et amputarem quae pertinebant ad mores quaeque ad mysteria : illa, quod infinita ; haec, licet pauca ; utraque, cum arbitraria essent ualdeque ex uariis hominum ac saepius contrariis opinionibus penderent. Fuit quoque pudoris ac reuerentiae, ubi nodus incidit iudice dignus aut occasio se dedit afferendi nonnihil domo ac priuato e penu, ita soluisse dubia, illustrasse obscura, appendisse non annumerasse uerba, reliquas interpretis egisse partes ut non plus aequo quid adiicere libuerit, nihil miscere aut notae, parum affirmare sed iudicium sustinere et quamlibet controuersiam in breues commentarios integram reseruare. Salua fides est. Quis interim multiplici inuentioni locus ? Hic ego de me obliuiscar, de re loquar nec quid fecerim sed quid facere potuerim praedicabo. Quid uetuit argumento nobili et scriptione dignissimo ἐπεισόδια, digressiones, τοπογραφίας, similia aliaque inuentu tam praeclara, quam non difficilia affingere, dummodo raro, dum paucis, dum loco et e re nata, dum per se probabiliter neque ipsius materiae ueritati repugnanter ?

même ? Ne concède-t-on pas un historien, dont le devoir est de dire uniquement ou principalement la vérité, le droit de parfois tirer les origines et les causes des événements de sa propre opinion, d'imposer des considérations morales, d'introduire des discours claires, ambiguës. Au Poète qui partout jouit en propre d'une grande liberté, par ailleurs toujours noble et sublime, on interdirait d'apporter sa modeste contribution, prélevée sur ses biens particuliers ? Allons, la manière même et la façon de les traiter et la place et la situation de certains faits, l'omission d'autres, ne sont-ce pas ce qui doit se trouver habilement et intelligemment dans les fictions ? Chacune de ces choses cependant je les permets ainsi à notre poète, s'il a la Foi nouvelle et si toutes les fictions étrangères ont l'ancienne et l'on observe cette prescription de sorte que, comme le sont toutes ces festivités, on assaisonne les plats mais la faim du lecteur n'est pas assouvie. « Mais, dites-vous, la fable est tout à fait nécessaire au poète. » Si je le niais, comment me convaincriez-vous ? Par l'exemple, ou par argument d'autorité, ou par un raisonnement ? Par l'exemple. Donc Aratos et Lucrèce en aucun endroit, Hésiode et Virgile dans la partie de loin la meilleure de leur œuvre ne furent pas poètes ? Par argument d'autorité. Qui citer en plus d'Aristote ? Ecoutez-le : κὰν ἄρα συμβῆ γενόμενα ποιεῖν, οὔθεν ἤττον ποιητής ἐστίν. Τῶν γὰρ γενομένων ἕνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' αὐτὸν ὁ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητής ἐστίν. « Si, dit-il, il arrive qu'un poète traite de ce qui s'est vraiment passé, il est néanmoins poète. En effet, de ce qui s'est vraiment passé, rien n'interdit qu'il y ait certains faits de nature vraisemblables et possibles et par là l'auteur qui les a choisis est poète. » Mais une raison nous en persuade. Laquelle ? Celle-ci, je pense : que, sous prétexte que toute poésie doit être liée à la volupté, ces sujets, fabriqués par jeu et imaginés pour le plaisir, par la nouveauté des faits, par leur ampleur, par leur abondance, par leur variété fascinent et ravissent les esprits des hommes et de multiple façon les divertissent, mais si autant de conditions favorables ou beaucoup plus parfois la nature et quelques événements

An historico, cuius est dos aut una aut praecipua, uerum loqui, conceditur ut principia et causas euentorum nonnumquam depromat ex suo sensu, morales sententias obtrudat, conciones inducat, directas, obliquas : Poeta ubique magna quadam licentia usus et propria, alias semper liberalis et magnificus, tenuem de suo symbolam, in res sacras, uberes illas quidem suapte natura sed inopia scriptorum ieiunas necdum satis latinis literis illustratas, conferre prohibebitur ? Age, ipsa tractandi uia modusque positio et situs aliarum rerum, aliarum omissio, num ea sunt eiusmodi quae debeant in repertis solerter ingenioseque numerari ? Quae singula tamen ita uati permitto nostro, si prior illi et antiquior fides sit aduentitiis omnibus commentis eaque praescriptio teneatur ut quales istae cumque sunt festiuitates, condiant cibos, non famem expleant legentis. « Atenim fabula poëtae necessaria plane est, ais. » Si negem, quo me modo conuincas utrum exemplo, an auctoritate, an ratione ? Exemplo. Ergo Aratus et Lucretius nusquam ; Hesiodus et Virgilius longe optima sui parte non poëtae ? Auctoritate. Quae potior quam Aristotelis ? hunc audi, κὰν ἄρα συμβῆ γινόμενα ποιεῖν, οὐθεν ἦττον ποιητής ἐστίν. Τῶν γὰρ γενομένων ἕνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' αὐτὸν δὲ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητής ἐστίν. « Quod si, inquit, contigerit ut Poëta quae facta re uera sunt, tractet, nihilo minus poëta est. Ex iis enim quae facta sunt, nihil uetat esse quaedam eiusmodi, qualia uerisimile sit fieri ac fieri posse, quo ille nomine horum poëta est. » Sed ratio persuadet. Quae ? Haec, opinor, quod quaelibet poësis comparari cum debeat ad uoluptatem, conficta per iocum animique gratia excogitata argumenta, nouitate rerum, magnitudine, copia, uarietate suspendunt hominum mentes et rapiunt ac multiplicem in modum recreant. At si tantumdem opportunitatum aut multo plus natura aliquando resque nonnullae gestae

historiques en engendrent d'eux-mêmes, sans qu'aucun fard n'ait été emprunté, que méritez-vous, vous, qui avez le pouvoir de les retenir dans la vérité, de retenir les esprits par le mensonge et les fables abjectes ? Quand surtout ces fictions et ces fables plaisent, c'est parce qu'elles portent la vraisemblance qu'elles plaisent tant. Ajoutez que, si nous suivons le prince de l'intelligence et le Philosophe de la doctrine, l'auteur de la *Poétique*, le poème chasse les erreurs de la vie, apaise les agitations de l'esprit et réforme les mœurs ; Elle n'est pas uniquement consacrée aux oreilles et au très suave désir de volupté. Il est fort probable qu'un poète, s'appuyant sur la vérité, puisse assurément parvenir au but vers lequel il tend. Mais jusqu'à présent nous n'avons presque pas évoqué la matière de l'ouvrage. Maintenant quelle est sa forme, quelle poésie, quelles amours ou délices, s'il y en a toutefois, il conviendrait à peine que je l'indiquasse. Je ne l'aurais pas pu en une courte lettre. Je ne l'ai pas voulu non plus. Sur ce point en effet je préfère que toi, lecteur, tu crois pour toi ce que tu veux d'après ta propre lecture, plutôt que tu en penses du bien, si tu ne l'avais pas connu par toi-même, mais de ma bouche ou de celle d'un autre. Car en l'intitulant θεουργικά ou *Théurgiques*, mon dessein ne fut point tant d'imiter par le titre Maron, qui nomma son œuvre parfaite *Géorgiques*, que de suivre Denys, qui appela brillamment θεουργία d'abord tous les actes du Christ, ensuite ses miracles. Bien plus, je remarque chez Maxime qui explique ces paroles de Denys καὶ ἔστι τῆς θεολογίας ἡ θεουργία συγκεφαλαίωσις *Et l'œuvre divine est la synthèse de toute parole divine.* » en disant que par lui *l'Ancienne Ecriture est appelée théologie, c'est-à-dire Parole divine et la Nouvelle Theourguia c'est-à-dire œuvre divine* τὴν παλαιὰν Γραφὴν θεολογίαν, τὴν δὲ καινὴν θεουργίαν. Garde-toi de penser que le nom de *Theurgicon* convient aux miracles seulement parce qu'ils sont accomplis par Dieu ; mais, beaucoup plus, parce que, puisqu'ils attestent sa divinité, en quelque sorte ils font Dieu. Voilà tout !

pariunt ex sese, mutato nullo aliunde fucō ; quid mereas ut falsitate ac mendaciunculis animos retinere malis, qui ueritate potueris ? cum praesertim quae ficta et commentata delectant, ob id maxime delectent quia ueri similitudinem gerant. Adde quod, si principem ingenii ac doctrinae Philosophum eundemque *Poëticae artis* scriptorem sequimur, poëma uitae depellit errores, tranquillat perturbationes animi, mores informat ; non modo auribus leuissimaeque omnium cupiditati uoluptatis inseruit. Quo magis credibile est ueritate poëtam quasi subnixu ita demum peruenire posse, quo contendat. Sed haec hactenus fere de operis materia. Nunc quae forma sit eiusdem, quae poëtica supellex, quae ueneres deliciae, si quae tamen sunt, a me indicari uix decuit : breui epistola non potuit. Nolui quoque. De istis enim malo te, Lector, tibi quiduis ex ipsa lectione credere, quam, si sponte tua non cognoris, ex ore meo aut cuiusdam, honorifice sentire. Nam quod θεουργικά siue *Theurgica* inscripsi, mihi propositum fuit non tam imitari uel titulo Maronem, qui *Georgica* perfectum opus nominauit, quam assequi Dionysium, qui Christi primo acta omnia, deinde miracula θεουργίας insignite dixit. Quin etiam animaduersum uideo Maximo haec Dionysii uerba interpretanti, καὶ ἔστι τῆς θεολογίας ἢ θεουργία συγκεφαλαίωσις ab eo uocari τὴν παλαιὰν Γραφὴν θεολογίαν, τὴν δὲ καινὴν θεουργίαν. Caue porro putes miraculis *Theurgicon* appellationem ideo conuenire solum quod haec a Deo fierent ; sed multo magis, qui, cum testarentur diuinitatem, Deum quodammodo facerent. Tantum est. Vale atque Salue.

Faculté du Révérend Père Provincial :

Moi, Jean Filleul, Provincial de la Compagnie de Jésus dans la Province de France, selon le privilège concédé à ladite Compagnie par les Rois Très-Chrétiens Henri III le 10 mai 1583, Henri IV le 20 décembre 1606 et Louis XIII le 14 février 1611, par lequel il est interdit à tout libraire d'imprimer des livres écrits par les membres de ladite Compagnie sans l'accord de leurs Supérieurs, je permets à Denyse Decourbes, veuve de Jean Camusat, d'imprimer et de vendre librement pour neuf années le livre intitulé *FRANCISCI VAVASSEUR e Societate IESV Theurgica, siue, de miraculis Christi*, approuvé par le jugement de trois théologiens de ladite Compagnie. Donné à Bourges, le 30 octobre 1644.

Jean Filleul

Extrait du privilège du Roi³⁵⁹

Par Grâce et privilege du Roi, donné à Paris, le 10 novembre 1644. Signé Conrart, il est permis à Denise Decourbes, veuve du feu Jean Camusat, vivant marchand libraire juré en l'Université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, un livre intitulé *FRANCISCI VAVASSEUR e Societate IESV Theurgica, siue, de miraculis Christi* pour le temps et l'espace de neuf ans entiers et accomplis et défenses à tous libraires ou autres de l'imprimer ou de faire imprimer, vendre ni débiter, d'autres que ceux qui auront été imprimés par ladite veuve, à peine de quinze cent livres d'amende, comme il est plus au long porté par ledit privilège.

Ladite veuve Camusat a cédé la moitié du privilège ci-dessus à Pierre Le Petit, aussi marchand libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

Achévé d'imprimer pour la première fois le vingt-deuxième novembre 1644.

³⁵⁹ *En français dans le texte. Orthographe modernisée.*

Facultas R. P. Prouincialis.

Ego Ioannes Fillaeus Prouincialis Societatis IESV in Prouincia Franciae, iuxta Privilegium eidem Societati a Regibus Christianissimis Henrico III 10. Maii, 1583. Henrico IV. 20. Decembris 1606. & Ludouico XIII. 14. Februarii 1611. Concessum, quo Bibliopolis omnibus prohibetur, ne libros ab eiusdem Societatis hominibus compositos, absque Superiorum permissione imprimant, permitto Dionysiae Decourbes, uiduae Ioannis Camusat, ut librum qui inscribitur, *FRANCISCI VAVASSEUR e Societate IESV Theurgica, siue, de miraculis Christi*, trium ex eadem Societate Theologorum iudicio probatum, ad nouem proximos annos imprimere ac libere diuendere possit. Datum Biturigibus, 30 Octobris, 1644.

IOANNES FILLAEVS

Poème liminaire :

Comment, supérieure aux hommes la force implacable des maladies sentit les arts divins,
Comment du deuil d'un mal mortel

Des âmes heureuses revinrent à leur corps,

Comment le seigneur de l'Orcus et ses peuples virent leur puissance brisée

5 Et comment, à la stupéfaction de la nature, le monde changé prit de nouvelles lois,

Je vais le chanter. Pour moi, Vous serez l'auteur de ce poème, auteur incontestable de si
grandes choses.

Menez votre poète, Christ, par les lieux où vous aimiez aller les illustrant de vos hauts
faits. Hélas lieux désormais

10 Gouvernés et dévastés par un tyran cruel !

Qu'ainsi ma chère France conquière de ses armes la sainte Bethléem !

Qu'ainsi elle réclame pour Vous votre terre natale, et accomplisse son pieux destin

Et, avec grand honneur, les présages des prophètes.

Je suis exaucé : il se dresse au milieu d'un char au timon attelé.

15 Devant les roues, ici le roi des oiseaux, là celui des fauves

Et là-bas, jointe à un homme, la forme d'un superbe taureau.

Bien que de nature différente et d'aspect dissemblable,

ils se sont placés sous le joug et ont porté les freins dans la concorde.

Chacun déploie en hâte ses quatre ailes immenses.

20 Voici le rapide quadriges, sur lequel allait, d'abord seule, la Foi

qui ne doute pas de ses mystères et connaît la Vérité révélée.

Divine, elle me réserve une place sur le trône et un siège,

Et elle m'invite de la main et me porte comme son cher disciple.

Elle est belle assurément ; mais la nuit couvre d'ombres son visage.

25 Tout le chœur de Phébus m'aide dans mon ascension à quitter la terre. Bientôt il

m'escorte. Les sœurs d'Aonie poussent le char à travers le vide

Heureuses de leurs offices, et, comme d'un maître,

elles prennent soin de moi sans refuser d'oublier les anciennes chimères.

Pendant ce temps, sans délais, vole un char poussé avec force

30 Loin au dessus des basses terres et des profondes demeures de Neptune.

Et déjà les citadelles posées sur les monts de Palestine,

Maior ut humanis diuinas senserit artes
morborum uis dura malique ex funere leti
in sua felices remearint corpora uitae,
utque Orci domino ac populis infracta potestas
5 utque nouas leges mutatus ceperit orbis,
natura mirante, canam. Mihi carminis auctor
huius eris, tantarum auctor certissime rerum.
Tu uatem duc, Christe, tuum per quae ire solebas
nobilisans factis loca grandibus, heu, loca dudum
10 regnata et saeuo male desolata tyranno !
Sic armis repetat sacram mea Gallia Bethlen,
sic natale solum tibi uindicet ac pia fata
impleat et meritis uatum praesagia magnis.
Audimur : curru medius stat temo parato.
15 Ante rotas hinc alituum rex, inde ferarum
toruaque iuncta uiro generosi forma iuueni,
Dissimili quamuis natura atque impare cultu,
successere iugo et concordia fraena tulere.
Quatuor ingentes quisque ocius explicat alas,
20 His ibat, tum sola, citis inuecta quadrigis,
certa Fides sacrorum et operti conscia ueri.
Diu mihi partem in solio sedemque reseruat,
inuitatque manu carumque attolit alumnum.
Illa quidem formosa ; sed os nox integit umbris.
25 Scandentem Phoebi a terra chorus adiuuat omnis,
mox sequitur. Currum Aoniae per inane sorores
impellunt, laetae officiis operamque magistro
dant mihi nec ueteres renuunt dediscere nugas.
Interea, mora nulla, uolat ui concitus axis
30 longe humiles supra terras Neptuniaque alta.
Iamque Palaestinis impostae montibus arces

Et le Jourdain bicéphale, et les toits de Jérusalem, dorés
Comme jadis, apparaissent maintenant en moellons dans des amas de marbre
Et je reconnais les pavages des anciennes voies

35 Au faite des cieux, sublime, ce n'est pas en vain que le Christ me regarde marcher sur ses traces.

Applaudissez, io ! hôtes du ciel, tant vous indigètes que la terre a transmis à l'Olympe,
Que vous esprits aligères que suspend dans l'éther un souffle léger,
Et ceignez le poète d'une couronne de laurier.

Iordanisque biceps Solymorumque aurea tecta,
ceu quondam, nunc congestis caementa ruinis
apparent ueterumque agnosco strata uiarum.

35

Nec me nequicquam caelo sublimis ab alto
aspectat sua per uestigia Christus euntem.
Plaudite, io, superi, seu quos transmisit Olympo
Indigetes tellus seu quos leuis aethere librat
spiritus aligeros, et cingite fronde poetam.

Livre premier

I

L'EAU CHANGÉE EN VIN

Du Second chapitre de Jean

1 Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée ; et la mère de Jésus y était. 2 Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. 3 Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. » 4 Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Mon heure n'est pas encore venue. 5 Sa mère dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. » 6 Or il y avait là six grandes urnes de pierre, pour servir aux purifications qui étaient en usage parmi les Juifs, dont chacune tenait deux ou trois mesures. 7 Jésus leur dit : « Emplissez les urnes d'eau. » Et ils les remplirent jusqu'au haut. 8 Alors il leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au maître d'hôtel. » Et ils lui en portèrent. 9 Le maître d'hôtel ayant goûté cette eau qui avait été changée en vin, et ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, 10 et lui dit : « Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on a beaucoup bu, il en sert alors de moindre ; mais pour vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. » 11 Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée ; et par là il fit éclater sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

I

AQVA VINUM FACTA

Ex capite Ioannis secundo

¹ Et die tertia nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi. ² Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus, ad nuptias. ³ Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. ⁴ Et dicit ei Jesus : Quid mihi et tibi est, mulier ? nondum venit hora mea. ⁵ Dicit mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis, facite. ⁶ Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex positæ secundum purificationem Judæorum, capientes singulæ metretas binas vel ternas. ⁷ Dicit eis Jesus : Implete hydrias aqua. Et impleverunt eas usque ad summum. ⁸ Et dicit eis Jesus : Haurite nunc, et ferte architriclino. Et tulerunt. ⁹ Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factam, et non sciebat unde esset, ministri autem sciebant, qui hauserant aquam : vocat sponsum architriclinus, ¹⁰ et dicit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit et cum inebriati fuerint, tunc id, quod deterius est. Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc. ¹¹ Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ ; et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus.

1. Pendant que le banquet solennel et des fêtes nuptiales,
 Une fois scellé l'hymen, sont célébrés des citoyens de Galilée accourus à Cana,

2. Et les foules s'y pressent, invité avec sa Mère
 Et ses amis, le doux Christ s'y attable en convive.

5 3. Mais une fois que de sa patère chacun de ces hôtes
 En si grand nombre se sert avec plus de générosité et qu'augmente un peu dans la salle
 Une liberté modérée au milieu d'excès non répréhensibles, sa mère
 Avant lui sentit que les jarres faisaient défaut et que les coupes étaient vides, Et, les yeux
 tournés vers son Fils :

10 4. « le vin, dit-elle, fait défaut aux malheureux. » Pas davantage. Mais il lui
 répondit :

« Quel souci pour vous et pour moi que la pénurie de boisson,
 O femme ? Le temps ne me demande pas encore de miracles
 Et point n'est encore besoin que mon auguste puissance
 Prouve aux peuples ma divinité et celle de mon Père »

15 5. Alors sa Mère dit : « Hommes, hâtez-vous néanmoins
 D'accomplir dignement ses commandements, s'il en donne. » Touché, il en donna

6. Et ordonna que les urnes (urnes immense, creusées dans une roche immense,
 deux fois trois, chacune de deux ou trois métrètres
 Et toutes semblables, conçues pour les ablutions corporelles,

20 Suivant la coutume du lieu, et placées là par hasard pour les rites sacrés)

7. Fussent remplies d'eau douce à ras-bord
 Par les serviteurs ; A ces serviteurs, sachant ce qui allait se passer,

8. Il dit: « Allez, ce que vous et moi avons d'eau,
 Tout ce qu'il y aura, portez-le aussitôt au maître du repas. »

25 Cette parole à peine dite, l'eau, on le croirait, a entendu et rougit
 D'un nouvel aspect ; Déjà ce n'est plus de l'eau, elle exhale une douce odeur.

9. Donc le maître de ce délicieux festin et souverain arbitre des boissons,
 Dès que du bout du bout des lèvres et de la bouche il but le vin pur,
 (Jamais vigne n'a donné vin plus excellent),

30 Ne soupçonnant pas un si grand miracle,
 Car il n'avait pas su auparavant que les calices étaient à sec, ainsi que les tonneaux,
 Et que l'eau tirée d'un puits sans fond avait été mise à la place,

1. Solennes epulas et connubialia festa
forte Canae pacto Galiae foedere ciues
2. dum celebrant coetusque ineunt, cum matre uocatus
et sociis, facilis Christus conuiuia recumbit.
- 5 3. Postquam autem pateris se quisque benignius hospes
plurimus inuitat paullumque per atria gliscit
non inconcesso moderata licentia luxu,
defecisse cados exhaustaque pocula Mater
persentit prior atque, in natum lumine uerso,
- 10 4. « Defit, ait, uinum miseris ». Nec plura. Sed ille :
« Quid tibi potandi penuria, quid mihi curae,
O mulier ? Non me ulla miracula tempus
poscit adhuc necdum magnum Patrisque meumque
numen eget dia populis uirtute probari. »
- 15 5. Tum genitrix : « Mandata, uiri, non secius, inquit,
si qua dabit, celerate. » Dedit mollitus, et urnas
6. (ingentes urnas, ingenti ex caute cauatas,
bis ternas, binis unam ternisue metretis
quamque pares, natas tergendis in corporis usum
- 20 more loci adque sacros ibi ritus forte repertas)
7. dulcis aquae impleri summa tenus imperat ora
per famulos ; famulis uenturi conscius iisdem :
8. « Ite, ait, et quod aquae vestrum est nostrumque, subinde
quidquid erit, gustandum epuli deferte magistro. »
- 25 Vix ea dicta, nouo, scires audisse, rubescit
uultu aqua. Lenaeum, iam non aqua, spirat odorem.
9. Ergo dapis lautae instructor summusque bibendi
arbiter, ore merum et primis ut faucibus hausit,
quo non ulla merum praestantius educat uua.
- 30 Ignarus tantorum operum neque enim prius imo
siccatos norat calices non dolia fundo
inque locum puteis suffectam e iugibus undam ;

10. Fit venir l'époux, et lui dit : « Holà ! Qu'est-ce ça veut dire malheureux ?
35 C'est l'usage de servir les meilleurs vins au début du festin, et les pires à la fin.
Alors qu'ivre, et bientôt repus , le convive
Avoue, le palais engourdi, ne plus reconnaître l'amer du doux
Et qu'une large abondance rend fade la saveur subtile.
Toi au contraire le vin noble et doux tu le réserves
40 Jusqu'à maintenant et tu le gardes pour les derniers usages, économe. »
11. L'époux lui répondit : « Ne dis pas que je suis imprudent ou avare,
Voici les serviteurs qui ont puisé ces eaux dans les puits pour toi,
Et celui qui en a fait de l'excellent vin, c'est Dieu, oui Dieu !
Nous, nous profitons de ces œuvres et jouissons d'avoir trouvé ce nectar inattendu. »

Acciuit sponsum ac praesenti talia praesens,
10. « Heus, inquit, misero quid uis tibi ? Promere mensis
35 optima mos primis, deterrima uina secundis.
Vuidus et iamiamque satur conuiuia palato
dum torpente negat dulci dignoscere amarum,
copiaque exsurdat subtilem larga saporem.
Ipse merum contra generosum ac lene reseruas
40 hactenus extremosque premis male parcus in usus. »
11. Cui coniux : « Ne me incautum, neu dicito auarum.
En tibi qui puteis et aquas hausere ministri,
et qui hinc uina Deus, certe Deus, optima fecit.
Nos fruimur factis et inempti nectaris haustu. »

II

LIBÉRATION D'UN POSSEDÉ

Du premier chapitre de Marc :

21 Ils vinrent ensuite à Capharnaüm ; et Jésus entrant d'abord aux jours du sabbat dans la synagogue, il les instruisait ; 22 et ils étaient étonnés de sa doctrine, parce qu'il les instruisait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes. 23 Or il se trouva dans leur synagogue un homme possédé de l'esprit impur, qui s'écria, 24 disant : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes : vous êtes le Saint de Dieu. 25 Mais Jésus lui parlant avec menaces, lui dit : Tais-toi, et sors de cet homme. 26 Alors l'esprit impur, l'agitant *a* avec de violentes convulsions, et jetant un grand cri, sortit hors de lui. 27 Tous en furent si surpris qu'ils se demandaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? et quelle est cette nouvelle doctrine ? Il commande avec empire, même aux esprits impurs, et ils lui obéissent. 28 Sa réputation se répandit en même temps dans toute la Galilée.

a. Lc 4, 35 : Et le démon l'ayant jeté à terre au milieu de tout le peuple, sortit de lui, sans lui avoir fait aucun mal.

II

ARREPTITIVS LIBERATIVS

Ex capite Marci primo

²¹ Et ingrediuntur Capharnaum : et statim sabbatis ingressus in synagogam, docebat eos.

²² Et stupebant super doctrina ejus : erat enim docens eos quasi potestatem habens, et non sicut scribæ. ²³ Et erat in synagoga eorum homo in spiritu immundo : et exclamavit,

²⁴ dicens : Quid nobis et tibi, Jesu Nazarene ? venisti perdere nos ? scio qui sis, Sanctus Dei. ²⁵ Et comminatus est ei Jesus, dicens : Obmutesce, et exi de homine. ²⁶ Et discerpens

a eum spiritus immundus, et exclamans voce magna, exiit ab eo. ²⁷ Et mirati sunt omnes, ita ut conquirerent inter se dicentes : Quidnam est hoc ? quænam doctrina hæc nova ? quia in potestate etiam spiritibus immundis imperat, et obediunt ei. ²⁸ Et processit rumor ejus statim in omnem regionem Galilææ.

a. Luc. cap. 4, u. 10 : Et cum proiecisset illum daemonium in medium, exiit ab illo nihilque illum nocuit.

- A chaque fois que le septième jour brille sur la terre,
 Le fils du Père éternel révélait les mystères et enseignait le peuple.
 D'une oreille avide, ils boivent sa voix et ses paroles célestes
 Et, stupéfaits, s'étonnent de l'entendre parler de choses si peu familières à leur âme.
- 5 En effet, puissant dans son discours, tous les anciens maîtres des Lois
 il les dépassait de loin par ses doctes entretiens.
 Dans le temple sacré et parmi une grande foule de femmes et d'hommes
 Il y avait un homme que la force infernale de l'immonde tyran
 Agite de l'intérieur, le conduisait et dans son corps contrôlait son corps.
- 10 Cet homme, ébranlé à la première vue du Christ et brûlant
 Roule un cri horrible à travers la cour close :
 « Qu'ai-je commis de si grand, Nazaréen, contre toi ?
 Quelle cruauté as-tu envers moi ? Qui es-tu venu écraser d'une honteuse
 Mort et lui affliger un suprême désastre
- 15 Après l'avoir accablé et épuisé de tant de maux déjà ? Mais nous savons tous
 Qui tu es et de quelle engeance, vers quoi tu tends, d'où tu viens.
 Tu es le rejeton, Tu es la sainteté de Dieu, Tu... » Jésus lui interdit
 D'en dire davantage, et confond ses menaces, puis lui dit : « Arrête, bouche impure.
 Sors et abandonne ces membres qui ne sont pas les tiens. »
- 20 L'autre, cherchant la fuite et en même temps la refusant,
 Torture davantage le malheureux et pousse des cris inarticulés.
 Tantôt il le saisit et tantôt le projeta avec violence au milieu du temple,
 Et enfin ce malsain quitta le corps sain.
 Car les solides forces s'endurcirent contre leur propre résistance,
- 25 On s'en étonnerait, et les membres de l'innocent furent poussés par les mouvements
 d'autrui
 Et surent ensuite survivre à ce tourment
 Indigne. Il n'est pas permis au tourmenteur des hommes, malgré ses velléités,
 de blesser l'homme, ni d'imprimer la moindre marque de blessure
 Même à fleur de peau ou des traces de maladie.
- 30 Un effroi parcourt les membres de tous, puis à peine remis,
 ils se regardent entre eux, et chuchotent : « Quelle est la parole, disent-ils, ou quel
 est l'acte en vertu duquel, avec vivacité,
 Forces puissantes et autorité force

21. Pandebat, quoties terris lux septima fulget,
res Patris aeterni natus populosque docebat.
22. Aure bibunt auida uocem et caelestia dicta
attontique stupent animis insueta loquentem.
- 5 Quippe potens fandi patrios legum ille magistros
ante omnes longe doctis sermonibus ibat.
23. Aede sacra et cœtu in magno matrumque uirumque
uir fuit, immundi quem uis inferna tyranni
intus percit agens uexatque in corpore corpus.
- 10 Hic Christi aspectu primo commotus et ardens
horrendum clamorem inclusa per atria uoluit.
24. « Quid tantum admisi, uir Nazarene quid in te ?
Quid tibi saeuitiae mecum est, quem sternere turpi
exitio uenisiti et clade onerare suprema
- 15 tot iam actum fessumque malis ? At nouimus omnes
quid sis, quodue genus, quo tendas, unde profectus.
25. Tu soboles, tu sancta Dei, tu. » Dicere Iesus
Plura uetat miscetque minas et : « Comprime, fatur,
impurum os exique, ac non tua desere membra. »
- 20 26. Ille fugam quaerens pariter pariterque recusans
Distorquet miserum magis atque incondita clamat.
Iam rapuit, iam ui medias proiecit in aedes,
ac tandem sano insanus de corpore cessit.
Namque suo solidae durarunt robore uires,
- 25 quod stupeas, actique alienis motibus artus,
innocui superesse dehinc sciuerunt labori
indigno. Nec fas hominem laesisse uolenti
insessori hominum, non summae uulneris ullum
impressisse cuti signum aut uestigia morbi.
- 30 27. It cunctis per membra pauor, uix deinde relecti
inter se aspiciunt animis ac dicere mussant :
« Nam quid id est dictiue, aiunt, factiue, quod acer
uique sua pollens atque imperiosus Auerni

Il ordonne aux hôtes de l'Averne de sortir des corps humains ;
35 Ils sortent, et ces ordres immenses n'ont pas connu de délais ? »
De là, dans le peuple une rumeur de se répandre largement
Et ses mérites de se transporter dans les bouches voisines avec éloge.
L'exploit et l'auteur d'un si grand exploit sont placés au dessus des astres.

corporibus iubet humanis excedere ciues,
35 excedunt, nec iussa moras ingentia norunt ? »
28. Ex illo in uulgus late crebrescere rumor,
et merita ferri uicinas laude per oras
resque reique auctor tantae ac super astra locari.

III

GUÉRISON DE LA BELLE-MÈRE DE PIERRE ET D'AUTRES MALADES

Du quatrième chapitre de Luc

38 Jésus étant sorti de la synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre ; et ils le prièrent pour elle. 39 Aussitôt s'étant approché de la malade, *a* il commanda à la fièvre de la quitter, et la fièvre la quitta ; et s'étant levée aussitôt, elle les servait. 40 Le soleil étant couché, tous *b* ceux qui avaient des malades affligés de diverses maladies, les lui amenaient ; et imposant les mains sur chacun d'eux, il les guérissait.

a. Mc 1, 31 : et lui s'approchant, la prit par la main, et la fit lever.

b. Mc *ibid.* 33 : et toute la ville était assemblée devant la porte.

III

PETRI SOCRVS FEBRI, ALII ALITER AEGRI

Ex capite Lucae quarto

³⁸ Surgens autem Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus : et rogaverunt illum pro ea. ³⁹ Et stans super illam *a* imperavit feбри : et dimisit illam. Et continuo surgens, ministrabat illis. ⁴⁰ Cum autem sol occidisset, omnes *b* qui habebant infirmos variis languoribus, ducebant illos ad eum. At ille singulis manus imponens, curabat eos.

a. Marc. cap. 1, u. 31 : Et accedens elevavit eam adprehensa manu eius

b. Marc. ibid., u. 33 : Et erat omnis civitas congregata ad ianuam.

38. De là le Christ porte ses pas, avec son cortège de ses disciples.
 Sans délais, il se cache dans la pauvre maison de Pierre.
 Là languissait, accablée par une fièvre intraitable, la chère belle-mère de ce dernier
 Et, sur sa couche, sous l'effet de son bouillonnement, elle gisait.

5 Ses compagnons annoncent son mal et avec des prières demandent le salut de la
 malheureuse.

39. Dès qu' il la vit, depuis le seuil, le Christ en hâte s'approcha du lit.
 Il tint sur le visage de la femme allongée, sa tête baissée, et de la main la releva en la
 saisissant, et en un seul mot il chassa la fièvre.

10 La fièvre entendit la gravité de l'ordre. Elle abandonna la malade
 Et la malade le lit. Elle se dresse incontinent sur la plante des pieds
 Et marche. Le Christ et ses amis au banquet préparé
 S'allonge. Pour eux, dans un pieux empressement, la belle-mère,
 Autant qu'elle peut, serviable sert les tables à tour de rôle,

15 Naguère brisée par un mal bénin, maintenant raffermie
 Et ses forces sont retrouvées. Pour de si grands bienfaits, elle rendit grâce par des plats.

40. Entre-temps arrivent les ombres et le soleil se cache dans les ondes.
 Une infinité de malades, qui de toutes parts ont abandonné leurs demeures,
 Tirant leurs corps sur de doux lits, afflue en masse

20 Prestement au séjour de Pierre et ils remplissent l'intérieur.
 On voit alors toute la ville se vider de ses habitants,
 Se répandre et s'assembler aux alentours de la maison.
 Se présentent les visages obscènes et de se montrer menaçants
 Ceux de toute sorte de maladies : Maladie du ventre comprimé,

25 Maladie de lésion pulmonaire, toux maligne
 Et douleur des flancs, défaillance d'un cœur essoufflé
 Et léthargie imitant les sommeils paresseux.
 Ne manquent ni les nuits de veilles, ni de pâle langueur,
 Ni les coliques, ni les hydropisies, toutes les gouttes.

30 Et en plus cent fléaux terribles et sans nom
 Devant qui c'est en vain qu'on a recours à la science et céderaient les maîtres
 Hippocrate de Cos et et plus tard Galien de Pergame
 Les nouvelles inventions, bien qu'elles s'éloignent des anciens,
 Ne seraient d'aucun secours et ici tout Apollon serait inutile.

38. Inde pedem sociis Christus comitantibus effert
 impiger et Petri tecto se paupere condit.
 Illic difficili languebat tabida febre
 cara socrus thalamoque, aestu suadente, iacebat.

5 Declarant morbum comites, precibusque salutem
 39. exposcunt miserae. Quam primo a limine Christus
 ut uidit, lecti accedens ad strata, cubantis
 ora super stetit inflexa ceruice manuque
 erexit prensam, et uerbo febris innuit uno.

10 Audiit imperium febris graue. Deferit aegram ;
 aegra torum. Haec plantis insistit protinus imis,
 et graditur. Christus dapibus sociique paratis
 accubere. Pia Socrus queis arte reponit,
 qua potis, officiosa uices, mensisque ministrat,

15 fracta modo imbelli morbo, nunc firma receptis
 uiribus, et meritis persoluit fercula tantis.

40. Succedunt umbrae interea, et sol conditur undis.
 Aegrorum numerus desertis undique tectis,
 excussisque toro molli artubus, affluit omnis

20 confestim Petri ad sedes, et limina complent.
 Totam adeo uideas nudari ciuibus urbem
 effusam tectique intra uicina receptam.
 Obscenae facies adstant toruaeque uideri
 morborum omnigenum. Suppressa morbus ab aluo,

25 morbus ab oblaesis pulmonibus, ac mala tussis,
 et laterum dolor, et defectus cordis anhelii,
 Nec non lethargus somnos imitatus inertes.
 Haud absunt noctes uigilatae, haud pallida tabes,
 Torminaque, intercusque, atque articularius omnis.

30 Centum praeterea tetrae sine nomine pestes,
 queis frustra quaesitae artes cedantque magistri
 Hippocrates Cous, post Pergameusque Galenus.
 Ac noua nil, quanquam non decedentia priscis,
 subueniant inuenta omnisque hic cesset Apollo.

35 Mais, quand ils arrivent à la vue du Christ
Et qu'ils lui tendent de loin leurs lourdes mains, sans délais,
Ce sont leurs maladies qui tournent le dos en fuite, craignant d'être touchés par le pouce.
Mais elles ne peuvent pas même avoir fui, sans qu'auparavant
chacune supporte la dextre du médecin et ne sente ses coups divins.

40 Sur un si grand nombre, personne ne s'approchait intact
Et, sur un si grand nombre, personne ne repartait sans avoir été guéri.
Les autres maladies ne se seraient pas impunément portées face à lui
Soit celles que la colère du Père envoie du ciel et qui fondent sur notre terre ;
Soit celles qu'engendre l'air malade lui aussi,

45 quand les brumes corrompent nos breuvages de vie ;
Soit les blessures qui causent les morts prématurées
A travers les guerres et les massacres. Ainsi Dieu est présent et vient de lui-même
Vers les corps affligés et douce est la force de sa main.

35 Verum ubi in aspectum Christi uenere grauesque
eminus aduertere manus ; haud sit mora, uertunt
morbi terga fugae, metuentes pollice tangi.
Sed non et fugisse ualent, quin ante medentis
quisque ferat dextram, et diuinos sentiat ictus.

40 Ex numero tanto non quisquam intactus abibat.
Nec quisquam numero ex tanto non sanus abidat.
Non morbi huic alii se coram impune tulissent,
siue patris quos ira polo summittit, et imis
incumbunt terris ; seu quos parit aeger et ipse,

45 uitales nebulis haustus uitiantibus, aer ;
seu quae immaturas accersunt uulnera mortes,
bella per et strages. Ita praessens aduenit ultro
corporibus Deus affectis et blanda manus uis.

IV

PRISE D'UN GRAND NOMBRE DE POISSONS

Du cinquième chapitre de Luc :

1 Un jour que Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, se trouvant accablé par la foule du peuple, qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, 2 il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étaient descendus, et lavaient leurs filets. 3 Il entra donc dans l'une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de la terre ; et s'étant assis, il enseignait le peuple de dessus la barque. 4 Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. 5 Simon lui répondit : Maître ! nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais néanmoins, sur votre parole, je jetterai le filet. 6 L'ayant donc jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait. 7 Et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils y vinrent, et ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en fallait peu qu'elles ne coulissent à fond. 8 Ce que Simon-Pierre ayant vu, il se jeta aux genoux de Jésus, en disant : Seigneur ! retirez-vous de moi, parce que je suis un pêcheur. 9 Car il était tout épouvanté, aussi bien que tous ceux qui étaient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avaient faite. 10 Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon, étaient dans le même étonnement. Alors Jésus dit à Simon : Ne craignez point ; votre emploi sera désormais de prendre des hommes. 11 Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout, et le suivirent.

IV

MAGNA VIS CAPTA PISCIVM

Ex capite Lucae quinto

¹ Factum est autem, cum turbæ irruerunt in eum ut audirent verbum Dei, et ipse stabat secus stagnum Genesareth. ² Et vidit duas naves stantes secus stagnum : piscatores autem descenderant, et lavabant retia. ³ Ascendens autem in unam navim, quæ erat Simonis, rogavit eum a terra reducere pusillum. Et sedens docebat de navicula turbas. ⁴ Ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem : Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam. ⁵ Et respondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete. ⁶ Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam : rumpebatur autem rete eorum. ⁷ Et annuerunt sociis, qui erant in alia navi, ut venirent, et adjuvarent eos. Et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur. ⁸ Quod cum videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. ⁹ Stupor enim circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant, in captura piscium, quam ceperant : ¹⁰ similiter autem Jacobum et Joannem, filios Zebedæi, qui erant socii Simonis. Et ait ad Simonem Jesus : Noli timere : ex hoc jam homines eris capiens. ¹¹ Et subductis ad terram navibus, relictis omnibus, secuti sunt eum.

1. Pour l'entendre une immense foule d'hommes, aux oreilles avides, avait rejoint
 Le Christ, sur les berges d'un fleuve poissonneux,
 Pendant qu'il était assis et qu'il méditait en lui-même sur le sable seul
 Des choses dignes de Dieu que faire ou de quelle façon écarter ceux qui accouraient
 5 Et empêcher les foules de s'approcher.
 D'un côté, le lac de Génésareth coule près de lui à plein débit,
 tout proche, et l'entoure de ses flots ; de l'autre, plus violemment
 la houle populeuse le presse et plus elle peine à entendre,
 Moins les insensés entendent et l'empêchent de parler.

10 2. Deux barques se trouvent sur la rive. De sortie
 Le pêcheur lave ses filets ouverts dans le flux des ondes.
 3. Sur l'une d'elles, celle de Pierre, qui est la plus proche, d'un bond agile,
 Le Christ monte et demande de s'éloigner un peu de la terre.
 Alors depuis ce petit vaisseau, il enseignait à l'écart,

15 Lui-même assis, la foule qui, à cause des nappes humides, restait debout.
 4. Bientôt, quand il eut fini, il se retourna vers Pierre et lui dit : « Plus loin
 Va et jetez votre filet en eau profonde,
 Toi et les tiens, et préparez-vous à la prise à venir. »
 5. Et Pierre: « O maître de tous les hommes et de toutes choses,

20 Nous avons à ce travail consacré toute la nuit et tout notre art,
 Ayant pour rien dépensé tant d'efforts. Mais puisque vous,
 Seigneur, nous garantissez plus fermement tout succès,
 Et vous nous appelez à l'ouvrage interrompu, à tenter le sort du jour.
 Sous votre patronage, je ne m'attarde nullement à déployer de tout nouveau mes lignes. »

25 6. Il avait dit. Et, les chaluts, déployés à la main, flottaient à contre-courant,
 Soudain, spontanément, merveille à dire,
 Une immense armée de poissons se jeta dans les filets.
 On croirait qu'ils veulent être pris et qu'ils obéissent au Seigneur.
 Ensemble tant d'hommes ne pourraient pas tirer, ni rapporter tant de filets :

30 Car les trous commencent à se disjoindre ainsi que les nœuds de fil.
 7. Par chance, se trouvait sur la terre ferme une bande de compagnons de pêche,
 Et soit à prendre du repos, soit à tuer le temps,
 Soit à réparer l'usure des filets ou à en laver la souillure,
 Donc ils appellent à prendre part à l'ouvrage et, par des gestes éloquents,

1. Auditura auidis conuenerat auribus ingens
 Christum turba uirum, piscosi ad fluminis oram
 dum sedet ac sola secum meditatatur arena
 digna Deo. Sedenim quid agat quae arte ruentes
 5 Summoueat propiusque uetet se inferre cateruas ?
 Hinc illum pleno Genesar praeterfluit amni
 proximus incingitque uadis ; uiolentius illinc
 unda urget populorum et quantum audire laborat,
 tanto audit minus imprudens obstatque loquenti.
 10 2. Ad ripam geminae stant cymbae. Egressus apertos
 piscator casses refluentibus abluit undis.
 3. Harum unam Petri facili, quae proxima, saltu
 inuadit paullumque rogat deducere terra.
 Tum uero e parua secretus puppe docebat,
 15 ipse sedens, stantem propter stagna humida turbam.
 4. Mox, finem ut fecit, Petrum respexit et : « Ultra
 duc, ait, atque amni deuoluite rete profundo
 tuque tuique, et uos uenturae accingite praedae. »
 5. Cui Petrus : « O hominum quantum est rerumque magister,
 20 noctem operi totam totamque impendimus artem ;
 tot nihil impensis actum. Verum, omnia nobis
 tu quoniam maior praestas euenta uocasque
 intermissum ad opus, sortes tentare diurnas
 nil, te auctore, moror nec lina expandere rursus. »
 25 6. Dixerat. Et iam expansa manu lina obuia nabant.
 Extemplo se sponte sua, mirabile dictu,
 squamigerum in casses exercitus induit ingens.
 Velle capi et Domino credas parere. Neque una
 tot traxisse uiri ualeant, tot retia ferre.
 30 Quippe plagae coeptae dirumpi et nexile filum.
 7. Forte manus steterat sociorum in litore sicco
 piscatrix, siue otia agit seu tempora captat,
 Aut reficit detrita aut purgat sordida lina,
 ergo uocant in partem operis nutuque loquaci

35 Ils leur font signe de loin. Cette troupe, dès qu'elle comprend,
A laissé la rive et vole à l'aide, et se met d'elle-même à disposition
De leur embarras. Dans un commun effort, ils ramènent les rets
Tous ensemble. Alors les uns tirent l'armée captive des filets,
Les autres entassent dans les coques le fardeau.

40 Entre-temps la nageuse engeance tirée des eaux,
En nombre, d'un léger saut, de leur dos écailleux, en nombre,
En vain s'agite, en vain glissante cherche à s'évader.
Car, ils tirent et tirent encore, jusqu'à remplir totalement les deux barques
De leur abondante prise. Sous cette lourde charge, l'une et l'autre chancellent

45 Et gémissent et reçoivent ici ou là l'eau du lac en abondance, sans toutefois être
submergées.

8-9. Ils furent saisis de stupéfaction devant l'ampleur du prodige, de crainte aussi,
Tant ceux qui étaient venus au secours avec l'esquif,
Et les compagnons qui, les premiers, avaient suivi Pierre et le Christ.
En particulier, Pierre, stupéfait, ému par le danger,

50 Se jeta aux pieds du Christ, avec ces mots :

10. « O Seigneur, tenez-vous loin de moi et de si grands dons
Epargnez les autres et permettez-moi de jouir en sécurité de leur pauvre nacelle
Car je suis ce fameux coupable que poursuit son châtement et que réclament
Les flots comme une âme vile et indigne de recevoir quoique ce soit de vous. »

55 Alors le Christ de sa dextre et de ces mot bienveillant soulage son effroi
Et remplit son âme de riches promesses :

« N'aie crainte, Pierre, tu ne prendras plus désormais de poissons,
sur ta haute barque ; tu pêcheras des hommes et
Tu changeras ton métier pour notre métier et pour d'autres filets.

60 Ce sera ton travail, ce sera la récompense d'un meilleur lancé. »

11. Ainsi il parla. Alors tout le monde, dès que les carènes furent tirées à terre
Et les poissons répandus sur l'ulve verte,
Abandonnent sur le champ le fruit de leur nuit de labeur passée
Et les biens de leurs pères et leur petit foyer : de s'enrôler pour le Christ,

65 Et de se masser sans rien sous un si bel étendard, cette jeunesse se fait une joie.

35 significant longe. Ripam non inscia pubes
 liquit et auxilio uolat ac se commodat ultro
 inualidis. Iuncto attollunt dehinc retia nisu
 una omnes. Tum pars educere retibus agmen
 captiuum, pars impositum stipare carinis.

40 Interea proles undis erepta natantum,
 multa leui saltu, squamoso tergore multa
 nequicquam trepidat, nequicquam lubrica fallit.
 Namque trahunt retrahuntque, ratem praeda ubere donec
 totam implent utramque. Graui utraque pondere nutat

45 et gemit et crebram, tantum non mersa, paludem
 8-9. accipit hinc atque hinc. Stupuere ingentia muti
 monstra metu quique auxilio cum lintre subissent
 quique prius Petrum comites Christumque secuti.
 Praecipue admirans Petrus motusque periclo,

50 hac cum uoce, pedes se Christo abiecit ad imos :
 « O Domine, o longe hinc esto mihi tantaque dona
 parce aliis tutoque frui sine paupere cymba.
 Ille ego namque reus sequitur quem poena petitque
 unda animam uilem neque de te digna merentem. »

55 Tum Christus dextra pauidum et sermone benigno
 subleuat atque animos promissis ditibus implet.
 10. « Solue, o Petre, metus : pisces non iam amplius alta
 excipies a puppe ; homines piscabere et artem
 arte tua nostram mutabis et altera fila.

60 Hic tibi erit labor, haec melioris praemia iactus. »
 11. Sic ait. Inde omnes, ubi suductaeque carinae
 et pisces glaucam expositi iacuere per uluam,
 continuo linqunt uigili parta ante labore
 resque patrum paruumque larem : dare nomina Christo,

65 signa et inops cogi gaudet sub tanta iuuentus.

V

LA PURIFICATION D'UN LÉPREUX

Du huitième chapitre de Matthieu :

2 et en même temps un lépreux vint à lui, et l'adora, *a* en lui disant : Seigneur ! si vous voulez, vous pouvez me guérir. 3 Jésus *b* étendant la main le toucha, et lui dit : Je le veux ; soyez guéri. Et à l'instant la lèpre fut guérie. 4 Alors Jésus *c* lui dit : Gardez-vous bien de parler de ceci à personne ; mais allez vous montrer au prêtre, et offrez *d* le don prescrit par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage.

a. Mc 1, 40 : et se jetant à genoux, lui dit ; Lc 5, 12 : se prosterna *le visage* contre terre

b. Mc 1, 41 : Jésus eut pitié de lui

c. *ibid.* 43 : Jésus le renvoya aussitôt, après lui avoir défendu fortement d'en parler,

d. *ibid.* 44 : au prince des prêtres.

V

PVRGATVS LEPROSVS

Ex capite Matthei octauo

² Et ecce leprosus veniens, adorabat *a* eum, dicens : « Domine, si vis, potes me mundare.

³ Et extendens *b* Jesus manum, tetigit eum, dicens : Volo : mundare. Et confestim mundata est lepra ejus. ⁴ Et ait *c* illi Jesus : Vide, nemini dixeris : sed vade, ostende te sacerdoti, et *d* offer munus, quod præcepit Moyses, in testimonium illis.

a. *Mar. c. 1 u. 40* : Et genu flexo dixit

b. *Luc. c. 5 u. 12* : procidens in faciem

c. *Mar. ibid. u. 41* : Iesus autem misertus eius

d. *Mar. ibid. u. 43* : et comminatus ei statimque ejecit illum

e. *Mar. ibid. u. 44* : principi sacerdotum

2. Voici que de tâches blanchissantes une lèpre horrible
D'un homme laboure tout le corps et s'installe dans ses membres vifs
Ah ! profondément, porte le mal jusqu'au creux de ses os.
Quand il vit au loin le Christ et suppliant fléchit la tête
5 En même temps que ses genoux, il le prie en ces termes :
« Christ, vous pouvez, si vous le voulez, me rendre pur de la lèpre. »
3. Alors qu'il le supplie et craint de se tenir près de lui.
Lui avec pitié, et le touche et lui dit :
« Sois pur de ta lèpre, je le veux. » Il avait ordonné ; Toute
10 Souillure sous un ordre si grand lui fut ôtée et quitta ses membres restaurés
4. Bien vite. Puis, il le renvoya guéri et l'avertit durement avec des menaces,
L'éloignant, il lui dit sévère :
« Ton vœu s'est réalisé ; souviens-toi de cacher ce fait.
D'abord va et présente-toi au gardien
15 Des rites. Porte avec empressement des présents solennels selon la loi.
C'est ainsi que tu garantiras ta purification. Que tes sacrifices soient justes,
Selon l'antique tradition des cinq chartes du divin Moïse.
Ainsi témoigner ma puissance, ainsi les paroles impies,
Qui ont été ailleurs lancées ou restent à lancer plus tard contre moi, réfute-les.

VI

L'ENTRÉE D'UN PARALYTIQUE PAR LE TOIT

Du cinquième chapitre de Luc :

17 Un jour, comme il enseignait, étant assis, et que des pharisiens et des docteurs de la loi, qui étaient venus *a* de tous les villages de la Galilée, du pays de Judée, et de la ville de Jérusalem, étaient assis près de lui, la vertu du Seigneur agissait pour la guérison de leurs malades ; 18 et quelques personnes *b* portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient le moyen de le faire entrer dans la maison, et de le présenter devant lui. 19 Mais ne trouvant point par où le faire entrer à cause de la foule du peuple, ils montèrent sur le haut de la maison, d'où ils le descendirent *c* par les tuiles avec le lit où il était, et le mirent au milieu de la place devant Jésus ; 20 lequel voyant leur foi, dit au malade : *d* Mon ami, vos péchés vous sont remis. 21 Alors les scribes et les pharisiens dirent en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui blasphème de la sorte ? Qui peut remettre les péchés, que Dieu seul ? 22 Mais Jésus connaissant leurs pensées, leur dit : À quoi pensez-vous dans vos cœurs ? 23 Lequel est le plus aisé, ou de dire, Vos péchés vous sont remis ; ou de dire, Levez-vous, et marchez ? 24 Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Levez-vous, je vous le commande, dit-il au paralytique ; emportez votre lit, et vous en allez en votre maison. 25 Il se leva au même instant en leur présence ; et emportant le lit où il était couché, il s'en retourna en sa maison, rendant gloire à Dieu. 26 Ils furent tous remplis d'un extrême étonnement, et ils rendaient gloire à Dieu ; et dans la frayeur dont ils étaient saisis, ils disaient : *e* Nous avons vu aujourd'hui des choses prodigieuses.

a. Mc 2, 2 : il s'y assembla un si grand nombre de personnes, que ni le dedans du logis, ni tout l'espace qui était devant la porte, ne pouvait les contenir

b. *ibid.* 3 : qui était porté par quatre hommes.

VI

PARALYTICVS TECTO INTROMISSVS

Ex capite Lucae quinto.

¹⁷ Et factum est in una dierum, et ipse sedebat docens. Et erant pharisæi sedentes, et legis doctores, qui venerant ex omni castello Galilææ, et Judææ, et Jerusalem : et virtus Domini erat ad sanandum eos. ¹⁸ Et ecce viri portantes in lecto hominem, qui erat paralyticus : et quærebant eum inferre, et ponere ante eum. ¹⁹ Et non inuenientes qua parte illum inferrent præ turba, ascenderunt supra tectum, et per tegulas summiserunt eum cum lecto in medium ante Jesum. ²⁰ Quorum fidem ut vidit, dixit : Homo, remittuntur tibi peccata tua. ²¹ Et cœperunt cogitare scribæ et pharisæi, dicentes : Quis est hic, qui loquitur blasphemias ? Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ? ²² Ut cognovit autem Jesus cogitationes eorum, respondens, dixit ad illos : Quid cogitatis in cordibus vestris ? ²³ Quid est facilius dicere : Dimittuntur tibi peccata an dicere : Surge, et ambula ? ²⁴ Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, ait paralytico, tibi dico, surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam. ²⁵ Et confestim consurgens coram illis, tulit lectum in quo jacebat : et abiit in domum suam, magnificans Deum. ²⁶ Et stupor apprehendit omnes, et magnificabant Deum. Et repleti sunt timore, dicentes quia vidimus mirabilia hodie.

a. Marc. c. 2 u. 2 : convenerunt multi, ita ut non caperet neque ad ianuam

b. ibid. u. 3 : qui a quatuor portabatur

c. ibid. 4 : ils découvrirent le toit de la maison où il était, et y ayant fait une ouverture.

d. Mt 9, 2 : Mon fils, ayez confiance.

e. ibid. 8 : et rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes.

f. Mc 2, 12 : Jamais nous n'avons rien vu de semblable.

- c. ibid. u. 4* : nudaverunt tectum ubi erat et patefacientes
- d. Matt. c. 9 u. 2* : confide, fili.
- e. ibid. u. 8* : glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus
- f. Marc. 2 u. 12* : quia numquam sic uidimus

17. Donc aucun répit dans vos œuvres, ô Christ,
 (Bien que le moment et l'endroit vous invitent au repos)
 Et une petite maison ne sera pas privée d'un grand miracle ?
 Elle ne contient déjà plus à l'intérieur cette multitude et sur le seuil étroit

5 Le vestibule en repousse à l'extérieur.
 Car cette foule immense de gens de toute classe avait afflué au même endroit,
 Et compagnie inouïe tenait tout le logis,
 Aussi bien, Galiléen, celle qui habite en si grand nombre tes citadelles,
 Que, Judéen, les toits altiers de ta Solyme,

10 Parmi eux, sur le point de leur délivrer un profond savoir, le Christ
 Siège sur un siège. Et de siéger aussi les patriciens des docteurs de la loi.
 Tous se sont tus. De sa divine bouche, pendant son discours,
 Un fleuve de paroles s'écoule ainsi qu'une inimitable puissance.
 Et pourtant, à ce moment-là avec plus d'énergie

15 Les pouvoirs de guérison de sa voix et sa dextre salvatrice
 Il les applique et, plein de bonté, soulage les maladies grâce aux arts de son Père.

18. C'est alors que d'aventure un malade, alourdi par la langueur de ses nerfs,
 Lui est amené. Ses membres jonchent toute une civière.
 A quatre, les épaules chargées et du lit et de l'homme,

20 Sur leur dos, le portaient des serviteurs et ils craignaient pour leur charge.
 Mais, quand on arriva aux environs de la demeure désirée,
 Les deux couples de porteurs s'arrêtent, déposent leur cher fardeau
 A terre et s'approchent pour reconnaître les portes,
 Tentant tous les accès, par là et par ici cherchent

25 A porter le malade à l'intérieur de la maison,
 Au cas où ils pourraient le placer sous ses yeux mêmes et l'imposer au Christ médecin.
 En vain. De loin la foule de son obstacle en une dense colonne bloque
 Sans se laisser briser par une force humaine. Et personne
 N'a le pouvoir ou l'idée de faire un pas en avant ou en arrière.

30 19. Mais voici (qu'est-ce que, pénurie habile, dans les situations extrêmes
 Tu ne suggères pas ?) que la même idée non négligeable touche en même temps
 Les quatre hommes. Ils montent au sommet du toit
 De la maison inaccessible et, une fois qu'il est dénudé de ses tuiles,
 Ils y font un large chemin. Aussitôt cette fenêtre de sa bouche donna

17. Ergo nulla quies operum tibi, Christe, nec expers
(inuitet tempusque licet cessare locusque)
parua laboris erit magni domus ? Illa frequentes
interius populos non iam capit et super arctis
5 uestibulum longe exclusos a postibus arcet.
Namque hominum ex omni confluxerat ordine in unum
turba ingens limenque hospes nouus omne tenebat,
seu, Galilaeae, tuas habitat qui plurimus arces,
seu, Iudaeae, tuas Solymorumque ardua tecta.
10 Hos inter nota docturus grandia Christus
sede sedet. Proceres legis sedere periti.
Conticuere omnes. Diuino ex ore loquentis
flumina eunt uerborum et non imitabile robur.
Tempore quanquam illo medicas segnius aegris
15 ipse potestates uocis dextramque salubrem
coram adhibet bonus et morbos leuat arte paterna.
18. Huc tum forte grauis, neruis languentibus, aeger
subuehitur, toto prostratus membra cubili.
Quatuor impositos humeris lectumque uirumque
20 corpora gestabant seruatorum onerique timebant.
Ast ubi in optatae uentum est confinia sedis,
portantum stat par geminum, deponit amicum
pondus humi propiusque fores explorat et omnem
accessum tentans, hac aegrum quaerit et illac
25 intro inferre domum, si qua statuisse sub ipsos
aspectus queat et Christo obtrusisse medenti.
Necquicquam longe denso media agmine turba
diuidit, humana non ui rumpenda. Neque ulli
aut uirtus ante aut animus fert cedere retro.
30 19. Ecce autem (quid non solers penuria rebus
suggeris extremis ?) mens quatuor incidit una
haud temnenda uiris. Scandunt fastigia summa
aedis inaccessae nudatique imbrice tecti
limitem agunt uastum. Subito dedit ore fenestra

- 35 Une lumière inespérée. Tout s'ouvrit depuis ce lumineux sommet
 A l'intérieur . L'hôte saisi reçoit le ciel.
 Sans retard, du lit du malade encore en hauteur et du malade lui-même,
 Ils s'emparent avec peine, et par la voie dégagée, le font passer.
 Au long des cordes tressées, le fardeau fait sa descente et voici
- 40 Qu'au milieu il se tient devant les yeux et le visage du Christ assis.
 20. Après qu'il eut en eux aperçu tant d'effort, tant de foi
 Il se tourna vers lui : « Sois plus confiant.
 Mon fils, dit-il, tes fautes te sont pardonnées. »
21. Les chefs en silence se disaient en eux-mêmes : « Quel est ce contempteur de la
 divinité ?
- 45 Et pourquoi imagine-t-il et profère-t-il des paroles impies de sa profane
 Bouche ? Assurément Dieu, seul arbitre du souverain droit, tient ce droit par son
 commandement et pardonne lui-même aux coupables. »
22. À ceux-là (il les entendit en effet parler ainsi silencieusement)
- 50 Le Christ fit cette brève réponse en public : « Pourquoi agitez-vous le blasphème
 23. Au fond de votre cœur ? Est-il plus difficile de donner grâce aux coupables
 Ou guérison immédiate à ceux dont les membres sont captifs ?
 24. Et, pour qu'on n'aille pas penser qu'il appartient à un homme issu d'un sang mortel
 De pardonner ces actes à un coupable,
- 55 Tu en auras une preuve incontestable. Voilà, tiens.
 Allons, malade, vite, je te le dis, lève-toi ;
 Emporte toi-même ta couche chez toi. »
25. Il parla seulement et, à cette parole, le malade
 Souleva son corps du grabat, mit sur sa nuque
- 60 Le grabat et, ensuite revenant ainsi à pied chez lui,
 Où son chemin le mène, proclamait à pleine voix la puissance de Dieu.
 26. Tout le monde regardait tout cela. Un grand respect,
 Mêlé de crainte, s'empara des âmes stupéfaites. Ils ne cessent de chanter ses
 louanges
 Éclatantes et d'ajouter actions de grâces aux louanges.
- 65 « Ha pourquoi reviennent les miracles en notre siècle
 A présent après tant de temps ? Pourquoi est-ce que de rien de semblable nos parents
 furent-ils témoins et nous-mêmes de nos propres yeux spectateurs ?

35 lucem insperatam ; patuere a uertice claro
 cuncta intus. Caelum deprensus suspicit hospes.
 Nec mora, sublimem spondam aegrotantis et ipsum
 connixi rapiunt et, qua uia peruia, mittunt.
 Funibus it tortis deprensus pondus et ecce
 40 ante oculos Christi medium stat et ora sedentis.
 20. Quos postquam tantum moliri, fidere tantum
 prospexit, conuersus in hunc : « Fidentior esto.
 admissis, o nate, tuis ignoscitur » inquit.
 21. Cum secum taciti proceres : « Quis numinis iste
 45 quidue struit contemptor et impia uerba profano
 ore iacit ? Cui fas homines absolvere noxae ?
 Scilicet haec summi iuris Deus arbiter unus
 iura tenet nutu et se sontibus ipse remittit. »
 22. Ollis (sensit enim tacita sic mente locutos)
 50 reddit pauca palam Christus : « Cur uoluitis imo
 23. corde nefas ? Veniane reos operosius ulla est
 an captos membris subita donare salute ?
 24. Ac ne non hominis mortali ex sanguine creti
 esse putes aliquis sua sonti ignoscere facta,
 55 hoc tibi erit manifestum, ingens, en accipe, signum.
 Heus, aegrote, citus, tibi dico, surge ; cubile
 ipse tuum, ipse tuas hinc te aufer denique in aedes. »
 25. Tantum effatus et in uerbo robustior aeger
 corripit ex stratis corpus sublataque collo
 60 strata subit pedibusque domum sic deinde reuertens,
 qua uia fert, meritum numen magno ore sonabat.
 26. Omnia spectabant omnes, reuerentia cepit
 mista metu attonitos animos nec dicere laudes
 egregias cessant nec laudibus addere grates.
 65 « Heu quianam saeculis redeunt miracula nostris
 nunc quoque post tanto ? Quid quod nil tale parentes
 nec nostri meminere, oculis nec uidimus ipsi ?

Grande grâce à Dieu, qui a donné aux mortels malades le droit immortel
D'imposer une loi aux maladies
70 indomptées et cruelles, de vaincre la blessure mortelle en la soignant
Et mener au loin la hâte du destin. »

70 Gratia magna Deo, fas qui mortalibus aegris
immortale dedit ; morbis imponere legem
indomitis, saeuis uulnus letale medendo
uincere et in longum properantia ducere fata. »

VII

RÉTABLISSEMENT D'UNE MAIN

6 Une autre fois étant encore entré dans la synagogue un jour de sabbat, il enseignait ; et il y avait là un homme dont la main droite était desséchée ; 7 et les scribes et les pharisiens l'observaient, pour voir s'il le guérirait le jour du sabbat, afin d'avoir sujet de l'accuser : 8 mais comme il connaissait leurs pensées, il dit à cet homme qui avait la main desséchée : Levez-vous, tenez-vous là au milieu de ce monde. Et se levant, il se tint debout. 9 Puis Jésus leur dit : J'ai une question à vous faire : *a* Est-il permis aux jours de sabbat de faire du bien ou du mal ; de sauver la vie, ou de l'ôter ? 10 Et les ayant tous regardés, *b* il dit à cet homme : Étendez votre main. Il l'étendit ; et elle devint saine *c* comme l'autre.

a. Mc 3, 4 : Et ils demeurèrent dans le silence. Mt 12, 11-12 : Qui sera l'homme d'entre vous, qui ayant une brebis qui vient à tomber dans une fosse aux jours de sabbat, ne la prendra pas pour l'en retirer ? Or combien un homme est-il plus excellent qu'une brebis ? Il est donc permis de faire du bien les jours de sabbat.

b. Mc 3, 5 : Mais lui les regardant avec colère, affligé qu'il était de l'aveuglement de leur cœur, il dit à cet homme :

c. Mt 12, 13 : et elle devint saine comme l'autre.

VII

RESTITVTA MANVS

Ex capite Lucae sexto

⁶ Factum est autem in alio sabbato, ut intraret in synagogam, et doceret. Et erat ibi homo, et manus ejus dextra erat arida. ⁷ Observabant autem scribæ et pharisæi si in sabbato curaret, ut invenirent unde accusarent eum. ⁸ Ipse vero sciebat cogitationes eorum : et ait homini qui habebat manum aridam : Surge, et sta in medium. Et surgens stetit. ⁹ Ait autem ad illos Jesus : Interrogo vos, *a* si licet Sabbatis benefacere an male animam salvam facere an perdere ? ¹⁰ Et circumspectis *b* omnibus dixit homini : Extende manum tuam. Et extendit et restituta *c* est manus ejus.

a. Mar. c. 3 u. 3 : At illi tacebant.

Matt. c. 12 v. 11-12 : Quis erit ex vobis homo, qui habeat ovem unam et si ceciderit hæc Sabbatis in foveam, nonne tenbit et levabit eam ? Quanto magis melior est homo ove ? Itaque licet Sabbatis benefacere.

b. Mar. c. 3 v. 4 : Et circumspiciens eos cum ira, contristatus super cæcitate cordis eorum, dicit homini

c. Matt. c. 12 v. 13 : Et restituta est sanitati sicut altera.

6. Déjà la septième aurore avait montré ses roses prémices,
Ramenant les rites et les pieuses prières et le repos à la race
D'Isaac. Le Christ, selon sa coutume, enseignait le peuple
Réuni de partout sous un toit, une salle consacrée.
- 5 Il y avait là aussi un homme qui avait besoin de soins, sa main droite
Pendait morte au bout de son bras vif, comme un inutile fardeau.
Car la liqueur de vie avait laissé en fuyant sa main sans sève
Et le gel serrait ses doigts inertes.
7. Pendant ce temps, l'ordre des Anciens veille l'œil à l'affût,
10 Au cas où par hasard il décidait de chasser les maladies des infirmes,
Au lieu, même un jour de sabbat, de se modérer dans son ouvrage habituel.
Cette race, poussée par une oblique jalousie et d'horribles motifs,
Brûle en effet de trouver l'occasion d'une fallacieuse accusation.
- 15 Folie : elle ignore qu'aucune pensée ne se cache à Dieu au fond d'un cœur.
Bien plus, déchaînant plus de fureur furibonde,
Elle le provoque et, s'il est permis de soigner un jour sacré,
Elle le lui demande, le tentant dans une ruse pernicieuse, et l'y invite en le lui demandant.
8. Mais le Christ le premier adresse à l'estropié, près de qui il se trouvait assis,
Ces mots et l'encouragement :
- 20 « Lève-toi de ta place : avance au milieu pour qu'on te voie, et là
9. Reste debout ». Ensuite se tournant immédiatement vers les Anciens isacides:
« Ô vous, docteurs de la loi et du droit,
Dites-moi, dit-il, est-il permis pendant les saints sabbats d'agir droitement ou autrement
De laisser les misérables dans leur état ou de les secourir ? » Et eux,
- 25 La honte leur ferma la bouche. Confondus, ils n'osèrent rien lui rétorquer ?
Et il leur adresse en outre cette charge :
- « Lequel parmi vous, quand sa brebis tombe la tête en avant dans un trou, en péril
de mort les jours saints,
Par la religion se voit interdire de lui porter secours bien vite et de la sauver de la mort ?
- 30 Mais que la race humaine est à elle seule supérieure à tout type de bétail ensemble !
Donc il est pendant les jours saints loisible d'exercer des actes non dégradants
Et de s'occuper d'une œuvre méritoire. »
10. Quand cela fut dit, il tourna, dans sa sagesse, son regard ici et là,

6. Septima iam roseos Aurora ostenderat ortus,
sacra precesque pias referens atque otia genti
Isacidum. Pubem Christus pro more docebat
undique collectam tecto cellisque sacratis.

5 Hic et egens sanari aderat, cui dextra lacerto
mortua de uiuo pendebat, inutile pondus.
Namque manum fugiens exsuccam liquerat humor
uitalis digitosque gelu stringebat inertes.

7. Interea obseruans oculis procerum excubat ordo,
10 instituat si forte aegris depellere morbos
tum quoque nec solita Christus sibi temperet arte.
Obliqua inuidia et stimulis gens acta nefandis
quippe ardet falsi nancisci criminis ansas :
demens, nulla Deo quae nesciat abdita caeci
15 sensa animi. Quin maiorem furere orsa furorem,
prouocat, et, festa liceat num luce mederi
fraude mala tentans petit inuitatque petendo.

8. At Christus mancum, propior cui forte sedebat,
aggreditur primum dictis atque excitat ultro :

20 « Surge loco : in medium procede uidendus ; et illic
9. sta pedibus.» Mox Isacios subito ipse reuersus
ad proceres : « Vos o consulti legis et aequi,
dicite, ait, rectene licet per sancta secusne
Sabbata agi ? Miseros seruare an tollere ? » At ollis
25 ora pudor clausit. Nec uocibus hiscere contra
ausi ullis conuicti. Onerat quos insuper istis :
« Quem numero e uestro, festis peritura diebus,
cui cadat in foueam praeceps ouis, ocyus ire
religio uetet auxilio et subducere morti ?

30 Ast quantum pecudum una genus super eminent omne
gens hominum ! Ergo uacat sacros non uilibus actis
exercere dies operique instare merendo. »

10. Haec ubi dicta, oculos prudens huc torsit et illuc,

En attendant qu'ils lui donnassent une réponse et leurs mains, au cas où par hasard ils en auraient donné,

- 35 À cause de leurs esprits aveugles et rétifs à l'enseignement,
Dans leur hostilité, ils brûlent de douleur et de colère dans son amour.
Et, attendri, il ne regarde pas moins l'homme malade
Et dit : « Etends ta main. » Il l'étend, et sa main
Auparavant inerte dans son indolente oisiveté, maintenant
- 40 Revêt, mobile, ses anciens usages, rendue à elle-même, et sa force de jadis
Et elle s'acquitte de nouveau de sa fonction, en rien inférieure à sa compagne de gauche,
Et ne le lui cède ni en force ni en adresse.

dum responsa manusque darent, si forte dedissent.

- 35 Inde super caecisque animis refugisque doceri
auersa ratione coquunt dolor iraque amantem.
Nec minus hoc hominem placabilis aspicit aegrum
ac : « Protende manum » fatur. Protendit et illa
ante immota situ ignauo, nunc mobilis usus
- 40 induitur ueteres, sibi reddita, uimque priorem ;
atque suis deinceps uicibus, nil compare laeua,
fungitur, inferior ; nec robore cedit et arte.

VIII

L'ESCLAVE PARALYSÉ D'UN CENTURION

Du septième chapitre de Luc :

2 Il y avait là un centenier, dont le serviteur, qu'il aimait beaucoup, était fort malade, et près de mourir. 3 Et ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques-uns des sénateurs juifs, pour le supplier de venir guérir son serviteur. 4 Étant donc venus trouver Jésus, ils l'en conjuraient avec grande instance, en lui disant : C'est un homme qui mérite que vous lui fassiez cette grâce : 5 car il aime notre nation ; et il nous a même bâti une synagogue. 6 Jésus s'en alla donc avec eux ; et comme il n'était plus guère loin de la maison, le centenier envoya ses amis au-devant de lui, pour lui dire de sa part : Seigneur ! ne vous donnez point tant de peine : car je ne mérite pas que vous entriez dans mon logis. 7 C'est pourquoi je ne me suis pas même cru digne d'aller vous trouver ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri : 8 car quoique je ne sois qu'un homme soumis à d'autres, ayant néanmoins des soldats sous moi, je dis à l'un, Allez là, et il y va ; et à l'autre, Venez ici, et il y vient ; et à mon serviteur, Faites cela, et il le fait. 9 Jésus ayant entendu ces paroles, admira cet homme ; et se tournant vers le peuple qui le suivait, il leur dit : Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé tant de foi dans Israël même. 10 Et ceux que le centenier avait envoyés, étant retournés chez lui, trouvèrent ce serviteur qui avait été malade, parfaitement guéri.

a. Mt 8, 7 : Jésus lui dit : J'irai, et je le guérirai.

b. *ibid.* 16, 11-13 : 11 Aussi je vous déclare, que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs, et des grincements de dents. lors Jésus dit au centenier : Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous aurez cru. Et son serviteur fut guéri à la même heure.

VIII

CENTVRIONIS SERVVS PARALYTICVS

Ex capite Lucae septimo

² Centurionis autem cujusdam servus male habens, erat moriturus : qui illi erat pretiosus.
³ Et cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret et salvaret servum ejus. ⁴ At illi cum venissent ad Jesum, rogabant eum sollicite, dicentes ei : Quia dignus est ut hoc illi præstes : ⁵ diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis. ⁶ Jesus *a.* autem ibat cum illis. Et cum jam non longe esset a domo, misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli vexari : non enim sum dignus ut sub tectum meum intres : ⁷ propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te : sed dic verbo, et sanabitur puer meus. ⁸ Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites : et dico huic : Vade, et vadit : et alii : Veni, et venit : et servo meo : Fac hoc“, et facit. ⁹ Quo audito Jesus miratus est : et conversus sequentibus se turbis, dixit : Amen dico vobis, nec in Israël *b.* tantam fidem inveni. ¹⁰ Et reversi, qui missi fuerant, domum, invenerunt servum, qui languerat, sanum.

a. Matt. 8 c. u. 7 Et ait illi Jesus : Ego ueniam et curabo eum.

b. Matt. ibid. u. 11-13 : Dico autem vobis quod multi ab Oriente et Occidente venient et recumbent cum Abraham et Isaac et Jacob in regno caelorum. filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores : ibi erit fletus et stridor dentium. Et dixit Jesus centurioni : Vade, et sicut credidisti, fiat tibi. Et sanatus est puer in illa hora.

2. Il y avait un chef étranger, que servaient à la guerre
Cent Ausoniens, à cause de ce nombre ayant gagné son nom.
Et connu sous ce nom seulement. Bien que
Sa haute vertu le rende suffisamment illustre, Dieu le proclame.
- 5 Le serviteur bien-aimé du héros, au bord de la mort à cause d'une maladie épuisante,
Est allongé et ses pénibles maux vont croissant, car ses forces l'ont quitté,
Et toute son énergie l'abandonne au seuil d'une mort sinistre.
3. Il avait entendu parler, car leur réputation s'était répandu parmi les villes des Isacides,
des miracles et du Christ et de ses pouvoirs souverains sur la vie et sur la mort.
- 10 Il demande d'aller et d'implorer la santé pour son esclave,
Aux chefs du peuple chargés d'ans. Ceux-ci bien vite à la tâche
S'empressent. Ils abordent le Christ et le supplient avec toutes les prières :
« Christ, venez. Tirez d'une mort imminente le fidèle serviteur d'un héros.
Nous ne vous demandons à nous tous que cette grâce.
- 15 5. Accordez-la, s'il en est digne, puisqu'il chérit notre race en ami courageux,
A pieusement fait à notre race de magnifiques présents pour le bien commun
Et édifié des demeures sacrées.»
6. A cela le Christ répondit : « En personne, moi-même je viendrai moi-même, en
personne, moi-même, le guérirai. »
Et déjà il allait son chemin accompagné des mêmes sans s'attarder.
- 20 La maison voisine apparaît. De là sûr de son fait,
On sort, on accourt et au Christ : « Epargnez-vous cet effort,
Epargnez-vous d'aller plus loin sur ce chemin inutile, crie-t-on.
Notre ami, qui est chef de guerre, nous a prudemment envoyés lui-même, nous ses amis,
pour que nous vous portions ses paroles :
- 25 “Que vous entriez en mon séjour comme hôte,
7. Je n'en suis pas digne. Bien plus de vous parler et de venir jusqu'à vous,
je ne l'ai absolument pas mérité. Selon moi, je ne valais pas assez.
Parlez seulement. Avec une parole, la maladie mise en fuite, sera revigoré
Celui dont le cas est sans espoir, celui qui est allongé et malade déjà soumis à la mort.
- 30 8. Car je vis sous le commandement d'autrui et
M'obéissent sans retard mes soldats et mes prompts serviteurs.
Si j'envoie un homme au loin en mission ou si j'en rappelle un autre, aussitôt l'un
Et l'autre partent. Si j'ordonne que l'on fasse quelque chose ; les serviteurs le font

2. Aduena ductor erat, cui centum in bella merebant
Ausonidae, numero nomen lucratus ab isto
et solo hoc notus de nomine : sat sua quanquam
notum illum , praecone Deo, facit ardua uirtus.

5 Huic dilectus hero seruus, periturus inerti
decumbit morbo et neruis mala dura solutis
ingeminant uiresque aegra sub morte relinquunt.

3. Audierat fama Isacias uulgante per urbes
uirtutes Christumque et uitae summa necisque
10 arbitria. Ire rogat seruo exorare salutem
longaeuos populi proceres. Opus ocius illi
4. instabant. Adeunt, precibus Christum omnibus orant :
« Christe ueni ; famulum uicina a morte fidelem
affere hero. Veniam hanc omnes te poscimus unam.

15 5. Da, si dignus eo est, nostram si fortis amicus
et gentem fouet et genti pius inclyta dona
contulit in commune, sacras exstruxit et arces. »

6. Christus ad haec : « Coram ipse adero, coram ipse medebor. »
Iamque isdem nec segnis iter comitantibus ibat.

20 Apparet uicina domus. Certi unde profecti
accurunt contra et Christo : « Tu parce labori,
parce iter ulterius non utile tendere, clamant,
Ipse adeo belli nos ductor amicus amicos
summisit prudens, sua qui tibi dicta feramus :

25 “ Non ego sum cuius succedas aedibus hospes,
7. dignus, ait. Quin ut loquerer tibi teque ut adirem,
haud equidem merui ; nec eram, me iudice, tanti.
Dic modo : cum dicto morbo fugiente ualescet
exspes, depositus, iam morti obnoxius aeger.

30 8. Nam mihi et alterius sub nutu uiuitur et me
impiger obseruat miles celeresque ministri.
Si quem allego procul, si quem aduoco ; protinus alter
miles et alter eunt. Si quid fieri impero ; factum

Et jamais les ordres du maître ne sont déçus. »

- 35 9. Interdit et tournant ses regards vers la foule qui le suit,
Le Christ prononce des mots de ce genre qui lui viennent du cœur :
« Non, pour moi, dans les contrées de mes pères, je le jure, jamais
Je n'ai trouvé si grande Foi. Que ces paroles soient un oracle,
Que je ne délivre pas en vain pour vous comme un présage d'un mal.
- 40 Quittant la lointaine Aurore et la lointaine Hespérie,
Des peuples exotiques viendront aux dernières heures de l'Année.
Au côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob,
Ils entreront dans le Palais céleste, en longues files.
Les convives prendront place à des tables remplies
- 45 Et des étrangers habiteront des demeures étincelantes au soleil. La race royale
Déshéritée, rejetée, condamnée aux ténèbres profondes
Se lamentera pendant ce temps pour toujours et y passera le reste du temps,
Là où sont les deuils et les colères grondant à dents gelées.
Mais vous, allez à chez vous. Qu'il obtienne autant
Qu'il a cru en moi. » Il parla et ni sa voix ni l'heure ne mentirent.
- 50 Sur ces paroles, le salut se fit immédiatement et ce malade,
Auparavant gisant au lit, ceux qui avaient été envoyés au Christ les premiers et ceux qui
les seconds,
Le trouvèrent sain et sauf sur ses pieds à leur retour.

dant famuli et iussus numquam frustrantur heriles.“»

- 35 9. Admirans uultu obuerso turbamque sequentum
respiciens, tales Christus dat pectore uoces :
« Non mihi, non patrias, testor, non ulla per oras
tanta inuenta fides. Haec uero oracula sunt,
quae praedico mali uobis non futilis augur.
- 40 Aurora populi longe Hesperiaque relictas,
extremis aderunt peregrini a partibus anni.
Abramo comites iuncti Isaacoque Iacoboque
aula in caelestum plenis longo ordine mensis
Accumbent conuiuiae et multo a sole coruscas
- 45 externi sedes habitabunt. Regia proles
exheres, eiecta, cauis damnata tenebris,
perpetuum interea moerebit et exiget aeuum
luctus ubi et gelidis frendentes dentibus irae.
At uos ite domum. Quantum mihi credidit ille,
- 50 10. tantum habeat. » Dixit : non uox, non hora fefellit.
His dictis effecta salus in tempore et aegrum,
qui missi primum Christo, qui deinde, iacentem
ante toro, sanum ac stantem offendere reuersi.

IX

LE FILS D'UNE VEUVE RAPPELÉ À LA VIE

Du septième chapitre de Luc :

11 Le jour suivant Jésus allait en une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnaient avec une grande foule de peuple. 12 Lorsqu'il était près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était fils unique de sa mère, et cette femme était veuve ; et il y avait une grande quantité de personnes de la ville avec elle. 13 Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de compassion envers elle, et lui dit : Ne pleurez point. 14 Puis s'approchant, il toucha le cercueil : ceux qui le portaient s'arrêtèrent ; alors il dit : Jeune homme, levez-vous ; je vous le commande. 15 En même temps le mort se leva en son séant, et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère. 16 Tous ceux qui étaient présents, furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu, en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple. 17 Le bruit de ce miracle qu'il avait fait, se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour.

IX

FILIVS VIDVAE REVOCATVS AD VITAM

Ex capite Lucae septimo

¹¹ Et factum est : deinceps ibat in civitatem quæ vocatur Naim : et ibant cum eo discipuli ejus et turba copiosa. ¹² Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa. ¹³ Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. ¹⁴ Et accessit, et tetigit loculum. (Hi autem qui portabant, steterunt.) Et ait : « Adolescens, tibi dico, surge. » ¹⁵ Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. ¹⁶ Accepit autem omnes timor : et magnificabant Deum, dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis : et quia Deus visitavit plebem suam. ¹⁷ Et exiit hic sermo in universam Judæam de eo, et in omnem circa regionem.

11. Par hasard, le Christ se rendait en la ville de Naïm
 Qu'une foule abondante de gens de bien et mêlée à la troupe fidèle
 Des siens l'entoure et accompagne ses pas.

12. Et déjà il s'approchait des portes, quand par elles un fils,
 5 Que prématurément a ravi la mort, est porté hors de la ville vers le sépulcre familial.
 Un fils, hélas, espoir de sa malheureuse mère et son unique rejeton.
 Et cette mère n'a point connu de second lit,
 Et à présent privée de son fils, comme elle l'était déjà de son mari,
 Elle gémit infortunée sur la perte de toutes ses raisons de vivre.

10 De nombreux parents et concitoyens, qui ont suivi cette mère qui marche
 Et s'acquitte de son devoir envers la dernière dépouille,
 Accompagnent le cortège et en ordre prennent part aux funérailles.

13. C'est donc cette grave procession, au devant de laquelle il s'est porté,
 Que le Christ croise et, saisi de pitié pour cette tendresse veuve :

15 « Sèche tes larmes, mère, pour ton fils. » s'exclame-t-il et il se rapproche

14. Puis lève sa douce main pour toucher le brancard.
 A ce contact, les serviteurs qui avaient sous leur nuque ce fardeau
 Placé et qui, avec vaillance et diligence, suivaient le chemin
 S'arrêtent immobiles. Alors à haute voix, il dit :

20 15. « Hé ! Jeune homme, je te le dis : reviens à la vie ! » Il revécut
 Ayant déjà connu une fois la mort et survivant après sa dernière heure.
 Alors il s'assoit et parle et se repaît du don de l'air.
 De la vie au fils unique, du fils unique à la mère, c'est ainsi que vous faites, Christ,

25 16. Présents en propriété prolongée. Grande consolation
 Pour un court deuil. Immense crainte en même temps ; Et tous
 se répandirent pour proclamer en liesse une si grande gloire :
 « Un illustre prophète se lève parmi nous. Voici que, des hauteurs,
 Dieu est descendu, Dieu porte à la terre ses présents
 Et vient enfin visiter la race qu'il aime. »

30 La foule chantait à cris redoublés un joyeux péan de ce genre.

17. Dans toute la contrée, la rumeur se répandit. De bouche à oreille,
 Le Fils, dont Dieu est le Père, s'en alla et marcha vers le suprême
 Honneur, porté par la renommée jusqu'à l'Olympe de son père.

11. Forte Naimaeam se Christus agebat in urbem,
plurima quem medium bona plebs ac mista suorum
fida cohors habet et iuxta uestigia figit.

12. Iamque propinquabat portis, cum filius isdem
5 in patrium effertur praereptus morte sepulcrum,
filius, heu, miserae spes matris et unica proles.
Lucinam mater quae non experta secundam
et nunc illa quidem nato, prius orba marito,
amissa infelix uitae omnia praemia luget.

10 Hanc multi affinesque sui ciuesque secuti
uadentem ac cineri supremo iusta ferentem,
exequias comitantur et ordine funera curant.

13. Ergo in solennem, qua se tulit obuia, pompam
incidit et uiduos Christus miseratus amores,
15 « Pelle, parens, nati lacrymas ! » succlamat et infert

14. se propius mollique manu sublime pheretrum
tangit. Eo tangente, oneri qui colla ministri
subdiderant fortesque uiam gnauique secabant,
consistunt immoti. Hinc magna uoce profatur :

20 15. « Eia iterum, o iuuenis, iubeo hoc te, uiue. » Reuixit,
perfunctus iam morte una et post fata superstes.
Inde sedet loquiturque ac munere uescitur aurae.
Vnigenae uitam, unigenam sic, Christe, parenti
das porro esse suae proprium, solacia luctus

25 16. magna breuis. Simul hoc : simul ingens terror ; et omnes
effusi tantae festa ad praeconia laudis :
« Exoritur uates nos inter clarus. Ab alto
delapsus Deus ecce, Deus sua munera terris
portat et ad caram uisit post denique pubem. »

30 Talem plebs laetum ingeminans paeana canebat.

17. Diditus hic tota sermo regione. Per ora
natus iit genitore Deo et processit honorem
in summum, patrio fama subuectus Olympo.

X

UN POSSEDÉ AVEUGLE ET MUET

Du douzième chapitre de Matthieu :

22 Alors on lui présenta un possédé, aveugle et muet ; et il le guérit, en sorte qu'il commença à parler et à voir. 23 Tout le peuple en fut rempli d'admiration ; et ils disaient : N'est-ce point là le Fils de David ?

X

ARREPTITIVS ISQVE CAECVS ET MVTVS

Ex capite Matthaei duodecimo

²² Tunc oblatus est ei dæmonium habens, cæcus, et mutus, et curavit eum ita ut loqueretur, et videret. ²³ Et stupebant omnes turbæ, et dicebant : Numquid hic est filius David ?

L'infernal ennemi avait pris possession d'un homme infirme.
Non pas impunément toutefois et il ne touchait pas les membres qui demeuraient intacts.
L'immonde amant des ténèbres répandait une jumelle nuit de ténèbres sur ses yeux
Et lui dérobe l'usage de sa langue.

5 L'homme au milieu de ces défauts odieux gémissait ce qu'il pouvait.
Ils l'amènèrent, lui, ignorant du chemin et incapable par ses propres mots
De réclamer du secours dans son affliction, et le remirent au Christ.
Mais il ne porta plus longtemps cet aspect. L'ennemi mis en fuite,
Il délivre et arrache son corps à ces peines cruelles.

10 Lumière rendue aux yeux et langue délivrée de ses liens.
Il ne tâte plus sa route des pieds ni de sa dextre, comme avant,
N'assure et ne dirige plus, ses pas aveugles dans l'incertitude.
Le voilà maître de lui-même et regardant chaque chose avec lucidité
Il s'en étonne et il se ravit de la couleur des lieux

15 Il se réjouit de passer en revue ses amis face à face et de se les imaginer
de nouveau.
Surtout il reconnaît par de tels actes du Christ le divin pouvoir,
Sans ambiguïté,
Et se répand en remerciements d'une bouche agile.
Les foules par ces prodiges de rester longtemps stupéfaites
Et de parler entre elles et de se demander d'où il venait, qui il était.

20 « Est-ce lui cette promesse ancienne, cette fréquente requête,
Ce rejeton (mais plus grand qu'elle) de la grande souche de Jessé, cette future
Gloire pour nous une gloire et ce salut futur pour le monde et nous ? »

22. Tartareus correptum hominem possederat hostis :
non impune quidem ; nec membra illaesa subibat.

Offundit geminis tenebrarum obscenus amator
noctem oculis geminam linguaeque intercipit usum.

5 Quod poterat, uitia haec inter uir tetra gemebat.

Adduxere uiae ignarum nec uoce ualentem
rebus opem petere afflictis Christoque dedere.

At non hanc speciem tulit amplius. Hoste fugato
uindicat et poenis crudelibus eximit artus.

10 Reddita lux oculis et uinclis lingua soluta.

Nec pedibus praetentat iter nec dextera, ut ante,
explorat trepido uestigia caeca regitue.

Iamque sui compos liquidaque ad singula mente
obstupet intentus capiturque colore locorum,

15 et legere aduersos, reminisci et gaudet, amicos.

Praecipue agnoscit Christi per talia numen
haud dubium et grates arguto ex ore profundit.

23. Attonitae his longum monstris haerere cateruae,
inter seque loqui scitarique unde, quis esset.

20 « Hiccine iamdudum promissus, saepe petitus,

Iessaei magna maior de stirpe, futurus

et nobis decori et nobis orbique saluti ? »

Livre II

XI

LA TEMPÊTE APAISÉE

Du quatrième chapitre de Marc

35 Ce même jour sur le soir, il leur dit : Passons *a* à l'autre bord. 36 Et après qu'ils eurent renvoyé le peuple, ils l'emmenèrent avec eux dans la barque où il était, et il y avait encore d'autres barques qui le suivirent. 37 Alors un grand tourbillon de vent s'éleva, et les vagues entraient dans la barque, de telle sorte qu'elle s'emplissait *b* déjà d'eau. 38 Jésus cependant était sur la poupe, dormant sur un oreiller ; *c* et ils le réveillèrent, en lui disant : Maître ! *d* ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons ? 39 Alors s'étant éveillé, *e* il parla au vent avec menaces, et dit à la mer : Tais-toi, calme-toi. Aussitôt le vent cessa, et il se fit un grand calme. 40 Puis il leur dit : Pourquoi êtes-vous ainsi timides ? Comment n'avez-vous point encore de foi ? Ils furent saisis d'une extrême crainte ; et ils se disaient l'un à l'autre : Quel est donc celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent ?

a. Lc. 8, 22 : Passons à l'autre bord du lac.

b. *ibid.* 23 : Et comme ils passaient, il s'endormit.

c. Mt 8, 24 : une si grande tempête, que la barque était couverte de flots.

Lc 8, 23 : leur barque s'emplissant d'eau, ils étaient en péril.

d. Mt. 8, 25 : Seigneur ! sauvez-nous, nous périssons.

ibid. 8, 26 : Pourquoi êtes-vous timides, hommes de peu de foi ? Et se levant en même temps, il commanda aux vents.

XI

SEDATA TEMPESTAS

Ex capite Marci quarto

³⁵ Et ait illis in illa die, cum sero esset factum : Transeamus *a* contra. ³⁶ Et dimittentes turbam, assumunt eum ita ut erat in navi : et aliæ naves erant cum illo. ³⁷ Et facta est procella magna venti, et fluctus mittebat in navim, ita ut impleretur *b* navis. ³⁸ Et erat ipse in puppi super cervical dormiens : *c* et excitant eum, et dicunt illi : Magister, *d* non ad te pertinet, quia perimus ? ³⁹ Et exurgens *e* comminatus est vento, et dixit mari : Tace, obmutesce. Et cessavit ventus : et facta est tranquillitas magna. ⁴⁰ Et ait illis : Quid timidi estis ? necdum habetis fidem ? et timuerunt timore magno, et dicebant ad alterutrum : Quis, putas, est iste, quia et ventus et mare obediunt ei ?

a. Luc. c. 8 u. 22 : Transfretemus trans stagnum.

b. *ibid.* u. 23 : Et nauigantibus illis obdormiuit.

c. Matt. c. 8 u. 24 : ita ut nauicula operiretur fluctibus.

Luc. c. 8 u. 23 : et complebantur et periclitabantur.

d. Matt. c. 8 u. 25 : Domine, salua nos, perimus.

e. *ibid.* c. 8 u. 26 : Et dicit eis Iesus : Quid timidi estis, modicae fidei ? Tunc surgens, imperauit uentis.

35. Après qu'il eut fini et, suivant son habitude, dispersé la foule,
(car c'était le soir), le Christ voulut monter dans une barque,
unanimes ses compagnons l'accueillirent pour le conduire sur les eaux rapides.
Il avait largué les amarres et dit : « Mettons le cap sur l'autre bord, là où nous appelle
l'autre rive

5 36. franchissons ! » D'autres barques se joignent aussitôt
A eux pour les accompagner. Et tout le monde tend les bras sur la rame,
Avance et s'apprête à naviguer sur le vaste lac.
Et peu après qu'ils eurent franchi la moitié et que le Christ en haut de la poupe
Se retira et, contre une bûche, qu'il avait par hasard trouvée,

10 Il posa sa tête et se laissa gagner par le sommeil,
37. Soudain l'occasion de ce repos paisible fut saisi
Par une tempête, qui, tant que Dieu veillait, n'avait osé se déchaîner.
Car, comme affranchie et libre de tout frein solide,

15 5. Terrible, elle se mit en fureur. Où elle prend naissance, de quel astre elle tire ses forces,
On ne sait. Les vents soufflèrent dans le ciel serein.
Et c'est d'eux-mêmes que quittèrent leurs tranquilles demeures
Les flots. Ce qui restait de lumière se couche. Et bientôt
Un tourbillon secoue l'esquif, le remplit de vagues furieuses
Et le recouvrit, sans qu'ensuite l'onde ne confint l'onde qui lui revenait.

20 Sous leurs yeux la mort elle-même. Un tourbillon réclame leurs corps,
un tourbillon, sauvage béance, et l'abîme du trépas grande ouverte.
38. Ces malheureux n'ont plus le moindre espoir, ni le moindre pouvoir, sinon,
Pour échapper aux fléaux, de réveiller le Christ, tantôt de leurs mains, tantôt de leurs
plaintes,
Comme il était, au poste isolé que la proue cachait,

25 Appuyé sur un bois informe et gisait dans son sommeil.
« Nous coulons, hélas, ô Christ, s'exclament-ils, hélas nous coulons,
Mais vous, Pendant ce temps, vous ronflez. Vous n'avez cure ni de nos périls
Ni de nos gémissements ? Que n'avez-vous d'égard
Pour votre douce vie et ne nous arrachez-vous aux flots avec vous ?

30 Levez-vous, venez, portez-nous secours. » Autour de lui, tous les pressent de semblables
propos.
39. Lui en rien ému, peu à peu, lève

35. Perfectis rebus coetuque ex more soluto
 (uesper erat) Christum naue acceperere uolentem
 unanimes socii et celeres uexere per undas.
 Soluerat et : « Cursum, quo ripa aduersa uocabit,
 5 36. transmittamus, ait. » Naues se protinus addunt
 huic aliae socias. Iamque omnes brachia remis
 intendunt uastamque parant innare paludem.
 Nec longa in medio mora, cum se Christus ad altam
 seduxit puppim et trunco, qui forte repertus,
 10 imposuit caput arboreo somnosque petiuit.
 37. Arripuit tempus placidae insidiosa quietis
 tempestas, non ausa, Deo uigilante, cieri.
 Namque uelut duris excussa et libera fraenis
 saeuit atrox. Ortum unde capit, quo sidere uires,
 15 ambiguum. Caelo uenti infremuere sereno.
 Mouit inexcitum tacitis se sedibus ultro
 flumen aquae. Quod lucis erat super, occidit ac mox
 turbo ratem quatit atque immissis amnibus implet
 atque operit nec deinde undam capit unda sequentem.
 20 Ante oculos mors ipsa. Vocat sua corpora gurges,
 gurges hians immane et fati adaperata uorago.
 38. Nec miseris spes ulla, nec ars, super una malorum
 effugia, hinc manibus Christum, hinc pulsare querelis,
 sicut erat, sola qua puppis sede recondit,
 25 effultum ligno informi, somno iacentem.
 « Mergimur, heu, Christe, exclamant, heu mergimur at tu
 interea stertis ; nec nostra pericula curae,
 nec tibi sunt nostri gemitus ? Quin respicis ipse
 dulce tuum caput et tecum nos subtrahis undis ?
 30 Surge, ueni, fer opem. » Circum omnes talibus instant.
 39. Ille nihil motus, paullatim attollit in altum

Son coude et darde son regard où brillait la bonté :
« Quel est cet effroi, hommes ? Pourquoi la confiance que vous aviez en moi faiblit
elle ? » En disant cela, il se lève et, d'une voix non moins sévère,
35 Apostrophe les notus et la houle tumultueuse du lac
Et de plus : « Toi, onde, silence, et vous, vents, du calme. »
Par cet ordre, toute agitation et toute bourrasque en brises
S'évanouirent. Le lac sous d'inconsistantes écumes s'adoucit.
40. Tout le monde fut stupéfait. Les craintes se changèrent
40 En de meilleures sentiments ; ceux que terrorisait la colère des eaux
C'est désormais d'un homme la grande puissance et ses ordres efficaces qui les
terrorisent
« Quel est cet homme (si du moins cette force fut celle d'un homme et non à un Dieu)
Aux ordres duquel obéissent toutes les bêtes
Et des vents et des flots ainsi que les lacs agités par les tempêtes ? »
45 Pendant qu'en échangeant ainsi les matelots
Célébrent ses miracles, en une heureuse course se rapproche la rive.

se cubitum, atque oculos intorquet lumine blando :
 « Quis metus iste, uiri ? Vel quo fiducia cessit
 uestra mei ? » Hoc dicens consurgit nec minus acri
 35 uoce notos stagnique furentes increpat aestus
 ac super his : « Et tu, unda, sile et uos ponite, uenti. »
 Quo iussu tumor omnis et omnis flatus in auras
 uanuit. Arridet spumis sub inanibus aequor.
 40. Obstupuere animis cuncti uersique timore
 40 in melius ; quos et rabies terrebat aquarum,
 magna uiri uirtus et jussa haud irrita terrent :
 « Quis uir hic est (si forte uiri ac non numinis ista
 uis fuit) imperiis cuius bruta omnia parent
 uentique fluuiique et turbida stagna procellis ? »
 45 Talibus inter se dictis miracula nautae
 dum celebrant, cursu propior fit ripa secundo.

XII

LES DÉMONS EXPULSÉS ENTRENT DANS UN TROUPEAU DE PORCS

Du cinquième chapitre de Marc

Ayant passé la mer, ils vinrent au pays des Geraséniens. 2 Et Jésus ne fut pas plutôt descendu de la barque, qu'un homme possédé de l'esprit impur vint à lui, sortant des sépulcres, 3 où il faisait sa demeure ordinaire *a* ; *b* et personne ne pouvait plus le lier, même avec des chaînes : 4 car souvent ayant les fers aux pieds, et étant lié de chaînes, il avait rompu ses chaînes et brisé ses fers, et nul homme ne le pouvait dompter. 5 Il demeurait jour et nuit dans les sépulcres et sur les montagnes, criant et se meurtrissant lui-même avec des pierres. 6 Ayant donc vu Jésus de loin, il courut à lui, et l'adora ; 7 et jetant un grand cri, il lui dit : Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu très-haut ? *c* Je vous conjure par le nom de Dieu, de ne me point tourmenter. 8 Car Jésus lui disait : Esprit impur, sors de cet homme. 9 Et il lui demanda : Comment t'appelles-tu ? À quoi il répondit : Je m'appelle Légion, parce que nous sommes plusieurs. 10 Et il le pria avec instance, de ne le point chasser *d* hors de ce pays-là. 11 Or il y avait là *e* un grand troupeau de pourceaux qui paissaient le long des montagnes ; 12 et tous ces démons le suppliaient, en lui disant : Envoyez-nous dans ces pourceaux, afin que nous y entrions. 13 Jésus le leur permit aussitôt ; et ces esprits impurs, sortant du possédé, entrèrent dans les pourceaux ; et tout le troupeau, qui était environ de deux mille, courut avec impétuosité se précipiter dans la mer, où ils furent tous noyés. 14 Ceux qui menaient paître les pourceaux s'enfuirent, et en allèrent *f* porter la nouvelle dans la ville et dans les champs : ce qui fit que plusieurs sortirent pour voir ce qui était arrivé. 15 Et étant venus à Jésus, ils virent *g* celui qui avait été tourmenté par le démon, assis, habillé, et en son bon sens : ce qui les remplit de crainte. 16 Et ceux qui avaient vu ce qui s'était passé, leur ayant rapporté tout ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux, 17 ils commencèrent à le prier de sortir de leur pays. 18 Comme il rentrait dans la barque, celui qui avait été tourmenté par le démon, le supplia qu'il lui permît d'aller avec lui : 19 mais Jésus le lui refusa, et lui dit : Allez-vous-en chez vous trouver vos proches, et leur annoncez les grandes grâces que vous avez reçues du Seigneur, et la miséricorde qu'il vous a faite

XII

DAEMONES ABACTI ET IN SUES PERMISSI INGREDI

Ex capite Marci quinto

¹ Et venerunt trans fretum maris in regionem Gerasenorum. ² Et exeunti ei de navi, statim occurrit de monumentis homo in spiritu immundo, ³ qui domicilium *a* habebat in monumentis, *b* et neque catenis jam quisquam poterat eum ligare : ⁴ quoniam sæpe compedibus et catenis vincetus, dirupisset catenas, et compedes comminuisset, et nemo poterat eum domare : ⁵ et semper die ac nocte in monumentis, et in montibus erat, clamans, et concidens se lapidibus. ⁶ Videns autem Jesum a longe, cucurrit, et adoravit eum : ⁷ et clamans voce magna dixit : Quid mihi et tibi, Jesu Fili Dei altissimi ? *c* adjuro te per Deum, ne me torqueas. ⁸ Dicebat enim illi : « Exi spiritus immunde ab homine. ⁹ Et interrogabat eum : Quod tibi nomen est ? Et dicit ei : Legio mihi nomen est, quia multi sumus. ¹⁰ Et deprecabatur eum multum, ne se expelleret *d* extra regionem. ¹¹ Erat autem ibi circa montem *e* grex porcorum magnus, pascens. ¹² Et deprecabantur eum spiritus, dicentes : Mitte nos in porcos ut in eos introeamus. ¹³ Et concessit eis statim Jesus. Et exeuntes spiritus immundi introierunt in porcos : et magno impetu grex præcipitatus est in mare ad duo millia, et suffocati sunt in mari. ¹⁴ Qui autem pascebant eos, fugerunt, et nuntiaverunt in civitatem et in agros. Et egressi sunt *f* videre quid esset factum : ¹⁵ et veniunt ad Jesum : et vident *g* illum qui a dæmonio vexabatur, sedentem, vestitum, et sanæ mentis, et timuerunt. ¹⁶ Et narraverunt illis, qui viderant, qualiter factum esset ei qui dæmonium habuerat, et de porcis. ¹⁷ Et rogare cœperunt eum ut discederet de finibus eorum. ¹⁸ Cumque ascenderet navim, cœpit illum deprecari, qui a dæmonio vexatus fuerat, ut esset cum illo, ¹⁹ et non admisit eum, sed ait illi : Vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et misertus sit tui.

20 Cet homme s'en étant allé, commença à publier dans la Décapole les grandes grâces que Jésus lui avait faites ; et tout le monde en était dans l'admiration. 21 Jésus étant encore repassé dans la barque à l'autre bord, lorsqu'il était auprès de la mer une grande multitude de peuple *h* s'assembla autour de lui.

- a.* Lc 8, 27 : et qui ne portait point d'habit, ni ne demeurait point dans les maisons.
- b.* Mt 8, 28 : si furieux que personne n'osait passer par ce chemin-là.
- c.* *ibid.* 29 : Etes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le temps ?
- d.* Lc 8, 31 : Et ces démons le suppliaient qu'il ne leur commandât point de s'en aller dans l'abîme.
- e.* *ibid.* 32 : Mais comme il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne.
- f.* Mt 8, 34 : Aussitôt toute la ville sortit pour aller au-devant de Jésus.
- g.* Lc 8, 35 : ils trouvèrent cet homme duquel les démons étaient sortis, assis à ses pieds, habillé et en son bon sens.
- h.* *ibid.* 40 : Jésus étant revenu, le peuple le reçut avec joie ; parce qu'il était attendu de tous.

²⁰ Et abiit, et cœpit prædicare in Decapoli, quanta sibi fecisset Jesus : et omnes mirabantur. ²¹ Et cum transcendisset Jesus in navi rursus trans fretum, convenit turba *h* multa ad eum, et erat circa mare.

a. Luc. cap. 8 u. 27 : Et vestimento non induebatur, neque in domo manebat.

b. Matt. cap. 8 u. 28 : sævi nimis, ita ut nemo posset transire per viam illam.

c. ibid. u. 29 : Venisti huc ante tempus torquere nos ?

d. Luc. cap. 8 u. 31 : Et rogabant illum ne imperaret illis ut in abyssum irent.

e. ibid. u. 32 : Erat autem ibi grex porcorum multorum pascentium in monte.

f. Matt. cap. 8 u. 34 : Et ecce tota civitas exiit obviam Jesu.

g. Luc. cap. 8 u. 35 : et invenerunt hominem sedentem, a quo dæmonia exierant, vestitum ac sana mente, ad pedes ejus.

h. ibid. u. 40 : Factum est autem cum rediisset Jesus, excepit illum turba : erunt enim omnes exspectantes eum.

1. Avec ses compagnons, le Christ arrive aux rives gadanériennes
2. Mais, sitôt débarqué, il aperçoit face à lui, alors qu'il s'éloigne de la berge,
La forme noire d'un homme exsangue et terrible à voir
Venir à sa rencontre, à qui, en tout son corps, profondément se mêle
5 Un esprit sorti des antres stygiens
3. Qui lui transmet sa fureur. Il ne souffrait ni les maisons, ni les vêtements,
Les membres nus, dans les portes des tombeaux au creux des roches,
Il habite. De là, guettant au loin, terrible sur tous les chemins,
Il bondit sur les passants et, hostile, les menace.
10 4. Mais personne ne peut, ni de vive force, ni d'une entrave au pied,
Le dominer de sa main ou à l'enfermer dans des chaînes de bronze
Sans qu'il rompe, en se secouant, toute menotte et tout lien.
Et il gagne les déserts et erre aux sommets des montagnes.
5. Le voyageur imprudent n'est pas le seul à s'offrir à ses assauts :
15 Irrité contre lui-même, il frappe ses flancs en poussant des cris infernaux,
Et, coups de pierre, il s'entaille ses membres.
6. Quand il s'approche et voit le Christ et son divin
Visage au loin, il vole et, tombé à genoux, l'adore.
7-8. Le Christ lui dit : « Va-t'en, esprit impur, laisse cet homme ! »
Avec insistance, il renouvelait ainsi son ordre encore et encore.
20 Mais l'autre répond : « Quels grands obstacles mettez-vous à notre crime,
Fils de Dieu ? Qu'avez-vous à faire avec nous, parlez ?
Pourquoi recevons-nous notre châtement avant le jour ? Pourquoi, ô vengeur,
pour les coupables
Etes-vous venu trop tôt ? Par la grande majesté de votre Père,
Je vous supplie, différez un peu votre colère. »
25 Quand le Christ lui demande son nom, il dit : « Vous pouvez
9. M'appeler légion et à bon droit me donner ce nom.
Car nous sommes nombreux et semblables à une grande armée,
Innombrables frères du Ténare qui tourmentons un seul corps !
Si vous avez quelque bonté pour le peuple damné,
30 10. Nous vous supplions, ne nous reléguez pas dans les solitaires
Antres de l'infemale demeure et à retourner sans délai sous la terre
Ne nous contraignez pas, ni à chercher ailleurs d'autres demeures.

1. Cum sociis Christus Gadarenae aduertitur orae
 2. at subito egresso contraque a litore eunti
 exanguis forma atra uiri metuendaque uisu
 occurrit, toto penitus cui corpore miscet
 5 seque suasque addit stygiis emissa latebris
 3. mens furias. Non ille domos, non passus amictus,
 nudus membra, fores tumulorum et concaua saxa
 concelebrat, longe unde uias infestus in omnes
 prosilit obseruans et euntibus imminet hostis.
 10 4. Sed neque eum quisquam ui dura, non pede uinctum,
 non dextra domet aut eptis includat ahenis,
 quin manicas succussu obstantiaque omnia rumpat
 et deserta capessat et altis montibus erret.
 5. Haud solus patet imprudens in damna uiator.
 15 Ipse sibi infensus clamoribus ilia tendit
 Tartareis, saxi concidit et ictibus artus.
 6. Isque ubi progressus Christum diuinaque uidit
 ora procul, uolat et, genibus prostratus, adorat.
 7-8. Cui Christus : « Decede, hominem, mens improba, linque ! »
 20 Sic adeo insistens iterumque iterumque iubebat.
 Ille autem : « Nostrae quae tanta iniuria fraudis,
 nate Deo ? Quid nobiscum tibi, fare, negotii ?
 Cur poenas damus ante diem ? Cur sontibus ultor
 immaturus ades ? Quod te per grande parentis
 25 obtestor numen, saeuire in tempore differ. »
 9. Quaerenti nomen : « Legionem me licet, inquit,
 appelles atque ex uero mihi nomina ponas.
 Nos numerus quippe et magni sumus agminis instar
 Taenarii fratres tot in uno corpore agentes.
 30 10. Quos ne, damnatae si qua est ea gratia genti,
 oramus ne praecipites in sola relega
 infernae antra domus neu praesens uertere terrae

Si vous avez une si grande haine pour nous, si vous êtes certain de nous expulser,
 35 11-12. Permettez-nous au moins d'entrer dans les porcs impurs (paissaient non loin
 De nombreux porcs au sommet de la montagne et sur les pentes de la montagne)
 Et de nous cacher dans ces viles cachettes. »
 13. Le Christ ne refuse pas aux horribles hôtes de tels
 Logis. Quittant le corps de l'homme, ils migrent
 40 Aussitôt vers le bétail. Dès qu'ils sont partis, sans retard,
 Voici que tout le troupeau, deux mille gorets porte-soies, du sommet de la montagne
 Se précipitent violemment dans la mer qui se dérobe sous leurs pas.
 Submergés, ils rendirent l'âme dans l'abîme et au fond du lac
 L'onde est écrasée et les cadavres serrés s'agitent.
 45 14. Les porchers paniqués prirent la fuite. La nouvelle remplit
 Les rustiques maisons et bientôt la grande ville.
 Les peuples sont avertis de cette éviction et de tous côtés bourgeois
 Et de tous côtés paysans accoururent et se répandirent sur la rive.
 Ils regardent. L'écume blanchissante, l'onde souillées de poils de soie
 50 L'onde souillée de boue. Au milieu de tout cela, on voyait flotter leurs grands dos.
 15. Derrière ils trouvèrent le Christ et assis aux pieds du Christ
 Celui qu'une effroyable démence avait naguère rendu célèbre
 Et qui maintenant sain d'esprit avait de ses premiers vêtements
 Son corps revêtu. 16. Et la foule aimait à entendre
 55 (foule spectatrice et bien consciente des œuvres du Christ)
 Son abondant récit sur l'horrible légion et sur le troupeau,
 Et sa description, pleine de joie, de l'admirable événement.
 17. Devant le Christ plus puissant que l'ennemi stygéen
 Ils furent tous saisis d'effroi. Mais le Christ, (ô peuple ingrat pour ton sauveur !)
 60 Ils le renvoient et le prient de se tenir éloigné de leurs frontières.
 18. Mais le malade n'oubliait pas ce si grand bienfait.
 Alors que le Christ se préparait à partir et à reprendre le large, il lui demandait
 Spontanément dans ses prières d'être admis en toutes circonstances parmi ses
 compagnons.
 19. Il fut repoussé, bien qu'il n'eût pas fait une demande méprisante,
 Et le Christ, avec prévoyance, lui ordonna de rester :

coge solum atque alias externos quaerere sedes.
 Quod si tantum odium nostri, si pellere certum est,
 35 11-12. at permitte sues (pascabant corpora iuxta
 multa suum montem summum et decliuia montis)
 intrare immundos latebris et uilibus abdi. »
 13. Inuidet hospitibus Christus non talia foedis
 hospitia. Humano cedentes corpore migrant
 40 actutum in pecudes. Digressu haud segnior illo
 ecce, gregem totum, bis mille, a uertice montis,
 setigeros in subiectum fert impetus aequor.
 Demersi posuere animas sub gurgite et alto
 sternitur unda lacu turbantque cadauera densa.
 45 14. Diffugere metu pastores. Nuntius implet
 agrestumque domos magnamque celerrimus urbem.
 Damna recognoscunt populi sua et undique ciues,
 undique sub ripam effusi uenere coloni.
 Aspiciunt. Spumae albentes, unda horrida setis,
 50 unda luto. Haec inter nabant ingentia terga.
 15. Post Christum post et Christi inuenere sedentem
 ante pedes, quem saeua prius dementia notum
 fecerat et sana nunc mente et uestibus artus
 indutum primis. 16. Nec turbam audire pigebat
 55 (spectatrix quae Christi operum et non inscia turba)
 multa super legione truci, super et grege multa
 narrantem et miros gaudentem euoluere casus.
 17. Hoste tamen stygio magis extimuerunt potentem
 Christum omnes : Christum (proh gens ingrata salutis !)
 60 dimittunt orantque suis absistere terris !
 18. At non promeriti tanti sic immemor aeger.
 Namque paranti abitum stagnumque iterare, ferebat
 sponte preces, comitem in casus se admitteret omnes.
 19. Reppulit hunc, quamuis non aspernanda rogantem,

65 « Rentrez chez vous et à vos amis allez annoncer
Et rapporter mes hauts faits. Souvenez-vous de proclamer d'abord
L'immortel mérite de Dieu et de quel ennemi, je vous ai arraché,
Et pour le trépas de combien de bêtes votre vie a été préservée. »

70 20. Il avait parlé. A la grande surprise des peuples, aux Dix Villes
Montrant son esprit sain en son corps sain,
Il allait et racontait ce bienfait avec d'insignes louanges.

21. Entre-temps, le Christ, parcourant un trajet familial,
Toucha aux rivages opposés, où, avec des applaudissements coutumiers,

75 Il fut reçu, après une longue attente, par une foule très reconnaissante.

65 uenturi Christus prudens et sistere iussit :
« Vise domum atque tuis i nuntius et mea magna
facta refer. Meritum in primis narrare memento
immortale Dei, quali te ex hoste recepi
et quot per pecudum seruatus funera uiuas. »

70 20. Dixerat. Ille decem, populis mirantibus, urbes
ostentans mentem sano cum corpore sanam,
ibat et insigni benefactum laude ferebat.

21. Transuersae interea Christus uada nota remensus
applicuit ripae, solitis ubi plausibus illum

75 excipit, opperiens dudum, gratissima turba.

XIII

UNE FEMME SOUFFRANT DE FLUX DE SANG

Du chapitre cinquième de Marc

22 Et un chef de synagogue, nommé Jaïr, vint le trouver ; et le voyant, il se jeta à ses pieds ; 23 et il le suppliait avec grande instance, en lui disant : J'ai une fille qui est à l'extrémité : venez lui imposer les mains pour la guérir et lui sauver la vie. 24 Jésus s'en alla avec lui ; et il était suivi d'une grande foule de peuple, qui le pressait. 25 Alors une femme malade d'une perte de sang depuis douze ans, 26 qui avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et qui ayant dépensé tout son bien, n'en avait reçu aucun soulagement, mais s'en était toujours trouvée plus mal, 27 ayant entendu parler de Jésus, vint dans la foule par derrière, et toucha son vêtement : 28 car elle disait : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. 29 Au même instant la source du sang qu'elle perdait fut séchée, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de cette maladie. 30 Aussitôt Jésus connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui, se retourna au milieu de la foule, et dit : Qui est-ce qui a touché mes vêtements ? 31 Ses disciples lui dirent : Vous voyez que la foule vous presse de tous côtés, et vous demandez qui vous a touché ? 32 Et il regardait tout autour de lui pour voir celle qui l'avait touché. 33 Mais cette femme, qui savait ce qui s'était passé en elle, étant saisie de crainte et de frayeur, vint se jeter à ses pieds, et lui déclara toute la vérité. 34 Et Jésus lui dit : Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix, et soyez guérie de votre maladie.

XIII

MVLIER PROFLVIO SANGVINIS LABORANS

Ex capite Marci quinto

²² Et venit quidam de archisynagogis *a* nomine Jairus, et videns eum procidit ad pedes ejus, ²³ et deprecabatur eum multum, dicens : Quoniam filia mea *b* in extremis est, veni, impone manum super eam, ut salva sit, et vivat. ²⁴ Et abiit cum illo, et sequebatur eum turba multa, et comprimebant eum. ²⁵ Et mulier, quæ erat in profluvio sanguinis annis duodecim, ²⁶ et fuerat multa perpessa a compluribus medicis : et erogaverat omnia sua, nec quidquam profecerat, sed magis deterius habebat : ²⁷ cum audisset de Jesu, venit in turba retro, et tetigit vestimentum *c* ejus : ²⁸ dicebat enim : Quia si vel vestimentum ejus tetigero, salva ero. ²⁹ Et confestim siccatus est fons sanguinis ejus : et sensit corpore quia sanata esset a plaga. ³⁰ Et statim Jesus in semetipso cognoscens virtutem quæ exierat de illo, conversus ad turbam, aiebat : Quis tetigit vestimenta mea ? ³¹ Et dicebant *d* ei discipuli sui : Vides turbam comprimentem te, et dicis : Quis me tetigit ? ³² Et circumspiciebat videre eam, quæ hoc fecerat. ³³ Mulier *e* vero timens et tremens, sciens quod factum esset in se, venit et procidit ante eum, et dixit ei omnem veritatem. ³⁴ Ille autem dixit ei : Filia, fides tua te salvam fecit : vade in pace, et esto sana a plaga tua.

- a. Lc 8, 41 : qui était un chef de synagogue.

- b. *ibid.* 42 : parce qu'il avait une fille unique, âgée d'environ douze ans, qui se mourait.
Mt 9, 20 : et toucha la frange qui était au bas de son vêtement.

- c. Lc 8, 45 : Qui est-ce qui m'a touché ?

- d. *ibid.* Mais tous assurant que ce n'était pas eux, Pierre et ceux qui étaient avec lui, ... Mais Jésus dit : Quelqu'un m'a touché : car j'ai reconnu qu'une vertu est sortie de moi.

- e. *ibid.* 47 : Cette femme se voyant ainsi découverte, s'en vint toute tremblante, se jeta à ses pieds, et déclara devant tout le peuple ce qui l'avait portée à le toucher, et comment elle avait été guérie à l'instant.

- a. *Luc. c. 8 u. 41* : et ipse princeps synagogæ erat.

- b. *ibid. u. 42* : quia unica filia erat ei fere annorum duodecim et haec moriebatur
Matt. c. 9 u. 20 : et tetigit fimbriam vestimenti ejus.

- c. *Luc. c. 8 u. 45* : Quis est qui me tetigit ?

- d. *ibid.* Negantibus autem omnibus, dixit Petrus et qui cum illo erant... Et dixit
Iesus : Tetigit me aliquis. Nam ego novi uirtutem de me exiisse.

22. Un chef et président du chœur sacré, alors que selon le rite
 On s'assemble dans un zèle pieux pour le divin sabbat,
 En faveur de sa fille malade vient plein d'une paternelle inquiétude.

23. Et il se présente au Christ avec ces mots tremblants,
 5 Se répandant en sinistres supplications et embrassant ses genoux, lui dit :
 « J'ai une fille - mais que dis-je ? Hélas, j'ai eu
 Une fille - Je l'ai laissée, alors qu'elle souffre à la maison ses derniers instants ;
 Et déjà le sort et une horrible maladie lui ôtent la vie.
 Unique fille, que venaient de prendre dix années et deux
 10 Depuis la dixième. Vous, ô Christ, venez et imposez votre puissante
 Main vous-même. Même s'il n'y a plus d'espoir, la malade recouvrera la santé. »

24. A peine avait-il dit cela que le Christ se leva de son siège
 Et suivant le chef il se dirige au seuil de la maison, selon ses indications.
 Les talons frottent les talons et les côtes se heurtent aux côtes dans la foule immense
 15 De ses compagnons qui le serrent de près et l'entourent assidûment.

25. Tandis que cette foule très dense se presse sur son chemin, furtivement
 Se porte au milieu d'eux, pensant le tromper dans sa ruse et son larcin,
 Une femme, à qui un terrible flot de sang noir avait,
 Depuis déjà deux fois six ans, rendu la vie insupportable.
 20 26. Mais, alors qu'en n'épargnant aucun soin, aucun frais,
 Elle avait avec largesse dépensé tout son bien dans les arts médicaux,
 Sans vois ni la fin, ni l'affaiblissement
 De sa persistante maladie porteuse de longues fatigues.
 Ce n'était pas tout : quand elle eut connu et souffert d'innombrables maux en se
 soignant,
 25 Le flux noir de son ventre s'accrut et le mal,
 Irrité par des mains et des remèdes contradictoires, grandissait.

27. Donc certaine qu'elle passerait inaperçue et que d'un contact furtif elle
 s'acquerrait la santé,
 Elle s'approche par derrière mêlée à la foule compacte
 Et se dit en elle-même silencieusement en son cœur :
 30 28. « S'il m'est donné de toucher le bout du vêtement du Christ,
 C'est mon salut assuré. » 29. Elle le toucha. Au milieu – Miracle ! - de son cours,
 Se tarit l'épanchement purpurin qui poussait ce noir

22. Dux sacri princepsque chori, dum sedula rite
 concilium pietas diuinaque sabbata cogunt,
 pro nata multum ecce pater uenit anxius aegra
 23. atque his se tremulis Christo cum uocibus offert,
 5 suppliciter tristis genibusque affusus et haerens :
 « Nata mihi est, quanquam quid ego haec loquor ? Ah, fuit, inquit,
 filia (namque domi patientem extrema reliqui,
 et iam fata illam fors morbus et hauserit atrox)
 unica, quam decimus modo ceperat annus et alter
 10 a decimo. Tu, Christe, ueni atque impone potentem
 ipse manum. Sit nulla licet spes, aegra ualebit. »
 24. Vix ea fatus erat : consurgit Christus ab ima
 sede ducemque sequens monstrata ad limina tendit.
 Calcem calce terit, lateri latus apprimat ingens
 15 qui numerus stipat comitum et studiosius ambit.
 25. His, urget qua turba uiam densissima, raptim
 infert se mediam, furto rata fallere et astu
 femina, profluuium tetri cui sanguinis acre
 bisenos uitam infestam iam fecerat annos.
 20 26. Illa quidem, non ulli operae, non sumptibus ullis
 dum parcat, totam in medicas exhausterat artes
 prodiga rem ; non finem ideo, non nacta leuamen
 restantis morbi et fastidia longa ferentis.
 Nec satis : experta est ubi multa et passa medendo,
 25 uentris proluuies incruduit atra malumque
 irritante manu uario et lenimine creuit.
 27. Ergo clam fore se tactuque auferre salutem
 furtiuo confisa et plebem inserta per arctam
 pone subit tacitoque haec secum corde uolutat :
 30 28. « O mihi fas Christi extremam si tangere uestem,
 certa salus. » 29. Tetigit. Medio (mirabile !) cursu
 suppressus sanguis primaque exaruit, atrum

Fleuve en ses veines, jusqu'aux tréfonds de sa source.
De là, le sang qui va s'accrocher aux entrailles en lourds sédiments
35 Et le pus furent chassés par le flux. Et le bouillonnement cessa son effervescence
en retirant, éloignant et cachant à l'intérieur tous les torts qu'il causait.
Alors son ventre plus contracté que d'habitude,
Se détendit longtemps. La femme, sans hésiter, ressentit son immédiate guérison
Dans tout son corps. 30. Et le Christ n'ignora pas
40 Que de lui avait jailli sa force salvatrice dans une effusion de sa bonté.
Il se retourne et interroge le peuple qui le suit :
« Qui m'a touché ? Qui a touché mon vêtement ? » Tous, grondant de la bouche,
Nient tout. 31. Ses compagnons lui disent alors : « la foule vous presse de toute part
et
Vous frappe presque et vous, Christ, demandez qui vous a touché,
45 Vraiment ? » Le Christ insiste avec la même parole :
« Mais quelqu'un, je le sais, m'a touché. Car de mon corps
A jailli une plus grande puissance. » 32. Et ayant ainsi parlé,
Il promenait ses yeux alentour pour voir s'il repérait quelque part la rusée voleuse.
33. Mais elle, consciente de l'audace de son acte,
50 Ne pouvant plus se cacher, honteuse que sa ruse eût été découverte,
S'avança, s'avouant coupable. Alors elle se jette à ses pieds
Et, effrayée, demande instamment le pardon au Christ.
Elle mena jusqu'au bout la dénonciation de sa propre entreprise :
Pourquoi elle est venue, par quelle ruse elle a touché ce vêtement,
55 Avec quelle efficacité il prodigua les secours à sa maladie après qu'elle l'eut
touché en secret,
Qu'elle avait senti un puissant remède s'emparer de ses membres.
34. Le Christ lui dit : « Votre foi vous a sauvée,
Ô ma fille. Ainsi profitez de ce miracle,
Et de jour en jour grandissez. Ainsi chez vous retournez en paix.
60 Vivez, portez-vous bien, pour toujours libre de cette maladie. »

flumen agens uenis, ab origine purpureus fons.
 Inde graui haesuros per uiscera faece cruores
 35 erasit fluor et saniem ac deferbuit aestu
 damna legensque uehensque sua interiusque resorbens.
 Tum primum solito contracta potentius aluus
 fusa diu. Mulier subitam haud incerta salutem
 corpore persentit toto. 30. Neque nesciit a se
 40 uim medicam Christus scatebris manasse benignis.
 Respicit et populum compellat uoce sequentem :
 « Quis me, quis tetigit uestem ? » Cuncti ore frementes
 cuncta negant. 31. Cui tum socii : « Premit undique turba et
 paene solo affligit : tangentem, Christe, requiris
 45 scilicet ? » Hic dicto Christus se obfirmat eodem :
 « At me aliquis, noui, tetigit. De corpore quippe
 maior iit uirtus. » 32. Et sic effatus, agebat
 circum oculos, furem eliceret sicunde dolosam.
 33. Illa autem audacis facti sibi conscia, nec sat
 50 delituisse potens pudefactaque fraude relecta,
 processit, confessa ream. Tum uoluitur imos
 ante pedes Christumque orat conterrita pacem.
 Ipsa sui indicium commissi deinde peregit :
 quid uenit, quibus insidiis uestem attigit et quam
 55 expressit tactu arcano praesentia morbi
 auxilia ut fortem dominari in membra medelam
 senserit. 34. Huic Christus : « Fiducia te tua fecit,
 o nata, incolumem. Sic tu hac uirtute fruare
 inque dies crescas. Sic aedes pace reuisas.
 60 Viue, uale, hoc numquam posthac non libera morbo. »

XIV

LA MORT DE LA FILLE DE JAÏR

Du Cinquième chapitre de Marc

35 Lorsqu'il parlait encore, il vint des gens du chef de synagogue, qui lui dirent : Votre fille est morte ; pourquoi voulez-vous donner au Maître la peine d'aller plus loin ? 36 Mais Jésus ayant entendu cette parole, dit au chef de synagogue : Ne craignez point ; croyez seulement. *a* 37 Et il ne permit à personne de le suivre, sinon à Pierre, à Jacques, et à Jean, frère de Jacques. 38 Étant arrivés dans la maison de ce chef de synagogue, il y vit *b* une troupe confuse de personnes qui pleuraient, et qui jetaient de grands cris ; 39 et en entrant il leur dit : Pourquoi faites-vous tant de bruit ? et pourquoi pleurez-vous ? Cette fille n'est pas morte ; elle n'est qu'endormie. 40 Et ils se moquaient de lui. Alors ayant fait sortir tout le monde, il prit le père et la mère de l'enfant, et ceux qui étaient venus avec lui, et il entra au lieu où la fille était couchée. 41 Il la prit par la main, et lui dit : Talitha, cumi ; c'est-à-dire, Ma fille, levez-vous, je vous le commande. 42 Au même instant la fille se leva, *c* et se mit à marcher ; car elle avait douze ans : et ils furent merveilleusement étonnés. 43 Mais il leur commanda très expressément de prendre garde que personne ne le sût ; et il leur dit, qu'on lui donnât à manger. *d*

a. Lc 8, 50 : et elle vivra.

b. Mt 9, 23 : voyant les joueurs de flûte, et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit.

c. Lc 8, 55 : Et son âme étant retournée dans son corps, elle se leva à l'instant.

d. Mt 9, 26 : Et le bruit s'en répandit dans tout le pays.

XIV

FILIA IAIRI MORTVA

Ex capite Marci quinto

³⁵ Adhuc eo loquente, veniunt ab archisynagogo, dicentes : Quia filia tua mortua est : quid ultra vexas magistrum ? ³⁶ Jesus autem audito verbo quod dicebatur, ait archisynagogo : Noli timere : tantummodo crede. *a* ³⁷ Et non admisit quemquam se sequi nisi Petrum, et Jacobum, et Joannem fratrem Jacobi. ³⁸ Et veniunt in domum archisynagogi, et videt tumultum, *b* et flentes, et ejulantes multum. ³⁹ Et ingressus, ait illis : Quid turbamini, et ploratis ? puella non est mortua, sed dormit. ⁴⁰ Et irridebant eum. Ipse vero ejectis omnibus assumit patrem, et matrem puellæ, et qui secum erant, et ingreditur ubi puella erat jacens. ⁴¹ Et tenens manum puellæ, ait illi : Talitha cumi, quod est interpretatum : Puella (tibi dico), surge. ⁴² Et confestim surrexit puella, *c* et ambulabat : erat autem annorum duodecim : et obstupuerunt stupore magno. ⁴³ Et præcepit illis vehementer ut nemo id sciret : et dixit dari illi manducare. *d*

a. Luc. c. 8 u. 50 : et salva erit.

b. Matt. c. 9 u. 23 : et vidisset tibicines et turbam tumultuantem.

c. Luc. c. 8 u. 55 : Et reversus est spiritus eius et surrexit continuo.

d. Matt. c. 9 u. 26 : Et exiit fama haec in universam terram illam.

35. Ce n'était pas encore fini, en hâte un messenger annonce,
Hélas, au père la mort de sa fille : « Cessez d'être au Maître
Importun, dit-il, et ne sollicitez pas plus longtemps de vains
Secours. Votre fille, en effet, votre fille a vécu.

5 36. — O père, ne redoutez pas un si grand malheur,
Dit le Christ et il console cet homme de ses paroles amicales,
N'ayez crainte, qu'il ne vous en coûte pas de demeurer contre tout
ferme dans la foi. Votre fille sera sauvée, ou qu'elle ait vécu,
Ou qu'elle soit encore gisante dans la maladie. » 37. Ils arrivèrent

10 Entre-temps au seuil. Il laissa sur le seuil le peuple et même
Exclut ses compagnons. Il ne choisit entre tous que les trois
Principaux pour le suivre à l'intérieur,
Et c'est toi, Pierre, qu'il prend ainsi que Jacques avec son frère.
Il entre en personne et ainsi est conduit dans la maison par un père

15 Dont le cœur est paralysé par la crainte et par l'espoir de ce qui va se passer.
38. A l'intérieur, les uns répandent des larmes, les autres jouent de belles mélodies,
Les flûtes imitent les véritables lamentations du deuil.

39. Aussitôt : « Pourquoi cette agitation ? Que veut dire ce bruit funèbre ?
dit-il, chassez vos plaintes de ce lieu,

20 Et vous, ô peuples, c'est dans le sommeil, et non pas dans la mort
Que gît la jeune fille, ensevelie. » 40. La foule reçoit ces paroles avec des rires
impertinents,
On est bien trop assuré que la mort est véritable.
Et avec vigueur il ne les a pas moins tous hors de ces appartements

25 Expulsés. Il joint le père et la mère de la jeune fille
A son escorte de disciples. Avec lui au fond de la maison pour être ses témoins,
Dans la chambre où gisait le corps inanimé, il les conduit.

41. Là prenant la main de la vierge : « Vierge, je vous l'ordonne, levez-vous ! »
42. Le Christ ne dit que cela. Le souffle regagne ses membres froids
Et une chaleur enflammée de vie les réchauffe.

30 Sans délai, elle se leva ressuscitée et de son lit la jeune fille
Bondit et marcha d'un pas ferme sur le sol dégagé.
Ensuite le Christ, pour préserver cette vie,

35. Nondum finis erat, procurrens nuntius affert,
 heu, patri gnatae funus : « Nec tu esse magistro
 ultra perge grauis nec tu, inquit, uana lacesse
 auxilia hinc longe. Tibi enim, tibi filia uixit.

5 36. — O pater, o casu necquicquam exterrite tanto,
 Christus ait dictisque uirum solatur amicis,
 non metus, immota pigeat nec te omnia contra
 stare fide. Seu uixit, erit tibi filia salua
 seu morbo decumbit adhuc. » 37. Venere petitum

10 interea ad limen : quo plebem limine et ipsos
 exclusos comites liquit. Tres legit ab omni
 praecipuos numero, qui se intra tecta sequantur,
 et te, Petre, adhibet necnon cum fratre Iacobum.
 Ingreditur sic ipse : suas sic ducit in aedes,

15 corda metuque pater suspensus speque futuri.
 38. Intus pars lacrymas fundunt, pars arte canora
 sollicitant uerosque imitatur tibia planctus.
 39. Continuo : « Quid turba, quid illaetabile murmur
 uult, ait ? Hinc alio et uestras auferte querelas

20 et uos, o populi, somno, non morte sepulta
 40. uirgo iacet. » Risu pubes ea uerba proteruo
 exceptit, nimium uerae certissima mortis.
 Nec minus hos totis acer penetralibus omnes
 exegit. Patrem adsitis matremque puellae

25 adiungit sociis secumque sub intima testes,
 corpus ubi iacet exanimum, conclauia ducit.
 41. Virginis inde manu presa : « Virgo, impero, surge ! »
 42. Haec tantum Christus. Repetit frigentia membra
 spiritus atque animae concalfacit igneus ardor.

30 Nec mora, surrexit rediuiua toroque puella
 exiluit, nitens fortes, uacuo aequore, gressus.
 Hinc solitum Christus uitae praebere tuendae,

Qu'il lui avait rendue, prescrivit de lui donner son repas ordinaire, soit qu'elle fût pressée

Par la faim, depuis longtemps inassouvie, soit car qu'elle réclamât

35 Les secours habituels pour ses forces ébranlées par la maladie et la mort,

Soit que, tout simplement, la force de manger attestât

Qu'elle eût bien recouvré la vie et, par grâce, une vie parfaite.

43. La surprise frappa d'une image insolite les esprits

Ignorants et à peine leurs yeux firent-ils confiance à leur premier

40 Regard. Alors le Christ exigea un complet silence.

En vain. La gloire du fait insigne se répandit

Et promptement les humbles fermes et les bourgs parcourut.

quam dederat, uictum admonuit : seu talia monstrat

ex longo collecta fames, seu nota reposcunt

35 praesidia accisae morboque et funere uires,
siue haud ulla magis quam uis testatur edendi
et reducem uitam et perfectae munia uitae.

43. Perculit insueta nouitas ab imagine mentes
ignaras uixque aspectu sibi credula primo

40 lumina. Tum sanxit taciturna silentia Christus,
necquicquam. Sparsa est insignis gloria facti
perque humiles pernix uillas perque oppida uenit.

XV

LES DEUX AVEUGLES ET LE POSSEDÉ MUET

Du Neuvième chapitre de Matthieu

27 Comme Jésus sortait de ce lieu, deux aveugles le suivirent, en criant et en disant : Fils de David ! ayez pitié de nous. 28 Et lorsqu'il fut venu en la maison, ces aveugles s'approchèrent de lui. Et Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? Ils lui répondirent : Oui, Seigneur ! 29 Alors il toucha leurs yeux, en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. 30 Aussitôt leurs yeux furent ouverts. Et Jésus leur défendit fortement d'en parler, en leur disant : Prenez bien garde que qui que ce soit ne le sache. 31 Mais eux s'en étant allés, répandirent sa réputation dans tout ce pays-là. 32 Après qu'ils furent sortis, on lui présenta un homme muet possédé du démon. 33 Le démon ayant été chassé, le muet parla, et le peuple en fut dans l'admiration, et ils disaient : On n'a jamais rien vu de semblable en Israël.

XV

CAECI DVO ARREPTIVS IDEMQVE MVTVS

Ex capite Matthei nono

²⁷ Et transeunte inde Jesu, secuti sunt eum duo caeci, clamantes, et dicentes : Miserere nostri, fili David. ²⁸ Cum autem venisset domum, accesserunt ad eum caeci. Et dicit eis Jesus : Creditis quia hoc possum facere vobis ? Dicunt ei : Utique, Domine. ²⁹ Tunc tetigit oculos eorum, dicens : Secundum fidem vestram, fiat vobis. ³⁰ Et aperti sunt oculi eorum : et comminatus est illis Jesus, dicens : Videte ne quis sciat. ³¹ Illi autem exeuntes, diffamaverunt eum in tota terra illa. ³² Egressis autem illis, ecce obtulerunt ei hominem mutum, dæmonium habentem. ³³ Et ejecto dæmonio, locutus est mutus, et miratae sunt turbae, dicentes : Numquam apparuit sic in Israël.

27. Deux hommes surent ensuite que le Christ passait par là.
Leur regard était captif et ils repéraient leur chemin au moyen d'un bâton.
Voici que des orbites vides de leurs yeux (chose horrible et désolante à voir)
Ils font étalage, le suivent à grand cri
5 Et y mêlent des prières : « Ô illustre rejeton de nos rois,
Ô de nous ayez pitié ! » Il était déjà rentré chez lui. Alors
Ils entrent et il leur dit : « Que je puisse vous donner le salut que vous demandez,
Le croyez-vous ? » L'un et l'autre d'une seule voix s'exclament : « Nous le croyons ! »
Touchant leurs yeux d'une main douce, il dit : « Qu'advienne
10 Ce que vous demandez, ce que vous croyez. » Très vite,
l'un et l'autre puisèrent pour leurs yeux une bienfaisante lumière et se réjouirent de ce don.
Alors le Christ menaçant leur dit : « Ne me trahissez pas. » Mais ceux-ci,
S'éloignant tant de leur mal que de leur médecin,
Divulguèrent les noms et dans toute la contrée en donnèrent la nouvelle.
15 Ensuite, le bon peuple lui recommande et lui présente un homme parmi d'autres.
Il n'est pas assez fort et trop malade pour demander secours pour lui.
On lui arraché le pouvoir de parler ; il est réclamé par un habitant de l'Orcus
Qui, intérieurement, le dirige en le soumettant aux fouets de l'Averne.
Mais, en présence du Christ, il se vit accorder du secours,
20 L'hôte infortuné est chassé d'une demeure qui ne lui appartient pas.
Sans délais, lui qui est passé du mutisme à la parole, de pieuses actions de grâce
Sortent de sa bouche et le peuple qui se tenait là nombreux, assistant à tout cela,
Ne cesse de l'admirer et de répéter ces mots :
« Quel homme semblable les rivages de notre patrie voient-elles ? Qui pourrait-il lui être
comparé parmi ceux que portaient
25 Les siècles passés ? Quels faits sublimes rivaliseront avec de si grands faits ? »

27. Inde uiri Christum gemini sensere migrantem
 luminibus capti et tentantes cuspide gressum.
 Ecce cauos orbis (foedum ac miserabile uisu)
 ostentant oculorum et magna uoce sequuntur
 5 immiscentque preces : « O regum maxime sanguis,
 o nostri miserere. » 28. Domum iam uenerat. Ollis
 ingressis : « Dare, quam petitis, me posse salutem
 creditis ? » Ambo uno conclamant : « Credimus. » ore.
 29. Ille manu facili permulcens lumina : « Fiant
 10 quae petitis, dixit, quae creditis. » 30. Ocius almam
 hausit lucem oculis, hausta et gausus uterque est.
 31. Tum minitans : « Me, Christus ait, ne prodite. » At illi
 digressi pariterque malum pariterque medentem
 sparsere et tota in uulgius regione dedere.
 15 32. Hinc alium ex aliis bona plebs commendat et offert
 nec sat opem ualidum sibi poscere nec minus aegrum.
 Ereptum est cui posse loqui, quem uendicat orci
 incola et oppressum stimulis agit intus Auernis.
 Ast, ubi praesentis rabido data copia Christi,
 20 33. pellitur infelix alienis sedibus hospes,
 haud mora et in uocem mutus gratesque resoluit
 ora pias nec qui stat plurimus, omnia cernens,
 mirari populus neque uerba haec fundere cessat :
 « Quem patriae uidet ora parem ? Quem prisca tulerunt
 25 saecula ? Quae tantis certent facta inclyta factis ? »

XVI

GUÉRISON DU FILS DE L'OFFICIER ROYAL

Du quatrième chapitre de saint Jean.

46 Jésus vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Or il y avait un officier dont le fils était malade à Capharnaüm. 47 Cet officier ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, alla le trouver, et le pria de vouloir venir pour guérir son fils qui était près de mourir. 48 Jésus lui dit : « Si vous ne voyez vous autres des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. » 49 Cet officier lui dit : « Seigneur ! venez avant que mon fils meure. » 50 Jésus lui dit : « Allez ; votre fils se porte bien. » Il crut à la parole que Jésus lui avait dite, et s'en alla. 51 Et comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent : « Votre fils se porte bien. » 52 Et s'étant informé de l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux, ils lui répondirent : « Hier, à la septième heure du jour, la fièvre le quitta. » 53 Son père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Votre fils se porte bien. Et il crut, lui et toute sa famille.

XVI

REGVLI FILIVS SANATVS

Ex capite Ioannis quarto

⁴⁶ Venit ergo iterum in Cana Galilaeae, ubi fecit aquam vinum. Et erat quidam regulus, cujus filius infirmabatur Capharnaum. ⁴⁷ Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum et rogabat eum ut descenderet et sanaret filium ejus : incipiebat enim mori. ⁴⁸ Dixit ergo Jesus ad eum : Nisi signa et prodigia videritis, non creditis. ⁴⁹ Dicit ad eum regulus : Domine, descende priusquam moriatur filius meus. ⁵⁰ Dicit ei Jesus : Vade, filius tuus vivit. » Credidit homo sermoni quem dixit ei Jesus, et ibat. ⁵¹ Jam autem eo descendente, servi occurrerunt ei, et nuntiaverunt dicentes, quia filius ejus viveret. ⁵² Interrogabat ergo horam ab eis in qua melius habuerit. Et dixerunt ei : Quia heri hora septima reliquit eum febris. ⁵³ Cognovit ergo pater, quia illa hora erat in qua dixit ei Jesus : Filius tuus vivit et credidit ipse et domus ejus tota.

46. A l'endroit où, il accorda aux eaux du puits de se changer
 En vin pur et secourut les tables indigentes,
 Le Christ, quittant de nouveau la Judée,
 Avait regagné sa patrie et demeurait dans la ville de Cana où il était célèbre.

5 47. Entendit parler de la venue de cet homme suave le gouverneur
 De Capharnaüm ainsi que de sa renommée et de ses miracles sublimes qui
 exterminent les maladies.
 Il avait un fils que maintenait au lit une terrible fièvre.
 Déjà le père malheureux versait des larmes, déjà, la mort s'approchant,
 Il fallait le pleurer, à moins qu'une force supérieure et Dieu s'y opposassent.

10 C'est pourquoi il va trouver le Christ, le suppliant de visiter le malade
 Et de soigner en personne ce mal qui prenait en effet le dessus
 Et de retenir sa vie qui fuyait, il le prie instamment.

48. Le Christ rudoie la race lente à croire et à son roi

15 Rebelle : « Vous n'avez aucune Foi en moi, vous ne croyez pas en moi,
 A moins que de force, accomplis sous vos yeux malveillants,

49. Des prodiges ne vous l'arrachent. — Non, reprit l'ardent
 Gouverneur de Capharnaüm, descendez avec moi et chez moi
 Venez vous-même, allez au devant d'un désastre imminent

20 50. Et prévenez-le. » Jésus d'un père pressé dépasse les souhaits
 Dans sa bonté et lui dit ainsi ces douces paroles :
 « Allez, votre fils vit dans votre maison. » Mais lui,
 Car il avait foi dans cette parole, partit, tout en adorant en lui-même la divine
 puissance,
 Rassuré et plein de gratitude pour le salut de son fils.

51. Déjà il atteignait la moitié du chemin, de loin vient à sa rencontre une partie

25 De ses serviteurs qui portent ses pas vers lui :
 « Je crains beaucoup que ce messenger hâtif mes oreilles de père
 Ne heurte. Je redoute la raison qui fait affluer ces hommes d'un air plus
 funèbre que la maladie. »
 Mais un plus grand espoir surgit dans son esprit, l'immense
 Parole finale du Christ confirme son espoir et remplit sa foi de la promesse d'un don.

30 Car les prompts serviteurs au loin, rivalisant de zèle, lui crient :
 « Il vit, io, réjouissons-nous, et vous aussi,

46. Huc, ubi mutari latices putealibus undis
lenaeos dedit et mensis succurrit egenis,
Iudaea rursum Christus patria arua relictā
uenerat inque Canae remearat notior urbem.
- 5 47. Audiit aduentumque uiri dominator amoeni
Capharis et famam et pulsus facta inclyta morbis.
Filius huic, strato febris quem dira tenebat,
iam fletus misero patri, iam morte propinqua
flendus adhuc, maior ni uisque Deus resistat.
- 10 Quare adit et multa prece Christum et uisere ad aegrum
atque malo, superebat enim coramque mederi
actutumque orat fugientem et sistere uitam.
48. Christus ad haec gentem increpitans tardamque regique
difficilem : « Nil nempe mihi, nil creditis, inquit,
- 15 nulla fides, nisi quam ui oculis subiecta malignis
49. prodigia extuderint. — Immo hoc age, suscipit ardens
Caphareus rector, mecum et descende domumque
ipse subi, ipse neci uelox occurre futurae
50. praeque ueni. » Christus festini uota parentis
- 20 transcendit bonus et uerbis sic fatur amicis :
« Vade, tuus hospes tibi uiuit gnatus. » At ille
it dicto fidens et secum numen adorans,
securus nati atque sui gratusque salutis.
51. Iamque iter urgebat medium ; turba obuia longe
- 25 spectari seruorum et contra tendere gressum.
« Quam metuo, patrias praecox ne nuntius aures
impellat morboque uiri quid tristius afflent ! »
Verum animis spes maior agit, spem comprobat ingens
exitus atque fidem promissi muneris implet.
- 30 Namque procul celeres studio certante ministri :
« Viuit io, clamant, nobis gratare tibi que,

O maître, il vit, io, votre enfant chéri. Il est sauvé.»

52. Alors le père leur dit : « A quel moment la puissance de la maladie a quitté son corps,

Dites-moi ! Quel jour et à quelle heure sont venus les premiers instants de salut ? »

35 Ils lui répondent : « Hier, et c'était du jour

La septième heure, la fièvre importune a quitté votre enfant. »

53. « A présent, j'y repense, s'exclame-t-il, et je m'en souviens, c'était vraiment

Au moment où, fortifié par d'immenses promesses,

J'ai accepté et donné ma Foi, quand ensuite j'ai repris

40 Avec certitude le chemin. Tout correspond aux paroles du Christ. »

Donc c'est la puissance pleine de pitié que la mère et le père,

Remplis de vénération, reconnaissent. Arraché aux Parques amères,

Leur fils fait de même ; de même toute la domesticité.

o here, uiuit io sospes carissima proles. »

52. Tum genitor : « Quando uis corpore morbida cessit,
dicite, ait, quae lux ? Quae tempora prima salutis ? »

35 Cui referunt : « Hesterna dies atque hora diei
septima erat, febris puerum importuna reliquit.

53. — Nunc repeto, exclamat, meminique, hoc scilicet illud
tempus erat, cum promissis ingentibus auctus
accepique dedique fidem, cum deinde reflexi

40 certus iter, dictis respondent omnia Christi. »

Ergo pium deinceps numen materque paterque
agnouit uenerans. Fatis reptus acerbis
hoc natus facit ; hoc uernarum cetera pubes.

XVII

LE MALADE PRÈS DE LA PISCINE

Du chapitre cinquième de Jean.

Après cela la fête des Juifs étant arrivée, Jésus s'en alla à Jérusalem. 2 Or il y avait à Jérusalem la piscine des brebis, qui s'appelle en hébreu Bethesda, qui avait cinq galeries, 3 dans lesquelles étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avaient les membres desséchés ; et tous attendaient que l'eau fût remuée. 4 Car l'ange du Seigneur en un certain temps descendait dans cette piscine, et en remuait l'eau ; et celui qui y entra le premier après que l'eau avait été ainsi remuée, était guéri, quelque maladie qu'il eût. 5 Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. 6 Jésus l'ayant vu couché, et connaissant qu'il était malade depuis fort longtemps, lui dit : « Voulez-vous être guéri ? » 7 Le malade lui répondit : « Seigneur ! je n'ai personne pour me jeter dans la piscine après que l'eau a été remuée : et pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. » 8 Jésus lui dit : « Levez-vous, emportez votre lit, et marchez. » 9 À l'instant cet homme fut guéri ; et prenant son lit, il commença à marcher. Or ce jour-là était un jour de sabbat. 10 Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est aujourd'hui le sabbat, il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. 11 Il leur répondit : Celui qui m'a guéri, m'a dit : « Emportez votre lit, et marchez. » 12 Ils lui demandèrent : « Qui est donc cet homme qui vous a dit : "Emportez votre lit, et marchez ?" » 13 Mais celui qui avait été guéri, ne savait pas lui-même qui il était : car Jésus s'était retiré de la foule du peuple qui était là. 14 Depuis, Jésus trouva cet homme dans le temple, et lui dit : « Vous voyez que vous êtes guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. » 15 Cet homme s'en alla trouver les Juifs, et leur dit que c'était Jésus qui l'avait guéri.

XVII

AEGER AD PISCINAM

Ex capite Ioannis quinto

¹ Post hæc erat dies festus Judæorum, et ascendit Jesus Jerosolymam. ² Est autem Jerosolymis probatica piscina, quæ cognominatur hebraice Bethsaida, quinque porticus habens. ³ In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum, exspectantium aquæ motum. ⁴ Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam, et movebatur aqua. Et qui prior descendisset in piscinam post motionem aquæ, sanus fiebat a quacumque detinebatur infirmitate. ⁵ Erat autem quidam homo ibi triginta et octo annos habens in infirmitate sua. ⁶ Hunc autem cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet, dicit ei : Vis sanus fieri ? ⁷ Respondit ei languidus : Domine, hominem non habeo, ut, cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam : dum venio enim ego, alius ante me descendit. ⁸ Dicit ei Jesus : Surge, tolle grabatum tuum et ambula. ⁹ Et statim sanus factus est homo ille : et sustulit grabatum suum, et ambulabat. Erat autem sabbatum in die illo. ¹⁰ Dicebant ergo Judæi illi qui sanatus fuerat : Sabbatum est, non licet tibi tollere grabatum tuum. ¹¹ Respondit eis : Qui me sanum fecit, ille mihi dixit : Tolle grabatum tuum et ambula. ¹² Interrogaverunt ergo eum : Quis est ille homo qui dixit tibi : Tolle grabatum tuum et ambula ? ¹³ Is autem qui sanus fuerat effectus, nesciebat quis esset. Jesus enim declinavit a turba constituta in loco. ¹⁴ Postea invenit eum Jesus in templo, et dixit illi : Ecce sanus factus es ; jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. ¹⁵ Abiit ille homo, et nuntiavit Judæis quia Jesus esset, qui fecit eum sanum.

1. C'était un jour de fête et, comme chaque année, de leurs devoirs religieux s'acquittaient

Les Isacides. Le Christ se porta vers les hauteurs de Solyme.

2. Là, dans le quartier où avance le bétail qui va, de son sang, asperger les autels fumants et qu'on mène vers la ville,

5 Un bassin clos garde dans ses bords une retenue d'eau.
Les habitants l'appellent de son ancestral surnom
« Bethesda » puisqu'elle a la chance de chasser les maladies.
De vastes espaces couronnent par cinq portiques son enceinte.

3. En dessous, en foule des mourants et des hommes accablés de maladies tenaces

10 Et multiples, près du bord, gisait.
Ceux dont les pieds brisés titubent, ceux dont on a ôté les yeux,
Ceux qu'accable une langueur, qu'un aride pourrissement dévore
Observent, pourvu que l'eau paresseuse par une force surnaturelle
Activement s'agite qui guérisse en secret puis raffermisse de sa divine puissance.

15 4. Lorsqu'à l'intérieur la terre par ses forces fait monter l'eau jusqu'au
bouillonnement,
Mêlant les soufres vifs et le bitume salvateur,
Car, tombant à des moments réguliers, un messenger ailé de Dieu
Agitait les eaux et les réveillait d'un mouvement
Vivifiant. Celui qui aussitôt gagne les eaux troublées

20 Le premier et plonge son corps dans le lac du salut,
Est guéri. Une efficace médecine agit sur ses maux,
Quels que soient les maux hostiles tourmentent et ruinent ses membres.

5. Mais voici qu'un infirme désire les ondes qui guérissent,
Depuis sa couche de paille. Car il est à peine capable

25 De s'approcher du chemin et de se dresser sur ses pieds.
Et déjà le bouillonnement avait vu trois fois dix malades et deux fois quatre déjà.

6. Le Christ sentit et qu'il avait besoin d'aide,
A demi mort depuis longtemps, et, en songeant aux interminables délais de sa
maladie,
Il s'en aperçut. Ensuite il s'adresse en ces termes à l'homme, de ce qui va advenir

30 7. Ignorant : « Veux-tu être sauvé ? » Mais lui
Tirant cette parole, en soupirant, du fond de son cœur :

1. Festa dies aderat soluebantque annua uota
 Isacidae. Solymas contendit Christus ad arces.
 2. Hic, qua parte subit sparsurum sanguine caeso
 fumantes aras pecus et compellitur urbi,
 5 collectum labris piscina capacibus amnem
 seruat iners. Patrio ciues cognomine dicunt
 Bethsaidam, morbos quoniam depellere felix.
 Porticibus cinctam quinis spatia ampla coronant.
 3. Subter moerentum et morbo tentante dolentum
 10 multiplici turba ad ripam conferta iacebat.
 Queis titubant fracti gressus, queis lumina adempta ;
 languor habet quos et depascitur lumina arida tabes.
 Obseruant, latices dum pigros enthea uirtus
 turbet agens medicetque occulte et numine firmet.
 15 4. Intus uti ad thermas terra undam uiribus auget,
 miscens sulphura uiua salutiferumque bitumen.
 Namque Dei, certo delapsus tempore, praepes
 nuntius exercebat aquas motuque ciebat
 uiuifico. Motis qui protinus occupat uti
 20 primus aquis corpusque lacu mersare salubri
 conualuit, praesens illi medicina malorum est ;
 quae mala cumque artus agitent inimica ruantque.
 5. Ecce autem medicas suspirat languidus undas
 stramineo e thalamo ; propius uix namque potestas
 25 affectare uiam datur aut insistere plantis.
 Iamque aestas ter dena aegrum, bis iamque quaterna
 6. uiderat ; auxilii Christus persensit egere
 semianimem dudum et longinqui tempora morbi
 agnouit reputans. Quem deinde hac uoce, futuri
 30 7. ignarum, alloquitur : « Fieri uis sanus ? » At ille,
 uocem corde trahens nec non suspiria ab imo :

« Ce n'est pas que je ne voudrais pas, dit-il, mais je n'en ai pas la possibilité.

Car personne ne m'aide pour me porter jusqu'à l'eau bouillonnante

Et je n'ai pas assez de forces dans mon corps.

35 Pendant que je me déplace, je prends trop de temps et un autre engage avant moi

La descente et prend ma place et s'empare seul

Des secours contre la maladie et les consomme en en prenant possession

Ainsi chaque fois un autre malade me dépasse, pendant qu'il se penche vers les flots,

Et rend inutiles mes efforts inoffensifs pour y aller. »

40 8. Le Christ lui répond : « Lève-toi, mets ton grabat sur le cou,

9. Et marche. » Aussitôt vient à ses membres avec de grandes forces

Le début du salut et sur ses deux épaules il charge sa paillasse qui était à terre,

De là léger il suit fermement ses pas.

10. A sa rencontre viennent les Isacides et ils s'arrêtent pour discuter

45 (Il se trouvait que c'était le septième jour et se reposaient

Les peuples libres de tout travail) : « C'est un jour sacré, à Dieu

Toute action doit être dédiée. Un jour saint, ton grabat,

Il est sacrilège de le transporter. » Sur le même ton le réprimande

La foule, dispensée des travaux profanes, tente de l'en détourner.

50 11. Celui-ci, ne doutant de rien et ne ralentissant pas d'un seul pas,

Dit : « Arrêtez ! Celui qui m'a rendu sain, c'est lui qui

12. M'a ordonné d'aller et de porter ma couche sur les épaules. — Mais qui,

Continuent-ils, qui t'a ordonné ce travail et avec toi

De déplacer tous tes objets inopportuns en plein jour ? »

55 Il s'arrêta à ces mots. En effet, il ne connaît ni le nom, ni l'homme.

Cette place, cherchant à se cacher de la foule nombreuse,

Il l'avait quittée et promptement avait dérobé son visage à leur regard.

14. Plus tard, à l'homme qu'il avait retrouvé au milieu du temple,

Le Christ adresse ces paroles et de plus amples avertissements :

60 « Voici que le salut t'a été donné ! Mais cesse de pécher davantage,

Pour ne pas expier des fautes plus récentes avec une peine plus lourde. »

15. Informé, il le sa voit en sa conscience et son si beau visage aussi.

Il partit donc et partit au milieu de ceux qui lui avaient ordonné

De laisser son grabat, qui l'a libéré de la maladie dont il souffrait,

65 Il le déclare bientôt joyeux et publie le nom de Jésus à ses concitoyens.

« Haud equidem, dixit, nolim sed posse negatur.

Nam mihi nec motae primum qui me inferat undae,
suppetit adiutor nec tantae in corpore uires.

35 Ipse ego dum uenio, longa est mora, praeripit alter
descensumque uicesque meas atque omnia solus
praesidia inuadit morbi et consumit habendo.
Sic me alias alius, dum fluctibus imminet, aeger
transit et imbelles nisus frustratur euntis. »

40 8. Cui Christus : « Consurge, subi ceruice grabatum
9. et gradere. » Extemplo membris cum uiribus amplis
uenit prima salus humeroque iacentia utroque
strata onerat. Dehinc firma leuis uestigia fixit.

10. Occurunt contra Isacidae et sermone morantur
45 (septima erat tum forte dies operumque sedebant
immunes populi) : « Lux est haec sacra Deoque
omnia sunt operata. Sacra tibi luce cubile
transportate nefas. » Tali arguit ore profanum
turba soluta operum coeptisque auertere tentat.

50 11. Ille nihil dubitans nec passu tardior uno :
« Parcite, ait, sanum qui me mihi reddidit, idem
12. ire iubet thalamumque humeris auferre. - Quis autem,
quis tibi opus, pergunt, facere imperat ac tua tecum
imtempestiua coram uehere omnia luce ? »

55 13. Haesit ad haec. Ignorat enim nomenque uirumque.
Ille loco, turbam meditans celare frequentem,
mouerat aspectuque celer subduxerat ora.

14. Post hominem media inuentum testudine templi
inuadit Christus dictis atque admonet ultro :

60 « En tibi condonata salus. At desine plura,
ne commissa luas grauiore nouissima poena. »

15. Agnuit uocem sibi conscius oraue tanta.
Ergo abit ac passim in medium, quo strata iubente
liquerit, a morbo qui se seruauerit aegrum

65 mox laetus profert et Iesum ciuibus edit.

XVIII

MULTIPLICATION DU PAIN

Du sixième chapitre de Marc.

30 Or les apôtres s'étant rassemblés auprès de Jésus, lui rendirent compte de tout ce qu'ils avaient fait, et de tout ce qu'ils avaient enseigné. 31 Et il leur dit : « Venez vous retirer en particulier dans quelque lieu solitaire, et vous reposez un peu. » Car comme il y avait beaucoup de personnes qui venaient vers lui, les uns après les autres, ils n'avaient pas seulement le temps de manger. 32 Étant donc entrés dans une barque, ils se retirèrent à l'écart *a*. dans un lieu désert ; 33 mais le peuple les ayant vus partir, et plusieurs autres en ayant eu connaissance, ils y accoururent à pied de toutes les villes voisines *b*, et ils y arrivèrent avant eux ; 34 de sorte que Jésus *c* sortant de la barque, vit une grande multitude de peuple, et il en eut compassion, *d* parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur ; et il se mit à leur dire beaucoup de choses pour leur instruction. 35 Mais le jour étant déjà fort avancé, *e* ses disciples vinrent à lui, et lui dirent : « Ce lieu est désert, et il est déjà tard ; 36 renvoyez-les, afin qu'ils s'en aillent dans les villages et les bourgs d'ici autour, acheter de quoi manger. » 37 Il leur répondit : *f* « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ils lui repartirent : « Irons-nous donc acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger ? » 38 Jésus leur dit : « Combien avez-vous de pains ? allez voir. » Et y ayant regardé, ils lui dirent : « Nous en avons cinq, et deux poissons. » *h* 39 Alors il leur commanda de les faire tous asseoir, en diverses troupes, sur l'herbe verte ; 40 et ils s'assirent en divers rangs, les uns de cent personnes, et les autres de cinquante. 41 Jésus prit donc les cinq pains et les deux poissons ; et levant les yeux au ciel, il les bénit ; et ayant rompu les pains, il les donna à ses disciples, afin qu'ils les présentassent au peuple ; et il partagea à tous les deux poissons. 42 Tous en mangèrent, et furent rassasiés. *i* 43 Et les disciples remportèrent douze paniers pleins des morceaux qui étaient restés des pains et des poissons, 44 quoique ceux qui avaient mangé de ces pains, fussent au nombre de cinq mille hommes. *j*

XVIII

MVLTIPlicatvs Panis

Ex capite Marci sexto

³⁰ Et convenientes Apostoli ad Jesum, renuntiaverunt ei omnia quæ egerant, et docuerant.
³¹ Et ait illis : Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum. Erant enim qui veniebant et redibant multi : et nec spatium manducandi habebant. ³² Et ascendentes in navim, abierunt in desertum locum *a* seorsum. ³³ Et viderunt eos abeuntes, et cognoverunt multi : et pedestres de omnibus civitatibus concurrerunt *b* illuc, et prævenerunt eos. ³⁴ Et *c* exiens vidit turbam multam Jesus : et misertus est super eos, *d* quia erant sicut oves non habentes pastorem, et cœpit docere multa. ³⁵ Et cum jam hora multa fieret, *e* accesserunt discipuli ejus, dicentes : « Desertus est locus hic, et jam hora præteriit : ³⁶ dimitte illos, ut euntes in proximas villas et vicos, emant sibi cibos, quos manducent. » ³⁷ Et respondens ait illis : *f* Date illis vos manducare. *g* Et dixerunt ei : Euntes emamus ducentis denariis panes, et dabimus illis manducare. ³⁸ Et dicit eis : Quot panes habetis ? ite, et videte. Et cum cognovissent, dicunt : Quinque, et duos pisces. *h* ³⁹ Et præcepit illis ut accumbere facerent omnes secundum contubernia super viride fœnum. ⁴⁰ Et discubuerunt in partes per centenos et quinquagenos. ⁴¹ Et acceptis quinque panibus et duobus piscibus, intuens in cælum, benedixit, et fregit panes, et dedit discipulis suis, ut ponerent ante eos : et duos pisces divisit omnibus. ⁴² Et manducaverunt omnes, et saturati sunt. *i* ⁴³ Et sustulerunt reliquias, fragmentorum duodecim cophinos plenos, et de piscibus. ⁴⁴ Erant autem qui manducaverunt quinque millia virorum. *j*

- a. Lc 9, 10 : dans un lieu désert, près *la ville* de Bethsaïde. Jn 6, 1 : au delà de la mer de Galilée, qui est *le lac* de Tibériade
- b. *ibid.* 2 : parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur les malades.
- c. *ibid.* 3 : Jésus monta donc sur une montagne, et s'y assit avec ses disciples.
- d. Mt 14, 14 : et il guérit leurs malades.
- e. *ibid.* 15 : Le soir étant venu. Lc 9, 12 : Comme le jour commençait à baisser
- f. Mt 9, 13 : Mais Jésus leur dit : Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent : donnez-leur vous-mêmes à manger.
- g. Lc 9, 13 : Ils lui repartirent : « Nous n'avons que cinq pains et deux poissons ; si ce n'est peut-être qu'il faille que nous allions acheter des vivres pour tout ce peuple. »
- h. Jn 6, 5-9 : Il dit à Philippe : « D'où achèterons-nous des pains pour donner à manger à tout ce monde ? » Mais il disait cela pour le tenter : car il savait bien ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne suffirait pas pour en donner à chacun tant soit peu. Un de ses disciples, qui était André, frère de Simon-Pierre, lui dit : « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? »
- i. *ibid.* 12 : Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : « Ramassez les morceaux qui sont restés, afin que rien ne se perde. »
- j. Mt 14, 21 : Or ceux qui mangèrent étaient au nombre de cinq mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants.

- a. *Luc. cap. 9 u. 10* : In locum desertum, qui est Bethsaida. *Ioan. cap. 6 u. 1* : Trans mare Galilææ, quod est Tiberiadis.
- b. *ibid. u. 2* : Quia uidebant signa quæ faciebat super his, qui infirmabantur.
- c. *Ibid. u. 3* : Subit ergo in montem Jesus et ibi sedebat cum discipulis suis.
- d. *Matt. cap. 14 u. 14* : et curavit languidos eorum.
- e. *ibid. u. 15* : Vespere autem facto. *Luc. cap. 9. u. 12* : Dies autem cœperat declinare.
- f. *Matt. cap. 14 u. 16* : Non habent necesse ire : Date illis vos manducare.
- g. *Luc. cap. 9 u. 13* : At illi dixerunt : Non sunt nobis plusquam quinque panes et duo pisces, nisi forte nos eamus et emamus in omnem hanc turbam escas.
- h. *Ioan. cap. 6 u. 5-9* : dixit ad Philippum : Vnde ememus panes ut manducent hi ? Hoc autem dicebat tentans eum, ipse sciebat quid esset facturus.
Respondit ei Philippus : Ducentorum denariorum panes sufficiunt eis ut unusquisque modicum quid accipiat. Dicit ei unus ex discipulis ejus Andreas frater Simonis Petri : Est puer unus hic qui habet quinque panes ordeaceos et duos pisces sed hæc quid inter tantos.
- i. *ibid. u. 12* : Ut autem impleti sunt, dixit discipulis suis, colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.
- k. *Matt. cap. 14, u. 21* : Manducantium autem fuit numerus, quinque millia virorum, exceptis mulieribus et parvulis.

30. En hâte, les compagnons vinrent trouver Jésus selon leur habitude.
 Par quels miracles ils établirent la foi, quels préceptes
 Et quelles lois ils donnèrent aux hommes, ils lui apprennent. Après qu'il a de tels
 récits
 Entendus et félicité pour leurs admirables mérites sa jeune compagnie,

5 31. Il les embrasse et leur dit : « Ma très fidèle
 Troupe, venez avec moi, dégagez un peu votre corps et votre esprit du travail
 Et oubliez désormais vos anciennes peines.
 Discrètement gagnons une colline qui m'est familière et les déserts. »

10 32. Cela dit, en secret, en compagnie que quelques uns des siens,
 Il se dirige vers un rivage caché, où le porte un chemin écarté.
 Vont et viennent, s'agitent beaucoup
 D'importuns visiteurs. Ils l'empêchent d'accorder un moment à un repas tranquille,
 De tirer de nouvelles forces de la nourriture
 Et de soulager sa faim. De là, après avoir laissé les villes,

15 Il a le dessein de passer par le fleuve, dont le cours est plus ignoré
 Que les terres. Et ils montent tous discrètement sur un bateau.
 Mais à la foule avide attirée par ses grands miracles,
 Son prompt départ n'est pas caché. Bien visible sur les ondes,
 La barque se déplace et rejoint sur la mer calme la rive opposée.

20 Des citoyens issus de toute les villes sont présents.
 Une partie, qui a pris le chemin à pied par des voies connues,
 Devance et arrive de loin les premiers.
 Une partie, qui a pris le chemin à pied par des voies connues,
 Devance et arrive de loin les premiers.
 C'est là, il descend vers le lac de Génésareth,
 Entre Bethsaïde et les murs qui ont pris le nom

25 De Tibère, c'est un endroit sans aucune maison, sans aucun habitant.
 Une partie était occupée par la colline, une autre par les plaines avec une vaste
 prairie,
 Mais partout la retraite et la tranquillité d'une campagne en friche.
 Le Christ s'y rend et attache son bateau à la côte
 Herbeuse. Un si grand rassemblement dans cette contrée stérile

30 L'émeut, quand il le voit, ainsi que l'amour de ces gens qui les rend si pressés.

30. Conuenere citi Christum de more sodales.
 Queis monstris fecere fidem quae iura dedere
 quasue uiris leges memorant. Haec talia postquam
 audiit et caram merita ob praeclara probauit

5 31. complexus pubem : « Mecum, fidissima, dixit,
 turba, ueni paullumque artus furare labori,
 paullum animos, ueteres et iam obliuiscere curas.
 Secreti notum collem ac deserta petamus. »

32. Sic fatus, clam, se, numero comitante suorum,
 10 litus ad occultum, quo fert uia deuia, ducit.
 Vltro quippe meat citroque ac plurima turbat
 aduentor grauis et tranquillae tempora mensae
 reddi obstat uiresque nouas arcessere uictu,
 solariue famem. Proinde urbibus ire relictis

15 est animus fluuio, qua sese ignotior aufert
 circuitus terris ; tum nauem appellere furtim.

33. At non plebem auidam et miracula magna sequentem
 discessus latuit praeceps. Comperta per undas
 cymba uehi et placido curuam legere aequore ripam.

20 Fusi ergo cunctis ciues ex urbibus adsunt.
 Pars iter ingressi pedibus per nota uiarum
 anteuolant longeque locum accessere priores.
 Est locus, undoso Genesar praelabatur amni,
 Bethsaidam murosque inter de nomine dictos

25 Tiberii, nullo tecto locus, hospite nullo.
 Partem collis habet, partem plano aequora campo.
 Sed par segnities incultique otia ruris.

34. Huc Christus fertur religatque a litore proram
 gramineo. Tantus steriles concursus ad oras

30 cernentem mouet ac pietas festina uirorum.

Pendant ce temps, tandis qu'il occupait en silence le sommet d'un rocher,
Au fond de la vallée, les foules qui s'attardaient s'installèrent
Et le reste de la jeunesse, plus lente, y afflua.

Pris de pitié, il descendit, il se tourna vers ceux qui avaient besoin d'être secourus,

35 Comme un troupeau errant sans aucun berger. A partir de là, à enseigner
Beaucoup sur le royaume des cieux et à beaucoup guérir,
Il commença et à se dévouer totalement aux ignorants et aux malades.

35. Et déjà Vesper s'avance dans l'Olympe qui fléchit,

Voici que les compagnons insistent et s'approchent de leur maître en disant :

40 « Il n'y a rien à manger en ce lieu, elle est passée, l'heure
Du déjeuner et vous savez combien le jeûne tenaille leurs estomacs.

36. Permettez donc à la foule d'aller vers les villages et les carrefours,
Et, malgré la fatigue, de chercher des provisions contre de l'argent.

37. — Mais, vous, mes compagnons, (que vous sert-il d'aller si loin ?)

45 Vous pouvez offrir prestement de quoi manger à cette foule sauvage. »

Ainsi parla le Christ. Alors l'un des disciples lui répondit :

« Voici cinq pains et une paire de poissons. C'est en cela que consiste
Toute notre nourriture. A moins que par hasard

Il soit possible d'acheter de la nourriture et de préparer un repas pour une si grande
foule. »

50 Et un autre dit : « Partons et avec ce que nous aurons achetés de nos deniers
Remplissons deux cents plateaux pour les tables pleines ? »

38. Pendant que, dans leur ignorance, ils hésitent ainsi, dans la lumière s'approchait
De cette foule immense, le Christ,

Conscient de son pouvoir, non sans se préparer à de grands miracles.

55 Auparavant, il aide à clarifier la pensée confuse de Philippe

Et de dévoiler leur indigence en leur demandant encore et encore :

« Allons, dites-moi comment, par ton autorité, la somme pour nourrir ces gens

Vous ferez pour l'obtenir et prenez vous aussi avec prudence une décision

Pour l'intérêt de tous. » Celui-ci considérant la dense foule humaine massée :

60 « Deux cents deniers, dit-il, ne permettraient pas
d'acheter une Cérès infime par tête, ni même de miches dérisoires. »

Le doux frère de Pierre ajoute :

« Il y a, dit-il, parmi les enfants un dont l'orge cuit

Interea saxi tacitus, dum summa tenebat,
 subsedere ima cunctantes ualle cateruae
 ceteraque affluxit, tarda cum aetate, iuuentus.
 Descendit miseratus opisque aduertit egentes,
 35 ceu pastore uagum nullo pecus. Inde docere
 multa super regno caelestum, multa mederi
 incipit et rudibus totum se tradere et aegris.
 35. Et iam deuexo procedit uesper Olympo.
 Ecce instant comites adeuntque hac uoce magistrum :
 40 « Vt locus hic frugum sit inops, effluxerit hora
 impransis, nosti utque doment ieiunia uentrem.
 36. Turbam ergo pagos dimitte et compita circum
 ire, licet fessam, et pretio sibi quaerere uictum.
 37. — Quin uos, o socii (quid longius attinet ire ?)
 45 Sufficitis ferae properanda uiatica publi ? »
 Sic Christus. Cui tum sociis ex omnibus unus :
 « En quini geminis panes cum piscibus : intra
 hoc solum stat tota penus. Ni forte parare
 aere escam et turbae libeat conuiuia tantae. »
 50 Atque alius : « Quin imus, ait, nummisque coempta
 bis centum plenis oneramus fercula mensis ? »
 38. Talia dum dubitant ignari, lumine obibat
 iamdudum turbam immensam neque grandia Christus,
 conscius ipse sui, non sese in facta parabat.
 55 Ante iuuat mentem ambiguam explorare Philippi
 resque etiam atque etiam quaerendo prodere egenas :
 « Dic age, dic, istis sumptus unde auctor alendis
 extricare iubes ac tu quoque consule prudens
 in medium. » Ille uirum reputans densam agmine summam :
 60 « Non bis centenus Cererem denarius, inquit,
 soluerit in capita exiguum, non tenuia frusta. »
 Aggerat haec Petri dulcis germanus et infit :
 « In pueris est cui panes cocta ordea quinos

Nous donne cinq pains et dont la besace cache deux poissons.
 65 Mais qu'est-ce cette portion pour des peuples si nombreux, épuisés
 Et par la route et par la faim et que d'une longue,
 Journée les terribles fatigues, alors que la lumière décline, terrassent ? »
 Le Christ, après avoir éprouvé les disciples par ces questions
 Et les avoir contraints pleins d'incertitude à donner ces diverses réponses,
 70 Victorieux, leur dit finalement : « Mes fidèles amis, objets de ma dilection,
 Tout l'annonce que vous avez, aussi petite en soit la quantité,
 Prenez-le et apportez-le ici. Ayez confiance en mes trésors ! »
 40. Aussitôt ont-ils reçu l'ordre qu'ils l'exécutent. Ensuite, prestement
 Ils accomplissent les ordres : la foule s'assoit sur l'herbe verte
 75 Divisés les uns en groupe de cinquante et les autres en groupe de cent,
 Jusqu'à ce qu'on parvienne à cinq mille
 Hommes. Car de ce nombre les convives près des jeunes filles
 Encore vierges et des enfants et des mères et des brus,
 S'étaient placés et assis sur un doux lit d'herbe.
 80 41. Ensuite, après avoir soulevé dans sa main et les cinq pains et les deux
 poissons nageurs,
 Le Christ, entouré de la foule qui l'observait,
 Les porta vers le sommet des cieux, de sa divine grandeur
 Purifia cette petite portion, puis prononça de puissantes paroles.
 Il le rompt et donne les parties rompues à ses disciples. Ceux-ci
 85 Répartirent les morceaux entre les nombreux groupes affamés.
 O moisson, ô heureuse opulence dans une corne d'abondance !
 O féconds repas où la nourriture ne fait jamais défaut !
 Dans les mains du Christ, dans les mains des hommes grandirent
 Et dans celles de ceux qui divisaient et de ceux qui mangeaient les morceaux
 90 Et dans l'herbe et dans les paniers vides la nourriture croissait.
 42. Les dents elles-mêmes, la bouche même plus pleine
 Sentit la multiplication adorable et les bouchées grandir dans les bouchées
 Pendant ce temps, la terre stérile s'étonne
 De ces dons qui ne sont pas les siens ; des poissons, qu'il n'avait pas menés dans son
 cours,
 95 Le vieux Jourdain s'étonne et le fait entendre dans toutes ses eaux.

conflauere, duo cui pisces pera recondit.

65 Sed quanta haec autem populis tot portio, fessis
deque uia deque esurie, quos et mala longi
temporis, inclinante die, iam taedia uincant ? »

39. His ut quaesitis socios expertus et ire
in uaria anticipites Christus repona coegit ;

70 tandem uictor ait : « Fidi, mea cura, sodales,
quidquid id annonae est, ea quantula copia cumque,
promite et huc rerum securi afferte mearum. »

40. Non minus ac iussi faciunt. Hinc et sua uelox
iussa implet : uiridi proiectum in gramine uulcus.

75 Quinquaginta una partim, centum ordine partim
compositi in turmas, peruentum ad millia donec
quina uirum, namque hoc numero conuiuia puellas
innuptas supra et pueros matresque nurusque
affuerat mollique toro consederat herbae.

80 41. Post ubi quinque manu panes binasque natantes
extulit ac tota medius spectante corona,
suspiciens altum caelum, paruam omine magno
lustrauitque dapem dixitque potentia uerba.
Diffringit, diffracta suis exporrigit : olli

85 in tot ieiunas partiti frustula turbas.
Ô seges, ô felix opulento copia cornu,
Ô mensae foecundae indeficientibus escis !
In manibus Christi, in manibus creuere uirorum
et qui diuiderent et qui diuisa comessent

90 inque herba inque cauis creuere alimenta canistris.
42. Ipsi adeo dentes, os ipsum plenius auctus
sensit adoratos et mansis gliscere mansa.
Interea sterilis miratur non sua tellus
dona : pater pisces, quos non eduxerat amni,

95 miratur Iordanus et omnibus assonat undis.

- 95 Le vieux Jourdain s'étonne et le fait entendre dans toutes ses eaux.
Après que la faim fut partie et le désir de manger assouvi,
« Dès que possible, pour que ne périclite aucune parcelle, d'une main légère
Ramassez et allez les rassembler dans des plats recourbés. »
Dit le Christ. Les disciples se réjouissent d'obéir à l'ordre.
- 100 Voici que d'un petit nombre de pain et d'un nombre encore moindre de poissons
Ils remplissent deux fois six corbeilles des restes du festin.

43. Postquam pulsa fames et edendi expleta cupido :

« Quamprimum facili, pereant ne fragmina, dextra
sublegite et pandis congestum in lancibus ite. »

Christus ait. Dicto gaudent parere sodales.

100 Iam cereris numero ex paruo piscisque minore
implent bisseas mensis restantia corbes.

XIX

JÉSUS MARCHE SUR LE LAC

Du quatorzième chapitre de Matthieu :

22 Aussitôt Jésus obligea ses disciples de monter dans la barque, et de passer à l'autre bord *a* avant lui, pendant qu'il renverrait le peuple. 23 Après l'avoir renvoyé, il monta seul sur une montagne pour prier ; et le soir étant venu, il se trouva seul en ce lieu-là. 24 Cependant la barque était fort battue des flots au milieu de la mer, parce que le vent était contraire. 25 Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux, marchant sur la mer. 26 Lorsqu'ils le virent marcher *ainsi* sur la mer, ils furent troublés, et ils disaient : « C'est un fantôme. » Et ils s'écrièrent de frayeur. 27 Aussitôt Jésus leur parla, et leur dit : « Rassurez-vous ; c'est moi, ne craignez point. » 28 Pierre lui répondit : « Seigneur ! si c'est vous, commandez que j'aille à vous *en marchant* sur les eaux. » 29 Jésus lui dit : « Venez. » Et Pierre descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. 30 Mais voyant un grand vent, il eut peur ; et commençant à enfoncer, il s'écria : « Seigneur ! sauvez-moi. » 31 Aussitôt Jésus lui tendant la main, le prit, et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » 32 Et étant montés dans la barque, le vent cessa. 33 Alors ceux qui étaient dans cette barque s'approchant de lui, l'adorèrent, en lui disant : « Vous êtes vraiment Fils de Dieu. »

- a.* Mc 6, 45 : à l'autre bord, vers Bethsaïde
- b.* Jn 6, 15 : Mais Jésus sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit encore sur la montagne, lui seul.
- c.* Mc 6, 48 : et voyant que ses disciples avaient grande peine à ramer. Jn 6, 18 : Cependant la mer commençait à s'enfler, à cause d'un grand vent qui soufflait.
- d.* *ibid.* 19 : Et comme ils eurent fait environ vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus qui marchait sur la mer, et qui était proche de leur barque : ce qui les remplit de frayeur.

XIX

IESVS AMBVLANS LACVM

Ex capite Matthaei decimo quarto.

²² Et statim compulit Jesus discipulos ascendere in naviculam, et præcedere eum trans fretum *a*, donec dimitteret turbas. ²³ Et dimissa turba, ascendit in montem solus orare. *b* Vespere autem facto solus erat ibi : ²⁴ navicula autem in medio mari jactabatur fluctibus : *c* erat enim contrarius ventus. ²⁵ Quarta enim vigilia noctis, venit ad eos ambulans super mare. ²⁶ Et videntes eum super mare ambulantem, turbati sunt, dicentes : Quia phantasma est. Et præ timore clamaverunt. ²⁷ Statimque Jesus locutus est eis, dicens : Habete fiduciam : ego sum, nolite timere. ²⁸ Respondens autem Petrus, dixit : Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas. ²⁹ At ipse ait : Veni. Et descendens Petrus de navicula, ambulabat super aquam ut veniret ad Jesum. ³⁰ Videns vero ventum validum, timuit : et cum cœpisset mergi, clamavit dicens : Domine, salvum me fac. ³¹ Et continuo Jesus extendens manum, apprehendit eum : et ait illi : Modicæ fidei, quare dubitasti ? ³² Et cum ascendissent in naviculam, cessavit ventus. ³³ Qui autem in navicula erant, venerunt, et adoraverunt eum, dicentes : Vere Filius Dei es.

a. Marc. cap. 6 u. 45 : trans fretum ad Bethsaidam.

b. Ioan. cap. 6 u. 15 : cum cognovisset quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

c. Marc. cap. 6 u. 48 Et videns eos laborantes in remigando. Ioan. cap. 6 u. 18 : Mare autem, vento magno flante, exsurgebat.

d. Ioan. cap. 6 u. 19 : Cum remigassent ergo quasi stadia viginti quinque aut triginta, vident Jesum ambulantem supra mare, et proximum navi fieri, et timuerunt.

22. Après avoir accompli tout cela, il ordonne, en retraversant le lac,
de revenir à Capharnaüm et il envoie devant lui vers la rive de la petite
23. Bethsaïde l'élite de ses compagnons. Lui c'est la foule assemblée
Qu'il disperse et, malgré eux, les renvoie tous dans leurs demeures.

5 Car de s'emparer de leur nourricier et de la faire roi
En l'honorant d'une couronne méritée, ils désiraient ardemment.
Craignant cela, il se souvient qu'il devait, selon son usage, accomplir ses prières et
oraisons
Et se dérobe et, au sommet d'une montagne,
Se hâte vers les solitudes escarpées et n'est vu de personne.

10 24. Entre-temps, la nuit tombe et le ciel se couvre d'ombres.
Là, dans le grand lac où se répand le Jourdain,
La barque, surprise sur l'instable chemin, aux chauds Austers
Prête le flanc et aux froids Aquilons. A cet instant, tout chancelle.
Les rameurs peinent face au vent contraire.

15 Et à la fin de la nuit, au moment où le quatrième
Veilleur arrive et, à son tour, surveille les remparts,
Après avoir longtemps lutté dans un tourbillon hostile,
Plus de quatre mille ont frappé et n'ont pas mené l'esquif à l'eau
Ou ont détruit la partie gauche, ainsi d'abondantes flammes

20 Rejetent et entourent de contours incertains,
Alors le Christ (Car que ses disciples, aux cœurs très fidèles,
Fussent abandonnés à un vain effort, son amour ne le souffrit pas plus
longtemps)
A travers les ténèbres, brillant de sa propre lumière,
Il se montra. Ses pas sur les flots humides

25 Il posait, car le gué était durable, et suspendu il allait
Déjà proche de la poupe, déjà de la proue, il semblait voler,
Ou s'apprêtant à traverser le bateau ou feignant de s'apprêter à traverser.
Lorsque les marins, de leurs bancs un peu surélevés,
Le virent qui foulait de son pied sec le dos du lac :

30 « Une ombre, une ombre, s'exclament-ils, l'image de la forme d'une créature volante. »
Alors les rames leur tombèrent des mains. Sur leurs visages, une immense

22. His actis rursum ad fines stagno ire remenso
Caphareos iubet et paruae praemittit ad oram
23. Bethsaidae lectos comites. Coetum ipse frequentem
soluit et inuitum sua quemque in tecta remittit.
- 5 Namque suum rapere altorem regemque creatum
ardebant merita prius insignire corona.
Hoc metuens uotique memor pro more precisque
soluendae, furtim se auertit, et ardua montis
in deserta iugo properat neque cernitur ulli.
- 10 24. Nox ruit interea et caelum subtexitur umbris.
Hic, ubi uasta palus late Iordane refuso,
cymba uagum per iter deprensa, tepentibus Austris
dat latus et gelidis Aquilonibus. Hac uice nutant
omnia. Remigium motu alternante laborat,
- 15 iamque sub extremum noctis, quo tempore quartus
excubitor succedit et ordine moenia seruat,
aduerso dudum luctatae in gurgite tunsae
quatuor haud egere ratem plus millia ad undam
aut laeuos strinxere sinus. Ita flamina crebra
- 20 reiiciunt dubioque amfractu circumflectunt.
25. Tunc Christus (neque enim comites, fidissima corda,
ultra passus amor uano indulgere labori)
per tenebras propria se clarus luce uidendum
praebuit. Ille pedum nisus stagna humida supra
- 25 ponebat, durante uado, et suspensus agebat,
iam puppi propior, iam prorae ac praepete cursu
aut transire parans nauem aut transire paranti
26. assimilis. Quem de celsis nautae undique transtris
ut uidere, lacus sicco pede terga prementem ;
- 30 « Vmbra, umbra, exclamant, formaeque uolucris imago. »
Tum manibus remi excussi perque ora supremus

Une peur se répandit. Le Christ regarde et débout la tête haute
 Dit : « Il n'y a ici aucun fantôme, cessez
 D'avoir peur et ne vous fiez jamais aux paroles trompeuses.
 35 C'est moi-même. » Pierre reconnaît cette voix et dit :
 « Si c'est vous, Christ, accordez-moi d'aller vers vous, sur un chemin sec
 A travers les eaux. — Viens, dit le Christ. » A ce mot, en hâte
 Il franchit la haute poupe. Une fois apaisées
 Les tourbillons, se raidirent les aqueuses armées qui servent dans les profondeurs,
 40 Et jetèrent à bas les épais revêtements d'un pénible froid.
 Il pose son talon sur du solide sans peine. Et, à la surface de l'eau,
 Comme s'il touchait les terres, il laissa à peine ses traces
 Et désormais rendu par son succès plus rapide et plus audacieux,
 Il allait triomphant à travers les flots glissants sans que ses pieds fussent offensés.
 45 « Continue, ô toi dont l'esprit est semblable au mien, vers où ta foi te porte,
 Continue. » Mais le malheureux sentit grandir les vents
 Et prit peur. Il commença soudain à couler et dit : « Je me perds,
 Hélas, je me perds. Protégez celui qui se perd, ô Christ. »
 Le Christ lui tendit sa dextre habile et le tira des eaux qui l'absorbaient,
 50 Le rudoyant et le blâmant en ces termes peu tendres :
 « Pourquoi n'es-tu pas persévérant ? Pourquoi, à cause d'un début de crainte,
 O toi qui n'as pas confiance en mes paroles, tu corromps et n'avances plus.
 Tu défais l'ouvrage à mi-chemin. » Tous les deux ensemble regagnent
 Sains et saufs, le bateau et rejoignent leurs heureux amis.
 55 Le Christ totalement sec ; mais de Pierre la franche
 De la robe est humide et lui-même n'est pas encore remis de sa vaine crainte.
 La force du vent tomba aussitôt. Les marins par de si grands
 Prodiges étonnés fléchissent les genoux et supplient :
 « Nous nous souviendrons de vous ! Car vous n'êtes pas d'une race issue
 60 De notre race. Vous êtes de Dieu la vraie et unique engeance. »
 Il avait à peine dit cela, quand, pourtant séparé par une longue distance
 Du port, le bateau sans retard touche le port. »

27. pallor iit. Christus respectat et arduus adstans :
« Nullum hic, o socii, simulacrum, absistite, dixit,
terreri et numquam mentitis fidite uerbis.

35 28. Ipse ego sum. » Vocem hanc agnoscit Petrus et inquit :
« Si, Christe, es, da tuto ad te mihi tramite supra
29. ire undas. – I, Christus ait. » Dicto ocius alta
desilit a puppi. Rectum excepere quietis
agmina uorticibus subter famulantia aquarum

40 concretasque graui strauerunt frigore crustas.
Insistit solido calcans impune neque unda,
ceu teneat terras, tingit uestigia summa.

30. Iamque celer magis et successu audacior ipso,
ibat inoffensis uictor per lubrica plantis.

45 « Perge, o mente pari, tua quo fiducia te fert,
perge. » Sed infelix uentos crebrescere sensit,
et timuit mergi subito incipit ac : « Pereo, inquit,
31. heu, pereo. Serua pereuntem, Christe. » Tetendit
Christus dextram habilem et sorbentibus extulit undis,

50 increpitans atque haec haud fatu mollia culpans :
« Cur tibi non constas ? Cur tu formidine coepta,
o dictis diffise meis, corrumpis et haeres,
32. iam mediumque retexis opus ? » Simul ambo feruntur
innocui ad nauem et laetis iunguntur amicis.

55 Siccus per totum Christus sed Petrus in ima
ueste fluens nec adhuc terrore solutus inani.
33. Continuo uenti cecidit uis. Nauita tantis
attonitus monstris et curuo poplite supplex :
« O, quem te memoremus, ait, namque haud tibi nostra
60 stirps de stirpe ; Dei tu uera atque unica proles. »
Vix haec ediderat, spatio cum dissita longo
a portu, nauis portum, mora nulla,prehendit.

XX

LA FILLE DE LA CANANÉENNE

Du quinzième chapitre de Matthieu

21 Jésus étant parti de ce lieu, se retira du côté de Tyr et de Sidon ; 22 et une femme cananéenne, qui était sortie de ce pays-là, s'écria, en lui disant : Seigneur, Fils de David ! ayez pitié de moi : ma fille est misérablement tourmentée par le démon. 23 Mais il ne lui répondit pas un seul mot ; et ses disciples s'approchant de lui, le priaient en lui disant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous. 24 Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël qui se sont perdues. 25 Mais elle s'approcha de lui, et l'adora, en lui disant : Seigneur ! assistez-moi. 26 Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants, et de le donner aux chiens. 27 Elle répliqua : Il est vrai, Seigneur ! mais les petits chiens mangent au moins des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. 28 Alors Jésus répondant, lui dit : Ô femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous le désirez. Et sa fille fut guérie à l'heure même.

- a. Mc 7, 24 : et étant entré dans une maison, il désirait que personne ne le sût ; mais il ne put être caché.
- b. *ibid.* 25-26 : car une femme dont la fille était possédée d'un esprit impur, ayant entendu dire qu'il était là, vint aussitôt se jeter à ses pieds. Elle était païenne, et Syro-Phénicienne de nation. Et elle le suppliait de chasser le démon du corps de sa fille.
- c. *ibid.* 27 : Laissez premièrement rassasier les enfants.
- d. *ibid.* 28 : sous la table les miettes du pain des enfants.
- e. *ibid.* 29 : À cause de cette parole, allez, le démon est sorti de votre fille.
- f. *ibid.* 30 : Et s'en étant allée en sa maison, elle trouva que le démon était sorti de sa fille, et qu'elle était couchée sur son lit.

XX

FILIA MULIERIS CANANAEA

Ex capite Matthaei decimo quinto.

²¹ Et egressus inde Jesus secessit *a* in partes Tyri et Sidonis. ²² Et ecce mulier Cananæa *b* a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine fili David : filia mea male a dæmonio vexatur. ²³ Qui non respondit ei verbum. Et accedentes discipuli ejus rogabant eum dicentes : Dimitte eam : quia clamat post nos. ²⁴ Ipse autem respondens ait : Non sum missus nisi ad oves, quæ perierunt domus Israël. ²⁵ At illa venit, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me. ²⁶ Qui respondens ait : Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus. ²⁷ At illa dixit : Etiam Domine : nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum suorum. ²⁸ Tunc respondens Jesus, ait illi : O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. Et sanata est filia ejus ex illa hora.

- a. Marc. cap. 7. u. 24* : et ingressus domum, neminem voluit scire, et non potuit latere.
- b. ibid. u. 25-26* : Mulier enim statim ut audivit de eo, cujus filia habebat spiritum immundum, intravit, et procidit ad pedes ejus. Erat enim mulier gentilis, Syrophœnissa genere.
- c. ibid. u. 27* : Sine prius saturari filios.
- d. ibid. u. 28* : sub mensa de micis puerorum.
- e. ibid. u. 29* : Propter hunc sermonem vade : exiit dæmonium a filia tua.
- f. ibid. u. 30* : Et cum abiisset domum suam, invenit puellam jacentem supra lectum, et dæmonium exiisse.

21. De là il s'en vient pour les pays de Tyr et de Sidon, et là
S'insinue furtivement et se cache dans les plus humbles maisons,
Afin que nul ne puisse le reconnaître ni l'observer.
Mais de cacher Dieu aucune retraite n'en est capable.

5 22. La rumeur l'avait déjà livré. Voici que d'une terre étrangère,
Toute souillée de cultes barbares, phénicienne
Mâtinée de sang syrien, une matrone ayant entendu parler du Christ,
Ose venir le trouver et franchir le seuil de son séjour.
Hélas, horriblement sa fille était tourmentée par la scélérate puissance

10 D'une fripouille infernale qui s'emballe en son cœur.
Alors de se prosterner ainsi et de prier, embrassant ses genoux :
« J'avais une fille, Christ, que réclame un ennemi féroce.
Chassez-le ! Rendez-moi ma fille et prenez pitié, dans votre bienveillance,
De nous deux. Vous le pouvez et il n'est pas indigne que vous prie

15 Une mère qui vient vous supplier pour le cher objet de son amour. »

23. Elle avait parlé et le Christ s'en détourna de tout son corps
En une feinte, semblant mépriser ses prières par son silence.
De là il quitta ostensiblement la maison et se retira, immense.
Mais elle tentait sa chance auprès de ses compagnons en les suppliant. Ceux-ci,

20 Fléchis, vinrent trouver le Christ et lui dirent : « Exaucez cette femme qui, de ses
importuns
Hurlements, nous poursuit et nous rudoie les oreilles
Depuis si longtemps et ne laissez pas sans réponse les oreilles d'une mère. »

24. Il les réprimande par ces mots et les instruit :
« J'ai été envoyé pour chercher des Isacides le bétail bêlant

25 Égaré. Je n'ai souci d'aucun autre troupeau
En plus de celui-là. C'est le cœur et le tout des ordres de mon Père ! »

25. Ses compagnons reconnurent Dieu et les mystères du monde.
Mais non pas la mère qui dans son malheur n'entendit que la seule fin de non-
recevoir,
Elle les harcèle des mêmes requêtes avec non moins de zèle.

30 26. Elle redouble ses prières et le Christ tint enfin de tels propos :
« Laissez-moi d'abord combler la faim de mes fils. Retirer à mes fils les présents
De Cérès, la nourricière, qui leur sont dus, ce n'est ni juste ni pieux,

21. Inde Tyri terras uenit ac Sidonis ibique
 insinuat furtim et tectis sese occulit imis,
 discere ne quis eum neu quis conuisere possit.
 At celare Deum haud ullae ualuere latebrae.

5 22. Prodiderat iam fama. Nouis a finibus ecce
 barbaricis imbuta sacris, Phoenissa Syroque
 mixta genus, Christo audito, matrona uenire
 audet in aspectum sedisque irrumpere limen.
 Heu, male uexabat natam scelerata potestas

10 inferni praedonis et alto in corde furebat.
 Tum sic prosterni genibusque orare uoluta :
 « Filia erat mihi, Christe, ferox quem uendicat hostis.
 Pelle loco ! Mihi redde meam ac miserere benignus
 ambarum. Potes ipse et non indigna precatur

15 dilecto supplex ueniens pro pignore mater. »
 23. Dixerat. Auertit toto se corpore Christus
 dissimulans uisusque preces spreuisse tacendo.
 Inde palam tectis cessit seque abstulit ingens.
 Nec minus haec precibus socios tentabat. Et illi

20 his Christum aggressi faciles : « Dimitte, molestis
 insequitur quae nos clamoribus ac ferit aures
 iamdudum neu tu maternos falle uocatus. »
 24. Quos sic castigat dictis atque erudit ultro :
 « Missus ego Isacidum balantes ire receptum

25 amissas. Gregibus mea nullis cura laborat
 praeterea. Caput hoc mandati et summa paterni ! »
 25. Agnouere Deum socii et mysteria rerum.
 At non sic mater, solam quae moesta repulsam
 audiit inceptisque hæret non segnior iisdem

30 26. congeminatque preces Christus cui talia demum :
 « Ante explere famem natos sine. Debita natis
 dona almae Cereris nec ius subducere nec fas

27. Et pour le donner aux chiens, c'est honteux ! » Alors incontinent elle répondit :
« J'accepte et je vous retourne votre parole, ô Christ.

35 Je suis une chienne, ah je l'admets, et je ne souhaite pas renoncer à cette condition.

Mais rejetées des tables pleines, ces miettes à demi rongées

Des fils et du maître, viles croûtes d'un somptueux festin,

Il est permis aux chiens des les prendre et de les manger à même le sol.

Et à une mère et à sa fille - je ne fais pas d'autre prière -

40 Vous ne le permettez pas ? » Elle parla et, immobile, resta à la terre.

28. Le Christ en réponse – car il admire son esprit et son âme – lui dit :

« Vous demandez beaucoup, femme, vous me confiez de plus grandes choses encore
et la confiance,

que vous placez en moi, et les bienfaits que vous me demandez, triomphent de moi.

Mais, par égard pour vous et pour une telle confiance et pour de telles demandes,

45 J'agrée vos souhaits et dès à présent, je vous en annonce l'accomplissement.

N'en doutez pas et portez vos pas vers votre seuil, sans tarder,

Où votre fille saine et sauve demeure. » Ainsi acheva-t-il son discours.

Pleine de foi dans le Christ, elle rentre et revient chez elle

confiante. Elle goûte déjà en pensée la guérison de sa fille.

50 Sa fille, sans se troubler, était allongée immobile sur sa couche,

Son sommeil n'est pas dérangé ni brisé son repos, comme autrefois,

Car l'ennemi avait été contraint, dans une fuite honteuse, de battre

En retraite et de se cacher avec douleur dans les noirceurs de l'Averne.

27. et praeberere pudet canibus ! » Tum protinus illa :
« Accipio dictumque tuum tibi, Christe, repono.

35 Sum canis, o, fateor neque ego uti hac sorte recusem.
At saturis iacta ex mensis semesaque frusta
natorum et domini quae uilia crustula lauti,
sublegere est canibus licitum subterque comesse.
Et matri et natae per te -non amplius oro-

40 hoc liceat. » Dixit terraeque immobilis haesit.
28. Christus ad haec -miratur enim mentemque animumque-
« Magna petis, mulier, credis maiora fidesque,
quam mihi das, quae tu poscis me munera uincit.
At tibi pro tantaque fide tantisque petitis

45 et facio rata uota et nunc iam nuntio facta.
Hoc quoque ne dubita neu gressum ad limina differ,
filia ubi te salua manet. » Sic desinit ore.
Illa, fide Christi, ingreditur sedesque reuisit
certa suas. Natae praegustat mente salutem.

50 Nata sui segura toroque affixa iacebat
non adimit somnos nec, ceu prius, otia rumpit
cetera, quippe fuga turpi dare uersa coactus
terga hostis nigroque dolens se condere Auerno.

Notes :

Dédicace : p. 147-152

APPARATVS CRITICVS :

THEVRGICA offert consecratque *add P L*

Auarici Biturigum Clō Io C XLIV *add P L*

Theurgicon : La première édition de la veuve Camusat porte sur la page de garde le titre au pluriel *Theurgica* les Théurgiques, comme on dit les *Géorgiques*, l'autorisation accordée par le P. Filleul, provincial de France, le privilège du roi et enfin Vavasseur lui-même dans son avertissement *Ad lectorem* citent ce titre au pluriel.

François Sublet de Noyers (1589-1645), secrétaire d'Etat à la Guerre sous Louis XIII, tombé en disgrâce à la mort de Richelieu, tente en vain de retrouver une place au début de la régence d'Anne d'Autriche. Tout en gardant le titre de Secrétaire d'Etat (que Vavasseur n'oublie pas de mentionner), il se retire finalement sur ses terres de Dangu dans le Vexin normand où il mène une vie pieuse et austère. Homme dévot, il a toujours soutenu la Compagnie de Jésus dans laquelle il finit par entrer peu avant sa mort³⁶⁰. Il fit ainsi don à la chapelle du noviciat de la rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice (aujourd'hui rue Bonaparte) de plusieurs tableaux sublimes en particulier de *Saint François Xavier rappelant à la vie la fille d'un habitant de Kagoshima au Japon* de Nicolas Poussin (annexe 3), actuellement conservé au musée du Louvre³⁶¹. Après une mort édifiante, il fut enterré dans l'église qu'il avait si richement dotée. Camille Lefauconnier lui a consacré une thèse *François Sublet de Noyers (1589-1645), le monde d'un ministre au XVII^e siècle* (dir. Robert Descimon) soutenue en 2015.

Vavasseur lui avait déjà écrit trois épigrammes (1, 15 -17, p.647 dans les *O. O.*).

³⁶⁰ G. TALLEMANT DES RÉAUX (Gédéon), *Historiettes*, éd. d'Antoine Adam, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1960, p. 299 et 352.

³⁶¹ LOSSERAND (Léonore), « Le noviciat des jésuites (16120-v. 1806), un fragment d'histoire du Paris disparu », dans le *Bulletin de la société d'histoire de Paris et d'Ile-de-France*, 139^e année, 2012 p. 91-108.

Dédier une œuvre religieuse à un homme politique, certes très pieux et ami des Jésuites, peut nous surprendre aujourd'hui. Même si G. Banderier a écrit que Vavas seur a consacré une partie de son œuvre à Dieu et une autre au pouvoir³⁶² et précise que le *Theurgicon* appartient à la première partie, une telle préface et une telle élégie montrent cependant que dans l'esprit du poète, comme dans chez tous ses contemporains, on ne saurait séparer les deux. La religion et les lettres ont besoin du soutien des rois et les rois ont besoin d'être sauvés par la religion et célébrés par les lettres. Vavas seur, adhérant au gallicanisme alors répandu dans le clergé³⁶³, même chez les jésuites³⁶⁴, semble partager une vision de la politique assez proche de celle de Richelieu et du P. Joseph du Tremblay : le roi de France, premier monarque de la Chrétienté, peut seul en assurer la défense et mener la croisade contre les Turcs. Ce projet de croisade, qui obsédait le P. Joseph et auquel il consacra une épopée de 4600 vers latins dédiée à Urbain VIII en 1625, semble avoir été partagé par Vavas seur³⁶⁵.

De eodem elegia // L'élégie au même :

p. 153-156

Cette élégie a été ensuite publiée dans le recueil d'élégies à la troisième place (*Opera omnia* p. 620-621) avec ce sous-titre : *eum ius summum colere sine inhumanitate, prudentiam sine dolo malo* (qu'il exerce la souveraine justice sans inhumanité, la sagesse sans mauvaise ruse). Elle est donc deux fois dans les *Œuvres complètes*. Les quatre derniers vers ont été mis à part pour constituer une épigramme (cf. *Epigram.* 1, 17 in *Opera omnia* p. 647). Contrairement au reste du *Theurgicon* écrit en hexamètres dactyliques, ce poème est en distiques élégiaques. Vavas seur a souvent utilisé de ce mètre pour s'adresser à des grands personnages, tels Louis XIII, le Grand Condé ou Fouquet, ou à des amis, tout ce que la France comptait alors d'érudits : Nicolas Bourbon, Claude d'Avaux, Denis Petau ... Il s'agit certainement d'une référence à Ovide qui dans ses

³⁶² BANDERIER (Gilles), « Corneille et les Jésuites : un poème inédit » dans *Dix-septième siècle*, 2001/3, n° 212, p. 545-549.

³⁶³ Sur les liens entre Vavas seur et la monarchie française, voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Éloquence*, *op. cit.*, p. 410-411.

³⁶⁴ Voir BLET (le P. Pierre, s. j.) « Jésuites gallicans au XVII^e siècle ? A propos de l'ouvrage du P. Guitton sur le P. de la Chaize », dans *Archivum historicum S. J.* Rome, t. 29, n° 57, 1960, p. 55-81 et GAY (Jean-Pierre), « Le cas Maimbourg . La possibilité d'un gallicanisme jésuite au XVII^e siècle », dans la *Revue historique* Paris, vol . 316, Fasc. 4 (672), Octobre 2014, p. 783-831).

³⁶⁵ Sur cette épopée, voir PIERRE (Benoist), B. Pierre *Le Père Joseph, l'Éminence grise de Richelieu*, Paris, Perrin, 2007 p. 135-141 et p. 160-179.

Tristes et Pontiques adresse ses élégies successivement à de grands personnages et à des amis. Le poète par le choix de ce mètre un peu moins solennel marque une distinction entre ce qu'il dit à Sublet, plus personnel, et ce qu'il dit du Christ, autrement plus grave.

APPARATVS CRITICVS :

om. PPSI

APPARATVS FONTIVM :

2. TIB. 2, 5, 66 : [Vates] Iactavit fusa sed caput ante coma.
3. OV. *Met.* 1, 94 : nondum caesa suis, peregrinum ut uiseret orbem /
montibus in liquidas pinus descenderat undas. *Ibid.* 97 : nondum praecipites cingebant
oppida fossae.
4. OV. *Ep.* 6, 81 : [Hypsipyle] Non expectata uulnus ab hoste tuli.
7. VERG. *Aen.* 1, 89 : ponto nox incubat atra.
9. CLAUD. *Rapt. Pros.* 3, 250 : tacito sed laesa ueneno
10. PAVL. NOL. *Carm.* 19, 172-173 : ubi nec pudor usquam / nec metus ullus erat ?
11. VERG. *Aen.* 3, 617 : inmemores socii uasto Cyclopi in antro. *ibid.* 8, 424 : ferrum
exercebant uasto Cyclopes in antro. OV. *Pont.* 2, 2, 113 : nec tamen Aetnaeus uasto
Polyphemus in antro.
- 15-16. OV. *Met.* 13, 770-771 : [Telemus] terribilem Polyphemon adit : « Lumenque quod
unum / fronte geris media rapiet tibi, dixit, Vlixes. »
17. HOR. *Carm.* 1, 10, 2-3 : [Mercurius] qui feros cultus hominum recentum / uoce
formasti
20. OV. *Fast.* 3, 240 : fertilis occultas inuenit herba uias.
26. OV. *Met.* 6, 652 : tantaque nox animi est.
27. VERG. *Georg.* 2, 472-473 : Extrema per illos [scilicet agricolas] / Iustitia excedens
terris uestigia fecit.
31. TIB. 3, 7, 49 : paruae magnum decus urbis Vlixem.
36. LVCR. 4, 1249 ; 5, 326 : alias alii.
39. OV. *Met.* 10, 669 : celeri cessataque tempora cursu
40. IVV. 13, 39-40 : sumeret agrestem posito diademate falcem / Saturnus
46. OV. *Ars.* 2, 277 : Aurea sunt uere nunc saecula.

48. OV. *Met.* 2, 567 : nota loquor.

VERG. *Aen.* 2, 14, OV. *Trist.* 4, 10, 27, STAT. *Sil.* 4, 1, 31 : labentibus annis.

51. OV. 15, 595 : rex erit.

53. SEN. *Phaedr.* 982 : fraus sublimi regnat in aula.

55. OV. *Pont.* 3, 4, 37 : his ego defectus dubiisque auctoribus usus.

57. MART. 8, 3, 3-4 : iam plus nihil addere nobis / fama potest.

1. *fusa ... coma* : Ablatif absolu repris à Tibulle (2, 5, 66). Vavasqueur commence une description non des premiers hommes (contrairement à ce que laisse penser l'adjectif *priscus* ici utilisé qui désigne plus souvent en poésie les hommes de l'Âge d'or (Hor. *Epodes* 2, 2 ; Ov. *Fast.* 3, 779) mais ceux des débuts de l'âge du fer. Après la perte de l'innocence originelle et avant la constitution des premières cités, les hommes se retrouvent dans un état de guerre de tous contre tous comparable à ce que Hobbes va décrire sept ans plus tard dans son *Léviathan*. Ici le poète s'inspire de divers auteurs antiques en particulier d'Hésiode (*Les Travaux et les jours* 174-201), Ovide (*Métamorphoses* 1, 127-150) et Horace (*Satires* 1, 3, 99-104). Le temps ici désigné peut être le Moyen Âge pour lequel les jésuites avaient hérité de l'animosité des humanistes (cf. Vavasqueur, *Oratio terita* in *Opera omnia* p. 203). La *fusa ... coma* pourrait alors renvoyer à la chevelure des rois mérovingiens.

9. Lucrèce (5, 1009-1010) pensait déjà que les premiers hommes ignoraient les poisons et que leur usage était un trait des sociétés développées et corrompues.

11. *Polyphemus* : Le fameux Cyclope est souvent considéré comme une figure de la sauvagerie l'humanité antérieure à l'agriculture et à la vie en cité³⁶⁶. Cette allusion évidente à Homère (*Odyssée* chant IX), qui va être reprise avec la mention d'Ulysse au vers 31, est doublée d'une allusion probable à Théocrite qui dans la fameuse idylle XI dite du Cyclope, reprise par Ovide (*Met.* 13, 750-897) et très appréciée au XVIIe s., nous le présente comme un modèle de sottise et d'ignorance, de *rusticitas* par contraste avec le *cultus* de la nymphe Galatée.

³⁶⁶ CANTARELLA (Eva), *Itaca : eroi, donne, potere tra vendetta e diritto*, Milan, Feltrinelli, 2002, p. 125.

13. Vavasseur retourne un thème habituel du mythe de l'âge d'or (Ovide *Met.* 1, 89-90) qui veut que les bonnes mœurs soient respectées sans loi, ni tribunal. Selon Salluste, c'était le cas à Rome au début de la République (*Catilina* 9, 1).

21. *Blanditiae primo et facili assentatio uultu* : Cette dénonciation de l'hypocrisie, comme un propre des sociétés policées, se trouve chez Salluste (*ibid.* 10, 5).

22. *fingere oscula ... pedes* : Venue de Perse, la proskynèse, qui consiste à embrasser les pieds du souverain, a été adoptée à Rome sous Dioclétien (Ammien Marcellin *Histoires* 15, 18). Elle existait encore à l'époque de Vavasseur pour les prélats et les souverains. L'adjectif *docta* indique que ces baisers sont étudiés et obéissent non à un amour sincère mais à l'intérêt de celui qui les donne, ils s'opposent en cela à ceux de Marie-Madeleine que le poète va chanter dans le *Theurgicon* (31, 24 et 35, 29).

27. *Iustita excedens terris* : Vavasseur imite ici Virgile (*Georg.* 2, 473) et fait référence à un mythe que rapporte Ovide (*Met.* 1, 150) : Astrée, déesse de la Justice, a quitté la terre dégoûté par la cruauté des hommes. Son retour inaugurerait un nouvel Âge d'or (*Ecl.* 4, 6).

30. *omnis et ars* : Allusion à la fameuse maxime de Louis XI : *Qui nescit dissimulare nescit regnare*. Qui ne sait dissimuler ne sait régner.

31. *Vlysses* : Cette image assez dépréciative d'Ulysse se trouve souvent chez les Latins, en particulier chez Virgile qui l'appelle entre autres *scelerum inuentor* (*Aen.* 2, 164), *dirus* (*ibid.* 762) et *fandi fictor* (*ibid.* 9, 602). Cette dernière expression va même être reprise par Vavasseur pour désigner les pharisiens (27, 36).

33. Cette image d'un Ulysse séducteur des jeunes filles se trouve chez Ovide (*Ars* 2, 121-142).

43. *Nec Polypheme, places nec sis licet ultor, Vlysses* : Vavasseur ne veut ni de la dureté des premiers temps, ni de la fourberie des siècles policés. Dans sa troisième *Oratio* (*O. O.* p. 201-209) il semble justement croire, avec Jules-César Scaliger, que les civilisations ont toujours un commencement grossier, un *acmè* et s'achèvent sur la décadence. La France, comme la Rome de Cicéron, est justement sur le point d'atteindre cet équilibre entre ces

deux travers, si on la débarasse des mauvais rhéteurs qui la corrompent³⁶⁷ On peut aussi remettre cette idée dans le contexte religieux du XVIIe : les Jésuites n'ont voulu faire la synthèse de la spiritualité médiévale, à laquelle doivent beaucoup les *Exercices spiriuels*, et de l'humanisme dont la *ratio studiorum* accomplit le projet éducatif des humanistes³⁶⁸.

46. aurea saecla : Dire qu'un souverain ramènera l'âge d'or pour faire son éloge est un τοπός de la littérature latine : Virgile pour le fils de Pollion *Ecl.* 4, pour Octave Auguste *Aen.* 6, 788-795, Calpurnius Siculus pour Néron *Bucolica* 1, 32-88 et 4, 5-8, Claudien pour Stilicon *Laus Stiliconis* 2, 335 etc. Les Jésuites l'ont évidemment repris en particulier pour louer le pontife Urbain VIII : notamment, en vers Sarbiewski dans ses *Lyrice* 1, 3, 57-64³⁶⁹ et 3, 15³⁷⁰ et dans son épître *Aureum saeculum*³⁷¹ et en prose Ferrari³⁷². Ces auteurs jésuites cependant ajoutent une nuance très nette que le nouvel Âge d'or devra être certes vertueux mais surtout lettré. En effet, les Anciens pensaient que cet Âge mythique avait certes été heureux mais dépourvu de tous les raffinements de la science et des lettres (Virgile *Georg.* 1, 125-146 ou Juvénal 6, 1-14). Vavas seur reprend une idée chère à Cicéron, à Pétrarque et aux humanistes : on accède à la vertu par les *studia humanitatis*³⁷³. Il avait déjà exprimé sa satisfaction du progrès des lettres parmi ses contemporains dans sa deuxième *Oratio* (*O. O.* p. 197)³⁷⁴ dans laquelle il louait la France, pays où la science et la littérature lettres sont cultivées avec beaucoup de soin, en particulier grâce au soutien des monarques. On remarquera qu'en parlant ici d'un retour de l'Âge d'or il reporte sur le roi de France des éloges que les Jésuites romains faisaient au pape. C'est un nouvel indice de son très fort *amor patriae* et surtout de son gallicanisme : le roi se substitue au pontife romain³⁷⁵.

60. Vavas seur est tellement fier du trait sur lequel il termine son élégie qu'il en a extrait les quatre derniers vers pour les publier dans son recueil d'épigrammes. L'entrée au ciel, l'apothéose, est un lieu commun de l'éloge du souverain dès l'Antiquité : Virgile dans les

³⁶⁷ FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Eloquence*, *op. cit.* p. 411-416.

³⁶⁸ FUMAROLI (Marc), *ibid.*, p. 420.

³⁶⁹ THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *La Lyre jésuite*, *op. cit.*, p. 52.

³⁷⁰ THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *ibid.* p. 72-74.

³⁷¹ Cité par FUMAROLI (Marc), *L'École du Silence*, *op. cit.*, p. 104.

³⁷² Cité par FUMAROLI (Marc), « *Cicero pontifex Romanus* », *op. cit.*, p. 809.

³⁷³ GARIN (Eugenio), *L'Éducation de l'homme moderne*, trad. de Jacqueline Humbert, Paris, Fayard, 1968 p. 77-82.

³⁷⁴ Voir FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Eloquence*, *op. cit.*, p. 411.

³⁷⁵ FUMAROLI (Marc), *ibid.*, p. 410 et « *Cicero pontifex Romanus* », *op. cit.*, p. 799-800.

Géorgiques (1, 503-504) pour Octave, Ovide dans les *Meétamorphoses* (15, 745-879) pour Jules César et enfin Pline le Jeune (*Pan. Tra.* 11) pour Nerva. Ici cependant, tout en gardant l'image, Vavasseur lui donne non pas le sens païen d'une divinisation mais chrétien d'une arrivée au Paradis. En mettant en parallèle l'entrée glorieuse de Louis XIII parmi les saints et la retraite de Sublet en sa seigneurie de Dangu, il flatte son dédicataire et voit dans ce qui a tout l'air d'une disgrâce subie une fin honorable.

Ad lectorem // Au lecteur :

p. 157-164

APPARATVS CRITICVS :

om. PPSI

iudice] indice *PL*

nihil miscere aut notae, parum affirmare] nihil affirmare magnopere atque interdum ne hoc quidem *PL*

magna] praecipua *PL*

multiplicem] incredibilem *PL*

Vavasseur va cultiver ce genre d'avertissement en tête de ses ouvrages en complément (comme ici) ou, plus souvent, à la place de la dédicace à un Grand : en 1646, il précède ses *Orationes* d'un avis *erudito lectori* (*O. O.* p. 179-185) et en 1679, il écrit un *ad lectorem christianum* avant son *Iobus breui commentario et metaphrasi poetica illustratus* (*O. O.* p. 413-414). Il aime aussi définir les genres littéraires, comme il le fait ici pour la paraphrase biblique : il a ainsi joint à la seconde édition de son recueil d'épigrammes (*Epigrammatum libri tres* Paris, 1669) un traité *De Epigrammate* (*O. O.* p. 85-145).

marte meo : Expression appréciée de Vavasseur dont il préconise l'usage et définit la correction contre la forme fautive de *proprio marte* d'après César et Cicéron dans son opuscule *De ui et usus quorundam uerborum* (*O. O.* p. 174).

utut sit : équivalent à *utcumque*, même si on le trouve une fois chez Cicéron (*Att.* 15, 26), c'est un trait de langue comique propre à Plaute (*Most.* 545) et Térence (*Phorm.* 531) dont les comédies (surtout celles du second) étaient lues et imitées dans les collèges.

κᾶν ἄρα συμβῆ̃ γενόμενα ποιεῖν, οὐθεν ἦ̃ττον ποιητῆς ἐστιν. Τῶν γὰρ γενομένων ἕνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' αὐτὸν ὁ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητῆς ἐστιν. Citation de la *Poétique* (1451b) La traduction semble bien de Vavasseur lui-même.

Vavasseur rassemble en une phrase plusieurs réflexions tirées de la *Poétique* d'Aristote : le poète doit fuir les erreurs (6, 21 ; 1460b), purger les passions (25, 23 ; 1449b) et instruire les lecteurs (4, 12 ; 1448b). Vavasseur appelle Aristote « le Philosophe » suivant l'usage scolastique. Son enseignement, établi dès le XIIIe siècle comme autorité philosophique à l'Université, s'étend au XVIIe siècle à la poésie, notamment grâce aux ouvrages de l'abbé d'Aubignac. La place d'Aristote dans l'enseignement des Jésuites dans tous les domaines (physique, philosophique et rhétorique) est prépondérante³⁷⁶.

Dionysium, qui Christi primo acta omnia, deinde miracula θεουργίας insignite dixit. Cette phrase ne se retrouve pas telle quelle chez le Pseudo-Denys. Il faut sans doute comprendre que ce mot, dans l'œuvre de cet auteur qui l'utilise beaucoup, a successivement ces deux significations³⁷⁷.

καὶ ἔστι τῆς θεολογίας ἢ θεουργία συγκεφαλαίωσις. Citation du traité *De ecclesiastica hierarchia* 3, 5³⁷⁸.

τὴν παλαιὰν Γραφὴν θεολογίαν, τὴν δὲ καινὴν θεουργίαν. Ce commentaire est de Maxime le Confesseur (550-662), abondant commentateur du Pseudo-Denys, dans ses

³⁷⁶ Voir *Ratio studiorum, Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*, édition bilingue latin-français, présentée par A. Demoustier et D. Julia, traduite par L. Albrieux et D. Pralon-Julia, annotée et commentée par M.-M. Compère, Paris, Belin, 1997 : 128, 208-209, 216-228, 235, 375, 380 et 515.

³⁷⁷ art. « θεουργία » dans LAMPE (Geoffrey), *Patristic Greek lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 1972 p. 641.

³⁷⁸ PG 3, 432b.

*Scholies*³⁷⁹. Il est probable que Vavasseur ait repris la citation dans l'article *θεουργία* du fameux *Thesaurus Graecae linguae* d'Estienne³⁸⁰.

Caue porro putes miraculis Theurgicon appellationem ideo conuenire solum quod haec a Deo fierent. Le mot *θεουργία* vient effectivement de deux mots grecs *θεός* qui signifie Dieu et *ἔργον* œuvre, travail.

Ioannes Fillaeus est la forme latinisée de Jean Filleau (1574-1645), provincial de France de 1626 à 1630 puis de 1642 à sa mort³⁸¹, qu'il ne faut pas confondre avec son parent et homonyme (1600-1682) juriste poitevin. La Province de France correspondait alors au quart nord-ouest du royaume. Elle était comprise entre la Manche et l'Océan à l'Ouest, Amiens au Nord, Nevers et Moulins à l'Est et Tours et Bourges au Sud)³⁸².

³⁷⁹ PG 4, 141b.

³⁸⁰ éd. de Dindorf, vol. 4, col. 314c.

³⁸¹ BEYLARD (le P. Hugues, s. j.), art. « Filleau » dans O'NEILL (Charles) et DOMINGUEZ (Juan Joaquin), *Diccionario histórico de la Compañía de Jesús*, Rome, Institutum historicum S.I., 2001, vol. 3, p. 1429-1430.

³⁸² DELATTRE (le P. Pierre, s. j.), art. « France (Province de) », dans *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, *op. cit.*, t. II, col. 590-601.

Poème liminaire :

p. 165-168

APPARATVS CRITICVS :

- 7. eris]erit OO
- 10. et] ut P L
- 15. hic] hinc OO
- 30. alta] arua, P L
- 39. Fronde poetam] f. et p. *add.* PPSI

APPARATVS FONTIVM :

- 1. MANIL. 1, 1-4 : Carmine divinas artes et conscia fati.
- PS. VERG. *Aetna* 4 : dexter venias mihi carminis auctor ; IVVC. praef. 25-26 : Ergo, age ! sanctificus adsit mihi carminis auctor / Spiritus.
- 8. Nemes. *Cyn.* 97 : Duc age, diua, tuum frondosa per auia uatem
- 21. STAT. *Ach.* 1, 562 : sed opertae conscia culpa / cuncta pavet tacitasque putat sentire sorores
- 25. VERG. *Ecl.* 6, 66 : utque uiro Phoebi chorus adsurrexerit omnis.
- 26. OV. *Trist.* 4, 10, 39 : et petere Aoniae suadebant tuta sorores
- 28. PRVD. *Cath.* 7, 96 : ueteresque nugas condomare ac frangere ; *c. Symm.* 1, 433 : non patiar ueteres teneas ut, me duce, nugas.
- 29. VERG. *Aen.* 12, 377 : cum rota praecipitem et procursu concitus axis ; SIL. 8, 281 : fumat male concitus axis.
- 32. VERG. *Aen.* 6, 13 : iam subeunt Triuiae lucos atque aurea tecta ; OV. *Pont.* 2, 1, 43 : aurea Romani tecta fuisse Fori ; *Epist.* 16, 179 : innumeras urbes atque aurea tecta uidebis
STAT. *Theb.* 1, 209 : conpressa metu seruantes murmura Venti aurea tecta replent ;
PRVD. *c. Symm.* : tecta aurea flammis soluere

1-5. Sont résumés en une phrase les quatre types de miracles du Christ : guérison de maladies, résurrection des morts, expulsion des démons et mutations de l'ordre naturel (typologie reprise à saint Thomas, IIIa, q.44, a. 1-4 à l'exception toutefois de la résurrection qui remplace les miracles sur les corps célestes)

6. *Natura mirante* : citation exacte de l'antienne mariale *Alma Redemptoris*, chantée dans l'Eglise romaine aux complies pendant l'Avent. Vavas seur applique à l'ensemble de la vie du Christ ce que l'antienne ne disait que de sa conception virginale. Peut-être est-ce une allusion par le jeu de l'intertextualité à l'un des chefs d'œuvre de la poésie humaniste épique d'inspiration chrétienne le *De Partu Virginis* de Sannazar ? Une traduction française, intitulée *Les Couches sacrées de la Vierge* de ce poème en trois chants venait d'être imprimée chez Camusat (l'éditeur du *Theurgicon*) avec une épigramme de présentation due à Nicolas Bourbon grand ami de Vavas seur. Un autre jésuite le P. Labbe, en préparait une nouvelle édition, dans une anthologie de poèmes néo-latins qui fut imprimée à Paris en 1646.

Canam : Comme le titre de l'œuvre le laissait attendre (*Theurgicon* est construit sur le modèle de *Georgicon*), Vavas seur s'inspire de l'*incipit* des *Géorgiques*. Il commence par exposer, sur les cinq premiers vers, dans les subordinées les grandes catégories qu'il va traiter, le verbe principal au futur ne vient qu'au sixième vers en rejet.

7. Comme chez Virgile et à la différence d'Homère, c'est après l'exposé du sujet que vient la traditionnelle épiclèse. L'invocation à la Muse est remplacée par une prière au Christ, ainsi que l'avait déjà fait Prudence au début de la *Psychomachie* (v. 1-21). Juvencus (*Praefatio*, 25-27), dont Vavas seur s'inspire pourtant, avait préféré s'en remettre à l'Esprit saint³⁸³. Les poètes jésuites ont souvent donné au Christ le rôle de véritable inspirateur de la poésie. Ainsi dans une élégie intitulée *Parnasus christianus* et publiée dans l'*Imago primi saeculi societatis Iesu*, un poète anonyme écrit : *Cum Maria Iesus numina uatis erunt*. Avec Marie, Jésus est désormais la véritable inspiration du poète³⁸⁴. Vavas seur joue ici sur les deux sens du mot *uates* à la fois, poète et prophète. Plus que de christianiser une tradition venue de l'ancien paganisme, Vavas seur veut

³⁸³ Sur les rapports complexes des poètes chrétiens avec les Muses, voir CURTIUS (Ernest Robert), *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin op. cit.*, p. 372-388.

³⁸⁴ Cité et traduit par FUMAROLI (Marc), *L'École du Silence*, op. cit., p. 90.

placer sous son œuvre sous le regard de Dieu en adressant au Christ une véritable prière. C'était en effet un usage assez répandu dans les collèges de la Compagnie de commencer ses compositions par une prière ou une pieuse devise³⁸⁵.

9. *nobilitans factis loca grandibus* : Vavas seur applique à la Terre sainte une dignité particulière qui rappelle ce qu'écrit Bérulle dans *L'Élévation sur sainte Madeleine* : « Or cet Homme-Dieu, ce nouveau citoyen de la terre, honorant la terre en laquelle il est né, lui donne des privilèges dignes de sa naissance et veut faire de plus grandes œuvres dedans la terre que celles qui avaient été faites jusques alors dedans le ciel. »³⁸⁶. Dans la tradition jésuite, la Terre sainte tient une place importante en raison d'un pèlerinage qu'y fit saint Ignace en 1523.

10. *saeuo ... tyranno* : désigne Ibrahim I^{er}, sultan ottoman de 1640 à 1648 et à ce titre souverain de la Palestine.

11-13. L'idée de Croisade était encore très répandue au moment de la Contre-Réforme et le désir de voir le roi de France marcher à la tête des princes chrétiens contre les Turcs a inspiré de nombreux poèmes latins, en particulier la *Turciade* (1617-1625) du père Joseph³⁸⁷ ou encore Nicolas Bourbon, ami et correspondant de Vavas seur, dans un poème à Louis XIII intitulé *Fides regia*³⁸⁸ :

*Credo equidem (nec uana fides) sic uoluerè fata
ut pulso Mahomete potens atque orbe recepto
rursus Idumaeis coniugas lilia palmis.*

Je crois certes (si ma foi n'est pas vaine) que le destin tourne
De sorte qu'après avoir poussé Mahomet et conquis le monde
Vous alliez avez force réunir les lys aux palmiers d'Idumée.

³⁸⁵ COMPÈRE (Marie-Madeleine) et PRALON-JULIA (Dolorès), *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime : Etude de six séries d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720*, op. cit., p. 34-40.

³⁸⁶ P. de Bérulle, *Élévation sur sainte Madeleine*, 2, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. VIII, p. 419.

³⁸⁷ Voir PIERRE (Benoist), *Le Père Joseph, l'Éminence grise de Richelieu*, op. cit., p. 135-141.

³⁸⁸ BOURBON (Nicolas), *Opera omnia, poemata, orationes, epistolae*, Paris, Simon Piget, 1654, p. 63.

15. *alituum rex* : Vavasseur fait ici un gallicisme. Aigle étant féminin en latin, on ne l'appelle pas roi mais reine, comme le fait par exemple S. Jérôme³⁸⁹.

15-19. Allusion évidente à la vision d'Ezéchiel (1, 4-14) reprise dans l'*Apocalypse* (4, 7-8), interprétée traditionnellement comme les symboles des quatre évangélistes. Juvencus avait lui aussi commencé sa paraphrase en rappelant cette figure (Prolegomen).

20. Cette allégorie de la Foi n'est pas sans rappeler Prudence. A la fin de la *Psychomachie*, la Foi, accompagnée de la Concorde, se place en hauteur pour assembler les vertus victorieuses et édifier le temple céleste (730-749).

24. La Foi a le visage caché car elle est « ce qui nous rend présentes les choses qu'on espère, et ce qui nous convainc de celles qu'on ne voit point. » (He 11, 1) Peut-être y a-t-il ici une réminiscence de saint François de Sales : « La foi est la grande amie de notre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines qui se vantent d'être plus évidentes et claires qu'elle, comme l'épouse sacrée parlait aux autres bergères : *Je suis brune, mais belle* (Ct 1, 5). O discours humains ! ô sciences acquises ! *Je suis brune*, car je suis entre les obscurités des simples révélations qui sont sans aucune évidence apparente, et me font paraître noire, me rendant presque méconnaissable; *mais je suis* pourtant *belle* en moi-même à cause de mon infinie certitude; et si les yeux des mortels me pouvaient voir telle que je suis par nature, ils me trouveraient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effet je sois infiniment aimable, puisque les sombres ténèbres et les épais brouillards, entre lesquels je suis, non pas vue, mais seulement entrevue, ne me peuvent empêcher d'être si agréable, que l'esprit me chérissant surtout, fendant la presse de toutes autres connaissances, il me fait faire place et me reçoit comme sa reine sur le trône le plus élevé de son palais, d'où je donne la loi à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain? »³⁹⁰

25. Le Parnasse, montagne de Béotie, est la demeure des Muses, filles de Jupiter et de Mémoire et déesses des arts et des sciences. Il devient avec le temps un Champs-Élysées des poètes, comme on le voit chez Virgile (*Ecl.*, 6, 64-66 que Vavasseur imite ici). Les

³⁸⁹ *In Michaeam*, 1, 16 PL. 25, 1164c.

³⁹⁰ FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'Amour de Dieu*, 2, 14, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1969, p. 451.

poètes jésuites ont repris cette figure païenne pour en faire « un lieu spirituel où la musique sévère et céleste est seule à se faire entendre et où ne parviennent que les poètes dont l'âme est pure. »³⁹¹ On le trouve fréquemment évoqué chez les poètes religieux néo-latins à cette époque. C'est par exemple le cas d'Urbain VIII Barberini dans son élégie *Poesis probis et piis ornata documentis primaevio decori restituenda* qui ouvre ses *Poemata* à partir de l'édition de 1631³⁹². Ici Vavasseur se souvient sans doute de Sarbiewski (*Lyrica*, 1, 3)³⁹³ *ibid.* p. 50-52) : le pape, comparé à Apollon lui-même, depuis sa demeure céleste attire à lui les poètes. Il est en effet courant pendant tout l'âge classique qu'un poète présente l'entrée au Parnasse d'un autre poète pour faire son éloge. Outre Sarbiewski, on peut citer le P. François-Antoine Lefèvre, jésuite, auteur d'un *Commirius in Parnassum receptus* en 1703³⁹⁴, dans lequel il imagine tous les grands poètes qui se disputent l'honneur de recevoir Jean Commire. Toutefois Vavasseur ne manque pas d'assurance en présentant sa propre entrée triomphale au Parnasse, peut-être sur le modèle d'Horace (*Odes* 3, 30, 14-16) ou, en raison de la présence du char, à Virgile (*Georg.* 3, 18-22). Un autre modèle probable de Vavasseur ici serait Jacopo Sannazar qui commence son *De Partu Virginis* (1526) avec une prière aux Muses qui le font entrer au ciel (I, 8-18). Ensuite seulement il se tourne vers la Vierge Marie pour qu'elle inspire le poème qui va l'exalter (I, 19-32). Vavasseur a inversé cet ordre, il chante d'abord le Christ puis demande aux Muses de le faire entrer.

26. *Currum Aoniae ... sorores* : Autre nom des Muses qu'on trouve par exemple chez Ovide (*Met.* 3, 339). L'Aonie est un autre nom de la Béotie, région grecque, où se trouvent les deux principales demeures des Muses : le Parnasse et l'Hélicon.

32. *Biceps Iordanis* : Le Jourdain a deux sources (le Dan et le Baniyas). Juvencus l'invoquait aussi au début de son épopée pour purifier son esprit et trouver la force de « chanter dignement le Christ » (*Praef.* 26-27). Plus proche de Vavasseur, il est, dans le poème d'Urbain VIII, le nouveau Permesse, source sacrée d'inspiration pour le poète (*Poesis probis et piis ornata ... v.* 98).

³⁹¹ FUMAROLI (Marc), *L'École du Silence*, *op. cit.*, p. 103.

³⁹² THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *La Lyre jésuite*, *op. cit.*, p. 242-246.

³⁹³ THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *ibid.* p. 50-52.

³⁹⁴ VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, *op. cit.*, p. 70.

37. *io* : A l'origine, cri des Bacchantes et de Bacchus lui-même (Verg. *Aen.* 7, 400) devenu cri de joie et de triomphe (Hor. *Carm.* 4, 2, 49).

38. *Indigetes* : Dans le paganisme romain, il désigne les divinités domestiques ou nationales, comme Romulus ou Vesta (Verg. *Georg.* 1, 498).

39. Le poète couronné de lauriers rappelle les récompenses accordés au vainqueur dans les concours antiques, comme le raconte Stace (*Thébaïde*, 1, 32-33 et *Achilléide*, 1, 15-16). Pétrarque a remis la cérémonie en usage à l'honneur et l'a même exaltée dans ses *Triumphes* (1374). Même s'il est peu probable que Vavasseur ait connu directement la poésie latine de Pétrarque que les œuvres italiennes ont déjà supplantée, il s'inspire d'un *topos* très apprécié dans la poésie humaniste. Sannazar achève son *De Partu Virginis* (3, 513) sur une invocation des êtres célestes, qu'il nomme comme Vavasseur *superi*. Il raconte alors son couronnement par Mergillina, muse et nymphe tutélaire de sa villa, dans un vers dont Vavasseur s'est sans doute inspiré : *et mihi non non solita nectit de fronde coronam* (3, 521). « Et pour moi elle tresse une couronne faite d'une extraordinaire frondaison ». Les Jésuites en effet reprenaient cet usage du couronnement dans leurs joutes rhétoriques ou poétiques. Ainsi Mathias-Casimir Sarbiewski venait d'être couronné par le pape au Capitole.

I

Aqua uinum facta / L'eau changée en vin :

p. 169-174

APPARATVS CRITICVS :

25. uix ea dicta]dixerat *L P*

nouo] insueto *L P*

27. summus]summis *L P*

38. exsurdat] exsurgat *PPSI*

44. nectaris haustu] munere bacchi *L P*

APPARATVS FONTIVM :

14. LVC. 9, 574-575 : nec uocibus ullis / lumen eget

21. VERG. *Ecl.* 5, 46-47 : quales per aestum / dulcis aquae saliente sitim restinguere riuo.

25. VERG. *Aen.* 8, 337 : Vix ea dicta.

OV. *am.* 1, 13, 47 : Scires audisse : rubebat

26. VERG. *Aen.* 4, 207 : gens epulat toris Lenaeum libat honorem.

33. PLAVT. *Most.* 1075 : adsum praesens praesenti tibi ;

TER. *Ad.* 665 : quom hanc sibi uidebit praesens praesenti eripi.

39. HOR. *Carm.* 3, 29, 1-2 : Tyrrhena regum progenies, tibi /non ante uerso lene merum cado

44. SEDVL. SCOT. *Carm.* 76, 29 : [scilicet Deus Pater] potauit liquidos diuini nectaris haustus / fonteque de uitae sacra fluenta bibit.

var. VERG. *Georg.* 3, 526 : atqui non Massica Bacchi ; munera, non illis epulae nocuere repostae ; OV *Ars* 1, 555 : Ergo ubi contigerint positi tibi munera Bacchi ; *Rem.* 803 ; Quid tibi praecipiam de Bacchi munere, quaeris ; spe breuius monitis expedire meis.

4. *facilis Christus* : Dès son entrée dans l'action, le Christ reçoit adjectif qui souligne sa bienveillance et sa douceur, deux traits qui semblent avoir beaucoup attiré Vavasseur qui y revient sans cesse dans le poème. En l'occurrence, on peut rapprocher cet ajout du poète d'une remarque de saint Jean Chrysostome qui soulignait qu'en venant aux noces de deux pauvres humains le Christ révélait sa profonde bonté³⁹⁵.

5. *pateris*. La Patère désigne un « vase destiné avant tout aux libations en l'honneur des divinités, elle avait la forme d'une coupe sans pied et sans anse. »³⁹⁶. Il est fort peu probable que les Juifs les aient utilisées à des noces. Ce détail, ajouté par Vavasseur, est classicisant et romanisant, à moins qu'il n'ait voulu suggérer par là que ces noces à Cana préfigurent le sacrifice du Calvaire, noces mystiques de l'Agneau avec l'Eglise, selon l'interprétation de saint Augustin³⁹⁷ et de saint Bernard³⁹⁸

(cf, S. Aug. et S. Bernard *Serm. in I dominica post octauam epiphaniae*, 2, 2 2 PL t. 183 col. 158C)

10. *Deficit, ait, uinum miseris* : Le terme de *miseris* trahit chez la Vierge une sincère compassion pour les convives privés de vin. Le poème développe un peu la péricope dans l'esprit de saint Bernard³⁹⁹. Vavasseur était lui-même un grand dévot à la sainte Vierge à qui il a consacré trois de ses *Orationes sacrae* : une sur l'immaculée Conception (p. 291-296 dans les *O. O.*), une sur la Purification (p. 296-301) et une sur l'Assomption (p. 301-306) et son poème *Υπαπαντη vel de Occursu Virginis matris et Simeonis* (p. 629-632 dans les *O. O.* et souvent imprimé à la suite du *Theurgicon* dans les éditions antérieures). Il ouvre son recueil d'épigrammes sur deux poèmes sur la Vierge, l'un en latin et l'autre en grec (*O. O.* p. 645).

11. *Quid tibi potandi penuria, quid mihi curae ?* Cette parole du Christ, très elliptique et assez obscure est sans doute un sémitisme que Vavasseur en bon hébraïsant à bien interpréter⁴⁰⁰. Elle a fait l'objet d'interprétations diverses chez les Pères. Vavasseur se

³⁹⁵ JEAN CHRYSOTOME, *Hom. in Johan.* 21, 1, PG 59, 129.

³⁹⁶ POTTIER (Edmond), art. « Patera », dans DAREMBERG (Charles) et SAGLIO (Edmond), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines. op. cit.*, t. 4, p. 341.

³⁹⁷ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 8, 4 PL 35, 1452.

³⁹⁸ BERNARD DE CLAIRVAUX, *Serm. in I dominica post octauam epiphaniae*, 2, 2 PL 183, 158c.

³⁹⁹ BERNARD DE CLAIRVAUX, *ibid.* 155c.

⁴⁰⁰ LAGRANGE (le P. Marie-Joseph, o. p.), *L'Évangile de Jésus-Christ avec la synopse évangélique*, Paris, Lecoffre, 1954, p. 83.

rapproche de celle que saint Jean Chrysostome qui est la moins théologique. Pour lui, ce n'est pas à la Mère de Dieu de faire cette demande qui ne la concerne pas mais aux convives⁴⁰¹.

13-14. *necdum magnum Patrisque meumque / numen eget dia populis uirtute probari* : Là encore Vavasseur prend le parti d'explicitier, le texte évangélique. Il rejoint de nouveau l'autorité de saint Jean Chrysostome⁴⁰², pour qui l'heure dont il est question celle de la manifestation, par un miracle, de sa divine majesté.

14. *dia ... uirtute* : Cet adjectif, particulièrement recherché et archaïsant, confère une grande solennité aux paroles du Christ qui tranche avec le ton plus léger du récit. Que les miracles aient servi à manifester sa divinité, c'est là la doctrine traditionnelle de l'Eglise, illustrée notamment par saint Thomas d'Aquin⁴⁰³. Cependant il est curieux d'entendre le Christ parler avec une telle clarté de sa divinité. Vavasseur considère sans doute avec la tradition catholique que la Vierge Marie possédait « sur les mystères de la foi des lumières plus excellentes que tous les prophètes, tous les apôtres et tous les évangélistes ensemble. »⁴⁰⁴ et que par conséquent il n'était pas tenu de lui parler en parabole.

16. *Mollitus* : Discrètement, Vavasseur introduit un peu de psychologie. Il satisfait ainsi à la piété mariale en présentant le Christ touché par la persévérance de sa Mère. Le Grand Siècle a aimé insister sur ce fait que le premier miracle du Christ n'a été accompli que sur la demande de sa mère qui sa su l'émouvoir. Bossuet écrit ainsi en 1669 : « Mais, Messieurs, qui n'admira que Jésus ait voulu faire son premier miracle à la prière de la sainte Vierge, ce miracle en cela différent des autres, miracle pour une chose non nécessaire ? Quelle grande nécessité, il y eût du vin dans ce banquet ? Marie le désire, est assez. »⁴⁰⁵

⁴⁰¹ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.* 22, 1 PG 59, 134.

⁴⁰² JEAN CHRYSOSTOME, *ibid.* 133-134.

⁴⁰³ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa, q. 43, a. 3.

⁴⁰⁴ MEDINA (le P. Bartolomé de, o. p.), *Comment. in IIIa Summae Theologiae*, q. 27, a. 5, cité par AMBROGI (Pascal-Raphaël) et LE TOURNEAU (Mgr Dominique), *Dictionnaire encyclopédique de Marie*, Paris-Perpignan, Desclée de Brower-Artèges, 2015 p. 1281.

⁴⁰⁵ BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Troisième sermon pour la Conception de la Vierge*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Vivès, 1862, t. 11, p. 47.

18. *Metretis* : « Principale mesure pour les liquides dans le système attique des poids et mesures créé par Solon (...) Il vaut environ 38 lit. 88. Plus tard, dans le nouveau système introduit en Grèce vers le IIIe siècle avant J-C ; le metreta vaut environ 39 lit. 30. »⁴⁰⁶ Vavasseur prend soin de reprendre le mot même de l'Évangile qui a le mérite d'être aussi attesté chez Plaute (Merc. 75) et Columelle (12, 22, 1). Pour une fois, le vocabulaire évangélique rencontre la culture gréco-romaine.

22. *per famulos* : on eût attendu de la part d'un auteur classicisant *a famulis*. Vavasseur suggère ainsi que le Christ les utilise comme intermédiaire pour ne pas que sa gloire soit manifestée à tous mais seulement ceux qui pouvaient l'apercevoir, ce qui est encore l'avis de saint Jean Chrysostome⁴⁰⁷. (*Hom. in Iohan. 22, 2. PG t. 59 col. 135*)

uenturi conscius : Vavasseur reprend ici une remarque de S. Jean lors de la multiplication des pains (Jn, 6, 6).

24. *epuli ... magistri* : La Vulgate garde le terme grec d'*architriclinus*. Selon S. Th, la fonction exacte de ce personnage fait débat : « L'*Architriclinus* donc est le premier et le plus important des convives ou autrement, selon Chrysostome, l'ordonateur et l'organisateur de tout le festin. »⁴⁰⁸ En traduisant le mot par *magister epuli*, Vavasseur, qui se souvient peut-être d'Aulu-Gelle (15, 2, 4), choisit, semble-t-il, la première solution. Quelques années plus tard en 1667, Le Maître de Sacy retiendra la seconde option dans sa traduction du Nouveau Testament publiée à Mons.

25. *scires audisse, rubescit* : Vavasseur reprend ici les mots d'Ovide (*Am*, 1, 13, 47) : *scires audisse* : *rubebat*. « On aurait cru que l'Aurore m'avait entendu ; elle rougissait »⁴⁰⁹. Ce rapprochement, assez surprenant, de l'eau qui se change en vin et de l'Aurore qui rougit renforce considérablement l'effet de surprise que Vavasseur veut créer chez son lecteur.

31. *siccatos norat calices* : Le choix du mot *calices* renvoie au vocabulaire liturgique, le calice étant la coupe qui, à la messe, contient le vin destiné à devenir le sang du Christ, et

⁴⁰⁶ LÉCRIVAIN (Charles-Albert), art. « Metret », DAREMBERG (Charles) et SAGLIO (Edmond), *op. cit.* t. 3, p. 1888-1889.

⁴⁰⁷ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Iohan. 22, 3 PG 59, 135.*

⁴⁰⁸ THOMAS D'AQUIN, *Super Iohan. 2, 1 : Architriclinus ergo dicitur primus et princeps inter convivas. Vel aliter, secundum Chrysostomum, architriclinus erat qui erat ordinator et dispensator totius convivii.*

⁴⁰⁹ Trad. d'Henri Le Bonniec, Paris, les Belles-Lettres, 1989.

reprend le parallèle déjà signalé au vers 5 entre les noces de Cana et le sacrifice de la Croix dont la messe est le renouvellement.

34. *quid tibi uis ?* Le ton assez rude de l'*architriclinus* à l'époux est surprenant. Ni l'Écriture, ni les Pères n'y font allusion. Vavasseur l'a-t-il inventé ou bien l'a-t-il repris à un sermon ou un exégète de son temps que nous n'avons pu identifier ?

36. *Vuidus* : Ce terme poétique n'est attesté dans ce sens d'un peu ivre que chez Horace (*Carm.* 2, 19, 18 et 4, 5, 39).

41-44. La réponse de l'époux n'est pas rapportée dans l'Évangile, Vavasseur l'invente en s'inspirant de S. Chrysostome qui avait conjecturé que l'époux avait répondu quelque chose au maître du festin⁴¹⁰.

⁴¹⁰ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.* 22, 3 PG 59, 135.

II

Arreptitius liberatus / Libération d'un possédé

p. 175-180

APPARATVS CRITICVS :

12. admisi] admissi *PPSI*

APPARATVS FONTIVM :

7. VERG. *Aen.* 2, 797 : inuenio admirans numerum, matresque uirosque

9. OV. *Met.* 15, 88 : congestoque auidum pinguescere corpore corpus

11. VERG. *Aen.* 2, 222 : clamores simul horrendos ad sidera tollit.

23. IVV. 10, 235 : mens sana in corpore sano

24. VERG. *Aen.* 2, 639 : solidaeque suo stant robore vires

30. VERG. *Aen.* 2, 228-229 : novus per pectora cunctis / insinuat pauor

31. VERG. *Aen.* 11, 345 : quid fortuna ferat populi, sed dicere mussant

38. PRVD. *C. Symm.* 2, 868 : porrum et caepe deos inponere nubibus aussi ; alliaque et senapin caeli super astra locare.

Pour la première fois, Vavasseur combine des extraits de deux Evangiles différents et se livre à un travail de recomposition.

1-6. Au début de ce poème, Vavasseur semble s'écarter de son sujet et ne plus traiter spécifiquement des miracles. Cependant, en évoquant rapidement ce que le Christ a enseigné, il rappelle ainsi que ses miracles sont intrinsèquement liés à sa doctrine. Car, selon la théologie scolastique, les miracles ont été accomplis par Jésus-Christ tant pour donner confirmation de son enseignement que pour révéler la puissance divine qu'il avait en lui ⁴¹¹.

⁴¹¹ Voir THOMAS d'AQUIN, *Summa Theologiae* IIIa, q. 43 a. 3 : *Miracula facta sunt a Christo propter confirmationem eius doctrinae, et ad ostendendum virtutem divinam in ipso.*

5. *legum ... magistros* : Le texte de l'Évangile parle de « scribes », ce qui désigne plus ou moins les personnes qu'on appelle ailleurs les « docteurs de loi »⁴¹².

cf articles « Docteur » p. 367 et « Scribe » p. 1187 in P.-M. Bogaert, M. Delcor, Ed. Jacob et al. , *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, 3e éd. rev. et augm. Turnhout, Brepols, 2002)

8. *tyranni* : terme fréquent en poésie pour désigner Pluton, par exemple chez Ovide, (*Met.* 5, 508) ou Stace (*Ach.* 1, 826). Comme plus bas (v. 35-35) avec *ciues Auerni*, Vavasseur remploie des expressions païennes pour parler du christianisme.

13. Accuser le Christ de cruauté est pour le moins surprenant. Mais c'est le démon qui parle. Or dans le monde infernal tout est inversé, comme il appert du discours de la furie Allecto chez Claudien, (*In Ruf.*, 1, 45-65). Le poète s'inspire peut-être aussi d'une remarque de saint Théophylacte d'Orhid, exégète bulgare du XIe siècle souvent cité par saint Thomas d'Aquin dans sa *Catena aurea*, pour qui c'est le supplice des démons de ne pas pouvoir tourmenter les hommes⁴¹³.

14. *Turpi exitio* : Cette expression, mise en valeur par l'enjambement, désigne la mort sur la croix par lequel le Christ va définitivement détruire le pouvoir du démon sur le monde.

17. *Tu sancta Dei* : Ce neutre pluriel donne une certaine profondeur théologique à cette apostrophe, le Christ n'est pas un saint mais vraiment « le rayonnement de la gloire [du Père] et le caractère de sa substance. » (He 1, 3). Vavasseur se rapproche du grec qui utilise un article défini qui marque bien la spécificité du Christ mais que ne peut rendre le latin.

20-21. Cette nouvelle manifestation de l'esprit malin ajoute un suspens qui n'était pas dans l'Évangile.

⁴¹² SAULNIER (Christiane), art. « Docteur » et « Scribe », dans BOGAERT (dom Pierre-Maurice, o.s.b.), DELCOR (abbé Mathias), JACOB (Edmond) et alii, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, op. cit., p. 367 et 1187.

⁴¹³ THÉOPHYLACTE, *In Marc.* 1, 23 PG 123, 504.

24-27. Ces détails spectaculaires sont ajoutés par le poète pour émouvoir ses lecteurs et satisfaire au goût de son temps pour les histoires de possessions, celle de Loudun ne s'était terminée que quelques années avant la parution du *Theurgicon*⁴¹⁴.

27-29. L'usage de l'expression *Nec fas* rappelle qu'il y a, selon le théologien, une permission accordée par Dieu aux démons pour tourmenter les hommes. Sans cela, ils ne peuvent rien faire⁴¹⁵.

33. *uique sua* : Le poète ajoute cette précision qui ne se trouve pas dans l'Évangile : le Christ agit « par sa propre force » *ui sua*. Alors que les saints ou les magiciens peuvent accomplir des miracles par le pouvoir d'esprits bons ou mauvais, le Christ les accomplit de lui-même révélant ainsi qu'il est Dieu⁴¹⁶.

⁴¹⁴ Voir MANDROU (Robert), *Possession et sorcellerie au XVIIe siècle*, Paris, Fayard, 1997.

⁴¹⁵ Voir THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa, q. 49, a. 2 : *Diabolus nunquam potuit aliquid in nocumentum hominum facere nisi ex permissione divina*.

⁴¹⁶ Voir THOMAS D'AQUIN, *ibid.* q. 43, a. 4 : *quasi propria potestate miracula faciebat, non autem orando, sicut alii. Unde dicitur Luc. VI, quod virtus de illo exibat et sanabat omnes. Per quod ostenditur, sicut Cyrillus dicit, quod non accipiebat alienam virtutem, sed, cum esset naturaliter Deus, propriam virtutem super infirmos ostendebat. Et propter hoc etiam innumerabilia miracula faciebat*.

III

Petri Socrus feбри et alii aliter aegri / Guérison de la fièvre de la belle-mère de Pierre et d'autres malades :

p. 181-186

APPARATVS CRITICVS :

22. receptam] repertam *L P*

APPARATVS FONTIVM :

6. CLAVD. *III cons. Hon.* 10-11 : spes uotumque poli, quem primo a limine uitae / nutrix aula fouet.

8. SEN. *Thy.* 930-931 : pondera regni non inflexa / ceruice pati

14. OV. *Pont.* 4, 2, 6-7 : orba tamen numeris cessauit epistula numquam / ire per alternas officiosa uices.

19. VERG. *Aen.* 7, 719 : ubi Orion hibernis conditur undis

31. VL. FL. 1, 347 : cedantque tuae mea facta iuuentae.

37. OV. *Am.* 1, 4, 22 : Purpureas tenero pollice tange genas ; BALD. *Lyrica* 3, 31, 50 : Tu bene perspicax

Ventura tangis pollice Delphico

48. STAT. *Theb.* 10, 158 : noctiuagi uis blanda dei ; BALD. *lyrica* 3, 4, 89-90 : Amemus; urat mutua februm /uis blanda uenas.

1. *Inde* : transition habituelle de l'épopée (comme *iamque*). Vavasseau prend soin de lier ses poèmes entre eux. Comme les Pères, il est attentif au plan de l'Évangile, les miracles ne sont pas rapportés au hasard mais sont classés selon un ordre déterminé qui porte un enseignement en lui-même. En l'occurrence, Vavasseau suit l'ordre de saint Marc et de saint Luc et s'écarte de celui de saint Matthieu.

2. *tecto ... paupere* : L'adjectif, ajouté par le poète, donne un détail pittoresque dans un récit très sec et insiste sur l'humilité du Christ que des Pères, comme Cyrille d'Alexandrie et Jean Chrysostome, avaient déjà soulignée dans ce passage : le Christ est un roi qui « fuit

les grandeurs et écarte les rois et les amis des rois.»⁴¹⁷. Vida avait déjà utilisé cette expression pour désigner la maison que la sainte Famille a occupée durant son exil égyptien (*Christiade* 3, 559).

10. *Audiit imperium febris graue* : Cette personnification de la maladie donne un peu de relief au récit et annonce le catalogue des maladies personnifiées à la fin du poème.

17. *sol conditur undis* : Faire ainsi de l’océan la demeure nocturne du soleil est un fort marqueur épique, déjà présent chez Homère (*Iliade*, 7, 421 et 8, 485). Juvencus dans sa paraphrase du même passage utilise la même image (2, 1-3).

17-18. *receptis ... uiribus* : cet ablatif absolu suggère que la belle-mère de Pierre a non seulement été guérie de la fièvre mais, alors que normalement les malades reprennent lentement leurs forces, a recouvert immédiatement ses forces et une santé parfaite. C’est ce que faisait remarquer Jean Chrysostome dans son commentaire de ce passage⁴¹⁸.

23. *obscenae facies* : Cette personnification très pittoresque et évocatrice rappelle la description des démons que fait Vida (*Christiade* 1, 293)

24-29. Cette énumération est encore un trait propre au style épique depuis le fameux catalogue des vaisseaux homérique (*Iliade* 2, 494-759). Vavasseur cherche ici à élever son poème au rang de l’épopée.

⁴¹⁷ CYRILLE d’ALEXANDRIE, *In Luc.* 4, 38 PG 72, 550b et JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 27, 1 PG 57, 343.

⁴¹⁸ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 27, 1 PG 57, 345.

31. *cedantque magistri* : Vavasseur introduit ici une surenchère dans le goût de Stace (*Silves*, 1, 2, 26 et 90 etc.), maître de ce procédé décrit et analysé par Curtius⁴¹⁹. Selon l'usage, elle commence par le verbe *cedere*. Les chrétiens de l'Antiquité tardive ont aimé la pratiquer pour faire apparaître par contraste la supériorité de leur religion sur les héros de l'ancien paganisme, ainsi Prudence dans le *Peristephanon* (2, 1-16). Les poètes jésuites l'ont souvent ensuite reprise dans le même but. Jacob Balde par exemple exalte la beauté de la Vierge Marie qui passe celle des maîtresses de Tibulle et d'Horace (*Lyrical*, I, 43, 7-13) :

*Nec, cum Pieriam chelyn
arguto fidicen pollice moverit,
formosam Lalagen canet
uultumque ac niveae colla Licymniae
aut nigras Glycerae comas:
sed doteis potius, Virgo, tuas lyra
Emirabitur aurea.*

Lorsque, joueur de lyre, il [le chrétien] touchera l'instrument de Piérie d'un pouce sonore, ce n'est pas la belle Lalagé, qu'il chantera, ni le visage ou le cou de la blanche Licymnia ou les cheveux noirs de Glycère. Mais plutôt, ô Vierge, c'est de tes mérites qu'il s'émerveillera sur la lyre d'or⁴²⁰.

32. *Hippocrates Cous* : Le fondateur de la médecine antique, né sur l'île de Cos vers 460 avant J-C et mort à Larissa, en Thessalie, vers 370 avant J-C.

Galenus : Médecin de l'empereur Marc-Aurèle et auteur de nombreux traités de médecine, né à Pergame en 129 après J-C et mort à Rome en 216.

Ces deux auteurs étaient encore au XVII^e s. la référence inconstatable à la faculté de médecine. Ainsi Molière, qu'appréciait beaucoup Vavasseur, fera dire à Sganarelle dans son *Médecin volant* vers 1659 (scène 4) : « Hippocrate dit, et Galien par vives raisons

⁴¹⁹ CURTIUS (Ernst-Robert), *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, trad. de Jean Bréjoux, *op. cit.*, p. 270-274.

⁴²⁰ Trad. d'Andrée Thill, dans *La Lyre jésuite*, *op. cit.*, p. 117-119.

persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. »⁴²¹ Le médecin gascon Guillaume Ader, dans son traité *De Aegrotis et morbis in euangelio*, paru en 1620, avait abondamment développé cette comparaison du Christ avec les médecins antiques et conclu (mais pas aussi vite que Vavasseur) à la supériorité du Christ⁴²².

34. *Hic cesset Apollo* : Après avoir été comparé à d'illustres médecins, le Christ est comparé au dieu Apollon. Cette comparaison-rivalité est très classique et se légitime par de nombreux points communs. On la trouve déjà dans l'Antiquité tardive, par exemple chez Paulin de Nole : « O véritable Apollon, Illustre Péan, vainqueur du serpent infernal »⁴²³ Mais elle connaît au XVII^e s. un certain regain, tant parce qu'Apollon est dieu des poètes⁴²⁴ que, comme ici, parce qu'il est guérisseur. Guillaume Ader, par exemple, dans sa dédicace à l'évêque de Lombez, présente son œuvre comme « des flammèches dans le foyer d'Apollon allumées par le silex du Christ »⁴²⁵.

35-48. Le vocabulaire militaire et agonistique prolonge le souffle épique du texte et introduit une métaphore qui va être filée tout au long de l'œuvre : le Christ est un héros dont les innombrables ennemis sont les maladies personnifiées ou les démons.

37. *metuentes pollice tangi* : le Christ est si puissant qu'il lui suffit de toucher du pouce pour guérir n'importe quelle maladie. La simplicité de ce geste contraste avec le ton solennel de l'épopée et fait ressortir la grande douceur du Christ qui le distingue des héros païens. D'autant plus que ce geste se retrouve dans la poésie élégiaque pour exprimer de tendres pensées (par exemple chez Ovide, *Am.* 2, 10, 19).

38-39. D'habitude, c'est la maladie qui frappe, ici c'est elle qui est frappée : il s'agit donc de ce que Curtius appellerait topique du renversement de la nature⁴²⁶. Le Christ est vraiment supérieur aux lois de la nature qu'il peut renverser en montrant ainsi sa divinité.

⁴²¹ MOLIÈRE, *Médecin volant*, scène IV, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 34.

⁴²² ADER (Guillaume), *Enarrationes de aegrotis et morbis in euangelio*, Toulouse, Colomer, 1620, p. VII-XIV.

⁴²³ PSEUDO-PAULIN DE NOLE, *Carmen de nomine Iesu*, 2, 51-52 (appendix 2 dans l'édition d'Hartel, *Sancti Pontii Meropii Paulini Nolani Carmina*, Vienne, Tempsky, 1894) : *O, Apollo uere, Paeon inclite ; pulsor draconis inferi !*

⁴²⁴ Voir FUMAROLI (Marc), *L'École du silence*, *op. cit.* p. 90.

⁴²⁵ ADER (Guillaume), *Enarrationes de aegrotis ...*, *op. cit.*, p. V : *hos igniculos Apollineo fomite e Christiano silice accensos.*

⁴²⁶ CURTIUS (Ernst-Robert), *op. cit.* p. 170-176.

Ici Vavasseur accomplit ce qu'il avait annoncé dans le poème liminaire : « A la stupéfaction de la nature, le monde changé prend de nouvelles lois » (v. 5-6). Cette topique est appréciée des poètes chrétiens qui font ainsi ressortir pour parler de l'indépendance de Dieu vis-à-vis de toutes les contingences physiques. Ainsi, dans l'antienne liturgique *Alma Redemptoris*, la créature (la Vierge Marie) engendre son Créateur : « Vous qui fûtes génitrice ... de votre saint Géniteur. »⁴²⁷

39. *diuinos sentiat ictus* : Avec cet hypallage, Vavasseur insiste sur la puissance du toucher. Il rejoint l'opinion de saint Cyrille d'Alexandrie pour qui le Christ aurait pu soigner tous les malades d'une seule parole mais choisit de guérir par le contact afin de manifester la puissance de sa chair qui est la chair d'un Dieu⁴²⁸.

48. *blanda ... uis* : Cet oxymore, même s'il repris par Vavasseur à Stace (*Theb.* 10, 158), synthétise assez bien l'image que le *Theurgicon* veut donner du Christ : un héros fort et puissant qui n'est ni violent ou courroucé mais doux et humble.

⁴²⁷ *Tu quae genuisti ... tuum sanctum genitorem.*

⁴²⁸ CYRILLE d'ALEXANDRIE, *In Luc.* 4, 38 PG 72, 550.

IV

Magna uis capta piscium /

Prise d'un grand nombre de poissons :

p. 187-192

APPARATVS CRITICVS :

46. muti] muri *PPSI*

62. uluam] ulnam *OO*

APPARATVS FONTIVM :

1. *OV. Pont.* 3, 4, 71 : nos ea uix auidam uulgo captata per aurem

11. *VERG. Georg.* 4, 262 : ut mare sollicitum stridit refluentibus undis

12. *VERG. Aen.* 11, 76-77 : harum [scilicet uestium] unam iuueni supremum maestus honorem / induit ; *ibid.* 12, 853-854 : harum [scilicet Dirarum] unam celerem demisit ab aethere summo / Iuppiter

14. *LVC.* 5, 655-656 : [Caesar loquitur] : « ... parua quem puppe sedentem / tam magno petiere mari ! » ; *ibid.* 8, 258-259 : Cilicum per litora tutus [Pompeius] per litora tutus ;/parua puppe fugit. cf. *CLAVD. Bell. Get.* 321 ; *ARATOR Act.* 1, 69.

17. *VERG. Aen.* 10, 17 : O hominum rerumque aeterna potestas ; *ibid.* 12, 829 : hominum rerumque repertor. cf. *PAVL. NOL.* 6, 276 : O pater, o hominum rerumque aeterne creator.

21. *VERG. Aen.* 11, 227-228 : nihil omnibus actum / tantorum impensis operum.

26. mirabile dictu] cf. *VERG. Aen.* 1, 439 ; 2, 174 etc.

27. *OV. Ars* 2, 2 : Decidit in casses praeda petita meos

31. *VERG. Aen.* 3, 510-511 : passimque in litore sicco / corpora curamus

42. *STAT. Theb.* 4, 820-821 : hos [scilicet milites] turbo rapax, hos lubrica fallunt / saxa

43. *VERG. Aen.* 5, 709 : nate dea, quo fata trahunt retrahuntque sequamur

53. *THOM. AQVIN. Summ. Theol.* Ia IIae, q. 72, a. 5 : Sed poena sequitur culpam.

55. HOR. *Epist.* 1, 5, 10-11 : impune licebit / aestiuam sermone benigno tendere noctem.

56. SIL. 3, 512-513 : commotum promissis ditibus agmen / erigit in collem.

57. VERG. *Aen.* 1, 463 : solue metus

60. VERG. *Aen.* 6, 852 : Hae tibi erunt artes.

62. VERG. *Aen.* 6, 416 : tandem trans fluuium incolumis uatemque uirumque ; informi limo glaucaque exponit in ulua ; BALD. *lyrica* 3, 11, 23 : Sic glauca uerbenis et ulua ; Cymodoce, tibi sarta nectam.

Vavasseur suit toujours l'ordre de saint Luc traditionnellement jugé le plus proche de la vérité historique.

1. *auidis ... auribus* : Comme il l'avait déjà fait au poème 2 et le refera plusieurs fois dans le *Theurgicon*, Vavasseur ne commence pas immédiatement par le miracle mais décrit le Christ enseignant et la foule attentive.

4. *secum meditatur* : Vavasseur place ici un épisode rapportée en Lc 4, 42 et Mc 1, 35 où la foule va troubler la méditation du Christ.

6. *Genesar* : Le nom du lac est volontairement modifié pour des raisons métriques. Cette forme est néanmoins attestée dans l'Ancien Testament au Premier Livre des Maccabées (11, 67). Le fleuve qui le traverse est évidemment le Jourdain.

8. *unda ... populorum* : La comparaison de la foule à une mer agitée est très classique. On la trouve chez Sénèque, (*Herc. f.*, v. 170) et surtout Virgile (*Aen.* 1, 148-154). Elle prend cependant un relief particulier au bord de la mer de Galilée. Le Christ est comme coincé entre deux mers.

19. *O hominum ... rerumque magister* : Pierre appelle le Christ d'un titre que Virgile utilise pour Jupiter (*Aen.*, 10, 17 et 12, 829) et que Paulin de Nole a déjà donné au Dieu des chrétiens (*Carm.*, 6, 276). Pierre semble croire dès ce moment que Jésus est Dieu. Vavasseur rappelle ici la scène de la confession de Pierre (Mt 16, 16, Mc 8, 29 et Lc 9, 20), même si la reconnaissance de la divinité n'y est pas aussi explicite.

Cependant l'Évangile rapporte que c'est saint Thomas qui le premier reconnut, après la résurrection, la divinité du Christ (Jn, 20, 28).

21-24. *Verum omnia ... expandere rursus* : Amplification qui met en valeur la foi de saint Pierre. S'inspirant d'un commentaire de saint Ambroise de Milan, le poète lui fait dire que c'est Dieu qui rend fécondes les œuvres humaines⁴²⁹.

26. *se sponte sua* : mis en valeur par la césure et l'allitération. Les poissons se jettent spontanément dans le filet. Reprise des descriptions de l'Âge d'or où, en abondance, tous les biens se donnent d'eux-mêmes aux hommes (cf. Virgile, *Georg.*, 1, 127-128 ; Ovide, *Met.*, 1, 101-106 ; Tibulle, 1, 3, 45-46 etc.). Le poète joue ici sur la similitude entre cet âge d'or païen et le jardin d'Eden. Le Christ, nouvel Adam, ramène ce temps béni sur la terre.

mirabile dictu : clausule éminemment virgilienne (attestée deux fois dans les *Géorgiques* et cinq dans l'*Énéide*).

Le contraste entre le rythme solennel du vers 25 qui compte une régulière alternance de dactyles et de spondées et celui plus rapide du vers 26 introduit un effet de surprise et d'émerveillement. Le jaillissement des poissons est d'autant plus beau qu'il est imprévisible.

28. *Domino credas parere* : C'est une nouvelle forme de l'esthétique de la merveille. En fait, le Christ commande bien aux animaux. Toutefois le poète adopte le point de vue des témoins, qui ne connaissent pas la véritable nature de Jésus, pour mieux exprimer leur émerveillement. Comme Vavasseur le suggère en utilisant le terme *Domino* (avec une majuscule dans presque les éditions de 1644 et 1709) qu'il met en relief en le séparant du verbe dont il est le complément, le Christ est vraiment Dieu. C'est le propre de la puissance divine de toucher toute la création et en particulier les animaux. Dans la littérature classique, on repère les mêmes faits dans les recueils de présages prodigieux qui font intervenir des animaux sensibles à l'autorité qui émane naturellement du futur empereur. Un aigle par exemple a reconnu le jeune Octave, selon Suétone (*Aug.* 94, 7).

⁴²⁹ AMBROISE DE MILAN, *In Luc.* 4, 76 PL 15, 1635a : *O vacua praesumptio, o humilitas fructuosa! Qui nihil antea ceperant, magnam in verbo Domini concludunt piscium multitudinem. Non hoc humanae facundiae opus, sed supernae vocationis est munus.*

31. *Forte manus steterat* : Vavasseur s'écarte du texte évangélique qui ne mentionne pas de pêcheurs sur la rive mais seulement une deuxième barque. Il ajoute également le détail de la réparation des filets qu'il emprunte à Mt 4, 21, sans doute pour le côté pittoresque de la scène de genre. Il amplifie considérablement le succès du miracle, c'est une véritable exagération épique. Les pêcheurs qui partent précipitamment au secours de leurs compagnons dans le besoin rappellent les jeunes paysans latins qui volent, dans l'*Enéide*, au secours d'Ascagne au chant VII (v. 519-527).

42. *nequicquam trepidat, nequicquam lubrica fallit* : Cette remarque, qu'aucun poisson n'est tombé, est reprise à saint Ambroise⁴³⁰. Elle rend le miracle plus extraordinaire encore.

48. *comites Chritumque secuti* : allusion aux fils de Zébédée, Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste, dont la présence est attestée dans l'Évangile (Lc, 5, 10). Pour une fois, Vavasseur est plus elliptique que sa péricope.

54. *animam uilem neque de te digna merentem* : Cette amplification développe l'humilité de Pierre. En lui faisant dire notamment qu'il n'est « pas méritant », le poète s'inspire peut-être d'un commentaire de Cyrille d'Alexandrie⁴³¹ pour qui Pierre ne mérite en effet rien du Christ, car la loi enseigne de séparer le pur et l'impur.

64. *res patrum paruumque larem* : jeu sur les similitudes entre *patrum* et *paruum* qui renforce la cohésion du groupe et permet une belle allitération. En parlant des Lares, même si le mot peut désigner la maison sans connotation religieuse particulière, le poète introduit encore un élément de l'Antiquité classique en Galilée.

Dare nomina Christo : l'expression *nomen dare alicui* signifie « s'enrôler sous les ordres de ». C'est le début d'un parallèle qui va durer tout le poème entre une troupe et le groupe des Apôtres dont Jésus est le capitaine. Cette image est particulièrement éloquente chez Vavasseur qui appartenait à la Compagnie de Jésus dont l'inspiration militaire est connue.

⁴³⁰ AMBROISE DE MILAN, *ibid.* 77 : *Rumpuntur retia, nec labitur piscis.*

⁴³¹ CYRILLE D'ALEXANDRIE, *In Luc.*, 5, 8 PG 72, 365.

V

Purgatus leprosus / Purification d'un lépreux :

p. 193-195

APPARATVS FONTIVM :

2. OV. *Ars* 2, 118 : *Iam venient rugae, quae tibi corpus arent.*

11-12. PROP. 1, 17, 6 : *aspice quam saeuas increpat aura minas.*

13. IVV. 9 , 93 : *haec soli commissa tibi celare memento ; PS. CATO dist. 2, 7 : Quod pudeat, socios prudens celare memento.*

16. VERG. *Aen.* 6, 153 : *duc nigras pecudes, ea prima piacula sunt.*

Encore que le poète tire sa péricope de Mt. 8, 2-4, il suit l'ordre donné par Lc, 5.

3. Ce vers très harmonieux est composé de cinq dactyles.

4. *conspexit christum procul* : le poète place ici un détail qui se trouve à l'origine dans l'épisode de la guérison des dix lépreux (Luc, 17, 12) et dans celui du possédé (Mc 5, 6).

7. *timenti* : Le poète, après Bède le Vénérable⁴³², prête au lépreux des sentiments de peur, car les lépreux ont honte de leurs souillures, comme les pécheurs ont honte de leurs péchés. Selon la loi juive, les lépreux, impurs, ne doivent pas s'approcher des autres hommes (Lv 13, 46).

9. *Esto purus ... leprae* : Normalement on construit l'adjectif *purus* avec *ab* + ablatif. Cependant en poésie on le trouve parfois avec le génitif, par exemple chez Horace (*Carm.* 1, 22, 1 : *sceleris purus*). Vavasseur suit la prescription de saint Jérôme⁴³³ qui invite à bien lire séparément *uolo* et *mundare*. Le Christ exprime sa volonté puis donne l'ordre.

⁴³² BÈDE, *In Marc.*, 1, 40 : *Ille in faciem procidit, quod humilitatis est et pudoris, ut unusquisque de suae vitae maculis erubescat.*

⁴³³ JÉRÔME, *In Matth.*, 1, 43 PL 26, 51a.

Comme en latin *mundare* qui est bien un impératif passif peut être pris pour un infinitif complément de *uolo*, le poète a dû trouver une périphrase avec un impératif moins ambigu.

Iusserat : Insistance sur le caractère injonctif des paroles de Jésus. S'il n'était pas Dieu, il ne parlerait pas ainsi et la nature ne lui obéirait pas si rapidement, selon ce qu'en dit Jean Chrysostome⁴³⁴.

14. *quinque ... chartis* : Cette périphrase désigne le Pentateuque, les cinq premiers livres de l'Ancien Testament traditionnellement attribués à Moïse, bien qu'en réalité seul le *Lévitique* ch. 13 et 14) traite de la purification des lépreux.

16. *Hic te procures* : ce verbe est encore un trait de langue classique. Dans la religion romaine traditionnelle, il désigne spécifiquement l'action d'offrir un sacrifice de purification et d'expiation après un prodige (voir chez Cicéron, *De Div.* 1, 3). La clause *piacula sunt* quant à elle provient de Virgile (*Aen.* 6, 153) où la Sibylle demande à Enée d'accomplir les rites funéraires pour son pilote Palinure.

18-19. *Sic numen testare ...* : Ces deux derniers vers sont ajoutés par le poète sans fondement scripturaire, d'après saint Jérôme⁴³⁵. Là encore il est étrange d'entendre la Christ parler si clairement de sa divinité.

⁴³⁴ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 25, 2 PG 57, 329 : *Noví δὲ καὶ ἔξεν ἡ φύσις ἐπιταπτομένη.*

⁴³⁵ JÉRÔME, *In Matth.*, 1, 44 PL 26, 51a-b.

VI

Paralyticus tecto intromissus /

L'entrée d'un paralytique par le toit :

p. 196-205

APPARATVS CRITICVS :

15. potestates] potestas *PPSI*
35. insperatam] insperantem *PPSI*
 patuere] potuere *PPSI*
69. morbis] mortis *P L*

APPARATVS FONTIVM :

9. VERG. *Aen.* 7, 160-161 : iamque iter emensi turris ac tecta Latinorum / ardua cernebant iuuenes ; *ibid.* 512 : At saeua e speculis tempus dea nacta nocendi ardua tecta petit stabuli
12. VERG. *Aen.* 2, 1 : Conticuere omnes intentique ora tenebant
 VERG. *Aen.* 3, 373 : haec deinde canit divino ex ore sacerdos
13. VERG. *Aen.* 6, 590 : demens [scilicet Salmoneos], qui nimbos et non imitabile fulmen aere et cornipedum pulsu simularet equorum.
14. VERG. *Georg.* 1, 469 : tempore quamquam illo tellus quoque et aequora ponti
16. VERG. *Aen.* 8, 225-227 : ut sese inclusit [scilicet Cacus, filius Vulcani] ruptisque immane catenis / deiecit saxum ferro quod et arte paterna / pendebat
18. LVC. 5, 812 : nam quamuis flamma tacitas urente medullas / non iuuat in toto corpus iactae cubili
35. VERG. *Aen.* 8, 247-249 : ergo insperata deprensus luce repente / inclusumque cauo saxo atque insueta rudentem / desuper Alcides telis premit.
47. SIL. 8, 249-251 : tantum in quassata bellis caput extulit urbe / momentum ut rerum et fati foret arbiter unus / quo conservari Latium victore puderet ; PAVL. NOL. *carm.* 27,

81 : sic deus omnisonae modulator et arbiter unus / harmoniae

50-51. VERG. *Aen* 10, 464-465 : audiit Alcides iuvenem magnumque sub imo / corde premit gemitum lacrimasque effundit inanis.

52. IVVC. 3, 462-463 : Nec minus in stratis aegros donare salute / sublimisque patris concedere munera praestat.

53. VERG. *Aen.* 2, 74-75 : hortamur fari, quo sanguine cretus / quiue fuat memores quae sit fiducia capto.

65. saeculis redeunt miracula nostris] VERG. *ecl.* 4, 6 : Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

66. VERG. *Georg.* 3, 475-477 : Iapydis arua Timai / nunc quoque post tanto uideat desertaque regna / pastorum.

1-3. Petite pause dans le récit où le poète laisse parler son admiration pour le Christ. C'est un procédé surtout utilisé par Lucain d'apostropher ses personnages et de commenter leurs destins (2, 479 ; 4, 254 ; 7, 169 etc.) Ici Vavas seur s'inspire de Jn 9, 4 (« Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour ») pour présenter un Christ qui ne s'accorde jamais de repos et se consacre tout entier au salut des âmes.

2. locusque : le poète évite de trancher entre les Evangiles sur le lieu du miracle. Marc dit Capharnaüm (2, 1) et Matthieu « dans sa ville » (9, 1) c'est-à-dire Nazareth.

8-9. La péricope précise en effet que des hommes sont venus de toute la Galilée de Jérusalem et de Judée écouter le Christ. Cependant le poète donne à cette information un relief particulier, sans rien y ajouter. Apostropher les villes rappelle encore Lucain (1, 85 et 519 etc.). L'anaphore du *seu* et le choix de termes poétiques *arces* pour villes, comme on trouverait chez Virgile, (par ex. : *Aen*, 4, 234) ou de *Solya* pour Jérusalem ajoutent à la solennité de la scène. Vavas seur y insiste parce que depuis l'Antiquité tardive dire qu'on vient de loin pour l'admirer est un lieu commun de tout éloge⁴³⁶. C'est une heureuse rencontre du texte évangélique qui est totalement respecté et de procédés épiques tout à fait classiques.

⁴³⁶ CURTIUS (Enrst-Robert), *op. cit.*, p. 197.

3. *parua laboris erit magni domus* : très beau chiasme syntaxique et sémantique. La petite maison sera l'écrin d'un grand miracle.

11. *sede sedet* : Remarquable *figura etymologica* que l'enjambement souligne d'une façon spectaculaire.

Proceres legis ... periti : Les trois évangélistes précisent qu'il y avait des pharisiens et des docteurs de la loi qui sont deux groupes distincts. Ici Vavasseur semble les confondre.

12-13. Ce poème est saturé de références à l'*Enéide*. Ici il y en a trois en seulement deux vers.

continuere omnes (2, 1) : Le Christ est mis à la place d'Enée. Son discours, comme au début du poème 4, captive les Juifs comme celui du fils d'Anchise captivait les Carthaginois.

diuino ex ore (3, 373) : Le Christ est ici pourvu de la bouche du prêtre-devin Hélénius.

non imitabile robur (6, 590) : La force du Christ est comparée au foudre de Jupiter. On remarquera aussi l'antithèse entre *flumina*, élément liquide qui commence le vers, et *robur*, élément solide qui le termine.

Le Christ est par ses références successivement comparé à Enée, Hélénius et Jupiter. Il est héros, prêtre et dieu.

16. *arte paterna* : C'est en effet par la puissance du Père que le Christ accomplit des miracles, selon ce que dit l'Évangile de Jean : « Mais mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais. » (Jn 14, 10)

20. *corpora ... seruorum* : L'Évangile ne dit rien sur l'identité des porteurs, Vavasseur suit Bède qui, le premier, a vu en eux des serviteurs⁴³⁷.

17-40. Ici commence une petite amplification sous forme d'aristie. Le regard ne se concentre plus sur le Christ mais sur les quatre porteurs et le paralytique. Vavasseur développe beaucoup et fait même planer un certain suspens : font-ils surmonter les obstacles et enfin trouver le Christ ? Il donne une dimension épique à cette anecdote

⁴³⁷ BÈDE, *In Luc.* 5, 18 PL 92, 387a.

surprenante sur laquelle les évangélistes sont pourtant assez secs. Vavasseur dote même les porteurs d'une *uirtus* et d'un *animus*, qualités héroïques par excellence. On les voit successivement chercher à écarter la foule qui est présentée comme une armée implacable, monter sous une inspiration quasi divine et répandre la lumière dans la pièce. Cette aristie ne va pas sans rappeler celle de Darès et Entelle au chant V de l'*Enéide* (v. 362-484) où ils cherchent par tous les moyens l'accès à une citadelle ou celle d'Euryale et Nisus au chant IX de l'*Enéide* (14-450), dans tous les cas, il faut contourner une foule nombreuse et les compagnons sont animés d'une même solidarité.

30-31. *quid non solers penuria rebus ; suggeris extremis ?* Cette apostrophe à la Pénurie personnifiée est tout à fait épique. On peut la rapprocher du fameux : *Labor omnia uicit / improbus et duris urgens in rebus egestas.* (*Georg.* 1, 145-146). Le vers est d'un tour assez lourd avec ses cinq spondées pour exprimer l'enchevêtrement ou l'immobilité.

49. *ollis* : forme archaïque d'*illis*, fréquente chez Lucrèce mais attestée une fois seulement chez Virgile (*Aen.* 6, 730).

51. Ce vers a un rythme rapide (cinq dactyles) qui exprime la colère.

65. *Quianam* : forme très recherchée et très solennelle de l'interrogati qu'on trouve aussi chez Ennius (*Ann.* 1, 18 ; 2, 127 ; 7, 259) et Virgile (*Aen.* 5, 13 ; 10, 6). Quintilien le cite même parmi les archaïsmes à éviter (8, 3, 24).

redeunt miracula : Le verbe *redeunt* implique qu'on a connu de telles choses par le passé. Le choix de ce verbe et sa place dans le vers font immédiatement penser à la IV^e Bucolique (vers 6) :

Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

Voici que revient la Vierge et revient le règne de Saturne.

Vavasseur fait sienne l'interprétation christique de ce passage, déjà attestée chez les Pères⁴³⁸. Christ ramène l'humanité à son état d'innocence qu'a perdu la faute du premier

⁴³⁸ COURCELLE (Pierre), « Les exégèses chrétiennes de la quatrième Églogue », *op. cit.*

homme. Ce rappel était particulièrement opportun, puisque le Christ en disant au paralytique de retourner à la maison veut lui dire de « retourner au paradis. En effet, c'est la vraie maison, celle qui accueillit l'homme la première ; il l'a perdue non en droit mais par fraude. C'est donc à bon droit que la maison soit rendue, puisqu'il était venu puisqu'il devait anéantir les pièges de la fraude, restaurer le droit. »⁴³⁹

66-67. *Quid quod nil tale parentes ?* Vavasseur s'inspire lointainement de Is 6, 64 (que reprend I Co 2, 9) : « Depuis le commencement du monde les hommes n'ont point entendu, l'oreille n'a point ouï, et l'œil n'a point vu, hors vous seul, ô Dieu ! ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent ». Il met dans la bouche de la foule une gradation : d'abord, elle s'enthousiasme du retour des miracles (v. 65) et ensuite elle confesse que rien de tel ne s'était vu auparavant (v. 66). une opinion répandue chez les théologiens optimistes du premier XVII^e s. veut qu'en effet le Christ n'ait pas seulement rétabli l'humanité dans sa pureté originelle mais, allant plus loin, lui montre une gloire plus grande : « Par l'arrosage du Sang de Notre Seigneur fait par l'hysope de la Croix, écrit François de Sales, nous avons été remis en une blancheur incomparablement plus excellente que celle de la neige de l'innocence »⁴⁴⁰.

⁴³⁹ AMBROISE, *In Luc.*, 5, 14, PL 15, 1639c : *domum suam repetere, hoc est, ad paradysum redire censetur; ea est enim vera domus, quae hominem prima suscepit: non jure amissa, sed fraude. Merito ergo restituitur domus, quoniam venerat qui nexum fraudis aboleret, jus reformaret.*

⁴⁴⁰ FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'Amour de Dieu*, dans *Œuvres*, op. cit., p. 425.

VII

Restitua manus / Rétablissement d'une main :

p. 206-211

APPARATVS FONTIVM :

1. STAT. *Theb.* 3, 440: septima iam nitidum terris Aurora deisque ; purpureo vehit ore diem ; *ibid.* 12, 563 : septima iam surgens trepidis Aurora iacentes aversatur equis SIL. 1, 196 : terminus huic roseos amnis Lageus ad ortus ; septeno impellens tumefactum gurgite pontum ; PRVD. *Apoth.* 425 : Audiit aduentum domini, quem solis hiberi ; uesper habet, roseos et qui nouus excipit ortus.
6. OV. *Am.* 3, 7, 15 : Truncus iners iacui, species et inutile pondus.
9. VERG. *Aen.* 11, 726 : [Iuppiter] obseruans oculis summo sedet altus Olympo
12. VERG. *Aen.* 11, 337-338 : Tum Drances idem infensus, quem gloria Turni /obliqua inuidia stimulisque agitabat amaris.
15. VERG. *Aen.* 12, 680 : hunc [scilicet Aenean], oro, sine me [scilicet Turnum] furere ante furorem
25. VERG. *Aen.* 3, 314 : raris turbatus uocibus hisco
29. OV. *Trist.* 1, 4, 27: uos animam saeuae fessam subducite morti
32. VERG. *Aen.* 10, 807-808 : dum pluuit in terris ut possint sole reducto / exercere diem
36. VL. FL 2, 165 : dolor iraque surgit ; *ibid.* 8, 264-265 : hanc, o siquis vobis dolor iraque, Colchi / accelerate uiam ; STAT. *Theb.* 2, 319 : exedere animum dolor iraque demens

1. La description de l'Aurore personnifiée est présente dans toutes les épopées depuis Homère. Ici elle joue un rôle de transition. Vavasseur s'inspire spécifiquement de Stace (*Thébaïde*, 3, 440) de Silius Italicus (1, 196). Cependant dans la symbolique chrétienne, le lever du jour représente le Christ ressuscité (cf Ml 4, 2 et Prudence *Cathemerinon* 2 « Hymnus matutinus »). En ouvrant le poème sur cette contemplation de l'aurore et surtout sur le chiffre sept, le poète annonce bien que c'est un jour de sabbat que va se produire ce miracle, ce qui n'est pas sans influence sur la suite.

3. *Isacidum* : nommer un peuple du nom de son ancêtre le plus illustre est fréquent tant dans l'épopée classique (v. gr. les Dardaniens pour les Troyens) que dans l'Écriture. Cependant nulle part on ne nomme le peuple élu en référence à Isaac mais toujours à Abraham ou à Jacob-Israël. Vavasseur l'a sans doute repris dans la *Christiade* de Vida.

4. *cellisque sacratis* : terme rare doublé d'un pluriel poétique qui désigne la partie du temple la plus sacrée, où est cachée la statue du dieu (voir par ex. Cic., *Verr.* 5, 64). Il pourrait convenir au saint des saints du temple de Jérusalem mais ici on voit mal quelle partie sacrée cache une petite synagogue rurale. Une nouvelle fois, le poète introduit un élément du paganisme romain en Galilée pour relever le ton de son poème.

7. *exsuccam* : Cet adjectif est peu classique et même peu poétique. Il est attesté une première fois chez Quintilien (12, 10, 15) dans le sens de « sans force » mais ne prend ce sens de desséché que lui donne ici Vavasseur que plus tard chez Tertullien (*De anima* 32 et 51).

15. *furere ... furentem* : Le poète prête aux pharisiens les imprécations de Turnus contre Enée (cf. 12, 680). Il identifie donc encore le Christ à un héros dont cette fois-ci l'ennemi est représenté par les pharisiens.

16. *fasta liceat num luce mederi* : Les évangélistes se contredisent sur ce point. Selon saint Matthieu (12, 10), ce sont les pharisiens et les scribes qui posent la question au Christ et, selon saint Luc (6, 9) et saint Marc (3, 4), le Christ aux pharisiens et aux scribes. Vavasseur, qui suit l'avis de saint Augustin⁴⁴¹, considère que les pharisiens posèrent la question les premiers et que pour leur répondre le Christ mit l'homme au milieu et leur posa à son tour la question.

22. *consulti legis et aequi* : formule forgée par Vavasseur pour désigner les docteurs de la loi. Il s'inspire vraisemblablement de l'expression classique *iuris consultus*.

⁴⁴¹ AUGUSTIN, *De Consesu evangelistarum*, 2, 35, 82 PL 34, 1116-1117.

24. *at ollis* : L'usage de ces deux mots en contre-rejet pour exprimer la surprise se trouve déjà chez Ovide (*Met.* 4, : *at illi*) au moment où Vulcain apprend l'infidélité de Vénus.

37. *placabilis aspicit* : le poète s'inspire ici des oraisons liturgiques dans lesquelles on demande souvent à Dieu de jeter des regards bienveillants sur les hommes et leurs offrandes. On lit, par exemple, dans le Rituel de l'Extrême-Onction : *Deus, qui facturae tuae pio semper dominaris affectu, inclina aurem tuam supplicationibus nostris et famulum ex adversa valetudine laborantem, placatus respice* ... « Dieu qui gouvernez toujours avec bonté votre création, prêtez l'oreille à nos supplications et votre serviteur, qui souffre d'une pénible maladie, **regardez-le avec clémence** ... »

VIII

Centurionis seruus paralyticus / L'esclave paralysé d'un centurion :

p. 212-217

APPARATVS FONTIVM :

4. LVC. 4, 576 ; STAT. *Sil.* 5, 2, 98 : ardua uirtus.
6. PAVL. NOL. *Carm.* 19, 694-695 : ceu fractas totiens ictu cecidisse recusso /
brachiaque aegra sibi neruis stupuisse solutis.
7. VERG. *Georg.* 3, 512 : morte sub aegra.
19. PRVD. *Perist.* 11, 28 : plebis amore suae multis comitantibus ibat
27. OV. *Met.* 10, 613 : non sum me iudice tanti.
28. LVCR. 4, 1122 : de quod alterius sub nutu degitur aetas
35. IVVC. 1, 732 : stipabat gaudens populorum turba sequentum.
36. tales pectore uoces] VERG. *Aen.* 5, 409 et 482 ; 11, 377 et 840
43. OV. *Met.* 12, 211 : ex ordine mensis
46. PRVD. *C. Symm.* 1, 444 : infernis triste ob meritum damnata tenebris.
47. PRVD. *C. Symm.* 2, 371 : proprium exigat aeuum.
49. VERG. *Ecl.* 10, 77 : ite domum saturae, venit Hesperus, ite capellae.

1-4. Cette périphrase si longue et si raffinée donne beaucoup d'importance au personnage qu'elle décrit. Il y a un fort contraste entre le niveau de langue élevé et la réalité du personnage qui, dans la hiérarchie militaire, occupe un poste trop bas pour l'épopée. Le mot même de *Centurio* pourtant facile à placer dans un hexamètre n'est pas prononcé, sans doute Vavasseur le trouvait-il trop trivial. On peut ainsi le rapprocher des Précieuses qui à la même époque bannissaient de la poésie de nombreux mots jugés trop vils.

2. *Ausonidae* : terme épique pour désigner les Italiens d'après les « Ausones », peuple mythique établi entre la Campanie et la Latium. On le trouve chez Virgile (*Aen.* 10, 564 etc.), Lucain (9, 998 etc.), Silius (9, 187 etc.) etc.

5. *Hero* : terme épique pour désigner un demi-dieu ou un homme de grande valeur comme chez Virgile, *Ecl.* 4, 34). Ici il s'agit non seulement de son courage, qui selon Eusèbe de Césarée était très grand⁴⁴², mais de sa foi. Prudence déjà avait utilisé ce terme pour parler de saint Jean (*Cathemerinon* 6, 114)

8. *fama ... vulgante* : Voilà une formule très peu classique, attestée pour la première fois seulement chez Paulin de Périgueux (*Vita Martini* 6, 441) et très appréciée chez Bède le Vénérable⁴⁴³ puis tout au long du Moyen Âge.

9. *uitae ... necisque* : formule rare en poésie mais fréquente chez les prosateurs pour désigner le pouvoir souverain d'un maître sur son esclave (Gaius, *Institutiones*, 1, 52), d'un père sur ses enfants (César, *B. Gall.* 6, 19, 3) ou d'un roi sur ses sujets (*ibid.* 1, 16). Il annonce la comparaison que va faire le centurion entre le Christ et un général.

10. *ire rogat* : Les Evangiles se contredisent ici. Selon saint Luc (7, 3), le centurion envoie des notables juifs porter sa demande au Christ, alors que, selon saint Matthieu (8, 5) c'est le centurion lui-même qui va à sa rencontre. Sur ce point, Vavasseur suit la version de saint Luc, considérant avec saint Augustin⁴⁴⁴ que saint Matthieu a omis ce recours à des intermédiaires pour simplifier la narration.

12. *omnibus ... precibus* : Formule réservée à la prose, très appréciée de César (*B. Gall.* 5, 6, 3 ; 6, 31, 5 etc.). L'abondance de formules césariennes correspond bien à l'ambiance militaire de la scène.

17. *sacras ... arces* : Ces deux mots désignent ici une synagogue. Vavasseur remploie une périphrase classique pour désigner un temple (voir par exemple Horace *Carm.* 1, 2, 3).

⁴⁴² PRUDENCE, *Theophania* IV, PG 24, 621.

⁴⁴³ BÈDE, *In Sam.* PL 91, 617a et 703c et 712c ; *Hom.* 15, PL 94, 216b etc.

⁴⁴⁴ AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum*, 2, 20 PL 34, 1100-1101.

21-22. La répétition de *parce* rappelle l'antienne *Parce Domine* (tirée de Joël 2, 17) chantée dans l'Eglise latine aux jours de pénitence. Le poète renforce ainsi l'humilité et la piété de ses personnages.

38. *Haec uero oracula sunt* : Cette expression recherchée avec son impératif futur à la troisième personne du pluriel introduit un passage particulièrement solennel.

40. *Aurora* : Façon poétique de désigner les pays d'Orient, comme chez Virgile (*Aen.* 6, 686)

Hesperia : Il faut entendre ici ce terme dans son sens premier d'Occident (à rapprocher de *Vesper*, le soir, car c'est là que le soleil se couche) comme chez Horace (*Carm.*, 4, 15, 16). Cependant dans la poésie classique elle désigne plus souvent l'Italie, ce qui est aussi pertinent ici puisque le centurion en est originaire.

anni : Ce mot doit certainement être ici entendu dans son sens prophétique d'*annus magnus*, cycle astronomique dont Cicéron détaille les mouvements (*Nat. deor.* 2, 20), Vavasseur reprend le terme et lui donne le sens chrétien de la fin des temps.

45. *Regia proles* ... Le poète fait peser sur le peuple juif en particulier les malédictions du Christ en accord avec la plupart des Pères, tels saint Jérôme⁴⁴⁵. Il ajoute le terme *exheres* pour annoncer la privation du peuple juif de sa terre, après la destruction de Jérusalem par Titus. Il n'a cependant pas suivi les interprétations assez insultantes pour les émissaires juifs que donnait Jean Chrysostome sur ce passage⁴⁴⁶.

48. *irae* : Vavasseur précise que le grincement de dents est signe de colère. Cette précision est donnée aussi par Bède⁴⁴⁷.

⁴⁴⁵ JÉRÔME, *In Matth.* 1, 45, PL 26, 52a.

⁴⁴⁶ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 27, 3 PG 57, 337.

⁴⁴⁷ BÈDE, *In Matth.* 2, 8, 13 PL 92, 509b : *Vel certe stridor dentium prodit indignantis affectum, eo quod sero unumquemque poeniteat, sero ingemiscat, sero irascatur sibi.*

IX

Filius uiduae reuocatus ad uitam / Le fils d'une veuve rappelé à la vie :

p. 218-221

APPARATVS FONTIVM :

3. PAVL. NOL. *Carm.* 20, 109 : fida cohors sanctas referebat in aulas
4. VERG. *Aen.* 2, 730 et 11, 621 : iamque propinquabam porti ; *ibid.* 11, 621 : iamque propinquabant portis
6. SIL. 4, 785-786 : interea tibi prima domus atque unica proles / heu gremio in patriae Stygias raptatur ad aras ; IVVC. 2, 224-225 : Namque Deus mundum tanto dilexit amore / eius ut in terras discenderet unica proles
7. SIL. 1, 73 : namque orba marito [Dido]
9. LVCR. 3, 899 : omnia ademit ; una dies infesta tibi tot praemia uitae ; *ibid.* 5, 1151 : inde metus maculat poenarum praemia vitae.
14. VL. FL. 4, 2-3 : Atque ea non oculis diuum pater amplius aequis / sustinuit natiq̄ue pios miseratus amores
15. VERG. *Aen.* 2, 784 : lacrimas dilectae pelle Creusae.
22. BALD. *Lyric.* 4, 5, 37 : Concessoque Deum munere uescitur
24. VIRG. *Aen.* 11, 69-70 : solacia luctus / exigua ingentis
26. TIB. 3, 7, 177 : Non ego sum satis ad tantae praeconia laudis
28. VERG. *Aen.* 6, 46 : cum uirgo : « Poscere fata ; tempus, ait, deus, ecce, deus ! »
31. PAVL. NOL. *Carm.* 20, 39 : qui deus est genitore deo.

6. *unica proles* : clause reprise à Silius (4, 785) utilisée par les poètes chrétiens pour désigner le Christ (Juvencus, 2, 225) : « Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles. » Vavasseur fait, par ce jeu d'intertextualité, de cette résurrection une image de celle du Christ.

11. *supremo cineri* : Les Juifs inhumèrent leurs défunts, à la différence des Romains qui les incinéraient. Vavasseur introduit encore une fois un détail romain dans son poème.

13. *qua se tulit obuia* : Le Christ vient spontanément à la rencontre de la malheureuse veuve, détail qui rejoint l'observation de Cyrille d'Alexandrie⁴⁴⁸.

14. *uiduos ... miseratus amores* : Cette clausule reprise à Valerius Flaccus (2, 2) développe la péricope qui se contente de dire que c'est de la veuve que le Christ eut pitié. Vavasseur précise que c'est l'amour de la veuve pour son fils qui a ému le Christ. La paraphrase met en valeur des aspects plus dramatiques comme les passions des personnages.

26. *tantae ... ad praeconia laudis* : reprise du *Panegyrique* jadis attribué à Tibulle (3, 7, 177) sans doute composé lors de l'accession de Messalla au consulat. Chaque miracle est perçu comme une victoire, le vocabulaire et le style qu'adopte Vavasseur reprend ceux de la littérature triomphale. La vie du Christ est une marche triomphale du Christ couronnée par la victoire totale de la Résurrection et l'apothéose de l'Ascension. Cette mise en scène d'un triomphe du Christ se trouve déjà dans la Bible au livre de l'Apocalypse (5, 6-14).

30. *paeana* : terme classique pour désigner un hymne en l'honneur d'Apollon (cf. *Aen*, 6, 657) La comparaison du Christ avec Apollon, dieu guérisseur, a déjà été utilisée par Vavasseur (1, 3, 34).

31-33. Vavasseur aime achever ses petits tableaux par une courte doxologie, comme les hymnes du bréviaire. Il amplifie les cris de joie mentionnés dans sa péricope et confesse à nouveau la divinité du Christ.

⁴⁴⁸ CYRILLE D'ALEXANDRIE, *In Luc.*, 7, 11 PG 70, 609b.

X

Arreptitus idemque caecus et mutus /

Le Possédé aveugle et muet :

p. 222-225

APPARATUS FONTIVM :

1. LVCR. 3, 925 : cum correptus homo ex somno se colligit ipse.
4. OV. *Met.* 5, 562 : [De Sirenis] tantaque dos oris linguae deperderet usum.
6. VERG. *Georg.* 1, 41 : ignarosque uiae mecum miseratus agrestis
11. TIB. 2, 1, 77 : Et [puella] pedibus praetentat iter suspensa timore.
13. CATVLL. 63, 46 : [Attis] liquidaque mente uidit
18. OV. *Met.* 14, 412 : attonitum monstros uulgi pauet.
20. OV. *Ib.* 131 : et prius hanc animam nimium tibi saepe petitam.
21. VERG. *Aen.* 6, 864 : filius ane aliquis magna de stirpe nepotum ?

Cette péripécie est la plus courte de l'ouvrage, même si le poème n'est pas le plus court. Bien que Luc ait mentionné un miracle similaire (11, 14), Vavasseur ne le mentionne pas se contentant de celui de Matthieu un peu plus précis, à moins qu'il ne considère, contre Bède (*In Luc.* 11, 14-16), que le récit de Luc rapporte un autre miracle (peut-être celui de Mt 9, 32-34 ?). Dans tous les cas, le poète le place beaucoup plus tôt que les deux évangélistes.

1. *Tartareus* : L'Écriture désigne déjà le séjour des démons par ce terme païen (cf. 2 P 2, 4). En le mettant ainsi à la première place, le poète place tout son poème sous le signe de l'Enfer.

3. *tenebrarum obscenus amator* : La Bible associe souvent les démons aux ténèbres (voir par exemple Ep 6, 12 : « Car nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde, c'est-

à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. ») Ici ce rappel est particulièrement opportun car c'est le démon qui plonge le possédé dans la cécité. Par ailleurs, le choix du mot *amator* est aussi lourd de sens car il sous-entend souvent la lubricité (par exemple chez Cicéron, *Cael.* 50), dont les démons sont souvent vus comme les instigateurs, comme à Loudun dont les récits des possessions sont sans doute présents dans la mémoire des lecteurs d Vavas seur.

10. Ce vers particulièrement harmonieux porte un chiasme parfait. L'immédiateté de la guérison est suggérée jusque dans le style.

16. Le poète amplifie le texte dans le sens de la doctrine catholique selon laquelle les miracles du Christ prouvent sa divinité. Il rappelle une fois de plus, mais d'une façon tout à fait explicite, le point central de son poème.

18. *attonitae ... monstis ... cateruae* : Le poète s'inspire ici d'Ovide (*Met.* 14, 412), qui parle en des termes semblables de l'étonnement d'une troupe de chasseurs devant les sortilèges de Circé qui vient de changer Picus en pivoit. Même si le contexte est sensiblement différent, on voit chez Vavas seur un net effort de toujours susciter chez son lecteur de la surprise et de la crainte aussi. Il ne faut pas que la répétition lasse ou rende communs les miracles.

20. Début d'une nouvelle amplification du poète sur les interrogations de la foule. Vavas seur développe donc la judéité du Christ. Car, de tous les titres du Christ, celui de fils de David la rappelle le plus. Le poète rappelle que le Christ accomplit les prophéties faites à Israël. Ici Vavas seur s'inspire notamment de la prophétie du vieillard Siméon, lors de la Présentation de l'enfant Jésus au Temple : « Mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël, votre peuple. » (Lc 2, 30-32)

21. *magna ... de stirpe* : Cette expression est reprise au célèbre passage du chant VI de l'*Enéide* où Anchise présente à Enée les guerriers illustres qui naîtront de leur race. En l'occurrence, il est question de Marcellus, neveu d'Auguste et la *stirps* dont il est question est celle d'Enée et de César.

22. Très beau parallélisme avec double datif, tournure très classique et très élégante. Le poème se termine sur *saluti*, alors qu'il avait commencé par *Tartareus*. C'est l'œuvre du Christ-Rédempteur de faire passer l'humanité du démon au salut.

LIVRE II

XI

Sedata Tempestas / La Tempête apaisée :

p. 226-231

APPARATVS FONTIVM :

1. OV. *Met.* 13, 898-899 : Desierat Galatea loqui coetuque soluto / discedunt placidisque natant Nereides undis.
- 4-5. VERG. *Aen.* 6, 313 : stabant orantes primi transmittere cursum.
7. *ibid.* 6, 370 : neque enim, credo, sine numine diuom / flumina tanta paras Stygiamque innare paludem.
10. VERG. *Aen.* 7, 88 : [Sacerdos Fauni] pellibus incubuit stratis somnosque petiuit
14. VERG. *Aen.* 9, 420 : saeuit atrox Volcens ;
16. VAL. FL. 5, 333 : tacitis in sedibus.
19. HOR. *Ep.* 2, 2, 176 : uelut unda superuenit undam
21. VERG. *Aen.* 10, 726 : [leo] gaudet, hians immane comasque arrexit et haeret
22. *ibid.* 1, 582 ; 3, 311 etc. : nate dea ...
29. *ibid.* 4, 492-493 : testor, cara, deos et te, germana, tuumque / dulce caput magicas inuitam accingier artis.
33. *ibid.* 8, 395 : fiducia cessit.
37. *ibid.* 8, 40 : tumor omnis.
41. *ibid.* 4, 3 : multa uiri uirtus
46. *ibid.* 1, 157 : curruque volans [scilicet Neptunus] dat lora secundo.

APPARATVS CRITICVS : *nihil.*

Bien qu'il cite Marc en péricope, le poète reprend l'ordre de saint Luc, après y avoir un peu dérogé à la fin du livre précédent. Il a sans doute souhaité ouvrir le livre II

sur un des miracles les plus spectaculaires et les plus épiques. La tempête est en effet un lieu commun à de nombreuses épopées⁴⁴⁹, en particulier celle de l'*Enéide* (1, 81-157), elle-même imitée de l'*Odyssée*. (5, 292 et suivants)

4. *per undas* : clausule éminemment virgilienne (attestée huit fois dans l'*Enéide* : 1, 119 ; 4, 381 etc.)

5-6. *Naues se protinus addunt / huic aliae socias* : Cette expression assez fréquente chez Virgile (*Ecl.* 6, 20 ; *Aen.* 2, 339 et surtout *Aen.* 9, 149-150 où on trouve le même enjambement) a ici un sens particulièrement fort : l'éclatement du groupe syntaxique évoque la convergence des différentes barques.

8-9. *ad altam / seduxit puppim* : Par l'ajout de l'adjectif *altam* que cet enjambement met bien en valeur, le poète insiste sur l'élévation de la poupe où le Christ s'est endormi. Or le Christ avait annoncé sa crucifixion en disant qu'il serait élevé de terre (Jn 3, 14 et 12, 32). Vavasseur laisse ainsi possible l'interprétation traditionnelle (par exemple chez Bède⁴⁵⁰) qui voit dans cette poupe une figure croix.

11. *insidiosa* : En insistant sur l'arrivée imprévisible de la tempête, Vavasseur laisse entendre qu'elle est d'origine surnaturelle, ce qui est l'avis de la plupart des Pères notamment Jean Chrysostome⁴⁵¹.

12. *non ausa* : Vavasseur personnifie ici la tempête et lui prête des sentiments et un véritable caractère. Il suit ici à la fois la tradition épique et celle des Pères qui voient dans la tempête une figure du démon persécuteur de l'Eglise⁴⁵². C'est ici que débute cette personnification.

13. *libera fraenis* : Les vents marins sont littéralement déchaînés. Reprise de l'image mythologique d'Eole qui garde les vents prisonniers (cf. *Enéide* 1, v. 50 et suivants)

⁴⁴⁹ Voir LOPEZ (Vicente Cristóbal), « Tempestades epicas », dans *Cuadernos de investigación filológica*, t. 14, 1988, p. 125-148 et DEPROOST (Paul-Augustin), « La tempête dans l'*Historia apostolica* d'Arator. Source et exégèse d'un cliché littéraire », dans FREDOUILLE (Jean-Claude) et HOLTZ (Louis), *De Tertullien aux Mozarabes. Mélanges offerts à Jacques Fontaine*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1992, p. 479-495.

⁴⁵⁰ BÈDE, *In Marc.* 2, 4, 35 PL 92, 174c.

⁴⁵¹ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 28, 1 PG 57, 350-351.

⁴⁵² BÈDE, *In Marc.* 2, 4, 35 PL 92, 174d.

15-20. Brièvement, le poète reprend l'arrivée de la tempête décrite par Virgile (*ibid.* v. 81-91) : le vent souffle, les flots grossissent, le ciel se voile, la mort s'approche. Même si l'épisode est de fait plus court que celui de Virgile, Vavasseur amplifie le texte-source.

21. *gurges hians immane* : reprise de Virgile (*Enéide*, 10, 726) où Mézence est comparé à un lion sauvage. L'usage d'*immane* comme adverbe est très rare. La tempête est donc vraiment assimilée à un nouvel ennemi dont le Christ triomphe. Or le démon est comparé à un lion dans l'Écriture (cf. 1 P. 5, 8).

23. *effugia* : ce mot mis en valeur par l'enjambement reprend le titre de *refugium* que les Psaumes adressent à Dieu quatorze fois (Ps 9, 10 ; 17, 3 ; 30, 4 etc.). Une nouvelle fois, le Christ est reconnu comme Dieu par ceux qui lui demandent un miracle.

25. *ligno informi* : ce terme de *lignum* fait immédiatement penser à la croix qui est désignée ainsi dans l'Écriture (Act 10, 39 ; 13, 29 et 16, 24 ; 1 P 2, 24 etc.) et dans la liturgie (prière du Vendredi saint : *ecce lignum crucis in quo salus mundi pependit*). L'adjectif *informi* qui est ajouté par le poète file cette métaphore, car la croix est une mort ignominieuse (cf. Phil. 2, 7-8, He, 12, 2). Le poète fait de nouveau référence à l'interprétation des Pères (cf. note des vers 8-9).

30. *surge, ueni* : reprise du Cantique des Cantiques (2, 10 : *surge, propera, amica mea, formosa mea, et ueni*). Cependant cette parole est adressée par l'Époux à son Épouse, Vavasseur surprend en la mettant dans la bouche des disciples. Selon saint Bernard⁴⁵³, ce verset révèle le va-et-vient permanent dans la vie spirituelle entre la saine quiétude et l'action nécessaire, ce qui correspond assez bien au contexte de la tempête apaisée où une grande quiétude succède à une action périlleuse.

31. *nihil motus* : tournure appréciée chez Tite Live (26, 13, 10 ; 27, 9, 13 ; 42, 56, 10 etc.) mais jamais attestée en poésie.

⁴⁵³ BERNARD DE CLAIRVAUX, *In Cantica Cantica.*, 58, 1 PL 183, 1055d.

35. *Notos* : en poésie, peut désigner n'importe quel vent (cf. Virgile, *Enéide* 3, 268, 5, 242, Ovide, *Fastes* 5, 686).

39. *Obstupuere* : Ce vers rare mis en début de vers est sans doute une allusion à Vida qui présente de la même façon la consternation de la foule devant la résurrection de Lazare (1, 288).

42. Ce petit passage entre parenthèse est sans doute une reprise d'un passage de Flavius Josèphe, le fameux *Testimonium flavianum*, dont l'authenticité est aujourd'hui contestée mais qui était alors tenue pour authentique (malgré des doutes émis par des humanistes dès le XV^e s.) : « Vers le même temps vint Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler un homme. Car il était un faiseur de miracles et le maître des hommes qui reçoivent avec joie la vérité. »⁴⁵⁴ On remarquera d'ailleurs qu'une fois de plus la divinité de Jésus est presque ouvertement reconnue.

43. *imperii* : Le pouvoir du Christ sur les éléments est souverain et incontestable. Il est le véritable empereur des eaux, meilleur que le Neptune de l'*Enéide* qui met fin à la tempête (1, 131-156).

45. *nautae* : la question de savoir à qui il fallait attribuer ces paroles a divisé les Pères. Vavasseur suit saint Jérôme⁴⁵⁵ qui pense qu'il ne peut s'agir que de matelots, non des disciples qui, connaissant le Christ depuis longtemps, ne s'étonneraient plus de ses miracles.

46. *cursu ... secundo* : La tempête finit presque exactement par la même formule que la tempête de Virgile (*ibid.* v. 156) : le *curru secundo* devient *cursu secundo*.

⁴⁵⁴ FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, 18, 63-64, trad. de Julien Weill, Paris, Ernest Leroux, 1900.

⁴⁵⁵ JÉRÔME, *In Matth.* I, 8, 27 PL 26, 53d-54a.

XII

Demonos abactit et in suos permessi ingredi /

Des Démons expulsés entrent dans un troupeau des porcs :

p. 231-243

APPARATVS FONTIVM :

1. OV. *Met.* 5, 469 : [Triptolemus]: Scythicas advertitur oras.
4. VERG. *Aen.* 6, 727 : mens agitat molem [omnium rerum] et magno se corpore miscet.
9. *ibid.* 10, 26 : muris iterum imminet hostis / nascentis Troiae
12. *ibid.* 12, 699 : [Aeneas] opera omnia rumpit
13. *ibid.* 3, 644 : infandi Cyclopes et altis montibus errant.
21. PAVL. NOL. *Carm.* 20, 215 : cernite enim quantae fuit illa iniuria fraudis
26. OV. *Am.* 3, 9, 3-4 : Flebilis indignos, Elegeia, solve capillos / A ! nimis ex vero nunc tibi nomen erit.
28. VERG. 7, 707 : Clausus magnique ipse agminis instar
29. PROP. 4, 2, 1 : [Vertumnus dixit] : Quid mirare meas tot in uno corpore formas ?
53. OV. *Met.* 10, 263 : ornat quoque uestibus artus.
55. LVC. 3, 128-129 : neque enim tibi turba uerenda est / spectatrix scelerum
56. VERG. *Aen.* 1, 750 : [Dido] multa super Priamo rogitans, super Hectore multa.
67. *ibid.* 2, 549 : degeneremque Neoptolemum narrare memento.
70. CLAVD. *IV Hon. cons.* 184-185 : uisa etiam medio populis mirantibus audax / stella die
71. IVV. 10, 356 : mens sana in corpore sano
72. VERG. *Aen.* 1, 625 : ipse hostis Teucros insigni laude ferebat

APPARATVS CRTICVS :

16. saxi] saxo L

Tous les évangélistes s'accordent pour placer ce miracle après l'apaisement de la tempête. La péricope est tirée de saint Marc qui, pour une fois, est plus complet avec vingt versets contre six pour Matthieu.

1. *Gadarenae* : Les Evangélistes ne s'accordent pas sur le lieu de ce miracle. Selon Marc et Luc, il eut lieu à Gérasa et selon Matthieu, à Gadara, toutes deux villes de la Décapole. Bien qu'il cite Marc en péricope, Vavasseur retient la deuxième option considérant que Gadara, parce qu'elle est plus proche du lac de Tibériade, est historiquement plus plausible que Gérasa⁴⁵⁶.

4. *exanguis uiri* : le poète suit sa péricope et ne parle que d'un possédé, bien que la version de saint Matthieu, qui parle de deux possédés, soit jugée plus probable par saint Augustin⁴⁵⁷ et saint Chrysostome⁴⁵⁸.

7. *nudus membra* : accusatif de relation.

13. *altis montibus erret* : clausule reprise à Virgile (*Enéide* 3, 644) où il est question des Cyclopes. Les démons sont assimilés aux monstres mythologiques.

19. *Cui Christus* : Prenant le contre-pied des trois synoptiques, Vavasseur fait parler le Christ avant que le possédé n'ait le temps de dire quelque chose. On voudrait lire les vers 21 à 25 avant les vers 19-20 mais aucune édition ne le permet.

22. *nate Deo* : reprise du *nate dea* par lequel Enée est onze fois appelé dans l'*Enéide* (cf. 1, 582 et 615 ; 2, 289 ; 3, 311 etc.). Vida l'avait déjà repris dans son épopée (1, 63 etc.).

23. *ultor* : cet adjectif qui termine le vers est le surnom de Mars (Ovide *Fast.* 5, 577) qui avait son temple sur le forum d'Auguste. Le Christ est donc présenté comme un guerrier en lutte contre le démon. En outre, il y a peut-être ici une allusion à la séquence du *Dies irae* qu'on chante aux messes des morts : venant pour le jugement dernier le Christ y est appelé : *Judex ultionis*. Or ici le démon fait référence à ce jugement.

⁴⁵⁶ SAULNIER (Christiane), art. « Gadara » et Longton (Joseph) art. « Gérasa », dans *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, op. cit. p. 524 et p. 540.

⁴⁵⁷ AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum* 2, 24, 56 PL 34, 1104-1105.

⁴⁵⁸ JEAN CHRYSOTOME, *Hom. in Matth.* 28, 2 PG 57, 352.

24-25. *grande ... numen* : gallicisme, l'adjectif *grande* ne peut être pris en langue classique pour notre *grand* français qui désigne ce qui se distingue par sa puissance et sa force. Il renvoie seulement à la taille ou à l'âge d'une personne. Par ailleurs, l'expression *grande numen* n'est attestée nulle part.

29. *Taenarii* : A l'origine, ce terme désigne cap méridional le plus extrême du Péloponnèse entre les golfes de Laconie et de Messénie où se trouvait une grotte obscure qu'on prenait pour une des entrées des Enfers (Pausanias, 3, 25). Le terme a fini par désigner le séjour des morts lui-même (Virgile, *Georg.* 4, 467 ; Ovide *Fast.* 4, 612 etc.)

36. *montem summum et decliua montis* : Luc dit que les porcs sont sur la montagne, Marc qu'ils sont autour. Suivant S. Augustin⁴⁵⁹, Vavasseur, afin de résoudre la contradiction, affirme que le troupeau est si considérable qu'une partie était sur la montagne et une autre tout autour.

42. *setigeros* : désigne au sens strict un sanglier (cf. Ovide, *Métamorphoses* 8, 376). Ce terme, uniquement attesté en poésie, dénote les goûts classicisants de Vavasseur. Les *sues* deviennent des *setigeres* après l'arrivée des démons, de domestiqués ils deviennent sauvages et monstrueux.

43. *posuere animas* : Cette façon de dire « donner sa vie » est certes attestée chez les poètes (cf. Lucrèce 6, 1223 ; Properce 2, 13, 43 ou encore Ovide *Fast.* 1, 383) mais renvoie surtout à une expression fréquente chez saint Jean, notamment pour parler du sacrifice de Jésus sur la croix (10, 15 ; 13, 37-38 ; 15, 13). En utilisant cette expression rare et peu classique, Vavasseur fait peut-être référence à certains pères (notamment Bède⁴⁶⁰) qui comparent la mort de tous ces porcs, salutaire pour le possédé, à la mort de Jésus, salutaire pour tous les hommes. Cette explication vise à justifier un peu ce massacre gratuit de tant d'animaux.

⁴⁵⁹ AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum, ibid.*

⁴⁶⁰ BÈDE, *In Marc.* 2, 5, 11 PL 92, 177-178.

50. *Haec inter nabant ingentia terga* : Dans l'épopée, on dépeint fréquemment des corps qui flottent dans l'eau pour inspirer l'effroi au lecteur. Homère, comme toujours, donne le premier exemple de cette vision d'horreur en peignant le Xanthe (ou Scamandre) débordant de cadavres de chevaux et guerriers troyens tués par Achille (*Iliade* 21, 6-16). Dans la poésie latine, on la retrouve chez Lucain (2, 209-220) et Silius (1, 45-49).

70. *decem ... urbes* : La Décapole (dix villes en Grec) « groupe de villes, en majeure partie ou exclusivement hellénistiques, situées en Transjordanie ; elles furent incorporées au royaume de Judée par Alexandre Jannée ; Pompée les en sépara en 63 avant J-C et leur accorda la liberté, sous la tutelle du gouverneur de Syrie [...] Pline (*Histoire naturelle* 5, 18) en nomme dix : Damas, Philadelphie (Ammon), Raphana, Scythopolis (Bet-Shéân), Gadara, Hippos, Dion, Pella, Gérasa (Jerash) et Kanatha. [...] »⁴⁶¹

71. *mentem sano cum corpore sanam* : variante en chiasme sur le fameux adage de Juvénal (10, 356), comme au vers 23 de l'*Arreptitius liberatus* (poème II). On sait que cet adage est devenu, dans la culture humaniste, l'idéal de la vertu antique. Vavas seur, comme dans tout son poème, confond ici volontairement l'idéal de la *uirtus* gréco-romaine et de la sainteté chrétienne. Son personnage de Jésus sans cesse implicitement comparé à Enée en est un bon exemple. Il est en cela un bon représentant de l'humanisme dévot du premier XVII^e s. On peut néanmoins trouver dès les premiers siècles du christianisme des rapprochements entre la morale chrétienne et celle des philosophes païens avec une insistance plus marquée sur les erreurs des païens (cf. Tertullien, *Apologétique* 46, 9-18, Prudence, *Contre Symmaque* 2, 655-665 ; Augustin, *Cité de Dieu* 5, 13-14) et bien sûr dans la poésie de Juvencus où le Christ est en permanence implicitement comparé à Enée.

74-75. Anticipant sur le poème suivant, il transpose un détail rapporté par saint Luc (8, 40) au début de l'épisode de la fille de Jaïr, contre l'avis d'Augustin⁴⁶² qui considère qu'entre les deux miracles eut au moins lieu la vocation de saint Matthieu. Vavas seur consacre ainsi son habitude de toujours finir sur une doxologie (de là le *solitis*). Ici il ajoute le détail des applaudissements, qui sont, dans la Bible, un signe de louanges

⁴⁶¹ DU BUIT (Michel), art. « Décapole », dans *Dictionnaire encyclopédique de la Bible, op. cit.*, p. 341-342.

⁴⁶² AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum*, 2, 28, 64 PL 34, 1109.

beaucoup plus dignes qu'aujourd'hui. Il est mentionné par exemple au début du Psaume 46 (verset 2). Selon S. Augustin, il désigne la joie d'accomplir des bonnes œuvres pour Dieu ⁴⁶³.

⁴⁶³AUGUSTIN, *Enarrationes super Psalmos*, 46, 3 PL 36, 526.

XIII

Mulier profluuo sanguinis laborans / Une femme souffrant de flux de sang :

p. 244-251

APPARATVS FONTIVM :

3. LVCR. 2, 367 : tremulis cum uocibus

4. VERG. *Aen.* 1, 479-481 : interea ad templum non aequae Palladis ibant /crinibus
Iliades passis peplumque ferebant / suppliciter tristes

10-11. PRVD. *Cath.* 6, 85-86 : Huius [scilicet Christi] manum potentem / gladius
perarmat anceps.

13. VERG. *Aen.* 2, 321 : [Panthus] amens ad limina tendit.

14. PRVD. *Cath.* 3, 127-128 : ut mulier [scilicet Maria Virgo] / colla trilinguia
calce terat

18. LVCR. 6, 1205-1207 : profluuium porro qui tetri sanguinis acre / exierat tamen
in neruos huic morbus et artus / ibat et in partis genitalis corporis ipsas.

25. VERG. *Aen.* 3, 216-218 : uirginei uolucrum uoltus, foedissima
uentris /proluuies uncaeque manus et pallida semper / ora fame.

29. *ibid.* 4, 533 : [Dido] sic adeo insistit secumque ita corde uolutat

30. IVVC. 2, 387-390 : Pectoris haec tacitam uoluebat credula mentem / arcano se
cumque fide iam certa tenebat /actutum fesso fugeret quod corpore tabes /
extremam Christi posset si tangere uestem.

49. VERG. *Aen.* 11, 811-813 : occiso pastore lupus magnouo iuueno /consciis
audacis facti caudamque remulcens / subiecit pauitanti utero siluasque petiuit.

60. HOR. *Ep.* 1, 6, 67 : Viue, uale.

APPARATVS CRTICVS :

36. *damna legensque vehensque sua interiusque resorbens] om C PPSI OO*

55. dominari] dominati OO

2. *diuinaque sabbata* : Vavasqueur ajoute ce détail qui n'est explicitement donné par aucun évangéliste mais déduit du fait que Jésus se trouvait à la synagogue.

cogunt : le poète joue ici sur le double sens du mot *cogunt*. La loi ancienne rassemble les juifs à la synagogue pour le Sabbat et en même temps est une contrainte « une charge lourde et importable » (Mt 23, 4) C'est aussi une périphrase explicitant le sens du mot grec « synagogue », *Συναγωγή*, le lieu où l'on s'assemble.

5. *genibusque affusus et haerens* : Saisir les genoux de celui qu'on supplie est un geste tout à fait conforme aux usages gréco-romains mais plutôt éloigné de ceux des Juifs. On le trouve chez Homère (*Iliade* 21, 71), Tite Live (28, 34, 4 etc.) ou Virgile (*Enéide* 10, 522 etc.)

6-11. Ce passage pose des difficultés. Selon saint Matthieu (9, 18) et saint Luc (8, 42), au moment où Jaïr va trouver le Christ, sa fille est déjà morte, selon saint Marc (5, 23), elle est à l'agonie et meurt pendant que le Christ guérit l'hémorroïsse. Le poète ici ne semble pas trancher puisque la jeune fille est dite morte au vers 6 et seulement malade au vers 11. Il suit probablement l'avis de saint Augustin⁴⁶⁴ et de saint Jean Chrysostome⁴⁶⁵, pour qui le désespoir et le malheur de Jaïr lui ont fait amplifié et déformé la réalité.

10. *potentem* : l'adjectif mis en valeur par sa position finale et par l'enjambement rappelle que la puissance du Christ réside symboliquement dans sa main, Vavasqueur en avait déjà fait mention (cf. poème III *Petri socrus*, v. 48). L'importance de la main dans l'accomplissement des miracles a déjà été relevée par les Pères (comme saint Cyrille d'Alexandrie⁴⁶⁶) et par saint Thomas⁴⁶⁷. Dans l'Écriture, l'expression *manus Domini* ou *Dei* pour désigner l'action divine sur sa création revient plus de cinquante fois.

11. *Sit nulla licet spes, aegra ualebit* : Vavasqueur présente un Jaïr rempli de confiance en Dieu, contre l'avis de certains Pères, comme Jean Chrysostome⁴⁶⁸, qui portent sur lui un

⁴⁶⁴ AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum* 2, 28, 64 PL 34, 1109-1110.

⁴⁶⁵ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 31, 1 PG 57, 369.

⁴⁶⁶ CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Com. in Luc.* 4, 40 PG 72, 549.

⁴⁶⁷ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae*, IIIa q. 44, a. 3, ad 2um.

⁴⁶⁸ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth. ibid.*

jugement nettement plus dépréciatif. On ne peut s'empêcher d'y voir une allusion à ce que l'apôtre Paul dit d'Abraham (Rom 4, 18 : « ayant espéré contre toute espérance »). Suivant une remarque du pseudo-Jérôme⁴⁶⁹, Jaïr est en effet une figure du peuple de la première Alliance qui est issu d'Abraham.

13. *ad limina tendit* : clausule reprise à Virgile (*Aen.* 2, 321) où le Troyen Pandus sauvait son fils des flammes. Juvencus (2, 652) avait déjà repris cette expression pour parler précisément de la Résurrection du Christ. Cette clausule est porteuse d'espérance pour la jeune fille.

18-25. Le poète est souvent plus long que les Évangiles dans les descriptions des maladies, il renforce ainsi le caractère dramatique. Ici il s'inspire de la description de la peste d'Athènes par Lucrèce à la fin du *De rerum natura* (6, 1205-1207).

27-28. *tactuque ... furtiuo* : expression reprise littéralement à saint Ambroise dans son commentaire de ce passage⁴⁷⁰.

31-36. Vavasseur donne ici une petite amplification en entrant dans les détails techniques sur la maladie de cette femme. Les évangélistes ne sont pas très précis dans leur description. On ne sait pas exactement de quoi elle souffre. Néanmoins l'opinion qui semble prévaloir à l'époque de Vavasseur est qu'il s'agit d'une ménorragie (ce qui expliquerait du reste que, considérée comme impure, elle n'ait pas osé se présenter tout simplement du Christ). C'est en effet l'avis de Guillaume Ader⁴⁷¹, fameux aujourd'hui pour son abondante œuvre poétique en gascon mais qui composa également un traité sur les maladies des Évangiles vus par la médecine. Il fait remarquer que le climat de Césarée, d'où cette femme était originaire, fait rendre mélancolique⁴⁷², c'est-à-dire que les habitants souffrent d'excès de bile noire à tel point qu'elle peut se mêler au sang qui noircit et provoquer ainsi chez les femmes la ménorragie (v. 32-33 : *atrūm / flumen*)!⁴⁷³

⁴⁶⁹ PSEUDO-JÉRÔME, *In Marc.* 5, 22 PL 30, 606.

⁴⁷⁰ AMBROISE, *In Luc.* 5, 113 PL 15, 1667b : *Diripit regnum illa quae fluxu sanguinis laborabat; nam cum Dominus ad filiam principis synagogae tenderet, furtiuo quodam tactu sanitatis remedium praelibavit.*

⁴⁷¹ ADER (Guillaume), *Enarrationes de aegrotis et morbis in Evangelio.* Toulouse, R. Colomer, 1620, p. 78-84.

⁴⁷² ADER (Guillaume), *ibid.* p. 82-83.

⁴⁷³ ADER (Guillaume), *ibid.* p. 443.

36. Ce vers ne se trouve pas dans la première édition, celle de la veuve Camusat de 1636, ni dans celles qui en sont issues (le *Parnasus poeticus* et les *Opera omnia*).

38. *subitam ... salutem* : Le poète insiste toujours sur la rapidité du miracle (1, 25 ; 5, 10 ; 6, 52). Il renforce ainsi le caractère spectaculaire et divin du miracle : le Christ non seulement rend la santé mais, comme se plaît à le souligner Jean Chrysostome⁴⁷⁴, plus rapidement encore que la médecine.

42. *Quis me, quis tetigit uestem ?* la double interrogation, avec le verbe *tetigit* à fonction double (que les grammairiens appellent une construction ἀπὸ κοινοῦ) que met en valeur les deux césures n'est pas dans la péricope où le Christ se contente de dire « Qui a touché mes vêtements ? » (Mc 5, 30). Peut-être le poète cherche-t-il à concilier cette phrase avec celle que rapporte Luc (8, 45) : « Qui m'a touché ? », à moins que, comme certains Pères (notamment saint Ambroise⁴⁷⁵ et Grégoire le Grand⁴⁷⁶, il considère que la femme touche physiquement le vêtement du Christ et moralement le Christ lui-même.

49. *audacis facti* : expression très forte reprise à Virgile (*Aen.* 11, 812) où elle désigne le meurtre d'un berger par un loup. Suivant l'interprétation de Jean Chrysostome⁴⁷⁷, l'acte de la femme est presque assimilé à un crime, car elle enfreint en effet la loi de Moïse (Lv 15, 25) qui défendait aux femmes souillées de quelque flux de sang de toucher qui que ce soit.

53-56. Les rejets et contre-rejets, assez fréquents en général dans le poème, sont ici particulièrement nombreux. Ce rythme saccadé et irrégulier exprime le trouble de la femme.

59. *inque dies crescās* : ajout du poète qu'on trouve déjà chez S. Chrysostome⁴⁷⁸, à savoir que le Christ donne à cette femme en même temps que la guérison la grâce de grandir chaque jour en sainteté. Ce détail s'accorde bien avec la tradition rapportée par Eusèbe de

⁴⁷⁴ JEAN CHRYSOSTOME *Hom. in Matth.* 27, 1 PL 57, 344-345.

⁴⁷⁵ AMBROISE *In Luc.* 6, 57, PL 15, 1683.

⁴⁷⁶ GRÉGOIRE LE GRAND *Moralia in Job* 3, 20, 36 PL 75, 618.

⁴⁷⁷ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 31, 1 PG 57, 371.

⁴⁷⁸ JEAN CHRYSOSTOME, *ibid.* 31, 2 PG 57, 372.

Césarée⁴⁷⁹ qui assure que cette femme a fait élever une statue du Christ guérisseur en sa ville natale de Césarée de Philippe où elle a pieusement vécu, après sa guérison.

60. *Viue, uale* : emprunt à la sixième Epître du premier livre (vers 67) où Horace (*Ep.* 1, 6, 67) donne de sages préceptes à Numicius. Vavasseur reprend la formule d'envoi, le Christ se pose comme précepteur de la femme, il l'a délivrée de la maladie comme Horace a délivré Numicius de la crainte et des erreurs. La conversion au christianisme est présentée comme un prolongement de la conversion à la philosophie que prône Horace. Ce rapprochement que Vavasseur suggère entre la morale d'Horace et celle du Christ ne va sans surprendre. L'une pousse à l'épicurisme, l'autre au renoncement. La paraphrase doit souvent surprendre avec de telles *Kontrastimitationen*⁴⁸⁰, si elle veut garder l'intention du lecteur.

⁴⁷⁹ EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Hist. Eccl.* 7, 18 PG 20, 680.

⁴⁸⁰ Sur la notion de *Kontrastimitation*, cf. THRAEDE (Klaus), « Epos », dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, t. 5, 1962, p. 1039-1041.

XIV

Filia Iairi mortua / La mort de la fille de Jaïr :

p. 252-257

APPARATVS FONTIVM :

4. VERG. *Aen.* 8, 84 : tibi enim, tibi, maxima Iuno.
6. *ibid.* 5, 770 : quos [aliquos Troianos] bonus Aeneas dictis solatur amicis
18. PRVD. *cath.* 10, 113-114 : Quid turba superstes inepta / clangens ululamina miscet ?
29. CLAVD. *Carm. Min.* 9, 7 : oculis rubet igneus ardor.
31. VERG. *Aen.* 12, 710 : ut vacuo patuerunt aequore campi.
37. PAVL. NOL. *carm.* 19, 344 : creuerit utilitas ad nostrae munia uitae ;
40. LVCR. 4, 582-583 : quorum [scilicet Satyrorum nympharumque] noctiuago strepitu ludoque iocanti ; adfirmant uolgo taciturna silentia rumpi ; OV. *Ars* 2, 505 : Qui sermone placet, taciturna silentia uitet
41. VERG. *Aen.* 12, 322 : pressa est insignis gloria facti

APPARATVS CRTICVS :

19. auferte] auferre *L*

1. *Nondum finis erat* : Vavasseur a séparé en deux poèmes les guérisons pourtant quasi simultanés de l'hémorroïsse et de la fille de Jaïr qu'il prend soin de relier par cette transition qui relance en même temps l'attention du lecteur.

2. *Magistro* : Le Christ est rarement appelé ainsi dans le *Theurgicon* (Le poème IV *Magna uis piscium* v. 19 ; le poème XIX *Multipicatus panis* v. 39 ; le poème XXIII *Transfiguratio Christi* v. 141 ; le poème XXVI *Caegigenus* v. 146 ; XXXV *Magdalenae Christus apparens* v. 27), alors que la Vulgate l'utilise 46 fois pour traduire le grec διδάσκαλος qui lui-même traduit l'araméen *rabbi* (12 fois chez Matthieu, 12 chez Marc,

13 chez Luc et 8 chez Jean). Moins solennel que *Dominus* ou *Christus*, ce terme renvoie davantage à la façon dont Jésus était perçu par ses contemporains comme un homme qui dispensait un enseignement. Juvencus avait préféré utiliser le terme de *doctor* (3, 27 ; 109 et 309)

6. *dictisque uirum solatur amicis* : Le doux Christ consolateur, selon l'abbé Bremond, est une image fréquente dans la spiritualité si optimiste de ce qu'il appelle lui-même « l'humanisme dévot »⁴⁸¹. Le poète emprunte cette clausule à l'*Enéide* (5, 770) et attribue au Christ l'attitude d'Enée envers les Troyens effrayés par les dangers de la mer.

6-7. *immota ... fide* : Ce développement de la parole assez sèche du Christ vise à résoudre une apparente contradiction. Jaïr ne semblait pas douter, ni partager le désespoir du messager, le Christ ne lui reproche rien mais l'invite seulement à une foi plus forte et plus robuste. C'est la solution que propose saint Augustin⁴⁸².

12. *praecipuos* : Cet adjectif ajouté par le poète rappelle que ces trois apôtres sont les plus proches du Christ, ceux qu'il va prendre avec lui pour la Transfiguration (Mt 17, 1 ; Mc 9, 1 ; Lc 9, 28) et au Mont des Oliviers (Mt 27, 37 ; Mc 13, 3).

13. *Petre* : apostropher les personnages est un procédé fréquent dans la poésie épique (cf. note des vers 1-3 dans le poème VI *intromisus paralyticus*).

14-15. *metuque ... speque* : cette parenté entre l'espérance et la crainte, à la fois contraire et similaire, fait l'objet de développements chez Sénèque (*Epist.* 5, 7).

20. *somno non morte* : Cette opposition, particulièrement mise en valeur par le rapprochement des deux contraires et la césure, amplifie ici la surprise : une affirmation absolument déconcertante est formulée d'une façon aussi déconcertante. Vavasour donne ici un bon exemple d'une paraphrase qui développe le texte sans le trahir ou le surcharger.

⁴⁸¹ BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, Paris, Bloud-Gay, 1924, t. I, p. 370-374.

⁴⁸² AUGUSTIN, *De consensu Evangelistarum* 2, 28, 66 PL 34, 1110-1111.

26. *impero* : L'Évangéliste, dans sa traduction, avait ajouté *je te le dis* (σοὶ λέγω) qu'ignorait le texte araméen que rapporte Marc (5, 41 : *Talitha cumui*). Vavasseur prend le parti de le garder et même de le renforcer en lui donnant une nuance injonctive que lui attribuait déjà saint Jérôme⁴⁸³.

29. *concalfacit* : mot rare (forme syncopée de *concalefacit*) pour dire « chauffer complètement ». On ne trouve ce verbe sous cette forme que trois fois dans la littérature classique, toujours en prose, (Cic. *De Orat.* 2, 316 ; Nep. *Eum.* 5, 4 ; Plin. *Nat.* 21, 141) et six fois sous la forme complète (Cic. *Tusc.* 1, 18, 42 ; Varro *Rust.* 3, 9, 11 ; Vitruv. 4, 7, 4 ; Scrib. Larg. 84 ; Tert. *Adv. Val.* 17 ; Aug. 1, 8, 24).

33-37. Vavasseur s'écarte du texte évangélique pour expliquer la parole du Christ. Il donne d'abord une explication naturelle de bon sens (la jeune fille doit manger pour retrouver ses forces après une éprouvante maladie), à laquelle il ajoute une autre plus mystique : en mangeant elle montre qu'elle est vraiment revenue à la vie et qu'elle n'est pas un fantôme, ce que le Christ va faire aussi après sa résurrection (Lc 24, 41-43). Cette dernière explication provient peut-être d'un commentaire de Jean Chrysostome⁴⁸⁴.

⁴⁸³ JÉRÔME, *Epistolae* 57, 7 PL 22, 572.

⁴⁸⁴ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 31, 3 PG 57, 375.

XV

Caeci duo arreptius idemque mutus / Les deux aveugles et le possédé muet :

p. 258-261

APPARATVS FONTIVM

2. VERG. *Aen.* 12, 386 : [Aenean] alternos longa nitentem cuspidē gressus.
- 10-11. *ibid.* 11, 182-183 : Aurora interea miseris mortalibus almam /extulerat lucem.
20. STAT. *Theb.* 11, 166 : Infelix utinamque aliis datus urbibus hospes !
25. PRVD. *Apoth.* 672 : Quid diuersa Dei memorem facta inclyta Christi ?

APPARATVS CRITICVS : *Nihil.*

1. *inde* : autre formule de liaison fréquente dans l'épopée. Vavasseur rappelle que ce miracle a suivi immédiatement la résurrection de la fille de Jaïr selon saint Matthieu qui est le seul à le rapporter.

2. *Ecce cauos orbēs* : Vavasseur se plaît à exagérer les détails morbides. L'évangile parle de deux aveugles, le poète ajoute à l'horreur en imaginant qu'ils n'ont même plus d'yeux. C'est là une image d'horreur fréquente chez les poètes. On la trouve déjà chez Sénèque (*Œdipe* 965-969), Lucain (2, 184-185) et Stace (*Théb.* 1, 53)⁴⁸⁵.

9. *facili manu* : La main du Christ est souvent mentionnée (*Petri socrus* v. 48 : *Blanda manus uis* ; *Purgatus leprosus* v. 8 : *manum extendit miserans* ; *Filius uiduae* v. 16 : *mollique manu* ; *Mulier profluuiō sanguinis laborans* v. 10-11 : *imponē potentem ipse manum.*) L'adjectif *facilis* avait déjà été employé pour désigner le Christ (*Aqua uinum*

⁴⁸⁵ Sur ce thème, voir ESTÈVES (Aline), *Poétique de l'horreur dans l'épopée et l'historiographie latines*. Bordeaux, Ausonius Éditions, [Scripta antiqua], 2020.

facta v. 4), le contraste est encore une fois soulignée entre la douceur du Christ et l'horreur de l'infirmité.

10-11. *almam ... lucem* : souvenir de Virgile (*Enéide* 11, 182-183) où est ainsi désignée la lumière du jour qu'apporte l'aurore. C'est cette lumière du jour que le Christ donne aux aveugles. Il est assimilé au soleil levant (cf. *Restituta manus* v. 1).

15. *Hinc* : autre transition fréquente dans l'épopée. Le poète rassemble ainsi en un seul poème deux miracles. Luc rapporte lui aussi mais encore plus brièvement la guérison d'un possédé muet à un autre moment, ce qui provoque une controverse avec les pharisiens qui accusent Jésus de chasser les démons au Belzébuth (11, 14 et suivants). Vavasseur ne cite pas Luc et ne mentionne pas la controverse, néanmoins il ne fait pas allusion à ce miracle dans un autre poème. Il ne souhaite sans doute pas trancher l'épineuse question de savoir si le récit de Matthieu paraphrasé ici renvoie au même épisode que le récit de Luc.

16-18. L'homme, dont le mutisme n'était pas d'origine naturelle mais démoniaque, ne peut pas prier lui-même le Christ, n'ayant pas usage de la parole, ni le faire prier par d'autre, ayant l'âme tenue par le démon. Cette explication se trouve aussi chez S. Chrysostome⁴⁸⁶.

21. *gratesque resoluit* : La péricope ne précise pas ici que les premières paroles du muet possédé aient été des louanges et actions de grâce. C'est une contamination de Marc (7, 31-37). C'est peut-être également une façon de rappeler que le muet est une image du païen qui ne publie pas la louange de son Créateur, selon Thomas d'Aquin⁴⁸⁷. En lui rendant la parole, le Christ montre qu'il est venu apporter aux nations de pouvoir louer Dieu.

24-25. Amplification sur les louanges de la foule. Alors que la péricope se contente de signaler que le miracle dépasse ce qu'on a vu par le passé, le poème, par trois interrogations rhétoriques, suggère que le Christ a fait plus éclatant que tout ce qui existe actuellement, tout ce qui s'est fait avant lui et tout ce qui se fera après. On retrouve la

⁴⁸⁶ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 32, 1 PG 57, 377-378.

⁴⁸⁷ THOMAS D'AQUIN, *In Matth.* 9, 5 : *Et iste significat gentilem populum, qui mutus est ad laudem.*

formule de doxologie répétée à la fin de chaque psaume dans l'office divin : *sicut erat in principio et nunc et semper.*

XVI

Reguli sanatus filius / Guérison du fils d'un officier royal :

p. 262-268

APPARATVS FONTIVM :

1. OV. *Ib.* 389 : quos dux Poenus mersit putealibus undis.
- 1-2. VERG. *Geor.* 3, 509-510 : profuit inserto latices infundere cornu / Lenaeos.
6. PRVD. *Apoth.* 672 : Quid diuersa Dei memorem facta inclyta Christi ?
7. VERG. *Aen.* 8, 194 : [spelunca] semihominis Caci facies quam dira tenebat
8. LVCR. 6, 1219 : aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua.
- PAVL. NOL. *Carm.* 22, 119 : num rex ille [Ninivae] habuit fatum, qui morte propinqua orauit Dominum ... ?
10. HOR. *Carm.* 4, 5, 35-36 : [Augustum] te multa prece, te prosequitur mero / defuso pateris. *Ep.* 1, 13, 18 : oratus multa prece nitere porro.
12. LVCR. 5, 887 : membraque deficiunt fugienti languida uita.
15. VERG. *Aen.* 5, 654 : at matres primo ancipites oculisque malignis ;
26. VL. FL. 8, 134 : Interea patrias saeuus uenit horror ad aures
29. VERG. *Aen.* 8, 464 ; OV. *Fast.* 3, 365 : promissi muneris
33. LVCR. 6, 955 ; 1092 ; 1152 ; 1224 : uis morbida
34. OV. *Fast.* 98 ; *Ep.* 18, 54 ; *Rem.* 234 ; *Trist.* 4, 8, 32 : tempora prima
37. VERG. *Aen.* 3, 184 ; 7, 123 : nunc repeto
40. VERG. *Aen.* 5, 1-2 : Interea medium Aeneas iam classe tenebat /certus iter fluctusque atros aquilone secabat.
- VERG. *Aen.* 1, 585 : [Achates ad Aenean dixit] « dictis respondent cetera matris ».
41. OV. *fast.* 4, 543 ; 6, 153 ; *Met.* 4, 293 : Materque paterque
42. VERG. *Aen.* 11, 587 : uerum age, quandoquidem fatis urgetur acerbis
43. VERG. *Aen.* 5, 73-74 : sequitur quos cetera pubes.

APPARATVS CRITICVS :

5. amoeni] opimi *PL*

Retour à l'Évangile selon saint Jean que Vavasseur n'avait pas cité depuis le premier poème (ainsi que le rappellent les quatre premiers vers). Ce miracle, comme presque tous ceux que rapporte saint Jean, n'est pas mentionné dans les synoptiques. Il est donc difficile de le placer dans une reconstitution chronologique de la vie publique du Christ. Le poète s'est référé au miracle de la multiplication des pains, seul miracle commun à tous les évangélistes. Il a remarqué que la guérison du fils de l'officier royal et l'infirme de la piscine de Bethesda venaient avant la multiplication des pains, il les a donc placés après le dernier miracle que rapportent les synoptiques et avant celle-ci. Il suit en cela l'ordre que proposaient Bernardin de Montreuil dans sa *Vie du Sauveur du Monde* (2, 57) et Ludolphe le Chartreux dans sa *Vita Christi* (1, 50).

1-2. *latices ... lenaeos* : Le vin de Bacchus (formule reprise à Virgile, *Georg.* 3. 509).

5-6. *dominator ... Capharis* : Depuis Origène⁴⁸⁸, l'identité de ce personnage fait débat : est-il un officier du roi Hérode ou un parent de l'empereur romain ? Vavasseur semble pencher pour la première solution, il précise même au point d'en faire le gouverneur de la ville qu'il orthographe *Capharis* pour des raisons métriques et peut-être en souvenir de Capharée, promontoire où fut foudroyé Ajax, fils d'Oïlée (voir Euripide *Les Troyennes* 60-97 et Virgile *Aen.* 11, 260).

6. *facta inclyta* : Vavasseur a plusieurs fois (15, 25 ; 31, 166) repris cette expression de Prudence (*Apoth.* 672) pour désigner les miracles. La métaphore qui identifie les miracles à des exploits guerriers est ici filée par l'ablatif absolu *morbis pulsus* : ce participe est en effet souvent utilisé par César lorsqu'il bouleverse les lignes adverses (voir par exemple *Gall.* 1, 46, 3).

13-14. *regique ... difficilem* : Ces reproches, imités de Valère Maxime (7, 3, 6), s'adressent de toute évidence au peuple juif. Vavasseur exclut l'hypothèse d'Origène⁴⁸⁹

⁴⁸⁸ ORIGÈNE, *In Johan.* 13, 57, 394 PG 14, 508.

⁴⁸⁹ ORIGÈNE, *ibid.*

qui veut que l'officier royal soit un romain donc un non-juif. La péricope ne mentionne pas de telles remontrances qui sont inspirées d'autres passages évangéliques où le Christ s'adresse aux pèlerins d'Emmaüs (Lc 24, 25), à ses disciples (Mc 14, 16) ou aux pharisiens (Lc 11, 29 et Mt 12, 38). Le roi dont il est question ici peut être Dieu le Père, reconnu souvent comme roi dans l'ancien Testament (Juges 8, 2 ; I Samuel 12, 12) surtout les Psaumes (92, 1 ; 95, 10 ; 96, 1 ; 98, 1), ou bien le Christ lui-même, fils de David et partant roi d'Israël (Luc 1, 32).

16. *ardens* : Le poète est plus tendre avec l'officier royal que certains Pères, tels saint Augustin⁴⁹⁰ ou saint Grégoire le Grand⁴⁹¹ qui au contraire jugent sa foi très tiède.

19. *uerbis ... amicis* : Là encore, le poète s'écarte de l'opinion de saint Augustin⁴⁹² qui interprète cette parole du Christ comme une marque de dureté équivalente à « Laisse-moi tranquille ! ».

22. *it dicto fidens et secum numen adorans* : L'officier semble ici croire avec fermeté, il reconnaît même la divinité du Christ puisque ce terme de *numen* qui désigne la volonté ou la majesté d'un dieu (Cicéron *Nat. deor.* 1, 120 ou Virgile *Aen.* 3, 353), est fréquemment utilisé par Vavasseur (comme en 1, 14 ; 5, 18 ; 6, 61 ; 10, 16 ; 12, 25 etc.) pour désigner la nature divine qui dans le Christ accomplit le miracle. Le poète se distingue donc une fois de plus de l'avis des Pères sur ce personnage.

24. *Iamque iter urgebat medium* ... Le poème ne respecte pas les proportions de sa péricope et accorde presque autant de place à l'entretien entre l'officier et ses serviteurs qu'à celui du Christ et de l'officier. Il rapporte au style direct des propos que l'évangile présentait au style indirect. Il met ainsi en scène un dialogue plein de vie qui n'est pas sans rappeler la séquence de Pâques *Victimae pascali* où les apôtres interrogent Madeleine revenant du tombeau.

28-29. Cet espoir qui grandit et cette foi qui se remplit correspondent à l'interprétation de saint Jean Chrysostome⁴⁹³ qui, à la différence des Pères latins, pensait que la foi de

⁴⁹⁰ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 16, 5 PL 35, 1525-1526.

⁴⁹¹ GRÉGOIRE LE GRAND, *Hom. in Evang.* 28, 1 PL 76, 1211a-b.

⁴⁹² AUGUSTIN, *ibid.*

l'officier a progressé entre le moment où il a rencontré le Christ, celui où il l'a quitté et celui où les serviteurs lui ont annoncé la guérison de son fils.

31. *io* : cri de joie (cf. poème liminaire v. 37).

41. *pium ... numen* : Cet adjectif n'a pas le sens classique de *pieux, respectueux* qu'on lui donne dans la langue classique. Il faut l'entendre dans son sens tardif de *miséricordieux* ou *plein de pitié*⁴⁹⁴.

43. *cetera pubes* : clausule tirée de l'*Énéide* (5, 74), pour l'habituel chœur final de louanges et d'actions de grâces. La louange quitte le cercle familial et touche tout le reste du peuple.

⁴⁹³ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Joan.* 35, 3 PG. 59, 203.

⁴⁹⁴ DU CANGE, art. « 1. Pietas », dans *Glossarium mediae et infimae latinitatis, op. cit.*, t. 6, 315c.

XVII

Aeger ad Piscinam / Le Malade près de la Piscine :

p. 268-273

APPARATVS FONTIVM :

1. OV. *Met.* 12, 152 : festa dies aderat
3. VERG. *Aen.* 11, 81 : caeso sparsurus sanguine flammis.
11. CLAVD. *rapt. Pros.* 3, 153 : succidui titubant gressus foribusque reclusis HOR.
epod. 17, 44 : adempta uati reddidere lumina.
14. VERG. *Aen.* 12, 418 : [Venus] inficit occulte medicans.
ibid. 12, 188 : ut potius reor et potius di numine firment
20. VERG. *Georg.* 1, 272 : balantumque gregem fluuio mersare salubri.
25. IVV. 6, 96 : nec tremulis possunt insistere plantis.
34. VERG. *Aen.* 5, 396 : frigentque effetae in corpore vires.
41. LVCR. 5, 1172-1174 : his [scilicet diuom egregiis faciebus] igitur sensum
tribuebant propterea quod / membra mouere uidebantur uocesque superbas / mittere
pro facie praeclara et uiribus amplis.
42. MART. *Epigr.* 8, 66, 6 : rerum prima salus et una Caesar.
44. HOR. *Ep.* 2, 1, 4 : si longo sermone morer tua tempora, Caesar.
48. VERG. *Aen.* 4, 276 : tali Cullenius ore locutus.
54. LVCR. 2, 148 : [Sol] sua perfundens omnia luce

APPARATVS CRITICVS :

40. Cui] Tum *PL*

Saint Jean est le seul évangéliste qui a rapporté les pèlerinages du Christ à Jérusalem pour les grandes fêtes juives. Comme dans l'Évangile, la fête exacte n'est pas précisée ici, bien

que la tradition admette depuis saint Jean Chrysostome⁴⁹⁵ qu'il s'agisse de la Pentecôte. C'est aussi une façon de rappeler discrètement qu'une piscine *probatique* est destinée aux brebis (du grec πρόβατον le petit bétail). Une étymologie répandue, que rapporte saint Thomas d'Aquin⁴⁹⁶, voulait même que *Bethesda* signifiât en hébreu « maison des brebis », alors que ce nom viendrait en réalité de l'araméen *bêt hisda* ou *bethzatha* « maison de la miséricorde »⁴⁹⁷, à moins qu'il ne vienne de *Bezatha* la Coupure, colline récemment ajoutée à la ville⁴⁹⁸.

3-12. Cette description de la piscine probatique s'inspire certainement de celle que donne Vida, lors de l'arrivée du Christ à Jérusalem (*Christiade* 1, 439-445). On retrouve en effet chez le jésuite plusieurs formulations semblables à celles utilisées par l'évêque humaniste : *humor / collectus* (v. 440-441) devient ainsi *collectum ... amnem* mais le mot *collectus* demeure bien dans les deux cas le premier mot du vers ; le verbe utilisé pour parler des troupeaux est le même *compellere* (v. 443 chez Vida) à la pénultième ; un peu plus loin (v. 20), Vavasseur va parler de *lacu ... salubri*, expression reprise à la *Christiade* où il est de *lympaque gregem curare salubri* (v. 444).

12. *enthea* : équivalent grec (ἐνθεος) de *diuus* apprécié par Sénèque (4 occurrences : *Agamemnon* 588 ; *Médée*, 132 ; *Œdipe* 628 ; *Les Troyennes* 674) et chez Stace (6 occurrences : *Achilléide* 1, 628 ; *Silves* 1, 2, 227 et 248 ; 4, 24 ; 5, 1 et 3, 5, 97).

27. *persensit* : ce verbe assez rare et exclusivement poétique en latin classique a deux sens : s'apercevoir (Virgile *Enéide* 4, 90) et ressentir très violemment (*ibid.* 448). Ici il a vraisemblablement les deux sens. Le poème montre ainsi qu'en assumant la nature humaine le Christ a éprouvé des sentiments très forts de pitié et de compassion. Cette insistance sur le caractère très humain des sentiments du Christ correspond bien à la spiritualité française au premier XVII^e siècle.

31. *uocem corde trahens nec non suspiria ab imo* : Les amplifications de Vavasseur visent souvent à développer la psychologie des personnages. Ici il s'inspire d'un vers utilisé plusieurs fois par Vida qui parle de l'angoisse du Christ annonçant sa Passion à ses

⁴⁹⁵ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.*, 36, 1, PG. 59, 203.

⁴⁹⁶ THOMAS D'AQUIN, *Super Johan.* 5, 1.

⁴⁹⁷ SAULNIER (Christiane), art. « Bethesda », *Dictionnaire encyclopédique de la Bible, op. cit.*, p. 211.

⁴⁹⁸ LAGRANGE (le P. Marie-Joseph, o.p.), *L'Évangile de Jésus-Christ, op. cit.*, p. 248.

disciples avant d'entrer à Jérusalem (*Christiade* 1, 37) ou encore de Pierre saisi par les remords après son reniement (*Christiade* 2, 951). Le choix de cette référence rapproche la scène à des événements plus graves et émouvants, le paraphraste amplifie ainsi un peu l'importance de ce miracle.

34. adiutor : terme fréquent dans la Vulgate pour désigner Dieu en particulier dans les Psaumes (27 occurrences dont 9, 10 ; 17, 3 ; 27, 7 etc.). Le malheureux semble reconnaître que seul Dieu peut le guérir. C'est aussi l'opinion de saint Augustin : « Vraiment un homme était nécessaire à sa guérison mais l'homme qui est aussi Dieu. »⁴⁹⁹

41. uiribus amplis : clausule reprise à Lucrèce qui désigne en ces termes les attributs surnaturels dont les hommes dotent les dieux. Jésus confère à cet homme une puissance presque divine donc. C'est une idée répandue dans la littérature spirituelle de l'époque que le Christ en venant sur la terre a élevé et, en quelque sorte, divinisé la nature humaine : « Et c'est le Fils de Dieu, lequel est médiateur, lequel s'est fait homme pour les hommes et lequel, par un amour et un pouvoir admirables, nous élève en s'abaissant, nous glorifie en pâtissant, nous déifie en s'humanisant et nous éternise en mourant. »⁵⁰⁰

46-47. Deoque omnia sunt operata : Cette précision ajoutée par le poète s'inspire de la description du sabbat donnée en Lv 23, 3.

65. Iesum : Pour la première fois, le Christ est appelé par son prénom. C'est ici particulièrement opportun parce que ce prénom signifie en hébreu « Sauveur » (Matth. 1, 21). Or, pour cet homme, il est son sauveur. Cette louange finale fait penser à la conclusion du Cantique d'Habacuc (Hab 3, 18) : *Ego autem in Domino gaudebo, exultabo in Deo Iesu meo*. « Mais pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur : je tressaillirai de joie en Dieu, mon Sauveur [mon Jésus]. » Les Jésuites ont beaucoup contribué à diffuser la dévotion au nom de Jésus, qu'on retrouve sur leurs armes. Vavasseur a lui-même écrit un sermon sur le sujet (*O. O.* p. 259-262).

⁴⁹⁹ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 17, 7 PL 35, 1531 : *Vere necessarius erat illi homo ad sanitatem, sed homo ille qui et Deus est.*

⁵⁰⁰ BÉRULLE (Cardinal Pierre de), *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus-Christ*, VII, conclusion, dans *Œuvres complètes, op. cit.*, t. VII, p. 286.

XVIII

Multiplicatus Panis / La Multiplication des pains :

p. 274-285

APPARATVS FONTIVM :

3. OV. *met.* 2, 566 : lacrimae fecere fidem.
6. VERG. *Aen.* 5, 845 : Pone caput fessosque oculos furare labori.
9. OV. *Met.* 14, 235 : missus ad hunc ego [Macareus] sum numero comitante duorum.
11. STAT. *Ach.* 1, 838 : plurima turbat.
- 12-13. TIB. 3, 6, 31 : At nos securae reddamus tempora mensae.
19. LVC. 1, 397 : castraque quae Vosegi curuam super ardua ripam
- 24-25. VERG. *Aen.* 9, 387-388 : atque locos, qui post Albae de nomine dicti / Alban
25. OV. *Met.* 13, 760 : horrendus silvis et visus ab hospite nullo
26. LVCR. 5, 952 : et partim plano scaterere atque erumpere campo. SIL. 7, 532-533 : non sperata diu plano certamina campo / offert ecce deus. *ibid.* audax, ceu plano gradiens uictricia campo / ferret signa
27. MART. *Epigr.* 6, 45 : me Nomentani confirmant otia ruris
28. LVC. 9, 1079 : uertissem Latias a uestro litore proras.
33. OV. *Met.* 7, 514-515 : cum tam pulchra mihi [Cephalo], tam par aetate iuuentus / obuia processit.
35. PRVD. *cath.* 7, 167-168 : ne uagum pecus / contingat ore rorulenta gramina
38. VERG. *Ecl.* 6, 86 : inuito processit Vesper Olympo.
42. VERG. *Georg.* 2, 382-383 : praemiaque in gentis pagos et compita circum / Thesidae posuere
46. LVCR. 1, 661-662 : omnia denseri fierique ex omnibus unum / corpus.
- OV. *Met.* 10, 316-317 : « Ex omnibus unum / elige, Myrrha, uirum. »
57. CALP. *Ecl.* 7, 19 : Dic age dic, Corydon
- 58-59. VERG. *Aen.* 11, 335 : « Consulite in medium et rebus succurrite fessis » ; LVC. 5, 46 : « Consulite in medium, patres ! »

73. VERG. *Aen.* 3, 561 : haud minus ac iussi faciunt
76. VERG. *Aen.* 11, 598-599 : exercitus omnis / compositi numero in turmas.
78. OV. *Fast.* 4, 133 : Rite deam colitis, Latiae matresque nurusque ;
Met. 3, 528 : turba ruit mixtaeque uiris matresque nurusque *ibid.* 4, 9 : Parent matresque nurusque ; *Trist.* 2, 23-24 : Ipse quoque Ausonias Caesar matresque nurusque / carmina turrigeræ dicere iussit Opi !
79. VERG. *Aen.* 5, 388 : ut uiridante toroconsiderat herbae
82. VERG. *Aen.* 7, 146-147 : omine magno / crateras laeti statuunt et uina coronant.
93. STAT. *Theb.* 2, 13-14 : ipsaque Tellus / miratur patuisse retro
95. LVCR. 6, 1078 : non mare si totum uelit eluere omnibus undis. VERG. *Georg.* 1, 31 : teque [scilicet Octauum] sibi generum Tethys emat omnibus undis.
99. VERG. *Aen.* 3, 189 : Sic ait [Anchises] et cuncti dicto paremus ouantes.

APPARATVS CRITICVS :

73. uelox] uulgu^s *PL*
74. uiridi proiectum in gramine uulgu^s] uiridique super discumbitur herba. *L*
94. amni] alueo *L*

Comme la multiplication des pains est le seul miracle rapporté par les quatre évangélistes et porte un sens eucharistique particulièrement fort, Vavasseur s’y attarde longuement. Ce poème est en effet l’un des plus longs du recueil (101 vers) et des plus riches en citations et réminiscences classiques. Vavasseur ne traite qu’une seule fois ce miracle, alors que selon saint Marc (8, 1-9) et saint Matthieu (15, 32-38), Jésus l’a accompli deux fois.

1-3. Le poète rappelle que, selon Marc (6, 7-13) et Luc (9, 1-6), ce miracle est précédé par l’envoi en mission des douze deux par deux. Sédulius avait introduit la l’envoi en mission des douze (*Carm. Pasch.* 3, 158-175) et des soixante-douze (*ibid.* 4, 150-171) dans ses chants sur les Miracles.

4-5. *merita ... praeclara* : formule emprunté aux oraisons pour les fêtes des saints. Ainsi pour la saint Benoît (oraison propre à l’ordre bénédictin) : *Omnipotens sempiterna Deus,*

*qui gloriosa Benedicti abbatis exempla humilitatis triumphale nobis iter ostendisti, da, quaesumus, ut uiam tibi placitae obedientiae, quam idem uenerabilis pater antecedebat, nos **praeclaris** eius **meritis** adiuti, sine errore prosequamur* « Dieu éternel et tout-puissant, qui nous avez montré dans les glorieux exemples de l'abbé Benoît le chemin triomphal de l'humanité, accordez-nous, nous vous en prions, que la voie de l'obéissance, qui vous plaît et sur laquelle ce père vénérable nous précédait, assistés par ses **glorieux mérites**, nous la suivions sans erreur. » Ou encore pour saint Nicomède (15 septembre) : *Adesto, Domine, populo tuo, ut, beati Nicomedis martyris tui **merita praeclara** suscipiens, ad impetrandam misericordiam tuam semper eius patrociniis adiuuetur.* « Secourez, Seigneur, votre peuple, afin qu'honorant les **glorieux mérites** de votre martyr Nicomède, il soit aidé par sa protection à obtenir votre miséricorde. »

12. *aduentor grauis* : singulier collectif pour désigner la foule insistante et importune doublement mis en valeur par l'enjambement et l'antéposition par rapport au verbe dont il est le sujet. Le nom *aduentor* dans ce sens de *visiteur, étranger* est pourtant rare, peu classique et peu poétique.

14. *relictis ... urbibus* : le choix de ce terme d'*urbs* participe de l'amplification poétique (de même pour le vers 20). En réalité, aucune localité de Galilée ne mérite ce nom.

20. *cunctis ... ex urbibus* : cf. note précédente. l'ajout du *cunctis* qui s'inspire des psaumes, où il est souvent annoncé que le Messie sera honoré de tous les peuples (cf. 71, 11 et 17, 116, 1 etc.), amplifie encore la renommée du Christ.

23. *est locus* : syntagme très fréquent en poésie classique, attesté trois fois dans l'*Énéide* (1, 530 ; 3, 163 ; 7, 563) et dix fois chez Ovide.

25. *Tiberii* : Tibériade. Le nom de ce village, donné par Hérode Antipas vers 20 après J-C, provient effectivement de l'empereur Tibère⁵⁰¹.

26-29. Description rapide du lieu de la retraite. Vavasseur développe le texte biblique, souvent aride, pour reprendre à la fois la tradition antique des descriptions de retraites

⁵⁰¹ SAULNIER (Christiane), art. « Tibériade », dans *Dictionnaire encyclopédique de la Bible, op. cit.* p. 1278.

champêtres⁵⁰² et le goût de la spiritualité jésuite qui, à l'imitation de saint Ignace à Manrèse, pousse vers les déserts propices à la contemplation⁵⁰³.

30. *pietas festina* : Vavas seur ajoute ce sentiment au Christ dont ne parle pas l'Évangile : son émotion devant le zèle des fidèles. Bède le Vénérable⁵⁰⁴ avait lui aussi salué l'empressement de la foule à s'instruire, signe d'un temps béni dont il souhaite ardemment le retour. Le poète rejoint l'optimisme moliniste qui aime à présenter Dieu satisfait et heureux des mérites, les plus petits, des hommes. On lit par exemple chez saint François de Sales : « Ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoique faites un peu lâchement, et non selon toute l'étendue des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'être agréables à Dieu, et d'avoir leur valeur auprès de lui »⁵⁰⁵. On remarquera d'ailleurs l'hypallage qui fait porter l'adjectif *festina* sur *pietas* plutôt que sur les hommes qui sont effectivement pressés.

35-37. *docere / multa ... multa mederi / incipit* : reprise de la célèbre formule d'ouverture des Actes des Apôtres (1,1) : *Primum quidem sermonem feci de omnibus, o Theophile, quae coepit Iesus facere et docere*. « J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné. » Le poète insiste encore sur le lien essentiel entre les miracles et la prédication. Ayant choisi de ne traiter que les premiers, il ne laisse pas moins de rappeler l'importance de l'enseignement du Christ dont les miracles confirment l'origine divine.

se tradere : Ce verbe annonce les paroles du Christ à la Cène, selon saint Paul (I Co, 11, 24) : *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur*. « Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. ») dont le miracle est une préfiguration.

38. *uesper Olympo* : L'Olympe désigne ici le ciel physique, sans aucune signification religieuse. Cette clausule est fréquente chez Virgile (*Aen.* 1, 374 et 8, 280) mais ici Vavas seur fait surtout référence à la fin de la VI^e églogue où les bergers ramènent leurs bêtes au bercail. Une telle citation n'est pas anodine, après avoir comparé la foule à un

⁵⁰² Voir CURTIUS (Ernst-Robert), *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, op. cit. p. 317-322.

⁵⁰³ Voir DOYÈRE (dom Pierre, o. s. b.), art. « Erémisme en Occident », dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, Paris, Beauchesne, 1960, t. 4, col. 970-976.

⁵⁰⁴ BÈDE, *In Marc.* 2, 6, 34, PL. 92, 191c.

⁵⁰⁵ FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, 3, 2, dans *Œuvres*, op. cit. p. 484.

troupeau sans berger, le Christ devient son pasteur et va lui donner sa nourriture. Saint Thomas avait déjà relevé que le Christ remplissait son rôle de pasteur en nourrissant son troupeau du pain de vie :

*Bone Pastor, panis vere,
Jesu nostri miserere,
Tu nos pasce, nos tuere.*⁵⁰⁶

Bon Pasteur, pain véritable,
Jésus, ayez pitié de nous,
Nourrissez-nous, défendez-nous.

Il donne également un relief particulier à ce détail qui, selon Bède⁵⁰⁷, rappelle que l'Eucharistie ne va être donnée qu'à la fin du séjour du Christ sur la terre donc à la fin des temps. Ce vers marque aussi un tournant dans le poème, jusque là nous n'avions qu'une mise en place du contexte, le récit du miracle proprement dit ne commence que maintenant. Proportionnellement le poète s'attarde davantage sur le contexte que les évangélistes, il suit ainsi la démarche des exercices spirituels qui invitent à se composer et se représenter le lieu même de l'action pour mieux participer à la méditation.

39. *instant comites* : Les évangélistes se contredisent surtout sur les paroles échangées entre le Christ et ses Apôtres. Vavasseur, contre l'avis de saint Augustin⁵⁰⁸ qui pensait que les synoptiques synthétisent des paroles dont saint Jean détaille le contenu et le locuteur, reprend saint Marc d'abord puis saint Jean.

46. *sociis ex omnibus unus* : Il s'agit, selon saint Jean, de Philippe. Vavasseur ne donne son nom qu'au vers 55, sans doute pour des raisons métriques.

60. *Cererem* : terme poétique pour désigner le blé ou le pain, très fréquent chez les classiques (attesté quatre fois dans l'*Enéide*) mais évidemment plus rare au Moyen Age,

⁵⁰⁶ *Missale Romanum*, Séquence de la fête du Saint-Sacrement (attribuée à THOMAS D'AQUIN), strophe 24.

⁵⁰⁷ BÈDE, *In Marc. 2, 6, 36 PL. 92*, 192b-c.

⁵⁰⁸ AUGUSTIN, *De consensu euangelistarum 2, 46, 96 PL. 34*, 1126.

il est de nouveau très utilisé à partir du XV^e siècle par les humanistes (6 fois attesté chez Giovanni Pontano) puis les jésuites.

68-69. Le poète explique dans ces deux vers la raison pour laquelle le Christ pose tant de questions. Il ne veut pas qu'on pense que le Christ ait été dans l'indécision et applique à l'ensemble de l'entretien ce que saint Jean disait seulement de la question posée à Philippe.

71. *annonae* : terme technique qui désigne la production d'une année dans une culture et de là l'ensemble des moyens de subsistance et d'approvisionnement notamment en blé⁵⁰⁹. Il appartient à la langue des agronomes et surprend en poésie, il faut y voir encore la transposition de réalités romaines en Galilée.

75-76. *Quinquaginta una partim, centum ordine partim ; compositi in turmas* : Le poète suit sa péricope qui précise qu'il y avait des groupes de cinquante et d'autres de cent (Mc. 6, 40). Il juge, avec S. Augustin⁵¹⁰ moins probable la version de Luc (9, 14) qui ne mentionne que des groupes de cinquante.

82. *omine magno* : clausule reprise à Virgile (Aen. 7, 146) où il est question du premier repas que font les Troyens en Italie. Jupiter leur indique par trois coups de tonnerre qu'ils sont arrivés à bon port. Cette réminiscence virgilienne assimile le repas qui va commencer avec la fin du péril et l'annonce du retour des hommes dans le paradis. L'Eucharistie est en effet le « gage de la gloire future » *futuræ gloriæ pignus* (antienne du *Magnificat* des Vêpres de la Fête-Dieu). Bien que ce soit la première mention d'un présage dans le poème, la divinité du Christ est de nouveau soulignée au moment du miracle. gage de la patrie céleste.

83. *dixitque potentia uerba* : cet ajout rappelle l'importance des paroles du Christ dans la réalisation des miracles. C'est aussi une façon de filer l'identification de cette multiplication des pains avec l'Eucharistie, puisque selon la doctrine catholique c'est bien la puissance des mots qui accomplit la transsubstantiation, comme l'écrit saint Thomas

⁵⁰⁹ HUMBERT (G.), art. « Annona », dans DAREMBERG (Charles) et SAGLIO (Edmond), *op. cit.*, vol. 1 p. 273 et suivantes.

⁵¹⁰ AUGUSTIN, *De consensu euangelistarum* 2, 46, 98, PL. 34, 1127.

d'Aquin : *Minister in hoc sacramento perficiendo non habet alium actum nisi prolationem uerborum*. « Le ministre dans l'accomplissement de ce sacrement ne fait rien d'autre que de prononcer les paroles. »⁵¹¹. Plus généralement, l'ensemble de la description s'inspire de la consécration.

86-92. Le poète s'autorise une brève pause dans son récit pour laisser parler, en plusieurs exclamations au vocatif, son admiration. C'est un procédé fréquent dans la poésie épique (cf. Lucain 1, 87 ; 2, 544 ; 4, 373-374) dont les mystiques chrétiens ont largement usé surtout pour parler du mystère eucharistique. Voir par exemple les nombreuses exclamations dans l'office du Saint-Sacrement attribué à saint Thomas d'Aquin : *O res admirabilis ! Manducat Dominum* « O la chose admirable ! Il mange le Seigneur ! » (hymne des matines), *O sacrum conuiuium*, « O banquet sacré » dans l'antienne de *Magnificat* à Vêpres et *O memoriale mortis Domini* dans le rythme de la procession *Adoro te devote*. Le thème de la nourriture qui ne fait jamais défaut (*indeficientibus escis*) et des pains qui se divisent sans se diviser (*qui diuiderent et qui diuisa comessent*) est repris de la séquence *Lauda Sion* (strophes 15-20). On remarque également que Vavasseur utilise le mot *mensa* pour table comme saint Thomas.

93-95. Remarque amusante. L'étonnement de la nature prolonge l'étonnement du poète. Donner une conscience aux éléments est habituel dans la poésie épique : ici Vavasseur s'inspire en particulier de Stace (*Thébaïde* 2, 13). On retrouve également ce procédé dans les Écritures : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino*. « Ouvrages du Seigneur, bénissez tous le Seigneur » (Dn 3, 57). Le poème développe l'ablatif absolu du poème liminaire *Natura mirante* (v. 6). On remarque le titre de *pater* qui est donné au Jourdain, les poètes donnent parfois ce titre aux fleuves (v. gr. *Georg.* 4, 370) sans doute en référence à la croyance paëenne qui veut que les dieux des fleuves soient des vieillards vénérables et barbus.

⁵¹¹ THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiae* IIIa, q. 78, a. 1.

XIX

Jesus ambulans lacum / Jésus marchant sur le lac :

p. 286-291-

APPARATUS FONTIVM :

4. IVVC. 4, 397 : Tum solui iussit laetumque ad tecta remittit.
7. VERG. *Aen.* 1, 61-64 : [Iupiter] hoc metuens
- 8-9. VERG. *Aen.* 11, 513-514 : [Aeneas] ardua montis / per deserta iugo
superans aduentat ad urbem.
9. VERG. *Aen.* 1, 439-440 : neque cernitur ulli.
10. VERG. *Aen.* 6, 539 ; 8, 369 : nox ruit.
11. VERG. *Aen.* 12, 745 : hinc uasta palus, hinc ardua moenia cingunt.
15. SIL. 4, 88 : iamque sub extremum noctis fugientibus umbris
16. VERG. *Aen.* 11, 506 : [Dixit Camilla] « Tu [scilicet Turnus] pedes ad muros
subsiste et moenia serua ! »
19. CLAVD. *III Cons. Hon.* 36-37 : « ...sic flamine crebro / turbidus et grato
respersus puluere belli / armaque gauiso [Honorius] referat captiua parenti [scilicet
Theodosio]. »
22. VERG. *Aen.* 6, 135 : [Dixit Sybilla ad Aenean] : « ... insano iuuat indulgere
labori »
24. LVCR. 5, 914 : trans maria alta pedum nisus ut ponere posset
26. STAT. *Theb.* 6, 298 : ceu praepete cursu
27. LVC. 8, 595-597 : transire parantem
- 31-32. STAT. 7, 359-360 : uultumque per omnem / pallor iit.
32. VERG. *Georg.* 2, 145 : Hinc bellator equos campo sese arduus infert ; *Aen.* 9, 52-
53 : [Turnus] campo sese arduus infert.
43. VERG. *Aen.* 5, 210 : at laetus Mnestheus successuque acrior ipso

49. VERG. *Aen.* 3, 215 : ira deum Stygiis sese extulit undis. *ibid.* 9, 817 :
mollibus extulit undis
50. VERG. *Aen.* 12, 25-26 : [Dixit Latinus ad Turnum] : « Sine me haec haud mollia
fatu / sublatis aperire dolis »
56. LVC. 1, 486-487 : nec solum uulgu inani / percussum terrore pauet.
57. VERG. *Aen.* 3, 196 : continuo uenti uoluont mare
60. SIL. 4, 785 : unica proles IVVC. 2, 224-225 : Namque Deus mundum
tanto dilexit amore / eius ut in terras discenderet unica proles
61. VERG. *Aen.* 5, 693 : uix haec ediderat

APPARATVS CRITICVS :

12. uagum] udum *PL*

22. tunsae] tonsae *PPSI*

1. *His actis* : Cet ablatif absolu, souvent utilisé dans l'épopée (Virgile, *Aen.* 6, 236 et 12, 843 ; Silius Italicus 16, 275 et 457 etc.) pour passer à un nouvel épisode, rappelle que chez tous les évangélistes (sauf Luc qui l'omet) ce miracle suit immédiatement la multiplication des pains. Contre l'avis de saint Jean Chrysostome⁵¹² et suivant saint Augustin⁵¹³, Vavasseur considère donc que le miracle du Christ marchant sur les eaux rapporté par Matthieu et Marc est le même que celui rapporté par saint Jean. Cependant il esquive par l'omission une difficulté que soulève saint Jean Chrysostome : Matthieu précise que la tempête continue, lorsque le Christ les rejoint, alors que Jean au contraire dit qu'elle a cessé à l'arrivée du Christ.

6. *merita ... corona* : L'adjectif qu'ajoute le poète rappelle que le Christ refuse la royauté non parce qu'il serait indigne d'une couronne, lui qui il est déjà roi, mais parce que son royaume n'est pas de ce monde (Jn 18, 33-38). Il suit ici une explication donnée par saint Augustin⁵¹⁴.

⁵¹² JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Johan.* 43, 1 PG. 59, 245.

⁵¹³ AUGUSTIN, *De consensu euangelistarum* 2, 47, 99 PL. 34, 1127.

⁵¹⁴ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 25, 2 PL. 35, 1596.

7. *pro more* : formule très peu classique, attestée seulement en prose à partir de Pline l'Ancien (29, 18) et devenue fréquente seulement dans la seconde partie du Moyen Age (trois attestations dans le *Policraticus* de Jean de Salisbury et dix dans les œuvres de Pierre le Vénéral). Par cette expression, le poète rappelle que le Christ est souvent présenté en prière, même si le sujet du poème ne permet pas de s'y étendre. Vavasseur juxtapose deux explications des évangélistes : Selon Matthieu, le Christ se retire pour prier, selon Jean, il fuit la foule qui veut le faire roi. Ces deux justifications ne semblent pas contradictoires pour saint Augustin⁵¹⁵.

9. *neque cernitur ulli* : Cette clausule imitée de Virgile (*Aen.* 1, 440) va être reprise, avec une légère modification, dans *Piscantibus Christus apparens* (poème 39, v. 14). Dans les deux cas, il s'agit d'un miracle assez discret et récurrent où le Christ se rend méconnaissable et se cache pour échapper à ses ennemis ou ne pas être reconnu de ses disciples (Jn 7, 30 ; 10, 39 etc.). Vavasseur le détaille surtout dans le poème sur les pèlerins d'Emmaüs (36, 7-19).

11. *uasta palus late Iordane refuso* : *palus* peut effectivement prendre ce sens d'étendu d'eau, sans autre précision, dans les enfers (Verg., *Aen.* 6, 323 ; Ov., *Met.* 2, 46, Sil. 13, 573 etc.). C'est une façon de présenter comme infernale la menace qui pèse sur la barque. Selon saint Augustin, la tempête qu'affrontent les disciples est en effet une image des persécutions et des ténèbres que traversera l'Eglise jusqu'au retour du Christ dans la gloire⁵¹⁶. Le Jourdain par ailleurs traverse effectivement le lac de Génésareth ou mer de Galilée⁵¹⁷.

12. *uagum per iter* : syntagme assez audacieux vraisemblablement inventé par Vavasseur peut-être pour rappeler que les flots houleux sont une image de la vie du chrétien, chemin tumultueux et rempli de tribulations, ainsi que l'enseignent saint Augustin⁵¹⁸ et saint Jean Chrysostome⁵¹⁹. Certaines éditions proposent *udum per iter* qui reprend une expression utilisée par Prudence dans un récit du même miracle (*Apotheosis* 665-666).

⁵¹⁵ AUGUSTIN *ibid.*

⁵¹⁶ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 25, 5 PL. 35, 1598.

⁵¹⁷ SAULNIER (Christiane), art. « Génésar », *Dictionnaire encyclopédique de la Bible, op. cit.*, p. 539.

⁵¹⁸ AUGUSTIN, *Tractat. super Johan.* 25, 7 PL. 35, 1599.

⁵¹⁹ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 50, 1 PG. 58, 505.

12-13. *tepentibus Austris ... gelidis Aquilonibus* : L'auster est en effet un vent chaud et l'aquilon un vent froid. Ils sont fréquemment cités dans la poésie latine. *L'Enéide* mentionne treize fois l'auster (v. gr. 2, 111 ou 3, 61) et six fois l'aquilon (v. gr. 1, 102 ou 7, 361).

15-16. *quartus / excubitor* : Cette périphrase explique la façon de compter les heures de la nuit sous l'Antiquité qui n'était plus utilisée au XVII^e siècle⁵²⁰. Se souvenant peut-être que Lucain (5, 507) avait déjà utilisé cette image, le poète relève ainsi par une allusion militaire le ton de son récit. En changeant ainsi un détail anodin en un épisode militaire, il met en valeur l'arrivée tardive du Christ et fait ainsi monter la tension dramatique de la scène.

19. *Ita flamina crebra* : Bien que cette clause soit sans doute empruntée à Claudien (*III Cons. Hon.* 36-37), Vavasseur imite en modèle réduit le procédé tout à fait épique des comparaisons discursives (1, 148-154 ; 6, 309-312 ; 7 378-383). La comparaison entre les flammes et les flots de la mer tous les deux également dévastateurs, bien que de l'élément opposé, se trouvent notamment chez Virgile (*Aen.* 2, 304-308).

22. *uano indulgere labori* : reprise presque littérale de Virgile (*Aen.* 6, 135) qui désignait ainsi le périple d'Enée à travers les Enfers. Vavasseur file discrètement la métaphore du v. 11 entre la tempête qu'affronte l'esquif des disciples et les peines infernales. Dans cette parenthèse, Vavasseur ici donne encore une fois les sentiments de Jésus-Christ que ne décrivaient pas les évangélistes. Il en parle en des termes similaires à ceux que Virgile emploie pour Enée (1, 643-644). L'amour du Christ ne peut pas supporter de voir ses amis dans la peine. Cette insistance sur la miséricorde qui pousse Dieu à agir peut être rapprochée de la spiritualité qu'a développée saint François de Sales quelques décennies auparavant : « Et certes, nous mériterions bien de demeurer abandonnés de Dieu, quand avec cette déloyauté nous l'avons ainsi abandonné ; mais son éternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce châtiment ; ains excitant sa compassion, elle le provoque à nous retirer de notre malheur. »⁵²¹

⁵²⁰CAGNAT (René), art. « Vigilae », dans DAREMBERG (Charles) et SAGLIO (Edmond), *op. cit.* t. 5, p. 869-870.

⁵²¹FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'Amour de Dieu*, 2, 9, dans *Œuvres*, *op. cit.* p. 435.

23. *propria ... luce* : Le Christ lumineux renvoie à une image fréquente chez saint Jean qui identifie le Christ à la lumière du monde (1, 9 ; 8, 12 etc.). Elle devient réalité lors de la Transfiguration (Mt 17, 1-9 ; Mc 9, 2-9, Lc 9, 28-36) et surtout, selon l'iconographie chrétienne, encore que l'Écriture n'en fasse nullement mention, après la Résurrection. Ludolphe le Chartreux⁵²² avait déjà comparé ce miracle à la Résurrection. En effet, les disciples ne reconnaissent pas tout de suite le Christ, comme les pèlerins d'Emmaüs (Lc 24, 13-35) ne le reconnaîtront pas et les paroles même du Christ annoncent, ainsi que le remarque saint Thomas⁵²³ celles qu'il dira à ses disciples lorsqu'il leur apparaîtra (Lc 24, 39).

23-24. *se ... uidendum / praebuit* : cette expression que met en valeur l'enjambement est très peu classique mais fréquente chez les Pères (neuf attestations chez saint Augustin et cinq chez Bède le Vénérable).

29. *lacus ... terga* : Cette image assez audacieuse (attribuer un dos à un lac !) est reprise à Ovide (*Pont.*, 1, 2, 79-80) :

*Quaequae aliae gentes, ubi frigore constitit Hister,
dura meant celeri terga per amnis equo.*

et les autres nations qui, quand l'Hister est pris par le froid, de l'hiver,
Traversent sur leurs chevaux rapides le dos durci du fleuve.⁵²⁴

L'eau sur laquelle marche le Christ est assimilée à un fleuve gelé sur lequel on peut marcher en hiver.

32. *arduus adstans* : Cette clause sous la forme légèrement différente d'*arduus infert*, est attestée une première fois chez Virgile (*Georg.* 2, 145) qui l'a ensuite reprise lui-même dans l'*Énéide* (9, 53). Etant ainsi entrée dans l'épopée, elle n'en est plus sortie (Silius Italicus 10, 430 ; Stace, *Theb.* 1, 201 ; Cyprien le Gaulois 4, 688). Ce fort

⁵²² LUDOLPHE DE SAXE, *De Vita Christi*, 1, 69, 3.

⁵²³ THOMAS D'AQUIN, *Super Johan.* 6, 2.

⁵²⁴ Trad. de Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

marqueur d'épicité est un tour assez elliptique pour désigner celui qui se lance fièrement, la tête haute, dans le combat. La sérénité du Christ, dont parlent les Evangiles, devient sous la plume de Vavasseur de la bravoure guerrière qui contraste fortement avec la crainte des disciples. Lequel contraste est encore accentué par la structure du vers : à la première partie (jusqu'à la césure) *pallor iit* répond cette hardie clausule.

35. *Agnoscit uocem* : Ce détail est ajouté par Vavasseur sans doute en référence à la Parabole du Bon Pasteur : « Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. » (Jn 10, 4) Il va le reprendre plus loin, lorsque saint Thomas reconnaît le Christ ressuscité (38, 31).

44. *uictor* : Ce terme file la métaphore présente tout au long du poème qui assimile les miracles à des victoires. Saint Pierre partage ici le triomphe de son maître.

45. *mente pari* : apostrophe sans doute inventée par Vavasseur lui-même. Il est surprenant de voir le Christ qui est Maître et Seigneur parler ainsi à son disciple. Il faut sans doute y voir une annonce de l'heure où saint Pierre deviendra le vicaire du Christ ou, pour reprendre sainte Catherine de Sienne, « doux Christ en terre »⁵²⁵. Le poète anticipe ce moment où les disciples cesseront d'être les serviteurs et seront appelés ses frères (Jn 20, 17) et ses amis (Jn 15, 14-15).

47. *Pereo* : Vavasseur joue sur le double sens du mot qui désigne à la fois *je pérís* au sens physique et *je me perds* qui renvoie ici au fait de perdre la foi ou son âme. Car Pierre, enseigne saint Augustin⁵²⁶, est une figure des hommes faibles dont la foi est vaincue par le doute. L'appel *serua pereuntem* sonne comme l'antithèse du cri plein d'espoir qui ouvre le Psaume 85 : *saluum fac seruum tuum, Deus meus, sperantem in te*. « Sauvez, mon Dieu ! votre serviteur qui espère en vous. » (Ps. 85, 2)

49. *extulit undis* : clausule empruntée à Virgile (*Aen.* 3, 215) où il est question des ondes du Styx d'où sont sorties les Harpies. Ainsi est filée la métaphore qui assimile les eaux du lac de Tibériade aux enfers, à la mort dont le Christ a délivré l'humanité.

⁵²⁵ CATHERINE DE SIENNE, « Lettres 185 » dans *Lettres aux papes, aux cardinaux et aux évêques*, Paris, le Cerf, 2008, trad. de Marilène Raiola, p. 46.

⁵²⁶ AUGUSTIN, *Sermo* 75, 10 PL 38, 478-479.

54. *innocui* : cet adjectif a en effet parfois le sens de sauf, indemne, qui n'a subi aucun dommage. Ce sens est plus rare (10 fois relevé par le *Thesaurus linguae latinae*⁵²⁷) et surtout poétique (v. gr. Virgile *Aen.* 10, 302).

55. *Siccus per totum Christus* : Que le Christ n'ait pas mouillé ses pieds en marchant sur les eaux est un détail que mentionnent déjà le Pseudo-Denys⁵²⁸ et Prudence (*Apoth.*, 666).

57. *Nauita* : mot poétique pour *nauta* (qu'on trouve aussi chez Lucrèce (5, 223) et Virgile (*Georg.* 1, 137), il faut sans doute comprendre l'équipage ici, à en juger par la péricope et l'usage du nous dans les paroles rapportées.

59-60. Vavasseur se permet souvent des amplifications dans la doxologie finale. Ici de quatre mots, il tire deux inspirés du *Credo*. Par *haud tibi nostra ; stirps de stirpe*, il ne faut surtout pas comprendre que son niées la parenté du Christ avec Israël et son humanité. C'est certainement une façon un peu audacieuse de rappeler que le Christ n'accomplit aucun miracle par sa nature humaine mais uniquement par sa nature divine. *Stirps de stirpe* est de toute évidence une allusion au *Deum de Deo, lumen de lumine, Deum uerum de Deo uero*. Plus haut, il était dit qu'ils fléchissent le genou, ce qui selon saint Paul est le signe de la reconnaissance que « Jésus Christ Seigneur et dans la gloire du Père » (Ph 2, 10-11). Déjà utilisée par Vavasseur (poème IX : *Filius uiduae* v. 6), la clausule *unica proles* désignait chez Silius Italicus (4, 785) le fils d'Hannibal qu'Hannon destinait au sacrifice. Tout naturellement Juvencus l'a reprise pour parler du Christ (2, 225). L'adjectif *unica* adapte *l'unigenitum* du *Credo*. C'est donc bien plus qu'une simple doxologie, c'est une véritable profession de foi. Selon saint Augustin, le Christ a donné la foi à ceux qui étaient assaillis par la tempête des doutes⁵²⁹.

⁵²⁷ T.L.L. vol. VII. 1, 1709-1710.

⁵²⁸ DENYS L'ARÉOPAGITE, *De Divinis nominibus*, 2, 9 PG. 3, 648.

⁵²⁹ AUGUSTIN, *Sermones* 75, 10 PL 38, 479.

XX

Filia mulieris cananaeae / La fille de la Cananéenne :

p. 292-297

APPARATVS FONTIVM :

3. VERG. *Aen.* 1, 413 : cernere ne quis eos [Aenean Achatenque] neu quis contingere posset.
10. OV. *Met.* 2, 621-623 : [Apollo] tum uero gemitus (neque enim caelestia tingi / ora licet lacrimis) alto de corde petitos / edidit.
11. VERG. *Aen.* 3, 607-608 : et [Achaemenides] genua amplexus genibusque uolutans/ haerebat.
25. OV. *Trist.* 4, 1, 9 : Saepe mihi dixi : « Cui nunc haec cura laborat ? »
27. SIL 6, 492 : [Carthaginis legatio] quae maesta repulsa.
30. VERG. *Aen.* 11, 697-698 : [Camilla] altior exurgens oranti et multa precanti / congeminat.
- 31-32. VL. FL. 2, 552-553 : iam maestus equus, iam debita posci / dona gemit.
35. VERG. *Ecl.* 3, 29 : ne forte recusem.
36. HOR. *Sat.* 2, 6, 85-86 : semesaque lardi / frusta dedit.
40. SIL. 17, 25 : immobilis haesit.
42. OV. *Met.* 2, 54-55 : magna petis, Phaethon, et quae nec uiribus istis / munera conueniant nec tam puerilibus annis.
- 52-53. VERG. *Georg.* 4, 84-85 : dum grauis aut hos / aut hos uersa fuga uictor dare terga subegit.

APPARATVS CRITICVS :

12. ferox quem] alienus *PL*
16. toto se corpore Christus] Christus se corpore toto *PL*
29. segnior] segnius *PL*

33. praebere pudet canibus] canibus praebere pudet *P L*

34. Christe] magne *P L*

53. nigro] nigra *OO* patrio *P L*

3. Allusion à un vers de l'*Énéide* (1, 413), tiré du fameux passage où Enée est dissimulé par sa mère dans une nuée avec son compagnon Achate pour s'approcher de Carthage sans être vus. Vavasseur avait déjà fait allusion à ce passage lorsque le Christ s'était dissimulé à la foule au peuple qui veut le faire roi après la multiplication des pains (19, 9) et le refera un peu plus tard lorsqu'il apparaît ressuscité sur les bords de la mer de Galilée à ses disciples qui ne le reconnaissent d'abord pas (39, 14). Dans les deux cas, il reprend la clausule du vers 440 : *neque cernitur ulli*.

4. Ce vers qui ne correspond à aucun verset évangélique ou commentaire patristique est sans doute le fruit de l'imagination de Vavasseur lui-même. Cette remarque convient bien à la vision du Christ que le poète donne dans son œuvre : une lumière que les ténèbres ne parviennent jamais à arrêter, une lampe jamais sous le boisseau, une divinité plus manifeste à chaque miracle.

16-17. L'attitude du Christ pourrait déranger ceux qui, comme Vavasseur, aiment à le voir doux et consolateur. C'est pourquoi le poète précise expressément que ce mépris est feint et simulé. Il a sans doute trouvé cette explication chez Jean Chrysostome⁵³⁰.

18. Le poète précise que Jésus quitte la maison. Ce n'est pas rapporté dans l'Évangile mais déduit par saint Augustin⁵³¹.

20. *faciles* : Cet adjectif montre bien que, pour Vavasseur, les disciples sont attendris par la souffrance de cette femme, même s'ils n'osent le dire explicitement au Christ et s'ils donnent pour prétexte l'importunité de ces cris. C'est une explication qu'on trouve chez Jean Chrysostome⁵³².

⁵³⁰ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth. 52*, 2-3 PG 58, 521-522.

⁵³¹ AUGUSTIN, *De Consensu evangelistarum* 2, 49, 103 PL 34, 1130.

⁵³² JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth. 52*, 1 PG 58, 519-520.

25. *balantes* : participe présent du verbe *balō* (bêler) substantivé pour désigner les brebis, selon le modèle de Lucrèce (2, 369 ; 6, 1132) et de Virgile (*Georg.* 1, 272 ; 3, 457 et *Aen.* 7, 539).

26. *Caput hoc mandati et summa paterni* : Cette dernière phrase est ajoutée par le poète pour nuancer un peu la brutale affirmation du Christ qui pouvait sembler contredire d'autres passages de l'Évangile. S'inspirant sans doute de saint Jérôme, il fait comprendre que le Christ ne prétend pas ici exclure les nations du salut mais que la prédication de l'Évangile doit d'abord être adressée aux Juifs⁵³³.

30. *congeminat* : Ce verbe, rare et uniquement attesté dans l'épopée (du moins en latin classique), par sa place en début de vers rappelle un geste de la guerrière Camille frappant à mort Orsiloque, géant de l'armée troyenne (*Aen.* 11, 698). Par ce rapprochement, le poète donne à cette femme une âme ardente et décidée, comme celle de Camille.

36. *semesaque frustra* : cette expression se trouve également chez Horace (*Sat.* 2, 6, 85-86), poète des festins par excellence. La comparaison que prend le Christ étant très simple et concrète, le style de la paraphrase descend lui aussi un peu.

40. *miratur enim mentemque animumque* : Vavasour attribue au Christ un sentiment d'étonnement pour la persévérance de cette femme. Plusieurs Pères, comme Jean Chrysostome⁵³⁴ et Jérôme⁵³⁵, avaient déjà éprouvé le même sentiment.

42. *Magna petis, mulier, credis maiora* : Cette idée, exprimée dans un chiasme fort élégant, provient peut-être d'un commentaire de saint Jean Chrysostome, pour qui la parole du Christ signifierait : « Ta foi pourrait accomplir des choses beaucoup plus grandes que celles-ci. »⁵³⁶ Il y a en outre un jeu de mot qu'on peut difficilement rendre en français sur les deux sens du mot *credo* : croire et faire confiance.

⁵³³ JÉRÔME, *In Matth.* 2, 15, 24 PL 26, 110.

⁵³⁴ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 52, 2 PG 58, 521.

⁵³⁵ JÉRÔME, *In Matth.* 2, 15, 25-28 PL 26, 110-111.

⁵³⁶ JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Matth.* 52, 2 PG 58, 521 : Ἡ μὴν πίστις σου καὶ μείζονα τούτων ἀνοῦσαι δύναται.

52-53. Le poème ne se termine pas ici sur une doxologie mais sur une pittoresque description de la déroute démoniaque. Pour la décrire, Vavasseur ne s'inspire pas de l'Evangile qui n'en parle pas mais d'un passage des *Géorgiques* où il est question de combats entre deux essaims d'abeilles (4, 84-85). Ce rapprochement file certes la métaphore, qui présente dans tout le poème la vie du Christ comme une guerre permanente contre les forces infernales, mais fait peut-être également référence à un verset du Psaume 117 où David compare ses ennemis à des abeilles (selon la Vulgate) : « [Ils] m'ont environné comme des abeilles, et [Ils] se sont embrasés comme un feu qui a pris à des épines » *Circumdederunt me sicut apes, et exarserunt sicut ignis in spinis* (Ps 117, 12).

Conclusion

La lecture du *Theurgicon* nous fait entrer dans la culture des érudits jésuites du premier XVII^e siècle. Écrite par un auteur encore jeune mais qui a déjà gagné l'estime des plus fins lettrés de son temps, cette paraphrase versifiée réunit tous les éléments pour satisfaire le goût des humanistes dévots, soucieux à la fois de beau style et de contemplations pieuses. En effet, située à la confluence de deux disciplines *a priori* très différentes, la rhétorique et la rhéologie, elle vise à atteindre la perfection dans ces deux domaines : pureté formelle et conformité doctrinale. Ainsi, reprenant un genre littéraire très pratique et très apprécié dont il connaît les principaux représentants notamment Vida, Vavas seur se distingue en revendiquant dès l'avis *ad lectorem* une très grande fidélité à la Bible et au dogme catholique.

Son objectif est-il atteint ? N'est-ce pas une gageure impossible à relever que de vouloir concilier les exigences si hautes de la rhétorique des collègues et la scrupuleuse orthodoxie post-tridentine ? Vida avait déjà tenté une épopée classicisante et pieuse mais il avait écrit avant le Concile où l'on se sentait plus libre avec les Écritures et les apocryphes qu'après les réformes de Pie V et les travaux de César Baronius. La langue latine elle-même un siècle auparavant était encore la langue vivante de la *République des lettres*. Lorsque Vavas seur écrit, elle a entamé son déclin vers ce qu'elle ne devait plus jamais cesser d'être : une langue de rhéteurs et de clercs. Certes la poésie latine compte encore de nombreux adeptes et c'est par milliers que l'on compte les hexamètres et vers de tout genre lus dans les grandes occasions ou publiés à cette époque mais l'inspiration fait défaut et les thèmes manquent de renouvellement. Les langues vernaculaires ont atteint une maturité qu'elles n'avaient pas du temps de Vida : en vers, Corneille a déjà écrit *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*, en prose, Descartes a déjà publié son *Discours de la méthode*, l'Académie française a été fondée en 1635. Voilà l'aurore qui annonce le lumineux soleil du règne de Louis XIV. Bossuet, Molière et Racine sont déjà nés et les deux premiers commencent à écrire dès la décennie 1640, alors que les amis de Vavas seur ne sont que des érudits vieillissants qui sentent déjà que l'avenir est menacé pour leur littérature. Néanmoins la postérité peut encore citer quelques noms d'œuvres latines pour la seconde partie du siècle, surtout *Les Jardins* de Rapin (1659). Mais Rapin lui-même a dû abondamment écrire en français, ce que Vavas seur n'a jamais voulu faire,

se condamnant ainsi à l'oubli. Le dessein de doter le christianisme d'un chef d'œuvre qui devait tenir le rôle de l'*Énéide* ou des poèmes homériques dans la religion antique pouvait encore être réalisé en latin au début du XVI^e siècle, lorsque Vida et Sannazzaro prenaient la plume, mais pas au milieu du XVII^e siècle. Plus de soixante ans plus tôt, le Tasse l'avait déjà compris et c'est en italien qu'il a écrit son *Iliade* chrétienne, la *Jérusalem délivrée*. Il est significatif que le *Theurgicon* ait été imprimé pour la première fois l'année même où est mort Urbain VIII à Rome. Sa mort est accueillie avec un grand soulagement par les Romains qui s'empressent de chasser ses trop fastueux neveux Antonio et Taddeo. Cet exil révèle l'échec d'un pontificat qui avait pourtant brillamment commencé. L'ardent désir du pape Barberini de faire rejaillir une grande littérature chrétienne et savante, dans la langue universelle de l'Église, a échoué face à l'émergence des littératures nationales, de même qu'avec la reprise des hostilités entre la France et l'Espagne quelques années plus tôt a échoué son plan d'union des princes catholiques. Un an auparavant, Antoine Arnauld publie son traité *De la fréquente communion*, qui sonne le début de la grande charge contre les jésuites, et surtout s'impose par la sobre précision de son style comme un chef d'œuvre de la prose classique et l'un des premiers livres de théologie en français. Il semble donc que Vavasseur, faute d'avoir compris son siècle, ait manqué son œuvre.

Aujourd'hui en effet le *Theurgicon* peut heurter notre sensibilité contemporaine. Les allusions et réminiscences ne sont plus comprises ou font passer le poème pour un exercice scolaire. L'écart considérable entre le *sermo humilis* du texte évangélique, sobre et clair, et le récit épique, sublime et précieux parfois jusqu'à l'obscurité, nous étonne voire nous fait rire. La proclamation continuelle de la divinité du Christ et l'emphase dans la représentation des miracles gênent une époque qui répugne au surnaturel et à l'ostentation et qui veut d'une religion plus personnelle et intime. Le but apologétique clairement affiché semble en faire une œuvre de propagande qui s'impose au lecteur, alors que nous voulons des poèmes ambigus et ouverts. Pourtant le *Theurgicon* ne manque pas d'intérêt pour ce qu'il révèle sur les ambitions des Jésuites et de de tout l'humanisme dévot. Le lecteur contemporain est donc invité à abandonner ses préjugés et à juger l'œuvre selon ce que l'auteur a voulu faire et suivre les critères d'un maître de rhétorique. Cet effort ne sera pas vain. Marc Fumaroli a bien mis en lumière l'importance de la formation à l'éloquence dans les collèges jésuites pour comprendre la littérature et la pensée de l'Ancien Régime. La plupart auteurs, dont la réputation est aujourd'hui

consacrée, sont passés par chez eux. Les maîtres et régents ont un peu modelé leur style et leur façon de concevoir la littérature. Ce que Voltaire a reconnu au sujet du P. Charles Porée, beaucoup d'écrivains de son siècle ou précédent auraient pu rendre le même hommage. En l'occurrence, il paraît certain que les années où Vavas seur écrivait le *Theurgicon* le jeune Louis Bourdaloue entra it dans le collège Sainte-Marie de Bourges.

L'œuvre de Vavas seur suit les prescriptions qu'il donnait lui-même à ses élèves. Elle est une réponse personnelle à plusieurs questions tant esthétiques que religieuses qu'on se posait dans les cercles lettrés et ecclésiastiques de son temps. Malgré la discrétion de Vavas seur qui ne prend presque pas la parole, on devine implicitement ses prises de position. Dans le choix de la langue, il a confiance dans la survie de la littérature latine. Dans le choix du sujet, il semble croire que la Bible peut fournir des thèmes dignes de l'histoire et de la mythologie. Dans son style, le choix de n'imiter principalement (mais pas exclusivement) le style virgilien découle aussi d'une conviction personnelle contre l'éclectisme des inspirations que préconisent certains de ses confrères. On voit d'ailleurs la place déterminante que prend l'imitation des modèles antiques dans la composition d'une œuvre littéraire, tout particulièrement d'une œuvre néolatine. En théologie, adoptant un ton triomphaliste en accord avec l'enthousiasme et le faste post-tridentins qui préfère le Christ, Dieu des miracles, au Christ, homme des douleurs, il défend l'optimisme qui croit en la conciliation des vertus et de l'esthétique païennes avec le christianisme contre le pessimisme janséniste qui se répand alors en France. En spiritualité, il est centré sur la personne humaine du Christ et la représentation concrète des épisodes de sa vie contre la contemplation abstraite, inspirée de la tradition dionysienne et ravivée par Bérulle. En somme, le *Theurgicon* est une œuvre qui certes semble avoir été assez peu lue mais qui synthétise bien les positions de la Compagnie de Jésus et qui révèle sa polyvalence et son omniprésence tant dans les milieux littéraires qu'ecclésiastiques sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

BIBLIOGRAPHIE :

Sources sur Vavasseur :

Le Theurgicon :

Éditions complètes :

Francisci Vauasseur e societate Iesu Theurgicon siue de Miraculis Christi libri IV, Parisiis, apud uiduam Ioannis Camusat et Petrum Le Petit, 1645.

Francisci Vauasseur e societate Iesu Theurgicon siue de Miraculis Christi libri IV, Parisiis, sumptibus Petri Le Petit, 1645.

Parnasus poeticus societatis Iesu, hoc est, poemata Patrum Societatis, quae in Belgio, Gallia, Germania, Hispania, Italia, Polonia, etc. uel hactenus excusa sunt, uel recens elucubrata nunc primum euulgantur, studiose conquisita, curate recensita et in aliquot classes diuisa, Francofurti, sumptibus Iohannis Godofredi Schnônvetteri, 1654, classis II, pars I, p. 1- 55.

Francisci Vauasseur e societate Iesu Theurgicon siue de Miraculis Christi libri IV, Lugduni Batavorum, apud Iohannem a Gelder, 1676.

Francisci Vavassoris e societate Jesu opera omnia antehac edita, theologica et philologica. Nunc primum in unum uolumen collecta ad quae accenserunt inedita et sub ficto nomine emissa cum Latina, tum Gallica; quorum catalogum praefatio suppeditabit, Amstelodami, apud Petrum Humbertum, 1709, p. 569-616.

Édition partielle :

THILL (Andrée) et BANDERIER (Gilles), *La Lyre jésuite. Anthologie de poèmes latins (1620-1730)*, Genève, Droz, 1999, p. 150-154.

Études sur François Vavasseur et son œuvre :

BANDERIER (Gilles), « Corneille et les Jésuites : un poème inédit », dans *Dix-septième siècle* 2001/3, n° 212, p. 545-549.

BAYLE (Pierre), *Nouvelles de la République des Lettres : Mois d'août 1684*, Amsterdam, Desbordes, 1686, art. IV, p. 676-687.

BLOUNT (sir Thomas), *Censura celebrorum auctorum*, Genève, Tournes, 1692, p. 1051-1052.

DECORDE (abbé Jean-Eugène), *La Croix ou le dernier jour de Jésus-Christ, recherches historiques et archéologiques sur le crucifiement de Jésus-Christ*, Paris, Derache, 1854, p. 59.

DUBOIS (Elfrieda), *René Rapin. L'homme et l'œuvre*, 1970, Lille, Service de Reproduction des Thèses de l'Université, 1972, p. 359-361.

FABRICIUS (Johannes Albert), *Bibliotheca Graeca*, Hambourg, Liebezeit, 1716, t. 3, p. 439.

FABRICIUS (Johannes Albert), *Bibliotheca Latina sive notitia auctorum veterum Latinorum*, Hambourg, Schiller, 1712, t. 1, p. 93, 331, 375, 433, 735 n.

FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Eloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980, p. 407- 417.

Journal des Savants, Paris, Lambert-Cusson, 1683, p. 43.

LAFOND (Jean), « Un débat esthétique à l'époque classique. La théorie du beau dans l'*Epigrammatum delectus* de Port-Royal et sa critique par le père Vavasseur », dans *Lire, vivre où mènent les mots. De Rabelais aux formes brèves de la prose*, Paris, Champion, [Lumière classique], XXII, 1999, p. 171-179.

LAMBERT (Claude-François), *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, Paris, Prault, 1751, t. 3, p. 26-28.

MÉNAGE (Gilles), *Menagiana ou les bons mots et remarques critiques, historiques, morales et d'érudition de M. Ménage recueillies par ses amis*, Paris, Delaulne, 1715 (3^e édition), t.1, p. 41, 93, 201, 207-211, 337 ; t. 2, p. 59-60 n., 83-85,170-172, 343 ; t. 3, p. 45-46, 292.

PAPILLON (abbé Philibert), *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, Dijon, Desventes, 1745, t. 2, p. 343-346.

POGNON (Edmond), « Littérature latine moderne. Le retour à l'Eglise », dans QUENEAU (Raymond), *Histoire des littératures*, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], Paris, 1968, t. 2, p. 300.

SOMMERVOGEL (le P. Carlos, s. j.), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bruxelles-Paris, Schepens-Picard, 1890-1900, t. VIII, col. 499-500.

SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, édition de Maxime Leroy, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1953-1955, t. I, p. 477 et 717, t. II, p. 74-75, p. 468-470, p. 979-984.

THOULIER D'OLIVET (abbé Pierre-Joseph), *Histoire de l'Académie française*, Paris, Coignard, 1743, t. 1, p. 322.

VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, Durand, Paris, 1862, p. 63, 94, 97, 106, 109, 156, 196, 199, 214, 216-217, 297, 303-304.

VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV*, dans *Œuvres historiques*, édition de René Pomeau, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1957, p. 1212.

Lettres :

Une seule lettre du P. Vavasseur a été conservée : Archives S. J. ELf 3/4, notes biographiques sur des pères du collège. Elle est citée intégralement dans ROCHEMONTEIX (le P. Camille de, s. j.), *Un collège des jésuites aux XVII^e et XVIII^e siècles : le collège Henri IV de la Flèche*, Le Mans, Leguicheux, 1889, t. 3, p. 119-120.

BOURBON (Nicolas), Copie manuscrite de lettres écrites entre 1638 et 1643, B. N. Latin n° 8585, ff. 164- 181.

CHAPELAIN (Jean), *Lettres*, éd. de Philippe Tamizey de Larroque, Paris, Imprimerie nationale, 1883, p. 17-18 et p. 237.

GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), Deux lettres dans *Œuvres divisées en deux tomes*, Genève, V. Conrart, 1665, t. 1, p. 1048-1051.

PETAU (P. Denis, s. j.) :

- *Dionysii Petavii Epistolarum libri tres*, Paris, Cramoisy, 1652, p. 304-329 : 12 lettres en latin (1627-1644).
- 1 manuscrite en français citée dans ROCHEMONTEIX (le P. Camille de, s. j.), *Un collège des jésuites aux XVII^e et XVIII^e siècles : le collège Henri IV de la Flèche*, *op. cit.*, t. 3, p. 117.

Bibliographie :

Ouvrages de référence et dictionnaires :

AMBROGI (Pascal-Raphaël) et Le Tourneau (Mgr Dominique), *Dictionnaire encyclopédique de Marie*, Paris- Perpignan, Desclée de Brower-Artèges, 2015.

ARNALDI (Girolamo), CARAVALE (Mario), MARTINA (Giacomo) et alii, *I papi di Pietro a Francesco*, Rome, Istituto dell'enciclopedia italiana, 2014 (ed. aggiornata), 3 vol.

BOGAERT (dom Pierre-Maurice, o.s.b.), DELCOR (abbé Mathias), JACOB (Edmond) et alii *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Turnhout, Brepols, 2002.

DAREMBERG (Charles) et SAGLIO (Edmond), *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, Paris, Hachette, 1877-1917.

DELATTRE (le P. Pierre, s. j.), *Les Établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, Enghien-Wetteren, De Meester, 1949-1956.

DELLA CORTE (Francesco, sous la dir. de), *Enciclopedia Vergiliana*, Rome, Treccani, 1985.

DU CANGE (Charles), *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, Niort, Louis Favre, 1883-1887, 10 vol.

LAMPE (Geoffrey), *Patristic Greek lexicon*, Oxford, Clarendon Press, 1972.

LITTRÉ (Émile), *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1885, 4 vol.

PITRA (cardinal Jean-Baptiste, o. s. b.), *Spicilegium Solesmense complectens sanctorum Patrum scriptorumque ecclesiasticorum anecdota*, Paris, Didot, 1852-1858, 4 vol.

Thesaurus Linguae Latinae, editus auctoritate et consilio academiarum quinque Germanicarum Berolinensis, Gottingensis, Lipsiensis, Monacensis, Vindobonensis, Lipse-Munich-Berlin-Leipzig-New York, De Gruyter, 1900-2009.

VACANT (abbé Alfred), MANGENOT (Chanoine Eugène) et alii, *Dictionnaire de théologie catholique : contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, Paris, Letouzey et Ané, 1899-1950, 15 t.

VIGOUROUX (Fulcran, p. s. s.), *Dictionnaire de la Bible , contenant tous les noms de personnes, de lieux, de plantes, d'animaux mentionnés dans les Saintes Écritures, les questions théologiques, archéologiques, scientifiques, critiques, relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament*, Paris, Letouzey et Ané, 1895-1912, 11 vol.

VILLER (le P. Marcel, s. j.), et alii, *Dictionnaire de Spiritualité ascétique et mystique. Doctrine et histoire*, Paris, Beauchesne, 1932-1995, 21 vol.

Sources littéraires :

Textes grecs :

ARISTOTE, *Poétique*, texte établi et traduit par Joseph Hardy, Paris, Les Belles Lettres, 1932.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, texte traduit par Julien Weil, Paris, Ernest Leroux, 1900.

HOMÈRE, *Iliade*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier, Paris, Les Belles Lettres, 1937-1938, 4 vol.

HOMÈRE, *Odyssee*, texte établi et traduit par Victor Bérard, Paris, Les Belles Lettres, 1924-1925, 3 vol.

Textes latins antiques :

CATULLE, *Poésies*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1949.

CÉSAR, *Guerre des Gaules*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Paris, Les Belles Lettres, 1926, 2 vol. .

CÉSAR, *Guerre civile*, texte établi et traduit par Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres, 1936, 2 vol.

CICÉRON, *L'Amitié*, texte établi et traduit par Louis Laurand, Paris, Les Belles Lettres, 1952 (3^e édition).

CICÉRON, *Brutus*, texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1923.

CICÉRON, *Caton l'Ancien*, texte établi et traduit par Pierre Willeumier, Paris, Les Belles Lettres, 1940.

CICÉRON, *Correspondances*, texte établi et traduit par Léopold-Albert Constans, Jean Bayet et Jean Beaujeu, Paris, Les Belles Lettres, 1934-1996, 11 vol.

CICÉRON, *Les Devoirs*, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris, Les Belles Lettres, 1965-1970, 2 vol.

CICÉRON, *Discours*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, André Boulanger, Henri de La Ville de Mirmont, Jules Martha, Gaston Rabaud et alii, Paris, Les Belles Lettres, 1921-1964, 20 vol.

CICÉRON, *De l'Orateur*, texte établi et traduit par Henri Bornecque et Edmond Courbaud, Paris, Les Belles Lettres, 1922-1930, 3 vol.

CICÉRON, *L'Orateur*, texte établi et traduit par Albert Yon, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

CICÉRON, *Des Termes extrêmes des biens et des maux*, texte établi et traduit par Jules Martha, Paris, Les Belles Lettres, 1928-1930, 2 vol.

CICÉRON, *Tusculanes*, texte établi par Georges Fohlen et traduit par Jules Humbert, Paris, Les Belles Lettres, 1931, 2 vol.

CLAUDIEN, *Le Rapt de Proserpine*, texte établi et traduit par Jean-Louis Charlet, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

CLAUDIEN, *Poèmes politiques*, texte établi et traduit par Jean-Louis Charlet, Paris, Les Belles Lettres, 2000-2017, 3 vol.

HORACE, *Odes et épodes*, texte établi et traduit par François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1929.

HORACE, *Épîtres*, texte établi et traduit par François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1934.

JUVÉNAL, *Satires*, texte établi et traduit par Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1921.

LUCAIN, *La Pharsale*, texte établi et traduit par Abel Bourgery et Max Pochont, Paris, Les Belles Lettres, 1926-1929.

LUCRÈCE, *De la Nature*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1955-1956, 2 vol.

OVIDE, *Amours*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

OVIDE, *Art d'aimer*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1924.

OVIDE, *Contre Ibis*, texte établi par Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

OVIDE, *Les Héroïdes*, texte établi par Henri Bornecque et traduit par Marcel Prévost, Paris, Les Belles Lettres, 1928.

OVIDE, *Les Fastes*, texte établi et traduit par Robert Schilling, Paris, Les Belles Lettres, 1992-1993, 2 vol.

OVIDE, *Les Halieutiques*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

OVIDE, *Métamorphoses*, , texte établi et traduit par Georges Lafaye, Paris, Les Belles Lettres, 1925-1930, 3 vol.

OVIDE, *Pontiques*, texte établi et traduit par Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1977.

OVIDE, *Les Remèdes de l'amour*, , texte établi et traduit par Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

OVIDE, *Tristes*, texte établi et traduit par Jacques André, Paris, Les Belles Lettres, 1968.

PAULIN DE NOLE, *Carmina*, texte établi par Wilhelm von Hartel, Vienne, Tempsky, 1894.

PROPERCE, *Elégies*, texte établi et traduit par Simone Viarre, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

PRUDENCE, *Carmina*, texte établi par Maurice Cunningham, Turnhout, Brepols, [Corpus christianorum], 1966. `

MACROBE, *Commentaires du songe de Scipion*, texte établi et traduit par Mireille Armisen-Marchetti, Paris, Les Belles Lettres, 2001-2003, 2 vol.

MANILIUS, *Astronomica*, texte texte établi et traduit (en italien) par Dora Liuzzi, Lecce, Milella, 1990-1994, 5 vol.

MARTIAL, *Épigrammes*, texte établi et traduit par Henri-Jean Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1930-1933, 3 vol.

NÉMÉSIEN, *Œuvres*, texte établi et traduit par Pierre Volpihac, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

PLAUTE, *Comédies*, texte établi et traduit par Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1932-1940. 7 vol.

QUINTILIEN, *Institution oratoire*, texte établi et traduit par Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1975-1980, 7 vol.

SÉNÈQUE, *Tragédies*, texte établi et traduit par François-Régis Chaumartin, Paris, Les Belles Lettres, 1996-1999.

SILIUS ITALICUS, *Les Guerres puniques*, texte établi et traduit par Michel Martin, Pierre Minicioni, Georges Devallet et Josée Volpilhac, Paris, Les Belles Lettres, 1979-1992, 4 vol.

STACE, *Achilléide*, texte établi et traduit par Jean Meheust, Paris, Les Belles Lettres, 1971.

STACE, *Silves*, texte établi par Henri Frère et traduit par Henri-Jean Izaac, Paris, Les Belles Lettres, 1944. 2 vol.

STACE, *Thébaïde*, texte établi et traduit par Roger Lesueur, Paris, Les Belles Lettres, 1990-1994.

TIBULLE, *Élégies*, texte établi et traduit par Max Ponchont, Paris, Les Belles Lettres, 1955.

TITE LIVE, *Histoire romaine*, texte établi par Jean Bayet et traduit par Gaston Baillet, Paris, Les Belles Lettres, 1940-1979, 33 vol.

VALERIUS FLACCUS, *Argonautiques*, texte établi et traduit par Gauthier Libermann, Paris, Les Belles Lettres, 1997-2002, 2 vol.

VIRGILE, *Bucoliques*, texte établi et traduit par Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, 1970.

VIRGILE, *Énéide*, Paris, texte établi et traduit par Jacques Perret, Paris, Les Belles Lettres, 1981-1987, 2 vol.

VIRGILE, *Géorgiques*, texte établi et traduit par Eugène de Saint-Denis (revu par Roger Lesueur), Paris, Les Belles Lettres, 1995.

Textes néolatins :

ADER (Guillaume), *Enarrationes de aegrotis et morbis in Evangelio. Opus in miraculorum Christi Domini amplitudinem ecclesiae christianae elimatum*, Toulouse, Colomer, 1620.

ANDRIES (P. Josse, s. j.), *Perpetua crux Jesu Christi a puncto Incarnationis ad extremum vitae : iconibus quadraginta explicata, quarum lignae laminae, gratis in bonum publicum data*, Bruxelles, G. Scheybels, 1648.

BALDE (le P. Jacob, s. j.), *Jephtias Tragædia / La Fille de Jephté, tragédie*, texte établi, traduit et commenté par Dominique Millet-Gérard, Paris, Classiques Garnier, 2020.

BOURBON (Nicolas), *Opera omnia poemata, orationes, epistolae*, Parisiis, apud viduam Roberti Sara, 1651.

BUCHANAN (George), *Psalmorum Davidis paraphrasis poëtica Georgi Buchananani Scoti : argumentis ac melodiis explicata atque illustrata, operâ et studio, Nathanis Chytraei*, Herborn, 1637.

COMMIRE (le P. Jean, s. j.), *Carmina*, Paris, S. Bernard, 1681.

ÉRASME (Didier), *Opera omnia Desiderii Erasmi Roterodami : Recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata*, Amsterdam-Leyde-Boston, Elsevier-Brill, 1969-2019, 31 vol.

NADAL (le P. Jérôme, s. j.), *Evangelicae Historiae Imagines, ex ordine Euangeliorum, quae toto anno in Missae sacrificio recitantur, in ordinem temporis vitae Christi digestae*, Anvers, Martinus Nutius, 1593.

Orationes quinquaginta de Christi Domini morte habitae in die sancto Parasceues a Patribus Societatis Jesu in Pontificio Sacello, Rome, Mascardi, 1641.

POSSEVINO (le P. Antonio, s. j.), *Bibliotheca selecta de Ratione studiorum ad disciplinas et ad salutem omnium gentium procurandam*, Rome, Typographia Apostolica Vaticana, 1593.

RAPIN (le P. René, s. j.), *Christus patiens, carmen heroicum*, Paris, Carmoisy, 1674.

SANNAZZARO (Jacopo), *De Partu Virginis*, édition de Charles Fantazzi e Alessandro Perosa, Florence, L. Olschki, 1988.

SANTEUIL (Jean-Baptiste), *Opera Poetica*, Paris, D. Thierry, 1694, I, p. 260-261.

SCALIGER (Jules-César), *La Poétique. Livre V. Le Critique*, présentation, traduction et notes de Jacques Chomarat, Genève, Droz, 1994.

URBAIN VIII (Maffeo Barberini), *Poemata*, Paris, Imprimerie royale, 1642.

VIDA (Marco Girolamo), *Christiados libri sex*, J. Steelfius, Anvers, 1553.

Textes littéraires français ou italiens :

BOILEAU (Nicolas), *Œuvres*, édition de Françoise Escal, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1966.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Œuvres complètes*, Paris, Louis Vivès, 1862, 31 vol.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Elévations sur les mystères, méditations et autres textes*, Paris, Robert Laffont, [Bouquins], 2017.

CHATEAUBRIAND (François-René), *Le Génie du Christianisme*, éd. de Maurice Regard, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1978.

CLAUDEL (Paul), *Œuvres en prose*, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1973.

DESMARTES DE SAINT-SORLIN (Jean), *Marie-Madeleine ou le triomphe de la Grâce* (1669), rééd. Jérôme Millon, Grenoble, 2001.

ESCORBIAC (Jean d'), *La Christiade, ou poeme sacre contenant l'Histoire Saincte du Prince de la vie*, édition de Rachel de Scorbiac, Paris, Classiques Garnier, [Textes de la Renaissance], 2018.

GODEAU (Antoine), *Œuvres chrestiennes*, Paris, Jean Camusat, 1633.

GUEZ DE BALZC (Jean-Louis), *Œuvres divisées en deux tomes*, Paris, Billaine, 1665.

GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), *Œuvres diverses (1644)*, éd. de Roger Zuber, Paris, Honoré Champion, 1995.

GUEZ DE BALZAC (Jean-Louis), *Socrate chrestien (1653)*, éd. de Jean Jehasse, Paris, Honoré Champion, 2008.

HUGO (Victor), *Contemplations*, Genève, Droz, [textes littéraires français], 2011.

LA MOTHE LE VAYER (François de), *De la Vertu des paiens*, dans *Libertins du XVII^e siècle*, édition de Jacques Prévot, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], vol. 2, 2004.

LE MOYNE (le P. Pierre, s. j.), *Saint Louis ou la sainte couronne reconquise*, Paris, Bilaine, 1653.

MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, édition de Georges Couton, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1971, 2 vol.

PASCAL (Blaise), *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1954.

PROUST (Marcel), *A la recherche du temps perdu*, édition de Pierre Clarac et André Ferré, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1954, 3 vol.

RACAN (Honorat de), *Œuvres complètes*, édition critique de Stéphane Macé, Paris, H. Champion, 2009.

RACINE (Jean), *Œuvres complètes*, édition de Raymond Picard, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1950, 2 vol.

RENAN (Ernest), *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy, 1863.

TASSE (Le, Torquato Tasso dit), *Poesie*, édition de Francesco Flora, Milan, Ricciardi, 1952.

TALLEMANT DES RÉAUX (Gédéon), *Historiettes*, édition d'Antoine Adam, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1960.

Histoire littéraire :

CANTARELLA (Eva), *Itaca : eroi, donne, potere tra vendetta e diritto*, Milan, Feltrinelli, 2002 (trad. française par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, A. Michel, 2003).

CARCOPINO (Jérôme), *Virgile et le mystère de la IV^e Eglogue*, Paris, L'Artisan du Livre, 1930.

CASTAGNETTI (Marina), *I « Poemata » e le « Poesie toscane » di Maffeo Barberini. Stampe e problemi di cronologia*, dans « Atti dell'Accademia di Scienze, Lettere e arti di Palermo » ser. IV, 39, 1979-1980, p. 283-388.

CHARLET (Jean-Louis), « Prudence et la Bible », dans *Recherches Augustiniennes*, 18, 1983 p. 59-73.

CURTIUS (Ernst-Robert), *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, trad. française de Jean Bréjoux, Paris, Presses universitaires de France, 1956.

COTTIER (Jean-François), « La Paraphrase de Quintilien à Erasme », dans *Etudes latines*, 2002, t. 80, P. 93-109.

DEPROOST (Paul-Augustin), « La résurrection de Lazare dans le poème évangélique de Juvencus », dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 2000, 78-1, p. 129-145.

DUBOIS (Elfrida), « The *Eclogae* of René Rapin S. J. : Neo-latin Bucolic vers in the Virgilian Manner. », dans *Studies in the Christian perpetuation of the Classics*, IX-1, 1955, p. 3-15.

DURKAN (John), *Bibliography of George Buchanan*, « *poeta sui saeculi facile princeps* », Glasgow, 1994.

ESTÈVES (Aline), *Poétique de l'horreur dans l'épopée et l'historiographie latines*. Bordeaux, Ausonius Éditions, [Scripta antiqua], 2020.

FERRER (Véronique) et MANTERO (Anne), *Les paraphrases bibliques aux XVI-XVIIe siècles. Actes du colloque de Bordeaux des 22, 23 et 24 septembre 2004*, Genève, Droz, 2006.

FONTAINE (Jacques), *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien. Esquisse d'une histoire de la poésie latine chrétienne, du III^e au VI^e siècle*, Paris, Études augustiniennes, 1981.

FONTAINE (Jacques), « *Dominus Lucis* : un titre singulier du Christ dans le dernier vers de Juvencus », dans *Mémorial André-Jean Festugière*, Genève, Cramer, 1984, p. 131-141.

FOULIGNY (Mary-Nelly) et M. ROIG MIRANDA (Marie), *Aristote dans l'Europe XVIe et XVIIe siècles : transmissions et ruptures. Actes du colloque de Nancy (5-7 novembre 2015)*, Nancy, 2017.

FREDOUILLE (Jean-Claude) et HOLTZ (Louis), *De Tertullien aux Mozarabes. Mélanges offerts à Jacques Fontaine*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1992.

FUCHS (Catherine), *La Paraphrase*, Paris, Presses universitaires de France, 1982.

FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'Eloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980.

FUMAROLI (Marc), *L'École du Silence. Le sentiment des images au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, [Idées et recherches], 1994.

FUMAROLI (Marc), « Cicero pontifex Romanus », dans *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen Âge-Temps Modernes*, 90, 1978 p. 797-835.

GALLI (Francesca), Introduction à *I libri dei Vangeli di Giovenco*, Rome, Città nuova, 2012.

GARIN (Eugenio), *L'Éducation de l'homme moderne*, trad. de Jacqueline Humbert, Paris, Fayard, 1968 (rééd. 2003).

GOUPILLAUD (Ludivine), *De l'or de Virgile aux ors de Versailles. Métamorphoses de l'épopée dans la seconde moitié du XVII^e siècle en France*, Genève, Droz, 2005.

HEPP (Noémi) et LIVET (Georges), *Héroïsme et création littéraire sous les règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Colloque organisé par le Centre de philologie et de littératures romanes de l'Université des sciences humaines de Strasbourg et la Société d'étude du XVII^e siècle, le 5 et le 6 mai 1972*, Paris, Klincksieck, 1974.

ISEBAERT (Lambert) et SMEESTERS (Aline), *Poésie latine à haute voix (1500-1700)*, Turnhout, Brepols, 2013.

JEANNERET (Michel), *Poésie et tradition biblique au XVI^e siècle. Recherches stylistiques sur les paraphrases des psaumes de Marot à Malherbe*, Paris, José Corti, 1969.

LAURENS (Pierre), *L'Abeille dans l'ambre, célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

LE BOSSU (le P. René), *Traité du poème épique*, Michel Le Petit, 1675.

LEBLANC (Paulette), *Les paraphrases françaises des psaumes à la fin de l'âge baroque (1610-1660)*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.

LEROUX (Virginie) et SÉRIS (Émilie), *Théories poétiques néo-latines*, Genève, Droz, 2018.

LOPEZ Vicente Cristóbal, « Tempestades epicas », dans *Cuadernos de investigación filológica*, t. 14, 1988, p. 125-148.

MORONCINI (Gaetano), *Sulla Cristiade del Vida*, Trani, Vecchi, 1896.

NÉRAUDAU (Jean-Pierre), « La Présence d'Ovide aux XVI^e et XVII^e siècles » dans BELLENGER (Yvonne), *La Littérature et ses Avatars. Discrédits, déformations, et réhabilitations dans l'histoire de la littérature (Actes des cinquièmes journées rémoises 23-27 novembre 1989)*, Paris, Aux amateurs de Livres, 1991.

ROBERTS (Michael), *Biblical Epic and rhetorical paraphrase in Late Antiquity*, Liverpool, Cairns, 1985.

SAINT-MARC GIRARDIN, *L'épopée chrétienne jusqu'à Klopstock*, dans *La Revue des Deux Mondes. Nouvelle période*, t. 6, 1850.

SAINTE-BEUVE, *Étude sur Virgile*, Paris, Garnier, 1859.

SAYCE (Robert Anthony), *The French biblical Epic in the Seventeenth century*, Oxford, 1955.

SPRINGHETTI (le P. Emiliano, s. j.), « *Vrbanus VIII P. M. poeta latinus et hymnorum breviarii emendator* », dans *Archivum Historiae Pontificiae*, 6, 1968, p. 163-190.

VISSAC (abbé Jean), *De la Poésie latine au siècle de Louis XIV*, Durand, Paris, 1862.

Sources religieuses :

Bible et magistère :

Biblia sacra juxta vulgatam versionem, Württembergische Bibelanstalt, Stuttgart, 1969, 2 vol.

La Bible, trad. de Louis-Isaac Lemaître de Sacy, Paris, Robert Laffont, [Bouquins], 1990, [réédition 2008].

Catéchisme du Concile de Trente, trad. de Mgr Emmanuel Marbeau, Paris, Desclée, 1905.

Conciliorum Œcumenicorum decreta, edidit Centro di documentazione, Istituto per le scienze religiose di Bologna, éd. de Giuseppe Alberigo, Basel-Barcelone-Fribourg, Herder, 1962.

Liturgie :

Breviarum Romanum. Editio Princeps (1568), édition du P. Manlio Sodi, s.d.b., et don Achille Toniolo, Vatican, Libreria editrice vaticana, [Monumenta liturgica Concilii Tridentini], 1999.

Missale Romanum. Editio Princeps (1570), édition du P. Manlio Sodi, s.d.b. et don Alessandro Toniolo, Vatican, Libreria editrice vaticana, [Monumenta liturgica Concilii Tridentini], 1998.

Rituale Romanum. Editio Princeps (1614), édition du P. Manlio Sodi, s.d.b., et dom Juan Javier Flores Arcas, o. s. b., Vatican, Libreria editrice vaticana, [Monumenta liturgica Concilii Tridentini], 2004.

Pères de l'Église :

Pères latins : *Patrologiae cursus completus, seu Bibliotheca universalis, integra, uniformis, commoda, oeconomica omnium s.s. patrum, doctorum scriptorumque ecclesiasticorum sive latinorum, sive graecorum qui ab aevo apostolico ad aetatem Innocentii III (ann. 1216) pro occidentalibus, et ad Photii tempora (ann. 863) pro orientalibus floruerunt. Series Latina*, Paris [Montrouge], Migne, 1844-1855, 217 vol.

Pères grecs : *Patrologiae cursus completus, seu Bibliotheca universalis, integra, uniformis, commoda, oeconomica omnium s.s. patrum, doctorum scriptorumque ecclesiasticorum sive latinorum, sive graecorum qui ab aevo apostolico ad aetatem Innocentii III (ann. 1216) pro occidentalibus, et ad Photii tempora (ann. 863) pro orientalibus floruerunt. Series Graeca et Orientalis*. Paris [Montrouge], Migne, 1857-1866, 161 vol.

Théologiens :

ARNAULD (Antoine), *Œuvres*, Paris-Lausanne, Sigismond d'Arnay, 1775-1783, 43 t.

GUÉRANGER (dom Prosper, o. s. b.), *L'Année liturgique*, Paris, Julien-Lanier, 1854.

MARGELIDON (le P. Philippe-Marie , o. p.), *Le Miracle et la foi, Actes du colloque des 21-22 octobre 2016 à Rocamadour*, Perpignan, Artèges-Lethielleux, 2017.

SUAREZ (P. François, s. j.), *R. P. Francisci Suarez e Societate Jesu Opera omnia*, Paris, Louis Vivès, 1856-1878, 30 vol.

THOMAS D'AQUIN, *Doctoris angelici divi Thomae Aquinatis, sacri ordinis F. F. praedicatorum Opera Omnia*, Paris, Louis Vivès, 1871-1880, 34 vol.

Spiritualité :

BÉRULLE (cardinal Pierre de), *Œuvres complètes*, édition de Jean Dagens, Paris, le Cerf, 1995-2015.

FRANÇOIS DE SALES, *Œuvres*, édition du P. André Ravier, s. j., Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1969.

CATHERINE DE SIENNE, *Lettres aux papes, aux cardinaux et aux évêques*, traduction de Marilène Raiola, Paris, le Cerf, 2008.

LACORDAIRE (le P. Henri-Dominique, o. p.), *Conférences prêchées à Notre-Dame de Paris pendant l'Avent de 1846-1847*, Bruxelles, A. Vandale, 1847.

LAGNY (le P. Paul de, o. f. m. cap.), *Méditations religieuses disposées pour tous les jours de l'année sur tous les mystères de notre sainte foy*, Paris, 1663, D. Thierry, 2 vol.

LAGRANGE (le P. Marie-Joseph, o. p.), *L'Évangile de Jésus-Christ avec la synopse évangélique*, Paris, Lecoffre, 1954.

LUDOLPHE DE SAXE, *Vita Jesu Christi ex Evangelio et approbata ab Ecclesia catholica doctoribus sedule collecta*, texte établi par l'abbé Louis-Marie Rigollot, Paris-Rome, Palme-Libreria della Propaganda, 1870, 4 vol.

IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, traduction du P. Pierre Jennesseaux, s. j., Paris, Société Saint-Victor, 1854.

IGNACE DE LOYOLA, *Exercices spirituels*, traduction de Jean Ristat, préface de Roland Barthes, Paris, Union générale d'éd., 1972.

REYFF (Simone de), *Sainte amante de Dieu. Anthologie des poèmes héroïques français consacrés à la Madeleine*. Fribourg, Éditions universitaires, [Sillon. Documents et études sur les lettres chrétiennes], IV, 1989.

SAINT-PAUL (dom Charles de), *Tableau de la Magdeleine en l'état de parfaite amante de Jésus* (1628), rééd. Jérôme Millon, Grenoble, 1997.

THÉRÈSE D'AVILA, *Vie écrite par elle-même*, trad. du P. Grégoire de Saint-Joseph, o.c.d., Paris, Seuil, 1949.

THOMAS A KEMPIS (attribué à), *De Imitatione Christi*, dans *Thomae Hemerken a Kempis Opera omnia*, texte établi par Michael Joseph Pohl, Fribourg, Herder, 1903, vol. 2, p. 4-138.

Histoire religieuse :

ARMOGATHE (abbé Jean-Robert), *Le Grand Siècle et la Bible*, Paris, Beauchesne, [La Bible de tous les temps], 1989.

BLET (le P. Pierre, s. j.), « Jésuites gallicans au XVIIe siècle ? A propos de l'ouvrage du P. Guittou sur le P. de la Chaize », dans *Archivum historicum S. J.*, Rome, t. 29, n° 57, 1960, p. 55-81.

BODENSTEDT (sœur Mary Immaculate), *The Vita Christi of Ludolphus the Carthusian*, Washington, The Catholic university of America press, 1944.

BOURGEOIS (Christophe), *Théologies poétiques de l'âge baroque : la Muse chrétienne (1570-1630)*, Paris, Champion, 2006.

BREMOND (abbé Henri), *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des Guerres de Religion jusqu'à nos jours*, Paris, Bloud-Gay, 1924.

CHOCHEYRAS (Jacques, sous la dir. de), *Visages de la Madeleine dans la littérature européenne (1500-1700)*, actes de la table ronde des 14-15 octobre 1988, Grenoble, 1990.

COURCELLE (Pierre), « Les exégèses chrétiennes de la IV^e Eglogue », *Revue des études anciennes*, n°59, 1957, p. 294-319.

DAINVILLE (le P. François de, s. j.), *L'Éducation des Jésuites (XVI^e-XVIII^e)*, textes réunis et présentés par Marie-Madeleine Compère, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

DAINVILLE (le P. François de, s. j.), *Les Jésuites et l'éducation de la société française*, Paris, Beauchesne, 1940, 2 vol.

DEKONINCK (Ralph), *Ad imaginem. Statuts, fonctions et usages de l'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVII^e siècle*, Genève, Droz, [Travaux du Grand Siècle], 2005.

DOGLIO (Maria Luisa) et DELCORONO (Carlo), *Rime sacre tra Cinquecento e seicento*, Bologne, Il Mulino, 2007.

GAY (Jean-Pascal), « Le cas Maimbourg. La possibilité d'un gallicanisme jésuite au XVII^e siècle », dans la *Revue historique*, 2014/ 4 (n° 672), p. 783-831.

GIARD (Luce) et VAUCELLES (le P. Louis de, s. j.), *Les Jésuites à l'âge baroque (1540-1640)*, Grenoble, Jérôme Millon, 1996.

GIARD (Luce, sous la direction de), *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

LA BROISE (le P. René-Marie, s. j.), *Bossuet et la Bible*, Paris, Retaux-Brey, 1891.

LEFEBVRE (dom Gaspard, o. s. b.), *Missel vespéral romain*, Paris, Société liturgique, 1938.

LESUIRE (Éric), *Les Vies de Jésus avant Renan. Éditions, réécritures, circulations entre la France et l'Europe (fin XV^e - début XIX^e siècle)*, Genève, Droz, [Cahiers d'humanisme et Renaissance], 2017.

LOSSERAND (Léonore), « Le noviciat des jésuites (1620-v. 1806), un fragment d'histoire du Paris disparu », dans le *Bulletin de la société d'histoire de Paris et d'Ile-de-France*, 139^e année, 2012, p. 91-108.

LUBAC (cardinal Henri de, s. j.), *Surnaturel. Etudes historiques*, Paris, Aubier-Montaigne, 1946.

ORCIBAL (Jean), *Jean Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran et son temps (1581-1638)*, Paris, Vrin, 1948.

ORCIBAL (Jean), *Rencontre du Carmel thérésien avec les mystiques du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

PASTOR (baron Ludwig von), *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, Fribourg en Brisgau, Herder, 1886-1933, 16 vol. Traduction italienne par Mgr Angelo Mercati et Mgr Pio Cenci, *Storia dei papi dalla fine del Medio Evo*, Rome, Desclée, 1908-1934.

SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, édition de Maxime Leroy, Paris, Gallimard, [Bibliothèque de la Pléiade], 1953-1955.

SBALCHIERO (Patrick), *L'Eglise face aux miracles de l'Évangile à nos jours*, Paris, Fayard, 2007.

VALENTIN (Jean-Marie), *Les Jésuites et le théâtre. Contribution à l'histoire du monde catholique dans le Saint Empire romain germanique*. Paris, Desjonquères, [La Mesure des choses], 2001 (nouvelle édition revue et mise à jour).

VINCENT (le P. Hugues, o. p.) et ABEL (le P. Félix-Marie, o. p.), *Jérusalem nouvelle*, Paris, Gabalda, 1914-1926.

Autres (Histoire, histoire du livre, histoire de l'art) :

ADRY (Jean-Félicissime) et PIETERS (Charles), *Annales de l'imprimerie des Elzevier ou histoire de leur famille et de leurs éditions*, Gand, Annoot-Braeckman, 1851.

ARBOUR (Roméo), *Les Femmes et les métiers du livre (1600-1650)*, Chicago-Paris, Garamond Press et Didier Erudition, 1999.

CHÉROT (P. Henri, s. j.), « L'Éducation du Grand Condé d'après les documents historiques », dans *Les Études*, Paris, Du Moulin, 1894, IV.

COMPÈRE (Marie-Madeleine) et PRALON-JULIA (Dolorès), *Performances scolaires de collégiens sous l'Ancien Régime : Etude de six séries d'exercices latins rédigés au collège Louis-le-Grand vers 1720* Paris, Publications de la Sorbonne, Institut national de recherche pédagogique, 1992.

HILDESHEIMER (Françoise), *Richelieu*, Paris, Flammarion, 2004.

LEFAUCONNIER-RIPOLL (Camille), *François Sublet de Noyers (1589-1645), le monde d'un ministre au XVII^e siècle*, thèse dirigée par Robert Descimon, soutenue le 30 mai 2015.

MANDROU (Robert), *Possession et sorcellerie au XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 1997.

PANDELLÉ (Jean), « Histoire des évêques de l'ancien diocèse de Lectoure », dans *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, Auch, Cocharaux, LXVI^e année, 1965, p. 267-268.

PIERRE (Benoist), *Le Père Joseph. L'Éminence grise de Richelieu*. Paris, Perrin, 2007.

ROSENBERG (Pierre), *Nicolas Poussin : 1595-1665, Exposition, Paris, Galeries nationales du Grand Palais, 1994-1995*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1994.

Table des matières

Avertissement préliminaire :.....	3
Remerciements :.....	4
INTRODUCTION :	5
PREMIÈRE PARTIE : LE GENRE LITTÉRAIRE DE LA PARAPHRASE BIBLIQUE ET SA RÉAPPROPRIATION PAR VAVASSEUR	19
Chapitre premier : Une paraphrase des Évangiles inscrite dans la tradition littéraire chrétienne	20
A. Vavasseur et les origines de la paraphrase chrétienne :.....	20
B. Triomphe du genre aux XVI ^e et XVII ^e siècles :.....	23
C. La paraphrase : commentaire ou imitation des Écritures ?	33
Chapitre II : La technique paraphrastique du P. Vavasseur	42
A. La reconstitution précise de la vie du Christ :.....	42
B. Des ajouts et de des déplacements rares mais significatifs :.....	47
C. Les ressorts essentiels de la paraphrase :	55
Chapitre III : L'imitation des classiques au service d'une interprétation	64
A. La théorie de l'imitation du P. Vavasseur :.....	64
B. Reprise et adaptation du formulaire épique :.....	78
C. L'imitation et l'influence des autres poètes :.....	85
DEUXIÈME PARTIE : UNE ŒUVRE ANCRÉE DANS LE CONTEXTE RELIGIEUX ET LES DÉBATS THÉOLOGIQUES DE SON SIÈCLE	94
Chapitre premier : Un poème inspiré de l'esthétique barbérinienne	95
A. <i>Vrbanus PP. VIII poeta et pontifex</i> :.....	95
B. La rhétorique classique et de l'Écriture : l'impossible conciliation ?.....	100
C. Vavasseur et le latin d'Église :	104
Chapitre II : Une spiritualité optimiste et moliniste	110
A. Le choix d'un sujet qui exalte Dieu et le catholicisme :.....	110
B. Les relations avec l'héritage païen :	116
Chapitre III : L'exaltation de la personne humaine de Jésus-Christ	122
A. L'influence déterminante des <i>Exercices</i> de saint Ignace :	122
B. Le Christ, héros du poème :.....	131
C. Le Christ, muse du poète :.....	139

PARTIE III : LIVRES I ET II DU *THEVRGICON SIVE DE MIRACVLIS CHRISTI*..... 146

Dédicace	147
Élégie	153
Au Lecteur :	157
Poème liminaire :	165
Livre premier	169
L'EAU CHANGÉE EN VIN	169
LIBÉRATION D'UN POSSEDÉ.....	175
GUÉRISON DE LA BELLE-MÈRE DE PIERRE ET D'AUTRES MALADES.....	181
PRISE D'UN GRAND NOMBRE DE POISSONS	187
LA PURIFICATION D'UN LÉPREUX	193
L'ENTRÉE D'UN PARALYTIQUE PAR LE TOIT	196
RÉTABLISSEMENT D'UNE MAIN	206
L'ESCLAVE PARALYSÉ D'UN CENTURION.....	212
LE FILS D'UNE VEUVE RAPPELÉ À LA VIE	218
UN POSSEDÉ AVEUGLE ET MUET	222
Livre II.....	226
LA TEMPÊTE APAISÉE	226
LES DÉMONS EXPULSÉS ENTRENT DANS UN TROUPEAU DE PORCS	232
UNE FEMME SOUFFRANT DE FLUX DE SANG	244
LA MORT DE LA FILLE DE JAÏR.....	252
LES DEUX AVEUGLES ET LE POSSEDÉ MUET	258
GUÉRISON DU FILS DE L'OFFICIER ROYAL	262
LE MALADE PRÈS DE LA PISCINE.....	268
MULTIPLICATION DU PAIN	274
JÉSUS MARCHE SUR LE LAC	286
LA FILLE DE LA CANANÉENNE.....	292
Notes :.....	298
Conclusion	393

BIBLIOGRAPHIE :..... 397

Sources sur Vavas seur :.....397

Le Theurgicon :..... 397

Études sur François Vavas seur et son œuvre :..... 398

Lettres :..... 400

Bibliographie :..... 401

Ouvrages de référence et dictionnaires : 401

Sources littéraires :..... 403

Sources religieuses :..... 416

Autres (Histoire, histoire du livre, histoire de l'art) :..... 422

UNE PARAPHRASE POETIQUE DES MIRACLES DU CHRIST A L'EPOQUE DE LA REFORME CATHOLIQUE : LE *THEVRGICON SIVE DE MIRACVLIS CHRISTI* (1644) DE FRANÇOIS VAVASSEUR. EDITION, TRADUCTION ET COMMENTAIRE DES LIVRES I ET II.

Résumé

Le Père François Vavasseur (1605-1681) a été jésuite, professeur de rhétorique et théologien. Célèbre parmi les érudits de son siècle pour la pureté de son latin, il nous a laissé une œuvre abondante en vers et en prose, en particulier des paraphrases versifiées de la Bible. Après une monumentale paraphrase du livre de Job (1638), il aborde les Évangiles et écrit les quatre livres du *Theurgicon* (publiés pour la première fois en 1644). Seuls les deux premiers ont été édités et traduits ici. Cette œuvre de 2610 hexamètres dactyliques dans un style virgilien se compose de quarante poèmes allant de 19 à 200 vers, chacun raconte un miracle du Christ. Le titre provient d'une expression grecque trouvée chez le Pseudo-Denys l'Aréopagite qui désigne les œuvres divines. Largement influencé par *La Christiade*, épopée écrite par l'humaniste italien Marco Girolamo Vida un siècle plus tôt, il s'en distingue cependant par sa plus grande fidélité au texte biblique. Comme le pape Urbain VIII qui règne alors à Rome, il veut associer la poésie néolatine au grand concert baroque à la louange de la religion catholique triomphante. Même s'il n'intervient pas dans le récit, on devine derrière son apparente neutralité et orthodoxie des choix personnels dans les débats théologiques de son temps. Hélas il écrit dans un siècle où la littérature latine en France n'a plus l'influence et la valeur face à la littérature française et le *Theurgicon*, malgré quelques rééditions jusqu'au début du XVIIIe siècle, a vite sombré dans l'oubli.

Mots-clés : Littérature néolatine, histoire religieuse, jésuites.

A POETICAL PARAPHRASE OF CHRIST'S MIRACLES IN THE CATHOLIC REVIVAL : *THEVRGICON SIVE DE MIRACVLIS CHRISTI (1644)* BY FRANÇOIS VAVASSEUR. EDITION, TRANSLATION AND COMMENTARY OF BOOKS I AND II.

Summary

Father François Vavasseur (1605-1681) was a Jesuit, teacher of rhetoric and theologian. A famous figure among scholars of his century for the purity of his Latin, he left a significant work in verse and prose, especially versified biblical paraphrases. Following the publication of a monumental paraphrase of the book of Job (1638), he turned to the Gospel and wrote the four books of the Theurgicon (first published in 1644). Only the first two books were published and translated in French here. This work of 2610 hexameters, in the Virgilian style, is composed of forty poems between nineteen and two hundred verses each. Each one tells a miracle of Christ. The title comes from a Greek expression, found in the works of the Pseudo-Dionysius the Areopagite, which means divine works. Deeply influenced by the Christiade, an epic written by the Italian humanist Marco Girolamo Vida one century before, it nonetheless stands out because of its greater conformity with the Biblical text. Like pope Urban VIII who reigned in Rome, he wanted poetry to share in the big Baroque concert celebrating triumphant Catholicism. Although he doesn't intervene in his text, readers can find out, behind appearances of neutrality and orthodoxy, a few personal opinions on the main theological debates of his time. Unfortunately, in the century in which he wrote, Latin literature has no longer any influence or value compared to French literature. Consequently, although it was republished a few times until the beginning of 18th century, the Theurgicon was quickly forgotten.

Keywords : Neo-Latin literature, religious history, Jesuits.

ECOLE NATIONALE DES CHARTES

DISCIPLINE : philologie et linguistique.